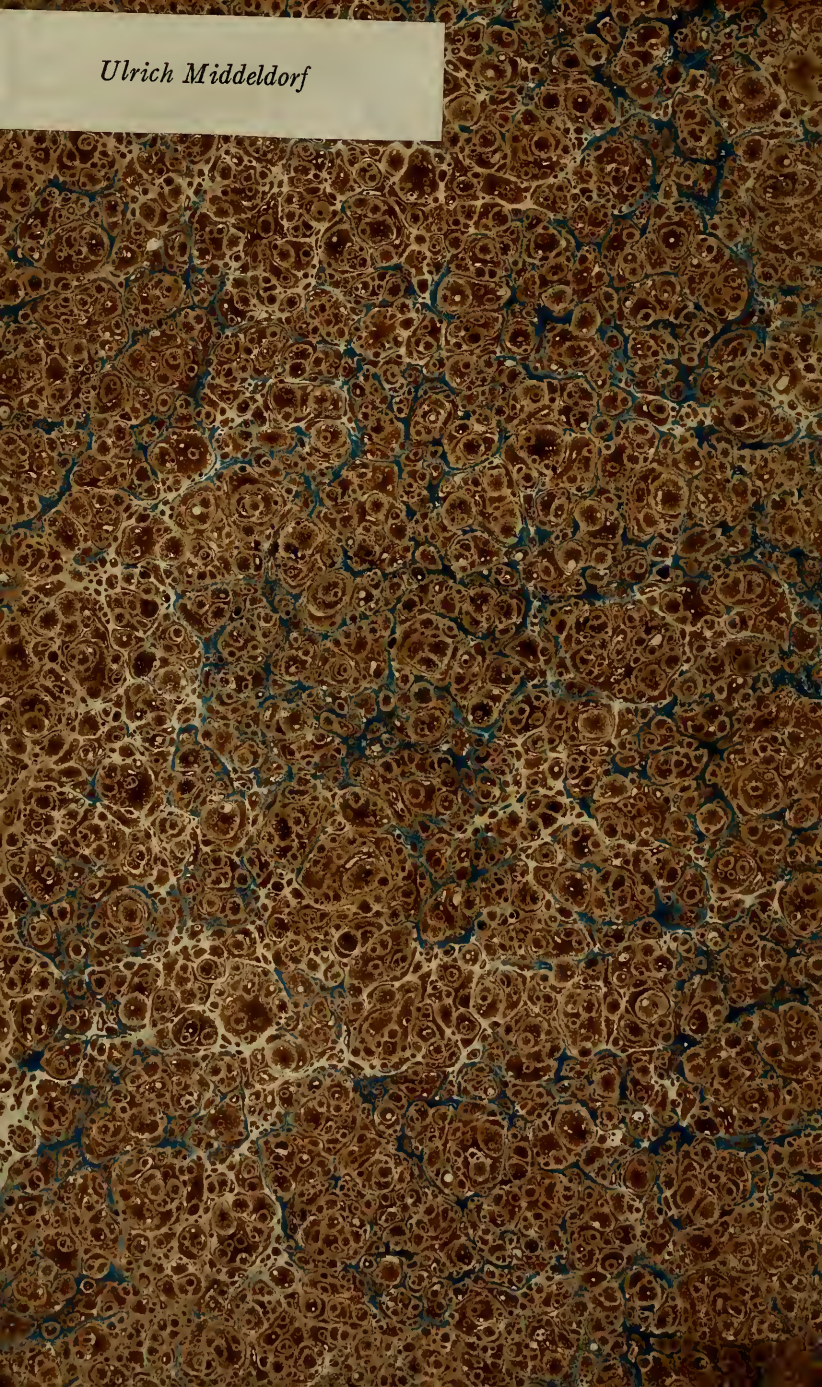
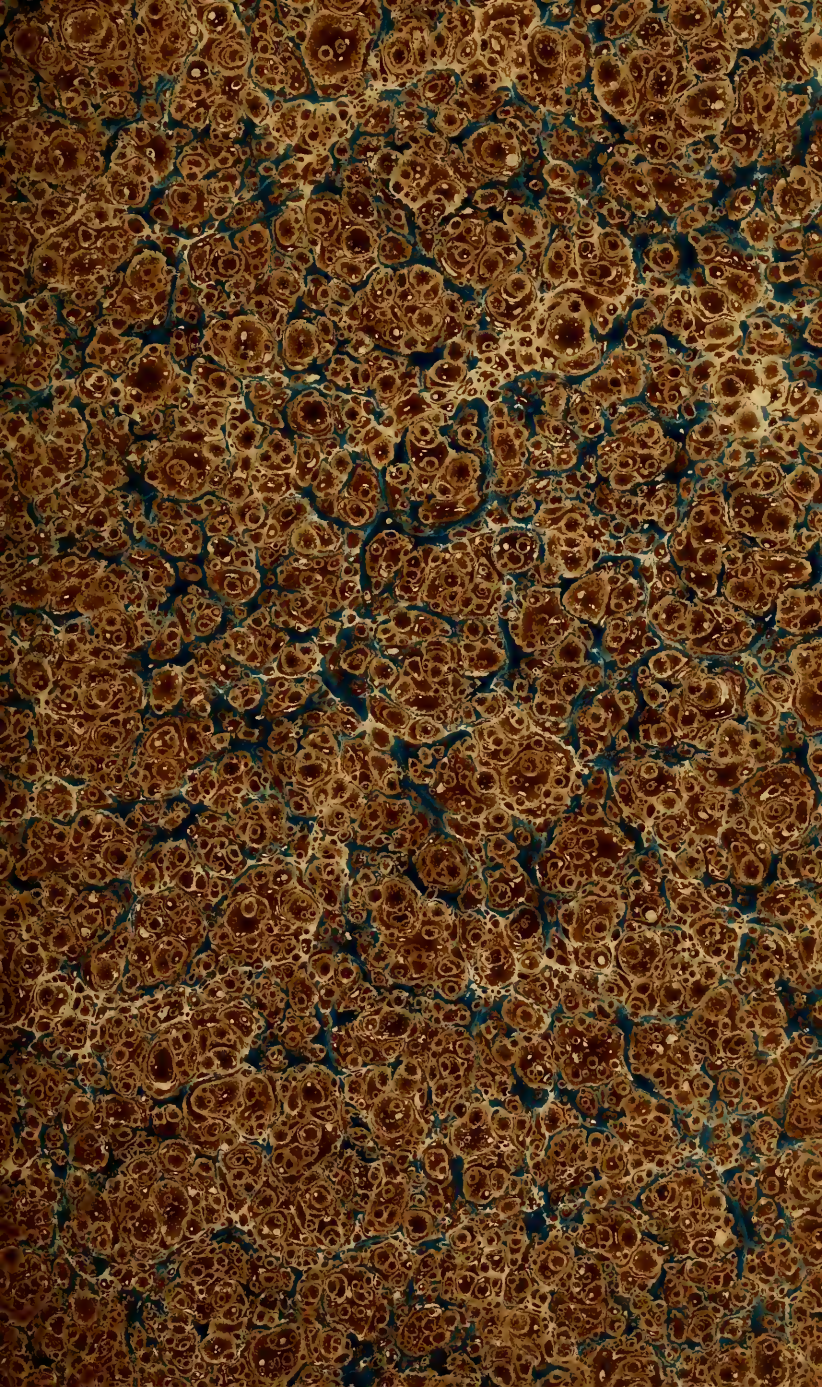


Ulrich Middeldorf





HENRY SICART
ARCHITECTE-DIPLOMÉ A. P.

OEUVRES
COMPLÈTES
D'ÉTIENNE FALCONET.

II.

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ÉTIENNE FALCONET,

ADJOINT A RECTEUR DE LA CI-DEVANT ACADEMIE DE PEINTURE
ET SCULPTURE DE PARIS, HONORAIRE DE CELLE DE SAINT-
PETERSBOURG, etc. ;

CONTENANT la traduction des Livres de Pline , concernant
la Peinture et la Sculpture , avec des notes ; des observations
sur diverses opinions de cet auteur , et différens ouvrages
sur les arts dans l'antiquité et chez les peuples modernes ;

PRÉCÉDÉES de la vie de FALCONET, par P. C. LEVESQUE, membre
de l'Institut de France et de la Légion d'honneur, professeur de
Morale et d'Histoire au collège de France.

TROISIÈME ÉDITION , REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Rue du Pont-de-Lodi, n.º 3.

1808.

TRADUCTION

DU TRENTE-SIXIEME LIVRE

DE PLINE.

CHAPITRE PREMIER.

SECTION PREMIERE.

Du luxe des marbres.

IL reste à traiter de la nature des pierres , c'est-à-dire de cette manie particuliere qu'on a pour les marbres , sans parler des pierres précieuses , de l'ambre , des crysiaux & des vases murrhins. Toutes les matieres dont nous avons traité jusqu'ici , peuvent sembler produites pour l'homme : mais la nature avoit fait les montagnes pour elle-même , afin de presser dans les entrailles de la terre quelques parties qui servoient à lier , à consolider les autres , & aussi pour domter l'impétuosité des fleuves , pour briser les flots , & pour retenir par leur solidité les parties mobiles. Nous les coupons , nous les traînons , ces montagnes qu'il a autrefois paru merveilleux de tra-

verfer; & cela fans autre raifon que nos plaifirs. Nos ancêtres regardoient comme un prodige qu'An-nibal, & les Cimbres enfuite, euſſent franchi les Alpes. A préfent on les-taille en mille eſpeces de marbres; on ouvre des promontoires à la mer, & l'on travaille à rendre la ſurface du globe unie. Nous ſoulevons les bornes que la nature avoit allignées aux nations pour les ſéparer; nous conſtruifons des vaiſſeaux pour le marbre, & nous transportons de tous côtés à travers les flots cette partie la plus furieufe de la nature, les ſommets des montagnes: extravagance qui l'emporte fur celle d'aller chercher, pour rafraîchir nos breuvages, un vaſe *de cryſtal* juſque dans les nuées, & de creuſer les roches les plus voisines du ciel, afin de boire à la glace. Que l'on penſe, quand on entend parler du prix de ces matieres, quand on voit ſoulever & traîner ces maſſes, combien on étoit plus heureux fans elles, & à combien d'hommes il en coûte néceſſairement la vie pour nous procurer ces richèſſes ou plutôt ces tourments. Mais quel uſage en tirons-nous? quelle volupté? D'être couchés au milieu de pierres tachetées, comme ſi les ténèbres de la nuit ne privoient pas du plaifir de les voir pendant la moitié de la vie (1).

SECTION SECONDE.

Qui produisit le premier du marbre dans les édifices publics.

Quand on fait ces réflexions , on doit bien rougir même pour l'antiquité. Il y a des loix faites par les censeurs , qui défendent de servir sur la table des glandes de porc , des loirs , & d'autres petits mets friands ; & il n'en a été fait aucune qui ait défendu l'importation des marbres , & de traverser les mers pour ce sujet.

CHAPITRE II.

ON dira peut-être qu'on n'en apportoit pas alors ; cela est faux. On a vu , du temps de l'édilité de M. Scaurus , porter trois cents soixante colonnes pour la scene d'un théâtre , élevé seulement pour un temps , & qui devoit à peine servir un mois ; & les loix se sont tues. C'est , dira-t-on , par indulgence pour les plaisirs publics. Mais pourquoi l'a-t-on eue , cette indulgence ? Par quel plus grand chemin les vices s'introduisent-ils , que par le chemin public ? Par quel autre moyen l'ivoire , l'or , les pierres précieuses , sont-ils devenus en usage chez les particuliers ? Que réserverons-nous donc pour les dieux ? Mais soit , accordons qu'on ait voulu favoriser les plaisirs publics : pourquoi a-t-on gardé le silence , lorsque d'énormes colonnes de marbre lucullien , de trente-

huit pieds de hauteur , furent placées dans le vestibule de Scaurus ? cela ne s'est pas fait en secret & à la dérobee. L'entrepreneur chargé de l'entretien des égoûts publics se fit donner caution pour le dommage que pouvoit occasionner le transport de ces colonnes jusqu'au quartier du Palatium. N'eût-il pas été plus utile , voyant un si mauvais exemple , de veiller à la pureté des mœurs ? Cependant les loix se turent en voyant ces masses énormes , traînées dans les rues , passer devant les toits d'argille consacrés aux dieux (*a*) , pour aller embellir une maison particuliere (2).

CHAPITRE III.

SECTION TROISIEME.

Quel fut le premier à Rome qui eut des colonnes de marbre étranger.

ON ne sauroit dire que Scaurus ait profité de l'ignorance de la ville , qui n'avoit encore rien vu de

(*a*) Toutes les éditions portent , *stœlia deorum fastigia* : le manuscrit de Pétersbourg porte , *stœlia deorum simulacra*. Dans les premieres , il s'agiroit des faîtes de terre cuite , élevés au-dessus des statues des dieux ; & dans le second , des statues même des dieux faites en argille. M. Poinfinet a rassemblé , en quelque maniere , l'un & l'autre sens dans sa traduction : *Les loix* , dit-il , *se turent en voyant passer ces colonnes dans une maison privée , à la face des dieux de terre cuite qui ornoient le faîte des temples*. Cette traduction est noble ; j'ai cru devoir être plus simple.

semblable

Temblable , pour y glisser le principe d'un mal qu'elle ignoroit ; car M. Brutus , dans une contestation qu'il eut avec L. Craffus l'orateur , qui le premier eut des colonies de marbre étranger dans le même quartier du Palatium , l'avoit , pour cette raison , appelé *Vénus palatine*. Cependant il n'avoit que six colonnes de marbre d'Hymette , de douze pieds seulement de haut (a). Il y a plutôt apparence que , les mœurs étant dépravées , on a passé par-dessus ces considérations , & que , voyant les défenses sans effet , on a mieux aimé ne pas faire de loix , que d'en faire d'inutiles. La postérité nous trouvera moins blâmables ; car aujourd'hui , qui a d'aussi énormes colonnes à un vestibule ? Mais avant de parler des marbres , jugeons le mérite des hommes qui les ont travaillés : nous allons donc examiner les artistes (3).

(a) Au chap. 1 du livre 17, il n'en compte que quatre : *Jam columnas quatuor Hymettii marmoris*. Il y a , dans l'un des deux passages , une faute de copiste , ou une inadvertence de Pline lui-même.

C H A P I T R E I V.

S E C T I O N Q U A T R I E M E.

Quels furent les premiers en réputation pour travailler le marbre , & en quel temps. Célébrité de 126 ouvrages en marbre , & de leurs auteurs.

1^o. L E S premiers qui se rendirent célèbres en sculptant le marbre , furent Dipœnus & Scyllis (4) , nés en Crete , lorsque l'empire de cette isle étoit encore sous la domination des Medes , & avant que Cyrus commençât à régner en Perse , c'est-à-dire vers la 50^e olympiade. Ils allèrent à Sicyone , qui fut long-temps la patrie de toutes les fabriques de métaux. Les Sicyoniens étoient convenus de prix avec ces artistes pour les simulacres de quelques dieux , que ceux-ci laisserent imparfaits à cause d'une injustice qu'on leur fit ; ils se plainquirent , & se retirèrent chez les Etoliens. Sicyone fut aussitôt affligée de stérilité & d'une famine cruelle. Les habitants ayant consulté l'oracle , Apollon Pythien répondit qu'ils seroient délivrés de leurs maux , si Dipœnus & Scyllis achevoient les simulacres des dieux ; ce qu'on obtint d'eux à force d'argent & de prières. Ces simulacres étoient ceux d'Apollon , de Diane , d'Hercule & de Minerve ; le dernier fut depuis frappé de la foudre.

C H A P I T R E V.

2°. QUAND ces deux artistes parurent , il y avoit déjà eu , dans l'isle de Chio , Malas sculpteur , puis son fils Micciade ; après eux son petit-fils Antherme de Chio , dont les fils Bupale & Athénis furent très célèbres dans cet art : ils étoient contemporains du poëte Hipponax , qui vécut certainement dans la 60^e olympiade. En remontant ainsi jusqu'à leur bifaïeul , on trouvera que l'art de sculpter le marbre a commencé avec les olympiades. Comme Hipponax étoit extraordinairement laid , ces artistes exposèrent , par moquerie , son portrait dans une société de plaisants (5). Le poëte , indigné contre eux , donna carrière à sa vengeance dans des vers si mordants , qu'on dit qu'il les força de se pendre : ce qui est faux ; car ils firent encore plusieurs figures dans les isles voisines , comme à Délos , où ils mirent un vers dont le sens étoit que Chio n'étoit pas fameuse seulement par ses vins , mais encore par les ouvrages des fils d'Antherme. Les Jasiens montrent aussi une Diane de leur façon ; & dans l'isle de Chio même on parle d'une tête de Diane qu'ils ont faite , qui est placée fort haut , & dont les spectateurs croient que le visage est triste , quand ils entrent , & gai , quand ils sortent (6). Il y a de leurs ouvrages à Rome sur le faite du temple d'Apollon Palatin , & dans presque tous ceux qui furent conf-

truits par Auguste. Il y en eut aussi de leur pere dans les isles de Délos & de Lesbos. Ambracie, Argos & Cléonie, ont été remplies des ouvrages de Dipœnus. Tous ces artistes n'ont employé que du marbre blanc de l'isle de Paros, que d'abord on nomma *lychnitès*, parcequ'on le tailloit, selon Varron, dans les carrieres à la lueur des lampes. On en a depuis trouvé beaucoup d'autres plus blancs, comme dernièrement dans les carrieres de Lunes. Mais un fait merveilleux qu'on rapporte de celui de Paros, c'est que dans un bloc qu'on fendit avec des coins on trouva une figure de Silene (7).

3°. N'oublions pas de remarquer que l'art de sculpter en marbre est fort antérieur à celui de la peinture & à celui de la statuaire, qui l'une & l'autre ont commencé à Phidias, environ 332 ans plus tard, (a) & dans la 83^e olympiade, (8). On dit que Phidias a lui-même aussi travaillé le marbre, & que la Vénus d'une beauté exquise qu'on voit à Rome dans les portiques d'Octavie, est de lui. Il est certain qu'il fut maître d'Alcamene, Athénien, qui se distingue entre les plus célèbres, & dont il y a beaucoup d'ouvrages dans les temples d'Athenes. La belle Vénus, hors de la ville, qu'on appelle *Aphrodite aux jardins*,

(a) C'est-à-dire, après le temps où a commencé la sculpture en marbre, qui est celui de l'institution des olympiades, comme le dit Pline au précédent numéro.

est de cet artiste. On dit que Phidias y mit la dernière main. Phidias eut aussi pour élève Agoracrite de Paros, qu'il aima à cause de sa jeunesse; c'est pourquoy on prétend qu'il mit plusieurs de ses ouvrages sous son nom. Les deux élèves concoururent ensemble pour une Vénus; & Alcamene remporta l'avantage, non par son talent, mais par le suffrage de la ville, qui favorisa le concitoyen contre l'étranger. C'est pourquoi on rapporte qu'Agoracrite vendit sa figure à condition qu'elle ne seroit pas placée à Athenes, & qu'il l'appella Némésis. Elle fut placée à Rhamnus, bourg de l'Attique, & M. Varron a donné à cette statue la préférence sur toutes les autres. Dans Athenes, au temple de la mere des dieux, il y a un autre ouvrage d'Agoracrite.

4°. Chez tous les peuples qui connoissent la réputation du Jupiter Olympien, personne ne doute que Phidias ne soit très célèbre; mais afin que ceux mêmes qui n'ont pas vu ses ouvrages sachent combien les louanges qu'on lui donne sont justes, nous produirons seulement quelques légers traits de son génie. Nous ne citerons pas, pour leur donner une idée de l'artiste, la beauté de son Jupiter Olympien, ni la grandeur de sa Minerve d'Athenes, qui est de vingt-six coudées, & qui est composée d'or & d'ivoire; mais le bouclier de cette déesse, sur le tour saillant duquel il grava le combat des Amazones; dans la partie concave, le combat des dieux & des

géants ; sur la chaussure , celui des Centaures & des Lapithes : tant les plus petites parties de cette statue lui semblerent propres à recevoir quelque travail de son art (*a*). Il a nommé *naissance de Pandore* (9) ce qui est représenté sur la base : il y a vingt dieux naissants ; la Victoire sur-tout est admirable. Les connoisseurs admirent aussi le serpent , & , sous la lance de la déesse , un sphinx de bronze. Cela est dit en passant d'un artiste qu'on ne peut jamais assez louer , & pour montrer aussi qu'il a déployé de la richesse , même dans les petites choses (10).

5°. En parlant des statuaires , nous avons fait mention de Praxitele qui s'est surpassé lui-même dans le marbre. Ses ouvrages sont à Athenes dans le céramique (*b*). Mais la première des statues , non seulement de Praxitele , mais de toute la terre , c'est sa Vénus , qui a engagé bien des gens à entreprendre la navigation de Gnide pour la voir. Cet artiste avoit

(*a*) Ma note sur ce passage , & sur ce qui peut y avoir quelque rapport , est devenue trop longue pour être placée ici. Vous la trouverez tome ; , sous ce titre : *De deux ouvrages de Phidias*.

(*b*) Il y avoit deux céramiques à Athenes : l'un dans la ville , où l'on enterroit ceux qui étoient morts pour la défense de la patrie : l'autre hors des murs ; c'étoit le quartier des femmes publiques. Junius pense que les ouvrages de Praxitele étoient dans le dernier , & qu'il se peut que Pline l'entende ainsi.

fait deux Vénus qu'il mit en vente en même temps. L'une étoit couverte d'une espece de voile ; & , par cette raison , ceux de Cos , qui avoient le choix , la préférèrent , quoiqu'ils pussent avoir l'autre au même prix , croyant montrer en cela de la pudeur & des mœurs sévères : les Gnidiens acheterent l'autre. La différence de leur réputation est extrême (a). Le roi Nicomede voulut dans la suite acheter celle des Gnidiens , sous la promesse de payer les dettes de la ville qui étoient immenses ; mais les habitants aimerent mieux s'exposer à tout que de s'en défaire , & ils eurent raison ; car , par cette figure , Praxitele illustra la ville de Gnide. Le petit temple où elle est placée , est ouvert de toutes parts , afin que la figure puisse être vue de tous côtés , ce qu'on croit ne pas déplaire à la déesse ; & , de quelque côté qu'on la voie , elle excite une égale admiration. On dit qu'un homme épris d'amour pour cette figure , s'étant caché , en jouit pendant la nuit , & qu'une tache qui y resta fut la marque de sa passion. On voit à Gnide d'autres statues de marbre d'artistes illustres : un Bacchus de Bryaxis , un autre Bacchus , & une Minerve de Scopas : & , ce qui prouve le mieux la beauté

(a) M. Winckelmann s'est mépris dans ses *Monumenti antichi inediti*, vol. 2 , page 36. » *Venere in ambedue i marmi è vestita , com'era quella di Gnido* ». Plin. l. 36 , c. 5. Il confond la Vénus de Gnide qui étoit nue , avec celle de Cos qui étoit drapée.

de la Vénus de Praxitele , c'est qu'entre ces beaux ouvrages on ne parle que d'elle seule. Il y a de Praxitele un Cupidon que Cicéron reproche à Verrès d'avoir enlevé ; c'est pour cette figure qu'on alloit voir Thespies : il est aujourd'hui placé dans les portiques d'Octavie (11). Il en fit un autre nu à Parium , colonie de la Propontide : il égale en réputation la Vénus de Gnide , & il a reçu le même outrage (12) ; car Alchidas de Rhodes en fut épris , & y laissa le même vestige de sa passion (a). Les ouvrages de Praxitele , à Rome , sont une Flore , un Triptoleme , une Cérès dans les jardins de Servilius ; les simulacres du Bon-Succès & de la Bonne-Fortune , ils sont dans le Capitole ; des Ménades , ce qu'on appelle des Thyades , & des Caryatides ; des Silenes enfin ; & dans les monuments d'Asinius Pollion , un Apollon & un Neptune.

6^e. Céphissodore , fils de Praxitele , fut héritier de son talent. On a loué de lui , à Pergame , un groupe , excellent ouvrage ; il semble que les doigts soient plutôt imprimés sur un vrai corps , que sur du marbre (13). A Rome , ses ouvrages sont une La-

(a) On a imprimé dans l'Encyclopédie : *Cette figure , dit Plin , produisit les mêmes effets sur les sœurs d'Alchidas de Rhodes.* Art. *Praxitele*. Mais ne seroit-ce pas les sens que M. de Jaucourt auroit écrit ? L'imprimeur aura vraisemblablement fait le *qui-pro-quo*. Plin dit : *Adamavit enim eum Alchidas Rhodius , atque in eo quoque simile amoris vestigium reliquit,*

tone dans le temple Palatin , une Vénus dans les monuments d'Asinius Pollion ; & dans l'intérieur des portiques d'Octavie , au temple de Junon , un Esculape & une Diane.

7°. La réputation de Scopas entre en concurrence avec celle de ces artistes. Il a fait une Vénus, le Desir, & un Phaéton ; statues auxquelles on rend à Samothrace le culte le plus religieux. Il a fait aussi Apollon Palatin, Vesta assise , qui est estimée : elle est dans les jardins de Servilius , avec deux de ses compagnes assises auprès d'elle. Il y en a de pareilles dans les monuments d'Asinius Pollion , où est aussi le *canéphore* (a) du même auteur. Mais les plus renommées de ses statues sont dans le temple de Domitius au cirque flaminien , Neptune, Thétis , Achille , & les Néréides assises sur des dauphins , sur des baleines & sur des chevaux marins ; des Tritons , le troupeau de Phorcus , des monstres marins (b) , & beaucoup d'autres figures marines , toutes de sa

(a) Qui porte un panier ou une corbeille.

(b) *Pristes*. *Pristis* est chez les naturalistes le poisson appelé *la scie*. (*Πρίστυς*, *serra*, *une scie*.) Ce poisson, comme on fait, porte au bout du museau une longue & large scie, dentelée des deux côtés. M. Poinssinet traduit des *pristes* ; mais je crois que ce n'est pas traduire , attendu que ce mot n'étant pas françois , il ne peut être compris que par ceux qui savent déjà la signification : je ne pense pas que ce soit pour eux qu'on fasse des traductions.

main : bel ouvrage, y eût-il employé toute sa vie (14). Mais outre ceux dont nous avons parlé, & ceux que nous ignorons, on voit encore de lui un Mars assis, de proportion colossale, dans le temple de Brutus Callaïque, au même cirque. De plus, on voit au même endroit une Vénus nue, supérieure même à la fameuse Vénus de Praxitele, & qui pourroit illustrer quelque autre lieu que ce fût où elle seroit placée (15).

8°. A la vérité elle est comme perdue à Rome dans le nombre immense d'ouvrages que renferme cette ville, où la multitude des devoirs & des affaires ne permet à personne d'examiner ces sortes d'objets. Il faut du loisir, & le silence d'un lieu tranquille, pour se livrer à l'admiration convenable à de tels ouvrages. Aussi ignore-t-on l'auteur de la Vénus que l'empereur Vespasien a consacrée dans le temple de la Paix qu'il a procurée à l'empire. Cette statue est digne de la réputation des anciens sculpteurs. On est également incertain si la Niobé mourante avec ses enfants, dans le temple d'Apollon Sosien, est de Scopas ou de Praxitele (16), & si le Janus apporté d'Egypte, qu'Auguste a consacré dans le temple de ce dieu, & qui est actuellement caché par l'or, est de l'un ou l'autre de ces deux sculpteurs. On a la même incertitude sur le Cupidon tenant un foudre, dans les portiques d'Octavie. Ce qu'on assure au moins, c'est que sa figure est celle qu'Alcibiade avoit à cet âge.

Il y a dans les portiques d'Octavie beaucoup de morceaux qui plaisent , quoique les auteurs en soient inconnus. Quatre satyres , dont l'un porte Bacchus enfant , revêtu de la robe de Vénus ; un autre présente également *Libera* (a) ; un troisième veut empêcher l'un de ces deux enfants de pleurer ; le quatrième donne à boire à l'autre dans une coupe : & deux Zéphyrs encore , dont les vêtements sont agités par le vent. On n'est pas moins incertain au sujet des figures qui sont dans l'enclos du champ de Mars , Olympus & Pan , Chiron & Achille , assez particulièrement estimés cependant pour mériter que leurs gardiens en répondent sur leur vie.

9^e. Scopas eut pour rivaux & pour contemporains Bryaxis , Timothée & Léocharès , desquels il faut parler en même temps , parcequ'ils ont travaillé ensemble au tombeau de Mausole , roi de Carie , qui mourut la seconde année de la 106^e olympiade. Ces artistes ont le plus contribué à faire de ce monument une des sept merveilles du monde. Son étendue est , du midi au septentrion , de soixante-trois pieds de longueur ; ses faces qui regardent le levant & le couchant sont moins larges ; son circuit est en tout de

(a) Dans l'ancienne mythologie , *Libera* étoit Bacchus femelle , ou Ariane , ou Proserpine , ou même Vénus. Comme M. Poinfinet change ici le texte , & met *Cereris* pour *Veneris* , sa traduction ne doit pas s'accorder avec la sienne.

quatre cents onze pieds ; sa hauteur est de vingt-cinq coudées ; il est entouré de trente-six colonnes : on l'a nommé *pteron* (a). Scopas a travaillé la face du côté de l'orient , Bryaxis celle du septentrion , Timothée celle du midi , & Léocharès celle du couchant (17). La reine Artémise , qui faisoit élever ce monument à la mémoire de son mari , mourut avant qu'il fût achevé ; ces artistes n'abandonnerent cependant pas l'ouvrage , pensant qu'il y alloit de leur gloire & de celle de l'art qu'il fût terminé : aujourd'hui même , on ne fait encore auquel attribuer la supériorité (18). Un cinquième artiste eut part à ce monument ; car au-dessus de l'aile il éleva une pyramide d'une hauteur égale à celle de l'édifice , & formée par vingt-quatre degrés , qui vont en diminuant par le haut , & se terminent par une plateforme ; ce monument est surmonté par un quadriges de marbre fait par Pythis. Cette addition donne en tout à l'ouvrage cent quarante pieds de hauteur.

10°. On voit à Rome , dans le temple d'Apollon au Palatium , une Diane de la main de Timothée , à laquelle Aulanius Evander a refait une tête. On admire aussi beaucoup un Hercule de Ménestrates , & une Hécate qui est à Ephèse derrière le temple de Diane ; les gardiens du temple avertissent ceux qui vont la voir , de ne pas la regarder trop fixement , à

(a) L'aile.

cause du prodigieux éclat du marbre (19). On n'estime pas moins les Graces qui sont dans le vestibule de la citadelle d'Athenes : elles ont été faites par Socrate ; c'est un autre que le peintre , c'est lui selon quelques-uns (20). A Smyrne il y a de Myron , célèbre dans le bronze , une vieille femme ivre , remarquable entre les ouvrages du premier ordre. Asinius Pollion , esprit d'une extrême véhémence , voulut aussi que ses édifices eussent le même caractère. On y voit des Centaures portant des Nymphes , par Archéstras ; les Muses Thespiades , par Cléomene ; l'Océan & Jupiter , par Entochus ; des femmes à cheval , par Stéphanus ; Mercure & Cupidon réunis , par Tauriscus , non pas le ciseleur , mais celui de Tralles ; un Jupiter hospitalier , de Pamphile disciple de Praxitele ; un groupe de Zéthus & Amphion avec Dirce , le taureau & le lien , le tout d'un seul bloc de marbre. Cet ouvrage , d'Apollonius & de Tauriscus , à été apporté de Rhodes. Ils ont occasionné un doute sur leur pere , ayant déclaré qu'ils regardoient Ménécrate pour tel , mais que leur pere naturel étoit Artémidore (a). On estime au même endroit un Bacchus d'Eutychis. Près du portique

(a) Par un usage des anciens , ces deux artistes , dans l'inscription du groupe , ont nommé *leur pere* le statuaire Ménécrate , parcequ'étant leur maître , il étoit leur pere dans l'art ; Artémidore étoit leur pere naturel.

d'Octavie il y a un Apollon de Philisque, Rhodien : il est dans le temple de ce dieu ; Latone , Diane , les neuf Muses , & un autre Apollon nu. Celui qui , dans le même temple , tient une lyre , est de Timarchide. Dans l'intérieur du portique d'Octavie , dans le temple de Junon , il y a deux figures de cette déesse ; l'une de Dionysius & l'autre de Polyclès. La Vénus , encore au même lieu , est de Philisque , & les autres figures sont de Praxitele. Le Jupiter du temple voisin est des fils de Timarchide. Le Pan & l'Olympus luttants à qui l'emportera sur la flûte , & qui sont au même endroit , ont été faits par Héliodore ; ce groupe est le second fameux dans le monde (21). Polycharme a fait la Vénus au bain , & le Dédale debout. On voit combien on estimoit l'ouvrage de Lyfias , par l'honneur qu'on lui a fait , puisque Auguste l'a consacré à la mémoire de son pere Octavius dans le Palatium , au - dessus du cintre , dans une niche ornée de colonnes : c'est un char à quatre chevaux , avec Apollon & Diane , le tout d'un seul bloc de marbre. Dans les jardins de Servilius on estime l'Apollon de Calamis le ciseleur , les athletes au pugilat de Dercylis , & Callisthene l'historien par Amphistrate.

11^e. Il n'y a pas beaucoup d'autres artistes dont les noms soient fameux , parcequ'il y a des ouvrages exquis où le nombre des artistes qui y ont coopéré a été un obstacle à la réputation particulière de cha-

cun d'eux : car un seul ne doit pas en avoir toute la gloire , & cependant , quand on parle d'un ouvrage , on ne peut les nommer tous. Je citerai , pour exemple , le Laocoon qui est dans la maison de l'empereur Titus ; ouvrage préférable à tout ce qui a été fait en peinture & en sculpture (22). Il est d'un seul bloc , ainsi que les enfants & les replis du serpent. Ce groupe a été fait de concert par les trois excellents artistes , Agésander , Polydore & Athénodore , Rhodiens (23). Cratérus avec Pythodore , Polydecte avec Hermolaüs , un autre Pythodore avec Artémon , & Aphrodisius de Tralles seul , ont également rempli d'excellentes figures les maisons de César au mont Palatin (24). Diogene , Athénien , a décoré le panthéon d'Agrippa : & les Caryatides qui servent de colonnes à son temple sont des plus estimées , ainsi que les statues posées sur le faîte ; mais , à cause de leur élévation , elles sont moins célébrées (25).

12°. L'Hercule à qui les Carthaginois sacrifioient tous les ans des victimes humaines , est debout par terre , sans honneur , sans temple , devant l'entrée du portique des Nations (26). Proche du temple de la Félicité il y avoit les statues des Muses de Thespies , de l'une desquelles Junius Pisciculus , chevalier romain , devint amoureux , ainsi que Varron le rapporte. On admire aussi Pasitele qui a écrit cinq livres sur les ouvrages célèbres dans le monde. Cet artiste , né dans la grande Grece à l'extrémité de l'Italie ,

& qui reçut le droit de citoyen romain en même temps que ces villes , a fait le Jupiter d'ivoire qui est dans le palais de Métellus sur le chemin du champ de Mars. Il lui arriva qu'un jour faisant sur le port , où il se trouvoit des bêtes féroces apportées d'Afrique , une étude d'après un lion renfermé dans sa loge , une panthere s'élança d'une autre loge , & que l'extrême application de l'artiste le mit en grand danger. On dit qu'il a fait beaucoup d'autres ouvrages ; mais sans spécifier précisément quels ils sont.

13°. Varron donne aussi de grands éloges à Arcéfilas , dont il dit avoir eu une lionne de marbre avec laquelle jouoient des amours ailés ; les uns la tenoient attachée , les autres la forçoient de boire dans une corne , les autres lui chaussoient des brodequins ; le tout étoit d'un seul bloc. Il dit aussi que les quatorze nations qui sont autour du théâtre de Pompée sont de Coponius (27).

14°. Je trouve que Canachus , dont j'ai fait l'éloge parmi les statuaires , a fait aussi des ouvrages en marbre. Il ne faut pas oublier non plus Saurus & Batrachus , Lacédémoniens , qui ont fait les temples renfermés dans les portiques d'Octavie. Quelques uns pensent qu'ils étoient fort riches , & qu'ils avoient fait ces ouvrages à leurs dépens , se flattant qu'on leur accorderoit une inscription ; mais que leur ayant été refusée , ils furent l'usurper à une autre place & d'une autre manière. Il est certain
que

que , sur les bases des colonnes , on voit des figures qui représentent les choses mêmes signifiées par leurs noms; savoir , un léfard & une grenouille (28). Dans le temple de Jupiter , il y a une peinture & d'autres ornements propres à la dévotion des femmes; ce qui est , dit-on , arrivé de cette manière. Quand on porta les statues dans le temple de Junon , les porteurs se tromperent ; & , par religion , on laissa subsister l'erreur , comme si ces dieux eux-mêmes eussent fait entre eux cet échange. C'est pourquoi , dans le temple de Junon , le culte est tel qu'il devroit être pour celui de Jupiter.

15°. Ceux qui ont obtenu de la réputation par de petits ouvrages de marbre , sont Myrmécide qui a fait un char à quatre chevaux & le cocher qu'une mouche couvroit de son aile , & Callicrate qui a fait des fourmis dont les pieds & les autres membres sont imperceptibles (29).

C'est là tout ce que nous nous étions proposé d'écrire de la sculpture en marbre , & des plus célèbres artistes qui l'ont exercée.

Voilà tout ce qui concerne la peinture & la sculpture. Le reste de ce livre ne traite que des marbres employés dans les édifices , des pyramides , des pierres , du plâtre , de la chaux , &c.

N O T E S

SUR LA TRADUCTION

DU TRENTE-SIXIEME LIVRE

D E P L I N E.

(1) Page 2. **T**OUT ce morceau est sans doute philosophique : mais l'est-il autant de dire que la nature a placé les montagnes où elles sont, pour assigner des bornes aux nations ? Pline est resté en beau chemin : il devoit aussi nous apprendre si les montagnes qui se trouvent en grande quantité dans la mer y sont pour marquer les logis des requins, des baleines, des esturgeons & des soles.

Est-ce là de la science, de la philosophie, de la physique ? & peut-on dire que la nature a placé les montagnes sur la terre, pour séparer des nations qui n'existoient pas quand les montagnes, appelées *primitives*, furent formées ? Pline dit pourtant quelques lignes plus haut : *Montes natura sibi fecerat* : » La nature avoit fait les montagnes pour elle-même.

Pline a raisonné comme l'abbé Pluche, qui prétend que les marées furent faites pour conduire les vaisseaux dans les ports de l'océan, & qui oublie les mers qui ont des ports & point de marée. On lit cependant cette inadvertence contradictoire de notre auteur, comme si elle étoit de la plus saine logique & du plus beau savoir. C'est que les hommes se laissent ordinairement conduire par les mots : ce sont le plus souvent les mœurs & les guides uniques de leurs opinions. Après avoir lu ce latin élégant, cette pensée fautive, mais séduisante, *Evehimus ea quæ separandis gentibus pro terminis constituta erant*, il reste dans la mémoire un beau tour de phrase, une idée qui paroît hardie, qu'on adopte à cause de son air de nouveauté, et communément on ne va pas plus loin.

Ammien Marcellin emploie la même idée que Pline ; mais il la modifie de manière qu'elle n'est point choquante. Il dit , en parlant des monts *Hæmus & Rhodope*, qui séparent les Illyriens & les Thraces : *Et (tanquam naturâ in ditionem romanam redigendas nationes circumstas prænoscens) ita figurata consultò*, l. 21, c. 10. Ce qui signifie : » Et comme si la nature , pré-
 » voyant que les nations environnantes seroient un jour au
 » pouvoir des Romains , eût construit ces montagnes dans
 » cette vue ». Le *tanquam* fait disparaître ce que l'idée auroit
 sans lui de ridicule & de faux , & Marcellin n'est pas un écrivain de la force de Pline.

Je ne puis sauver à Pline une contradiction au sujet du vin rafraîchi. Au livre 31 , chapitre 3 , il loue Néron d'avoir inventé , par une très ingénieuse découverte , *subtilissimo invento* , le secret de boire frais & à la neige. Comment concilier ce compliment avec le trait lancé contre ceux qui vont chercher de la neige pour boire frais ?

(2) Page 4. Dans le bel article *Théâtre* , par M. le chevalier de Jaucourt , on trouve une traduction du passage où Pline décrit , ch. 15 de ce livre , le théâtre de M. Scaurus. Après cette traduction on lit : » Un historien (*il falloit le nommer*) ajoute
 » au récit de Pline , que l'entrepreneur chargé de l'entretien
 » des égoûts de Rome se crut obligé d'exiger de Scaurus
 » qu'il s'engageât à payer le dommage que le transport de tant
 » de colonnes si pesantes pourroit causer aux voûtes , qui de-
 » puis Tarquin l'ancien , c'est-à-dire depuis près de 700 ans ,
 » étoient toujours demeurées immobiles , & elles soutinrent
 » encore une si violente secousse sans s'ébranler ».

C'est dommage qu'en faisant cet article , M. de Jaucourt n'ait pas eu sous les yeux le troisième tome de l'Encyclopédie : il y auroit vu dans son article *Cloaque* , que c'est Pline lui-même qui dit tout cela ; & s'il eût ouvert cet auteur , il y eût trouvé , l. 36 , c. 15 (& non pas l. 33 , comme l'imprimeur l'a

marqué dans l'article *Cloaque*), *Durant tamen a Tarquinio Prisco annis DCC. prope inexpugnabiles*, &c. » Ces voutés » existent depuis Tarquin l'ancien, c'est-à-dire depuis près de » 700 ans, sans aucune atteinte ». Il auroit vu aussi au ch. 2 du même livre, que c'est Pline qui rapporte le fait du transport des colonnes, & de la caution que demandoit l'entrepreneur des réparations : *Satisdari sibi damni infecti coegit redemptor cloacarum, cum in Palatium extraherentur*.

Ceux qui voudront prendre la peine de feuilleter les écrivains qui ont parlé des antiquités romaines, trouveront, après de vaines recherches, tant chez les anciens que chez les modernes, que Pline est le seul des anciens qui nous ait transmis cette particularité. M. de Jaucourt n'a certainement pas entendu que Pline fût lui-même cet *historien*, parcequ'un si bon écrivain ne dit pas : *Pline ajoute au récit de Pline*. Voilà donc un *historien* imaginaire, dont l'annonce ne pourroit que donner de l'inquiétude à un lecteur qui ne seroit pas bien instruit sur cet article, & qui n'auroit pas sous la main les sources où il voudroit puiser pour s'instruire : mais je lui conseille de se tenir tranquille ; le fantôme d'*historien* a disparu.

.(3) Page 5. On ne conçoit pas trop que le même homme, qui, dans le même ouvrage, donne de grands éloges aux statues de marbre & de bronze, a l'art en un mot, s'avise de moraliser d'un ton lugubre, parcequ'on exploite les carrières & les mines. Il n'y auroit rien à dire à cette tirade chagrine, si elle se trouvoit dans le discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon, en 1750. Sur-tout on n'y trouveroit pas de ces especes de pointes : » Par quel plus grand chemin les vices s'introduisent-ils, que par le chemin public » ? *Quâ magis viâ irrepunt vitia, quàm publicâ* ?

Si l'auteur célèbre de ce *discours* eût voulu dire que l'acteur Esopus avoit fait servir sur sa table un plat d'oiseaux qui avoient su chanter & parler, il n'eût pas écrit qu'Esopus avoit

mangé des langues d'hommes à son souper, *hominum linguas cœnasse* (Pline, l. 10, c. 51.) ; car il savoit que des pointes ne sont pas des figures , que du clinquant n'est pas de l'éloquence , & qu'il faut renvoyer ce jargon aux Précieuses ridicules de Moliere.

Le docteur de l'église qui dit aux païens, *Vous adorez la main de Phidias* , emploie une figure élégante , juste & fort délicate. Properce , Martial , & d'autres , l'emploient aussi : Pétrone dit , *Zeuxidos manus vidi*. Voyez le peu de distance qu'il y a quelquefois entre la véritable éloquence & le jargon des pointes : mais pourtant , quelle différence de cette *main de Phidias* & de *Zeuxis* à ces *langues d'hommes* & à ce grand chemin !

Les deux traits suivans ont entre eux beaucoup plus de ressemblance. *A ferro sanguis humanus se ulciscitur ; contactum namque eo , celerius subinde rubiginem trahit.* (Pline , liv. 34 , c. 14). » Le sang humain se venge du fer ; car aussitôt qu'il le touche , il en fait sortir la rouille.

Ah ! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement ! il en rougit , le traître !

Le passage où se trouvent ces *langues d'hommes* , n'est pas non plus du goût de Bayle , ce qui n'est pas difficile à croire. » Il me semble , dit-il ; que Pline veut trop faire l'homme d'esprit , & que sa pensée en devient fausse ». Puis rapportant l'*hominum linguas cœnasse* , il continue ainsi : » Mais quand Pline ajoute . . . que c'est un plus grand désordre de manger des langues d'hommes , que de manger les plus excellentes productions de la nature , ne découvre-t-il pas manifestement la fausseté de sa pensée » ? *Diſt.* article *Eſope* , remarqué (A).

(4) Page 6. » Pline assure , dit M. de Jaucourt , que Diopœne & Scyllis se rendirent extrêmement célèbres par l'in-

» vention de sculpter le marbre & de lui donner le poli ». Pline dit plus simplement : *Marmore scalpendo primi omnium inclauserunt Dipænus & Scyllis*. » Les premiers qui se sont fait » un nom en sculptant le marbre, ont été Dipœne & Scyllis ». Ainsi donner le poli est du commentaire; extrêmement en est aussi. Cette maniere de citer n'est pas bonne, en ce qu'elle fait dire à Pline une petite chose quand il ne la dit pas. Quoique le mot poli ne soit pas ici dans Pline, il est fort en usage, & beaucoup de gens disent tous les jours, *Voilà une belle figure, elle est bien polie* ; ou bien, *Cette figure sera belle, quand vous l'aurez polie*. Comment ne pas appercevoir, dans cette façon de parler de la sculpture & de la voir, une grande connoissance de l'art ? En effet, une cheminée ou une table de marbre, & une statue de marbre, sont des ouvrages de la même matiere : pour être bien, la table & la cheminée doivent être polies ; pourquoi pas la statue ? Voilà souvent comme on nous juge.

M. de Jaucourt ajoute quelques lignes plus bas : » Dipœne » & Scyllis avoient formé, SELON PAUSANIAS, l. 3, ch. 25, » un grand nombre d'élèves dont les ouvrages étoient extrê- » mement estimés ; tels étoient Léarchus, Théoclès, Dorycli- » das, Médon, Tectéus & Argélion ». Cela pourroit être : mais en vertu de l'habitude qu'on m'a fait contracter si à propos de vérifier, j'ai cherché dans Pausanias, au livre & au chapitre indiqués, & je n'ai pas vu qu'il y fût dit un mot de ces statuaires. Voici ce que j'ai trouvé ailleurs.

Tectéus & Argélion ont fait une statue d'Apollon, liv. 2, ch. 32. On voit un Jupiter en bronze, qui est de toutes les statues de bronze la plus ancienne ; on dit qu'elle est de Léarchus, l. 3, ch. 17. Il y a une statue de Thémis par Doryclidas, l. 5, ch. 17. Une Minerve armée passe pour être de Médon, liv. 5, chap. 17. Il y a des statues de bois de cedre, par Théoclès, l. 6, ch. 19. Si je ne me trompe, voilà tout ce que dit Pausanias des élèves de Dipœne & de Scyllis que M. de

Jaucourt a nommés. Ainsi, *selon Pausanias*, leurs ouvrages n'étoient pas *extrêmement estimés*, puisque cet écrivain voyageur n'en porte aucun jugement. Quoique cette inattention ne soit pas *extrêmement* importante à l'art, il semble que l'habitude une fois prise d'écrire légèrement influe sur toutes les productions d'un écrivain, & que ses fautes alors peuvent devenir *extrêmement* importantes.

(5) Page 7. On faisoit donc des portraits dans la 60^e olympiade, *imaginem . . . ejus proposuere*. On en faisoit aussi dans la 64^e, puisque Théodore avoit fait sa propre figure, *qui exprimoit admirablement la ressemblance*. On en faisoit aussi dans la 66^e, au temps d'Harmodius & d'Aristogiton; ce que les Grecs appelloient *iconicas*, portraits. Pline a dit tout cela; il devoit donc s'en souvenir avant d'écrire ensuite, comme il a fait, que *Lyfistrate inventa l'art d'exprimer la ressemblance* dans la 114^e olympiade. Je l'ai déjà remarqué.

Ce ne sont là, pourroit-on dire, que de petites inattentions, des erreurs de dates : un écrivain qui passe rapidement sur une matière qui n'est qu'un point dans la carrière qu'il parcourt, ne s'appesantit pas sur les dates qui la concernent. Pline vous crie : Je ne suis ni peintre, ni statuaire; ce n'est pas des beaux arts seulement que je traite, c'est l'histoire du monde que j'écris. Mais que Pline ait traité des beaux arts *seulement*, ou qu'il n'en ait parlé que par occasion, c'est ce qu'il importe peu de savoir; la question est s'il a bien ou mal raisonné des arts dont il parle. Si, par un sophisme assez commun, on vouloit canoniser les erreurs de Pline, en disant qu'on doit quelquefois plus à une erreur singulière qu'à une vérité commune, & qu'il n'y a que le petit nombre des têtes hardies qui s'affranchissent de la routine; si on s'emparoit de ce retranchement, on prostitueroit une belle & grande vérité, en l'appliquant mal à propos à un objet qui n'est point de nature à la recevoir : il n'y auroit guère d'ouvrages qui, par ce subterfuge,

ne fussent trouvés bons. Par exemple, Moréri, à la première édition de son dictionnaire, vous auroit dit : ~~Mon~~^{un} article n'est qu'une parcelle de mon ouvrage, & n'est pas mon objet principal. Il auroit pu se moquer ainsi des gens, les mener d'article en article, & leur crier aussi : Ce n'est ni de ceci ni de cela *seulement* que j'écris, vous oubliez le titre de mon ouvrage : je ne suis ni peintre, ni sculpteur, ni architecte ; j'ai bien autre chose dans la tête : c'est l'histoire entière de l'univers que je fais. On auroit laissé crier l'auteur de l'histoire entière de l'univers ; on lui eût répondu *seulement* : Reprenez votre ouvrage, faites-le mieux, si vous pouvez, & sur-tout ne nous bercez plus du moyen de faire & de laisser dans un livre toutes les fautes imaginables ; *age quod agis*.

Quant aux sculpteurs Bupale & Athénis, ils méritoient bien les vers du mordant Hipponax. Qu'ils se soient pendus ou non, c'étoient des lâches qui se servoient de l'arme des fots.

(6) Page 7. Il semble que Pline n'a pas dit assez nettement ce qu'il faut penser de cette tête de Diane ; il n'en a pas du tout parlé *comme Raphaël auroit parlé d'une tête de Michel-Ange* : on ne fait si ceux qui entroient & ceux qui sortoient étoient des visionnaires en croyant y voir ces deux humeurs si contraires, ou si vraiment elle paroissoit les avoir : le texte ne dit pas l'un plus que l'autre : *Cujus vultum intrantes tristem, exeuntes hilaratum putant*. La manière dont une tête est éclairée, peut produire, jusqu'à un certain degré, ces deux expressions si différentes : une lumière large d'un côté, des ombres coupées de l'autre, suffisent pour occasionner l'illusion. Ajoutez que l'emplacement élevé, la position de cette tête, le sens dont elle étoit tournée, pouvoient y contribuer. Peut-être aussi la tête de Diane étoit-elle travaillée d'un côté différemment que de l'autre, & cela à une fin religieuse : le peuple, qui ne savoit pas le secret, y voyoit un miracle ; mais le connoisseur en sculpture & en supercheries devoit en faire l'observa-

tion , & ne pas s'exprimer comme l'imbécille populace qui adoroit la tête de Diane.

Je suppose que cette tête de la déesse étoit dans un lieu de dévotion. Mais, ce que je ne suppose pas , puisque je l'ai lu , c'est la liberté qu'on a prise de défigurer encore ici Pline. » On » a vu , dit *M. de Jaucourt* , des villes entières chez ce peu- » ple facile à émouvoir , s'imaginer voir changer le visage de » leurs dieux ; c'est ainsi que parle Pline des superbes statues » de Diane & d'Hécate , dont l'une étoit à Scio & l'autre à » Ephèse ». Ce n'est pas ainsi que parle Pline. On verra , n°. 10 de ce chapitre , qu'il ne dit pas un mot du changement de visage de cette Hécate , & c'est le seul endroit où il en parle , à propos du grand éclat du marbre : *Tanta marmoris radiatio est.*

Lucien nous conte bien une autre merveille dans sa *déesse de Syrie*. Son temple renfermoit une statue de Junon , qui , si on la regardoit en face , vous regardoit aussi ; & de quelque côté qu'on la considérât , elle n'en faisoit pas moins. C'étoit là un beau jeu d'optique , & plus miraculeux que cette Diane , sans oublier la Minerve d'Amulius. Sans supposer aucun miracle , c'est-à-dire aucun tour de la part des prêtres , on peut croire que les yeux de Junon étoient si bien dépourvus du ressort & du mouvement que fait mettre l'art dans cette partie , que , ne regardant d'aucun côté , la déesse paroissoit regarder de tous ceux qu'on vouloit imaginer. Et c'est Lucien , qui par fois écrit de la peinture , qui produit ce conte ! Quel qu'en soit l'auteur , car les critiques sont partagés , l'ignorance de l'art y est évidente. Ne pourrions-nous pas ajouter que les prunelles de la statue étoient comme tant d'autres de ces temps-là , c'est-à-dire de pierres précieuses ? Peut-être deux brillants rubis faisoient-ils toute la merveille ; car c'est , comme on fait , un puissant moyen pour qu'une statue regarde de côté & d'autre sans remuer la prunelle.

(7) Page 8. Vous voyez bien que Pline le *naturaliste* n'écrit pas toujours en *naturaliste*, mais que, comme un bon & honnête gazetier, il dit ce qu'on *rapporte*, & cela dans une occasion où il auroit dû rechercher les causes, ou, pour le moins, vouloir s'assurer de la vérité d'un fait qu'il se contente d'appeler *merveilleux*. On eût été fort aise de savoir si la *merveilleuse figure de Silene* étoit un ouvrage de quelque dieu, de quelque puissance souterraine, qui se mêlât de sculpture, ou si c'étoit un jeu, un hasard de la nature; ou bien si ce n'étoit qu'un conte semblable à tant d'autres de cette espèce. Qu'on lise dans le traité de la *Divination* qu'une tête de Pan fut miraculeusement trouvée dans un bloc de marbre, c'est un conte débité par Carnéades, & dont Cicéron se moque : mais le *naturaliste* doit-il recueillir froidement de ces puerilités?

Pline rapportoit volontiers ce qu'il lisoit & ce qu'on disoit, & souvent il l'écrivoit de la meilleure foi du monde. Ce n'est pas autant mon affaire de le remarquer, que de relever ses erreurs sur la peinture & la sculpture. Cependant, pour montrer que, si cet écrivain a pu s'égarer en traitant des matières qu'il devoit nécessairement connoître, il a dû à plus forte raison se tromper dans celles qu'il pouvoit ignorer, je transcrirai quelques passages de son livre, pris çà & là. J'y joindrai des observations plus ou moins sérieuses, & plus ou moins longues, selon l'occasion, mon humeur & le sujet. Pour ne pas interrompre mes notes, ou comme on voudra les nommer, par une matière en quelque sorte étrangère à leur objet, ces passages sont renvoyés après l'examen de ce 36^e livre.

(8) Page 8. Quand un écrivain a dit qu'avant la 18^e olympiade on paya au poids de l'or un tableau de Bularque, tant la peinture étoit déjà honorée; quand il a dit que, dès le temps de Démarate, la peinture étoit déjà parfaite, même en Italie; qu'il a nommé Ludius, l'anonyme de Cœrée, Cimon,

Eumarus, Charmidas, Dinias, Hygiémon & Cléophante l'ancien, tous peintres qui vivoient, ou au commencement des olympiades, ou plusieurs années auparavant, quelques uns même un siècle avant leur rétablissement; enfin, quand il dit ici que l'art de faire des statues en bronze a commencé avec Phidias dans la 83^e olympiade, quoiqu'il ait dit ailleurs que la première statue de bronze d'une divinité qui ait été faite à Rome, le fut après la mort de Sp. Cassius, environ 40 ans avant la 83^e olympiade; que doit-on penser de sa manière d'arranger les dates, de sa mémoire, de son jugement, de la connoissance qu'il a du sujet qu'il traite, en un mot de sa façon d'écrire l'histoire de l'art?

Pausanias dit, l. 8, c. 14, que les premiers qui aient su fondre une statue de bronze, ont été Rhæcus & Théodore, qui vivoient sous Polycrate de Samos, dans la 42^e olympiade, 160 ans avant Phidias. Pline ne savoit pas non plus que Tarquin fit ériger au devin Navius une statue d'airain dans la place publique, vers l'an 170, & qu'on la voyoit encore à Rome au temps d'Auguste. Il n'avoit sans doute pas lu Denys d'Halicarnasse, l. 3, n^o. 71; car il y auroit aussi vu qu'Enée fit placer dans la ville de Lanuvium deux statues d'airain, représentant, l'une un loup, l'autre un aigle, l. 1, n^o. 51. C'étoit trois ans environ après la prise de Troie, 459 ans avant la fondation de Rome, selon la date commune, & conséquemment 760 ans à-peu-près avant Phidias. Pline lui-même parle des statues de bronze faites au temps de Romulus. Ainsi, comme vous voyez, la contradiction est évidente & son anachronisme est violent. Ce qu'ajoute Denys d'Halicarnasse, n^o. 59, d'après Timée de Sicile, que *les dieux de Lavinium étoient ou de fer, ou d'airain, ou de terre cuite de Troie*, fait encore beaucoup remonter l'usage des statues de bronze, & porte aussi l'art de modeler fort au-delà de Dibutade, qui vivoit, dit-on, long-temps après la fondation de Lavinium. Tout le

monde sait que ce Dibutade étoit Sicyonien, *Dibutades sicyonius figulus*, quoique M. de Jaucourt ait écrit qu'il étoit Corinthien (Encyclopédie, tom. 14, pag. 820). Pour M. de la Nauze, c'est un plaisir de voir comment il laisse Pline dans ce filet, en faisant de son mieux pour l'en retirer. Il ne tient pas à lui qu'en changeant *nis* en *rin*, *Caius Plinius Secundus* ne fût grand connoisseur, & même toujours bon raisonneur. Voyez la page 270, tom. 25 des Mémoires de l'Académie.

(9) Page 10. L'expression grecque employée dans le texte, *Pandoras genesin appellavit*, prouve que les deux premiers mots, qui sont grecs, étoient l'inscription que Phidias avoit mise sur la base de sa Minerve. Pausanias dit en parlant du même ouvrage: Ἐστὶ δὲ τῶν βάθρων τῆς ἀγάλματος ἐπιγραφομένη Πανδρῆος γένεσις. l. 1, c. 24. Esti de to bathro tou agalmatos epeirgasménè Pandoras genesis: La naissance de Pandore est représentée sur le piédestal. Au lieu de traduire les deux derniers mots, Pline les a écrits en caractères latins, comme ils l'étoient en caractères grecs sur la base de cette Minerve. Il a conservé le génitif grec *Pandoras*, il a terminé l'accusatif de *genesin* comme les Grecs le terminent; c'est, en un mot, une citation qu'il a faite.

Pausanias ne permet pas de douter que *Pandore* ne fût représentée sur la base. Mais Pline prétend que sur cette même base étoit placée la Victoire en bas-relief, avec Pandore & les vingt dieux naissants. Son texte n'est pas équivoque; le P. Hardouin l'a bien expliqué dans sa note, & M. de Jaucourt l'a bien rendu à l'article Phidias. *In base autem quod calatum est, Pandoras genesin appellavit. Ibi* (c'est-à-dire sur cette même base, comme l'explique le P. Hardouin) *dii sunt viginti numero nascentes, Victoriâ præcipuè mirabili*. Cependant Pausanias, plus exact & plus digne de confiance, puisqu'il étoit témoin oculaire, nous apprend que la Victoire ne faisoit pas partie du bas-relief, mais qu'elle étoit de ronde-bosse à côté de la Minerve.

Pline ne nous a pas moins trompé sur la place du sphinx,

qu'il met sous la lance de la déesse. Pausanias, qui avoit vu l'ouvrage, dit que ce sphinx étoit sur le haut du casque de Minerve; ce qui est plus vraisemblable, & d'ailleurs conforme aux médailles & aux pierres gravées. Meursius, à qui le texte de Pline déplait avec raison, change *sub ipsa cuspide*, » sous la » lance », en *super ipsam cassidem*, » sur son casque », conformément à Pausanias. (Voyez *Cecropia*, cap. 15.) Mais, avec la permission du savant Meursius, en corrigeant ainsi tous les livres les uns par les autres, aucun écrivain ne se sera trompé.

Quant au serpent, Pline, par le tour de phrase qu'il a choisi, nous permet de le placer où nous voudrons. J'ai rendu fidèlement l'indécision de ce tour dans ma traduction; voici le texte: *Periti mirantur & serpentem, ac, sub ipsa cuspide, aream sphingem*. Pausanias met, sans aucune indécision, le serpent au bas de la lance & aux pieds de la figure. M. Poinfinet s'est contenté d'écrire: » Les connoisseurs admirent aussi le serpent » sur lequel pose directement la lance de la déesse ». Il semble qu'on doit traduire son auteur avec toutes ses fautes; que, s'il met un sphinx sous une lance, il faut l'y mettre aussi, & ne pas donner du Pausanias pour du Pline.

Le P. Hardouin, dans sa note sur ce passage, dit qu'il y avoit un autre sphinx sur le casque; & voila encore, avec un trait de plume à la légère, les deux auteurs accordés comme on en accorde quelquefois. Il résulte de cette observation que, malgré l'esprit des commentateurs, Pline est souvent léger, souvent infidèle, & qu'on ne doit se fier à lui qu'avec de bons garants.

(10) Page 10. Pline appelle cette multiplicité d'objets, *richesse, magnificence, (magnificentiam)*. Ce n'est pas là donner l'idée d'une grande chose; mais c'est prouver *en passant*, qu'on n'en a pas des idées justes. Le grand goût, si éminent dans les belles statues grecques, exclut toute richesse inutile, tout ornement superflu: c'étoit ainsi que les auteurs de ces

ouvrages sublimes les agrandissoient. Pline a donc loué Phidias de cela même dont il auroit pu le blâmer, s'il eût connu l'art; & voici à-peu-près ce qu'il eût pu dire : » Phidias, fort éloigné » de ce goût mesquin qui faisoit ses délices du trône d'Apol- » lon que Bathiclès avoit surchargé d'ornements ; Phidias, qui, » dit-on, avoit fait une autre Minerve insultée de près, im- » posante au lieu de sa destination ; Phidias, en un mot, lé- » gislateur dans son art, n'auroit pas dû faire admirer de près » des détails qui alloient être en pure perte pour les spectateurs, » aussitôt que la statue seroit élevée ».

M. de Jaucourt, au mot *Phidias*, dit que *magnificentia* signifie *grande maniere*. Je suis toujours fâché de me rencontrer si peu avec cet habile littérateur ; mais que faire ? je suis artiste, & je ne puis pas voir de grande maniere à traiter de petits objets, qui ne seront pas même vus quand l'ouvrage sera placé. Tels étoient les dieux, les amazones, & les petits géants ciselés sur le bouclier de la déesse.

(11) Page 12. On trouve dans l'Encyclopédie, tome 14, page 852, qu'Isabelle d'Est possédoit à Mantoue cette fameuse statue de l'Amour de Praxitele, & qu'elle avoit aussi l'admirable Cupidon endormi de Michel-Ange ; que ce Cupidon étoit son chef-d'œuvre, & qu'on ne pouvoit le considérer qu'avec des transports d'admiration. M. de Jaucourt, auteur de l'article, cite les Mémoires du président de Thou.

Ces Mémoires en font mention sous l'année 1573. Ils disent que » de Thou, qui avoit un goût fort vif (*) pour les beaux » arts, après avoir considéré curieusement de tous les côtés le » Cupidon de Michel-Ange, lui & sa compagnie avouerent

(*) Ces paroles semblent prouver, contre l'opinion commune, que de Thou n'est point auteur de ces Mémoires, parcequ'un homme aussi honnête ne dit pas qu'il a le goût fort vif. Voyez l'Avertissement pour les mémoires, page 4, Londres, 1734.

» tous d'une voix, qu'il étoit infiniment au-dessus de toutes
 » les louanges qu'on lui donnoit. *Cependant, après que de*
 » *Thou & sa compagnie* eurent resté quelque temps dans une
 » admiration qui alloit jusqu'à la surprise, *on montra l'autre*
 » *Cupidon* ; alors toute la compagnie, comparant l'un avec
 » l'autre, eut honte d'avoir jugé si avantageusement du pre-
 » mier, & *convint que l'ancien paroïssoit animé, & le nouveau*
 » un bloc de marbre sans expression ».

Ce trait, s'il n'est pas un conte, est un monument curieux du défaut de connoissances dans les personnes qui ont *un goût fort vif pour les beaux arts*. Si le Cupidon moderne paroïssoit alors un bloc de marbre sans expression, il devoit paroître tel à *un goût fort vif* qui n'auroit pas vu le Cupidon antique. L'homme d'*un goût fort vif* ne fait de comparaison qu'entre certains degres de finesse & de vérité ; jamais il n'en fait de l'ouvrage animé au bloc de marbre. Mais la premiere figure étant de Buonarotti, il falloit la trouver infiniment au-dessus de toutes les louanges qu'on lui donnoit : l'autre étoit d'un ancien statuaire grec ; il falloit bien qu'au risque de déraisonner, elle réduisît au bloc de marbre l'ouvrage moderne. Le chef-d'œuvre de Michel-Ange n'être qu'un bloc de marbre sans expression, dans le même instant & par les mêmes juges qui le trouvent *infiniment au-dessus de toutes louanges* ! Quels connoisseurs ! quel goût vif !

Cela s'écrit pourtant, & des littérateurs le copient, sans appercevoir que, d'après cette décision, on pourroit conclure que Michel-Ange étoit un ignorant statuaire, qui, pour chef-d'œuvre, n'avoit produit qu'un bloc de marbre sans expression.

Si nous joignons à ce trait *l'instance priere* que fit Michel-Ange à la comtesse Isabelle, qu'on ne montrât le Cupidon antique qu'après avoir montré le sien, afin que la supériorité des anciens sur les modernes fût mieux démontrée, nous trouvons une autre absurdité : car est-il vraisemblable qu'un artiste

comme Michel-Ange ait conseillé, quelque modeste qu'on le suppose, le moyen d'avilir son propre ouvrage? Tous ces petits contes passent de livre en livre, & sont avidement saisis par une foule de lecteurs. Mais s'il étoit vrai, ainsi qu'*Ascagne Condivi* l'assure, que le prétendu Amour de Praxitele fût celui que Michel-Ange fit en secret, & à qui il cassa un bras, pour montrer ensuite aux Romains qu'un moderne pouvoit faire une aussi belle figure d'enfant que les anciens, où en seroit le conte inepte inséré dans les Mémoires du président de Thou? *Condivi* étoit contemporain de Michel-Ange, son élève & son ami. C'est dans la vie de ce grand artiste qu'il rapporte le fait : elle fut imprimée du vivant du maître, en 1553, & *Condivi* le prend à témoin de ce qu'il avance. Michel-Ange mourut en 1564, âgé de 88 ans.

M. de Jaucourt, très éclairé dans les belles lettres, assure que l'Amour antique étoit celui que Praxitele avoit donné à la courtisane Phryné. Ce littérateur estimable a sans doute des garants certains de son assertion : autrement il n'eût hasardé que des conjectures. Ses garants ou témoins sont les épigrammes de l'Anthologie qu'il a oublié de faire comparoître. Nous suppléerons à ce manque de formalité, & nous verrons si elles fournissent la preuve qu'il faut à M. de Jaucourt.

Les Mémoires du président de Thou disent bien que cet Amour étoit » un monument antique, tel que nous le repré-
 » sentent tant d'ingénieuses épigrammes que la Grece, à l'envi,
 » fit autrefois à sa louange » : mais ils ne disent pas que c'étoit celui de Praxitele. Quand ils le diroient, l'autorité d'aussi mauvais juges que l'étoient M. de Thou & les personnes qui l'accompagnoient, seroit trop foible pour y avoir égard.

Tant d'ingénieuses épigrammes sont réduites à quatre ; les autres, faites aussi sur des amours, n'ont pas celui-ci pour objet. Voici ces productions ingénieuses.

» Courbant sa tête altière sous mon joug, Praxitele m'a
 travaillé

» travaillé de ses mains captives ; car il m'a fait, en jettant en
 » fonte moi-même l'amour caché au fond de son cœur, &
 » m'a donné à Phryné pour prix de ce même amour, &
 » Phryné à son tour a mené l'artiste aux pieds de l'Amour.
 » N'est-il pas juste en effet que l'Amour serve de présent à
 » l'Amour ?

» Praxitele a exprimé l'amour qu'il ressentoit, d'après le
 » modele gravé dans son propre cœur. Il m'a donné à Phryné
 » pour prix de moi-même ; & ce ne sont plus mes fleches qui
 » domtent les cœurs, ce sont les regards mêmes de ceux qui
 » me voient.

» Praxitele m'a donné à Phryné ; il a donné l'Amour pour
 » l'amour, un dieu à une mortelle, & il a reçu un dieu en re-
 » tour. Elle n'a pas osé refuser l'artiste, car elle a craint que
 » le dieu ne prît les armes en faveur de l'art ; & ce n'est plus
 » l'Amour né de Cypris qu'elle redoute, mais celui né de
 » Praxitele, sachant que son art en est la mere.

» Les Thespiens ne révéroient que l'Amour, fils de Cy-
 » thérée ; ils n'en connoissoient point d'une autre origine :
 » mais Praxitele en a connu un autre ; celui qu'il a vu chez
 » Phryné, & qu'il lui a donné pour prix de ses tendres desirs ».

On demande aux artistes & aux vrais connoisseurs si Bou-
 chardon & Pigalle eussent été flattés d'une épigramme sur l'A-
 mour de l'un, ou sur le groupe de l'Amour & l'Amitié de
 l'autre, où l'on auroit dit, en supposant qu'ils étoient amou-
 reux quand ils firent ces beaux ouvrages :

Ne soyez point surpris que ce marbre animé
 Présente de l'Amour une image fidele :
 L'artiste, en le faisant, par lui fut enflammé,
 Et dans son propre cœur il a pris son modele.

Si nos deux artistes eussent répondu : Vos vers nous font
 bien de l'honneur ; mais ils nous en feroient davantage s'ils

disoient par quel moyen ce marbre est animé; nos deux artistes eussent fait une bonne réponse. En effet, de pareils éloges ne montrent que l'esprit du poëte, & ne disent pas un mot des beautés de l'ouvrage, de l'attitude, de l'action, de l'expression, du dessein, &c. Comment donc M. de Jaucourt a-t-il vu dans les épigrammes de l'Anthologie, que le Cupidon de Mantoue étoit celui de Praxitele? & à quel signe M. de Thou a-t-il aperçu que c'étoit celui dont elles font mention? La première de ces épigrammes dit que la statue étoit de bronze; celle de Mantoue en étoit-elle? signe encore fort équivoque, puisque d'autres sculpteurs que Praxitele pouvoient avoir fait des Amours de bronze. Et pourroit-on me dire, ces *ingénieuses épigrammes* à la main, comment on reconnoîtroit, par leur moyen, la statue de Cupidon sur qui elles ont été faites?

Le foible appui des épigrammes ne doit pas le disputer un instant à l'autorité de Pausanias, qui, en le regardant comme historien, méritoit d'être consulté.

Pausanias, qui écrivoit plus de cent ans après la mort de Pline, nous apprend que le Cupidon de Praxitele qu'on alloit voir à Thespies, & que, par un tour assez adroit, Phryné obtint du statuaire amoureux, étoit de marbre pentélique; qu'après avoir été enlevé, rapporté, & encore une fois enlevé, il fut enfin consumé à Rome dans un incendie. (Paus. l. 9, c. 27.) Il faut joindre à son autorité celle de Pline même, qui place ce Cupidon au rang des statues de marbre; & nous verrons qu'ayant été consumé avant l'année 927 de Rome, dans laquelle Pausanias écrivit son voyage de la Grece, il n'étoit pas possible que cette figure fût à Mantoue l'année 1573 de Jésus-Christ. L'impossibilité n'est guere fondée que sur plus de 1420 ans.

Avec moins de précipitation, M. de Jaucourt auroit pu lire dans Pausanias, à l'endroit cité, que, de son temps, le Cupidon que l'on voyoit à Thespies étoit de Ménodore, statuaire

athénien , qui le fit à l'imitation de celui de Praxitele. Rien alors ne l'eût empêché de le transporter à Mantoue , & de le supposer de bronze.

(12) Page 12. Observons en passant qu'il y a dans l'Encyclopédie un article fort curieux concernant la Vénus dite de Médicis. » La Vénus de Médicis est, disent les *curieux* qui » l'ont vue dans le palais ducal de Florence , le plus beau » corps & le plus bel ouvrage du monde. Cette incomparable » statue a la tête un peu tournée vers l'épaule gauche; elle » porte la main droite au devant de son sein; mais à quelque » distance; de l'autre main elle cache , & cependant sans y » toucher , ce qui fait la distinction des deux sexes. Elle se » penche doucement , & semble avancer le genou droit , afin » de se cacher mieux , s'il lui est possible. La pudeur & la modestie sont peintes sur son visage avec une douceur , un air » de jeunesse , une beauté & une délicatesse inexprimables. Son » bras rond & tendre s'unit insensiblement à sa belle main , sa » gorge est admirable; & , pour tout dire , si le vermillon & » la voix ne manquoient pas à cette statue , ce seroit une parfaite imitation de la plus belle nature ». (Article *Vénus de Médicis* .)

L'artiste qui ne conviendrait pas que la Vénus de Médicis est un des beaux monuments de la sculpture grecque , seroit obligé de dire les défauts qu'il y trouve , sous peine d'être regardé comme un détracteur insensé des plus beaux ouvrages : ce n'est donc pas tant sur cette statue que portent les observations suivantes , que sur la description qu'on vient de lire.

1°. Les *curieux* ne sont pas toujours des juges propres à constater le mérite d'une figure qui seroit *le plus bel ouvrage du monde*.

2°. Celle-ci n'a pas seulement la tête un peu tournée vers l'épaule gauche ; mais en regardant la figure & les deux épaules en face , on voit la tête entièrement de profil.

3°. La Vénus de Médicis ne semble point *avancer le genou droit, afin de se cacher mieux s'il lui étoit possible*. La position de ses jambes & de ses genoux est naturellement celle des jambes & des genoux d'une femme, qui, n'ayant pas les hanches construites comme celles de l'homme, a les genoux rentrés; ce qui paroît sur-tout quand elle se tient debout, un peu surbaissée, & qu'elle porte sur une jambe & plie l'autre. Si le statuaire eût voulu qu'elle cherchât à se cacher avec son genou, il eût fait ce genou plus pressé contre l'autre, & le pied moins reculé & moins en dehors. Il n'y a qu'à faire poser tout simplement une femme bien faite, la ressemblance avec la Vénus sera frappante; la position naturelle d'un homme seroit bien différente.

4°. Que signifie *la beauté & la délicatesse inexprimables de son visage*? Cela veut-il dire que M. de Jaucourt ne peut l'exprimer? Je ne le crois pas: un homme d'autant de mérite, qui écrit si bien, peut exprimer la beauté qu'il voit; & sans aller à Florence, il eût pu consulter un assez beau plâtre de la Vénus, dans notre Académie. Je crois qu'il se tromperoit, s'il entendoit que l'art ne peut rien exprimer d'aussi beau que cette tête, parceque l'exemple du contraire se voit dans quelques autres belles statues, soit antiques, soit modernes.

5°. *Le bras rond & tendré qui s'unit insensiblement à sa belle main*; peut bien être l'expression d'un curieux: mais ce ne seroit ni celle d'un connoisseur, ni celle d'un artiste. Les bras de la Vénus sont modernes jusques aux coudes, & en tout ils sont inférieurs au reste de la figure. Leur union avec les mains pourroit être dessinée avec plus de grace, sans cesser d'être naturelle, & les mains pourroient être aussi plus belles.

6°. *Sa gorge est admirable*, est une phrase de quatre mots, qui ne donne aucune idée de la forme & de l'âge de cette gorge. Ce n'est point celle de la première jeunesse, mais celle d'une femme faite & bien faite. *Elle a déjà*, comme le remarque

Winckelmann, *plus d'étendue & de plénitude que celle d'une jeune fille*. Si M. de Jaucourt eût vu celle d'une Dlle M. à l'âge qu'elle m'a servi de modele, il auroit une piece de comparaison qu'il pouvoit cependant rencontrer ailleurs, soit dans quelques statues de jeunes filles, soit dans de beaux tableaux.

Je ne vois rien qui, pour le caractère général, me retrace la beauté de ce modele vivant : les graces & la simplicité du trait y surabondoient pour former le plus rare & le plus beau corps de femme que l'œil ait jamais pu voir. Cette fille étoit, à l'égard de la Vénus antique, ce qu'est celle-ci comparée à une belle statue de femme comme on en voit. Pujet ne l'eût peut-être pas décrite : mais son Andromede, en y supposant plus de finesse, de correction, de ce douillet en un mot qui la caractérise, son Andromede me la représenteroit. Je n'ai vu que deux matinées ce modele, dont je me servis pour étudier la statue qui s'anime dans les bras de l'amoureux Pygmalion, son auteur.

7°. Si le vermillon & la voix ne manquoient pas à cette statue, seroit-elle encore une statue ? Ne cesseroit-elle pas dès l'instant, comme celle de Pygmalion, d'être statue ? Au lieu d'être encore une parfaite imitation de la plus belle nature, ne seroit-elle pas la nature même, c'est-à-dire une personne vivante ? Miffon, de qui cet article est visiblement copié, ne dit point :

» Si le vermillon & la voix ne manquoient pas à cette statue,
» ce seroit une parfaite imitation de la plus belle nature ». Il dit simplement : » Il ne lui manque que la voix & le vermillon . . .

» En un mot, ce rare chef-d'œuvre est une parfaite imitation
» de la plus belle nature ». Ce n'étoit pas la peine de changer cette fin, &, d'une idée simple & raisonnable, en produire une dont on n'en peut pas dire autant, *mais il étoit plus à propos d'ajouter* : l'aspect

M. de Jaucourt dit quelque part : » Nos artistes (il nomme
» les peintres, cela est égal) devroient bien profiter de l'exem-
» ple d'Athénion, pour ne pas négliger les belles-lettres, dont
» la connoissance est si propre à rendre leurs travaux recom-

cette Vénus n
sans perdre a
de ses grâces, m
au Steelaléu
la 1710, p. 20
peu sec libre

» mandables ». Dans le passage qui occasionne cette remarque ; il ne s'agit pas de belles-lettres. Le mot *eruditio*, que Pline emploie, ne signifie là que le savoir & l'habileté d'Athénion dans la peinture : mais le conseil n'en est pas moins bon. Cependant, si M. de Jaucourt eût pensé qu'ailleurs le naturaliste appelle *erudita operatio* le travail industrieux des araignées, lesquelles ne se piquent pas de belles-lettres, je crois qu'il auroit mieux choisi pour appuyer son instruction, attendu qu'un habile coloriste n'est pas nécessairement un *exemple* à suivre en fait de belles-lettres, mais bien en beau coloris, & que c'est du coloris d'Athénion que parle Pline.

(13) Page 12. Voilà sans doute encore un de ces endroits qui font dire que Pline étoit » un grand connoisseur, & qu'il a écrit » de l'art, comme auroit pu faire un artiste qui auroit eu son » génie ». On va voir qu'il n'y a rien là qui marque la connoissance de l'art. Tous les passants qui ont de la sensibilité, connoisseurs & autres, disent en voyant le Milon & l'Andromède de Puget, *Ce n'est pas du marbre, c'est de la chair*; & l'homme de bon sens & l'artiste roient de celui qui prononceroit que chaque passant est connoisseur.

Pline, il est vrai, s'exprime ici comme un artiste : c'est que, dans les parties de l'art dont la connoissance appartient à tous les hommes, l'artiste s'exprime comme tous les hommes ; c'est que chaque lecteur d'Homère, s'il a du sens & de l'énergie, dira en mille endroits de l'Iliade, *Ce n'est pas de la versification, c'est la nature* ; & qu'un poète, pour louer Homère, ne s'exprimera pas autrement.

D'ailleurs, sans vouloir déprimer un ouvrage qui n'existe plus, & qui pouvoit être beau, ne peut-on pas dire que cette partie de l'art que Pline loue ici, n'est pas même négligée dans de médiocres ouvrages ? L'artiste commun ne peut se dispenser de marquer l'impression des doigts sur la chair, quand la nature en offre l'effet, & que le sujet le demande. Si le peintre & le

statuaire ne faisoient passer dans leurs ouvrages une vérité dont l'imitation est aussi aisée qu'elle est indispensable, il faudroit les regarder comme des ouvriers ineptes ; or, ce qui est seulement au-dessus de l'ineptie ne mérite pas tant d'éloges : celui que Pline fait ici seroit donc fort équivoque, s'il n'avertissoit que l'ouvrage fut loué à Pergame. D'où il résulte que Pline répète un jugement déjà prononcé, sa phrase signifiait-elle que le travail du groupe exprimoit bien la chair. L'écrivain nous apprend que l'ouvrage eut de la réputation, il ne veut pas qu'on s'y méprenne ; il dit : *Laudatum est symplegma, signum nobile, digitis corpori veriùs quàm marmorì impressis.* » Ce groupe
 » excellent fut loué par l'expression des doigts imprimés plutôt
 » sur un vrai corps que sur du marbre ». C'est comme s'il disoit :
 » Je suis l'écho, l'organe, qui transmet à la postérité la répu-
 » tation d'un groupe de marbre que je n'ai pas vu, ou qui
 » n'existe plus ; j'ai lu ou entendu dire ce que j'en écris, & je
 » vous rapporte fidèlement par quel mérite cet ouvrage avoit
 » acquis sa réputation ». Comment se peut-il que des hommes habiles aient tant lu Pline, & qu'ils ne l'aient pas entendu, sur-tout quand il est aussi clair ?

S'il faut être vrai, s'il faut entendre un écrivain par lui-même, je demande au lecteur ce qu'il entend par ceci : » Il y
 » a là un pigeon admirable qui boit, & dont l'ombre de la tête
 » obscurcit l'eau ». *Mirabilis ibi columba bibens, & aquam umbrâ capitis infuscans.* (l. 36, c. 25.) Quand on s'amuse à remarquer une ombre portée par un corps sur un autre corps, effet des plus communs dans la peinture, ainsi que dans la nature, effet dont l'imitation est indispensable au peintre le plus médiocre, écrit-on de l'art comme auroit pu faire un artiste de génie ? M. de la Nauze a la complaisance de faire observer que ce pigeon étoit en mosaïque ; comme si la mosaïque n'étoit pas la copie d'une peinture, ou plutôt une peinture elle-même, & qu'elle ne dût pas imiter les ombres, ainsi que les lumières.

Et puis ce pigeon étoit exécuté sur le pavé d'une salle à manger, où l'on avoit aussi représenté quelques ordures, comme si elles n'eussent pas été balayées après le repas; ce qui étoit peut-être de bon goût: en tout cas, cela pouvoit tromper à cause du peu de saillie supposée aux objets. Mais croira-t-on que ce pigeon, & d'autres qui étoient également figurés à plat sur un pavé, faisoient une pareille illusion, & que même ils ne produisoient pas des points de vue ridicules, dont l'œil étoit blessé? Si on voyoit ces sortes de merveilles ailleurs que dans un livre, on pourroit modérer son admiration; & certainement on la modéreroit, si, par exemple, ce pigeon & son ombre venoient d'être faits en France. Mais c'est dans Plinie qu'on lit que le très célèbre Sosius exécuta cet ouvrage dans une salle de festin à Pergame, & le trait d'érudition fait disparaître le mauvais choix du sujet. Supposons que l'ouvrage soit moderne, on craindroit d'écraser ce pigeon qui ne se rangeroit pas; & tout en admirant le travail, on blâmeroit le défaut de convenance. Cette mosaïque est, dit-on, depuis plusieurs années à Rome, où elle appartient présentement au pape. Ainsi l'on peut, dans cette ville, juger le talent du très célèbre artiste.

Notre historien des arts est loin ici de vouloir en imposer; il ne s'attribue l'avis, les lumières, le travail de qui que ce soit, pour s'en orner ensuite, comme du fruit de ses connoissances profondes & universelles. S'il eût employé cet odieux manège, il faut croire que des savants eussent depuis longtemps fait tomber le masque. Les anciens, qui ne manquoient pas de parasites du talent d'autrui, avoient aussi des hommes qui faisoient justice de ces âmes viles en les livrant à la risée publique.

Donnez au vrai mérite le discernement, la prudence & la fermeté, ôtez-lui l'extrême cupidité & les prétentions outrées, il ne se laissera point avilir. Si des méchants accrédités peuvent

le faire souffrir, au moins sera-t-il honnête, & vous aurez fait disparaître une foule de maux & de sottises. Hommes de génie, hommes vertueux, choisissez ou de l'avilissement ou de la haine d'un ignorant titré; ou choisissez votre patron, si vous en voulez un qui ne vous avilisse pas : les bien-séances sociales vous disent assez qu'il faut également fuir l'autre extrémité : mais n'oubliez pas que le grand Corneille eut le courage de ne point vendre le Cid au cardinal de Richelieu, justice qui lui valut beaucoup de gloire & la haine du ministre; mais jetez un voile sur son épître à M. de Montauron.

Si, dans le nombre de ces notes, il se trouvoit des idées qui parussent se répéter, c'est peut-être qu'elles répondroient à d'autres idées qu'on ne s'est pas lassé de reproduire dans plusieurs écrits sous différentes formes. J'ajoute à celle-ci que, si le Céphissodore dont il est parlé dans le texte est le même que nommé Plutarque, il paroîtroit que Praxitele fut beau-pere de Phocion, puisque ce général athénien épousa en premières noces *la sœur de Céphissodore, excellent sculpteur.* Voyez Plutarque, *vie de Phocion.*

(14) Page 14. M. de Jaucourt, au mot *Scopas*, dit à propos de ces figures : *Ce morceau, selon toute apparence, avoit été traité en bas-relief.* S'il faut s'en rapporter aux apparences, il ne paroît pas bien décidé que ces différentes figures fussent un bas-relief, parceque Pline se seroit apparemment servi de quelque expression capable de nous l'apprendre. On ne parle jamais d'un bas-relief, espece particuliere de sculpture, sans le nommer spécialement, à moins qu'on ne soit fort inexact & fort inattentif aux différents procédés de l'art : *car un bas-relief est autre chose que l'art de mouler.* Veut-on que toutes ces figures de Scopas fussent renfermées dans un bas-relief ? Je ne le discuterai pas : je profiterai seulement de l'occasion pour observer l'idéal & la composition de quelques bas-reliefs antiques, dont je ne vois pas que nos écrivains des beaux arts aient parlé.

Aucun artiste, aucun connoisseur instruit, aucun antiquaire, n'ignore l'existence des ouvrages dont je vais faire mention : mais plusieurs personnes qui ont lu ou entendu dire que les anciens sont nos maîtres en tout, ont besoin d'être détrompées ; il est à propos de leur prouver que cette règle a, comme toutes les autres, ses exceptions. Je n'indiquerai que deux ou trois de ces bas-reliefs ridicules.

Dans l'un, Cérès, le flambeau à la main, court les champs pour chercher sa Proserpine, que Pluton enlève à deux pas de Cérès, & qu'il va placer dans son très petit char conduit par Mercure. Les chevaux sont déjà au grand galop, quoique personne encore ne soit dans cette voiture commode, & ils mènent l'équipage dans les enfers à Pluton, qui, assis sur son trône infernal, à quelques pouces de là, *se plaint*, dit-on, à *Mercur*e d'être le seul des dieux qui ne soit pas marié. Des nymphes, des naïades, Minerve, Diane, Vénus, n'y sont pas oubliées ; c'est un plaisir de les y voir pêle-mêle, ajouter encore à l'incohérence amphigourique de cette composition ; car tout est sur un seul plan. Le morceau est à Rome au palais Mazarin.

Dans un autre bas-relief, vous verrez Minerve qui dit à Persée d'aller délivrer Andromède, que lui Persée délivre à l'autre bout du tableau. Au milieu de ces deux Persées vous aurez le plaisir de voir naître Vénus du sein des ondes : sa gorge & sa taille sont d'une fille faite, à la vérité : mais les dieux & les déesses, quand il leur plaisoit, ne passaient point du maillet à la puberté ; ils naissoient adultes. Deux tritons portent la mère des Amours sur une coquille, comme les soldats portoient l'empereur sur un bouclier ; idée cependant tout à-fait ingénieuse, & qui caractérise l'empire de Vénus dans l'univers : mais deux Amours, plus gros que leur mère, terminent la fête & la gâtent, en se tenant fort adroitement chacun sur le bout de la queue d'un triton. Ces trois sujets, savoir, Persée qui doit délivrer Andromède, Vénus portée sur une conque,

& Persée qui délivre Andromède, sont sur le même plan, & toutes les figures se touchent. L'ouvrage est au palais Mathei.

Dans un autre, vous verrez Mercure qui invite une ombre descendue de la barque, à faire à pied le reste du trajet; & tout à côté de Mercure, vous verrez encore Mercure qui conduit une autre ombre. Ce morceau est au palais Barberin.

Notez bien toujours que je ne parle pas de l'exécution, qui par fois est très bonne dans ces misérables compositions. Cependant, si un sculpteur en produisoit aujourd'hui de pareilles, on loueroit le travail, & on donneroit à l'auteur un atelier aux *petites-maisons*. Composez & raisonnez un bas-relief comme celui que vous voyez dans le premier tome de l'*Antiquité expliquée*, planche 48; exécutez-le parfaitement bien, si vous pouvez: mais n'allez pas le dire à Rome, où l'original est révééré; car on s'y moqueroit, comme de raison, de votre esprit en démence. N'allez pas non plus y dire qu'au Vatican, dans la chapelle Sixtine, Michel-Ange a peint Adam & Eve que le diable invite à manger la pomme, & que tout auprès, dans le même tableau, de la même proportion, un double Adam & une autre Eve sont chassés du jardin par un ange, lequel fait groupe avec le diable entortillé à l'arbre de la science. Tout cela vous feroit traiter de misérable épilogueur.

Le siècle est éclairé sans doute, & tous ceux qui jugent nos ouvrages croient l'être aussi; c'est pourquoi vous trouverez mille gens qui vous diront, parcequ'ils l'ont entendu dire à d'autres: *Il faut composer des bas-reliefs, comme l'antique*. Commencez par connoître l'antique, vous saurez en quoi il est bon à suivre, & vous cesserez d'exalter sans discernement & sans distinction des ouvrages qui, à des égards, vous feroient pitié, si c'étoit nous qui les fissions. Vous sentirez alors que la critique hardie, éclairée, n'est point une satire, & qu'elle porte la lumière où des éloges souvent faux, souvent jetés au

hasard, ne laissent que l'obscurité de l'ignorance & de la déraison. C'est à l'art à enseigner l'art.

Cependant on pourroit m'opposer un passage de Philostrate, où Apollonius, regardant des bas-reliefs dans un temple, dit à Damis : » Pour ces ouvrages, nous ne dirons pas » qu'ils sont seulement de fonte, puisqu'ils ressemblent à des » tableaux ; nous ne dirons pas non plus que ce sont des ouvrages de peinture, puisqu'ils sont de métal ; mais que ce » sont des ouvrages d'un homme habile dans l'art de fondre » les métaux & dans celui de peindre ». Voilà donc le bas-relief jugé, cent trente ans environ après Plin, comme ayant l'intelligence de la peinture : preuve bien forte contre mon opinion.

J'ai, comme un autre, un peu lu Philostrate, qui avoit logé quatre ans chez le peintre Aristodème pour acquérir des connoissances dans la peinture, & j'ai le déplaisir de voir qu'il n'en avoit pas beaucoup profité. Son livre sur les tableaux ne fait nulle part soupçonner que l'auteur de cette déclamaion, souvent puérile, connût les ressorts, l'intelligence & la grande magie de l'art. C'est même un de ces livres qu'il faudroit ôter d'entre les mains de certains profanes : il pourroit leur servir à prouver que la peinture ancienne n'avoit pas encore montré ce que l'Italie a développé supérieurement dans la suite. Revenons à nos bas-reliefs de Philostrate.

Cet écrivain avoit dit un peu plus haut, en parlant des mêmes ouvrages qui représentoient les exploits d'Alexandre & de Porus : » Les éléphants, les chevaux, les soldats, les » boucliers & les casques, étoient de cuivre, d'argent, d'or » & d'airain noir ; les épées, les javelots, & les autres armes » sensibbles, étoient de fer : on y remarquoit toutes les » qualités d'un excellent tableau ; par exemple, d'un des meil- » leurs de Zeuxis, de Polygnote ou d'Euphranor, artistes

» qui savoient représenter les ombres , le relief , les enfonce-
 » ments , & , pour ainsi dire , donner la vie à leurs figures.
 » Ces différentes matieres s'étoient , par la fusion , unies &
 » mêlées , en sorte qu'elles faisoient l'effet des couleurs »
 (Philostrate , *Vie d'Apollonius de Tyane* , traduct. imprimée
 à Berlin , 1774.)

Le bouclier d'Achille sert ici de modele à Philostrate ; mais il ne fait pas attention que l'artiste d'Homere est un dieu. Ce qui , dans le poëte , a le privilege de l'in vraisemblance , n'est qu'un objet de ridicule chez le sophiste , qui observe que des peintres qui donnoient , *pour ainsi dire , la vie à leurs figures* , savoient représenter les ombres.

Laisant à part le mauvais raisonnement de Philostrate , la ressemblance qu'il trouve de ces bas-reliefs avec des tableaux paroîtroit signifier que la peinture alors étoit , en général , entendue comme les bas-reliefs , & *vice versa*. Ainsi les éloges que quelques anciens ont pu faire des bas-reliefs qu'ils voyoient , ne peuvent avoir été fondés que sur l'idée qu'ils avoient de leur perfection , mais ne prouvent pas que ces ouvrages égalaient , pour l'entente , par exemple le bas-relief de l'Algarde représentant Attila.

Si Philostrate , dont on a imprimé avec prédilection la préface dans le Trésor des Antiquités grecques , eût passé quatre ans chez un statuaire , il faut croire qu'il y eût appris à déraisonner sur la peinture. Chez son peintre & son hôte Aristodeme il apprenoit que la sculpture ne peut exprimer ni la fureur , ni la tristesse , ni la joie , tandis que , même avec une seule couleur , la peinture y réussit , car elle fait voir les ombres. Que voulez-vous demander à un connoisseur qui en est là ? Que voyez-vous autre chose dans son jugement d'un bas-relief , que de l'esprit qui fait une phrase par jeu & par antithese ? Pour son petit-fils , c'est un discoureur , un sophiste encore plus renforcé que son aïeul. Callistrate , qui a aussi décrit

quelques statues, paroîtroit avoir plus d'intelligence de la sculpture; mais un jeu d'esprit continu, une imagination échauffée sur des riens, prouvent qu'il étoit aussi loin que les deux autres des vraies connoissances de l'art.

(15) Page 14. La Vénus de Praxitele étoit, il n'y a qu'un instant, la plus belle qui fût au monde, *in toto orbe terrarum*: & voici pourtant qu'une autre lui est supérieure en beauté: *Praxiteliam illam antecedens*. Contradiction des plus frappantes, & qu'aucun interprete, que je sache, n'a fait disparaître, parcequ'en effet le passage, comme il me semble prouvé par Pline lui-même, ne peut recevoir une autre interprétation.

Cependant, pour n'être pas obligé de convenir qu'il s'est contredit, on a eu recours à une interprétation qui me semble peu naturelle. Un savant très recommandable, M. Brotier, a supposé que le mot *antecedens* marquoit ici une priorité de temps, & non une supériorité de beauté. » Scopas, dit-il, flo-
» rissoit, suivant Pliné, dans la 87^e olympiade, & Praxitele
» dans la 104^e. Ainsi la Vénus de Scopas a précédé celle de
» Praxitele par le temps, & non par le mérite . . . Pline n'est
» donc pas en contradiction avec lui-même ». (Voyez les notes de M. Brotier sur le 36^e livre de Pline, tome 6, p. 409.)

Mais Pline, qui dit, en commençant la 7^e section, que Scopas le dispute aux artistes dont il vient de parler, *Scopæ laus cum his certat*, fait entendre assez clairement que c'est du mérite des ouvrages qu'il va entretenir ses lecteurs, & non de la chronologie. Après avoir dit ailleurs que Scopas parut soixante ans environ avant Praxitele, viendroient-ils nous répéter ici qu'une Vénus de Scopas étoit faite avant celle de Praxitele? Etoit-ce parceque la Vénus de Scopas surpassoit par l'ancienneté celle de Praxitele, qu'elle étoit digne d'illustrer quelque lieu que ce fût de la terre? ou n'étoit-ce pas plutôt parcequ'elle la surpassoit en beauté? Pour sauver à Pline une contradiction, ne voit-on pas qu'on lui prête le propos le plus ridicule? » La

» statue de Scopas étoit digne d'illustrer quelque lieu du monde
 » que ce fût, car elle avoit été faite quelques années avant
 » celle de Praxitele ».

L'affectation qu'on veut prêter ici à Pline de revenir sur l'âge de Scopas seroit supportable, en supposant que la Vénus de cet artiste, déjà remarquable par des beautés, fût plus ancienne de quelques siècles que celle de Praxitele : mais les deux artistes étoient contemporains, puisque l'un pouvoit avoir soixante ans, quand l'autre en avoit vingt. Dans un siècle où les arts florissent, est-ce une chose bien remarquable qu'un ouvrage ait paru vingt, trente, quarante ans avant un autre ?

A quoi bon combattre si vivement pour cette contradiction de Pline ? Est-ce donc la seule qui se trouve dans son ouvrage ? Sans aller chercher plus loin, l'article même de Praxitele & de sa Vénus en fournit une, quelque sens que l'on donne à l'*ante omnia*. Pline vient de dire que la Vénus de Gnide est l'ouvrage le plus beau ou le plus célèbre de Praxitele ; & quelques lignes après, il dit : *Ejusdem est & Cupido nudus, par Veneri Gnidiæ nobilitate & injuriâ*.

Veut-on encore une autre preuve que Pline ne s'accorde pas toujours avec lui-même ? Il dit, l. 7, c. 38, que la Vénus de Gnide étoit principalement remarquable par la passion qu'elle inspira, & par le prix qu'y mit le roi Nicomede : *Gnidiâ Veneri, præcipuè vesano amore cujusdam juvenis insigni, & Nicomedis æstimatione regis*. Si Pline s'en fût tenu à ce jugement, il n'y auroit pas de contradiction dans le *Praxiteliam illam antecedens* : mais le jugement du livre 36 est bien différent du livre 7. Auquel faut-il s'en rapporter, & comment démêler ces deux passages qui se ressemblent si peu ? Tout ce qu'on doit conclure, c'est que Pline, qui se contredit en parlant d'un même ouvrage, peut, à plus forte raison, se contredire en parlant d'un autre qu'il lui compare.

Quelqu'un a prétendu que toutes les fois que Pline emploie

le mot *antecedens* pour signifier *supérieur*, il ajoute un mot qui détermine ce sens : comme *antecedens pretio* ; *antecedens divitiis* ; *antecedens dignitate* , &c. ; & que , lorsque ce mot est seul , il signifie toujours antérieur. Les passages suivans , tirés de Pline , prouvent que cette personne s'est trompée.

Sed omnium . . . potentiam claritatemque anteedunt Prasii. (L. 6 , c. 19.) Mais les Prasiiens les surpassent tous en puissance & en célébrité.

Resina Cypria antecedit omnes. (L. 14 , c. 20.) La résine de Cypre surpasse toutes les autres.

Lucanaque antecedentibus Thurinis. (L. 14 , c. 6.) Les meilleurs vins de la Lucanie sont ceux de Thurium.

Univas terras campus Campanus antecedit. (Livre 18 , chap. 11.) La Campanie surpasse en fertilité toutes les autres contrées.

Duritatem lapidis antecedens. (L. 36 , c. 24.) Il surpasse la dureté de la pierre.

Un très habile & très galant homme , exercé par état à la lecture des écrivains de l'ancienne Rome , eut l'honnêteté de m'écrire , pour me proposer un autre moyen d'accorder Pline avec lui-même. Il convenoit que *tout homme qui connoît tant soit peu le génie de la langue latine* , ne peut , dans la phrase dont il s'agit , donner au mot *antecedens* d'autre sens que celui dans lequel je l'avois expliqué. Il ajoutoit que le savant M. Brotier auroit entendu de même ce passage , s'il n'avoit pas voulu , au moyen d'une *subtilité grammaticale & étymologique* , *sauver à Pline la contradiction un peu trop forte que je lui avois fait appercevoir*. Mais en même temps il tâchoit d'établir que cette contradiction n'étoit qu'apparente ; que Pline n'a pas dit nettement que la Vénus de Praxitele étoit la plus belle , & que la phrase elliptique qu'il a employée peut très bien signifier seulement qu'elle étoit la plus célèbre ; qu'il faut donc lire le passage de Pline comme s'il eût écrit : *Ante omnia , & non solùm*

solum Praxitelis, verum & in toto orbe terrarum, (inclita) *Venus* ; que son interprétation ne pouvoit être regardée comme purement conjecturale, puisque l'expression qu'il supplée au passage de Pline est précisément celle que Pline a employée lui-même au livre 34, ch. 8 : » Praxitele fit une statue de bronze » qui égaloit sa Vénus de marbre, célèbre par toute la terre » : *Marmorea illi sua per terras inclita parem*.

Tel étoit le glaive qui devoit trancher la difficulté : mais je n'en suis pas moins persuadé qu'elle subsiste en son entier. En effet, si la figure de bronze *égaloit* celle de marbre, c'étoit par sa beauté ; ce fut aussi par leur beauté que les deux ouvrages devinrent célèbres : la célébrité doit être ici regardée comme l'effet ; & la beauté comme la cause. Pline exprime bien cette cause & cet effet, lorsqu'il dit : *Marmore felicior, ideo & clarior*. » Il fut plus heureux à travailler le marbre, » aussi dut-il au marbre plus de célébrité ». L. 34, c. 8.

Il me semble que Pline a renversé lui-même le moyen que veut employer son défenseur. Dire d'un statuaire qu'il a fait de très beaux ouvrages en bronze, *Fecit ex are pulcherrima opera* (l. 34, c. 8) ; & ajouter qu'il s'est surpassé lui-même par ses ouvrages en marbre, *Marmoris gloriâ superavit etiam semet* (l. 36, c. 4), n'est-ce pas dire que ces derniers ont une beauté supérieure ? Citer en même temps un de ceux-ci, non seulement comme au-dessus de tous les autres chefs-d'œuvre de cet artiste, *ante omnia non solum Praxitelis*, mais encore comme le premier du monde entier, *verum & in toto orbe terrarum*, n'est-ce pas lui assigner une beauté exclusive ? Si Pline avoit voulu dire seulement que la Vénus de Gnide étoit la plus célèbre de toutes, sans entendre qu'elle devoit sa célébrité à sa beauté, auroit-il ajouté qu'elle excitoit une égale admiration de quelque côté qu'on la regardât ? *Ædicula ejus tota aperitur, ut conspici possit undique effigies deæ... nec minor, ex quâcumque*

parte, *admiratio est*. L'admiration peut-elle porter sur autre chose que sur la beauté ?

La destruction de la figure de bronze qui fut brûlée sous le regne de Claude , pourroit fort bien avoir occasionné une infidélité dans la mémoire de Pline. Comme cette statue n'existoit plus , celle de Gnide , & l'autre qu'on voyoit à Rome , & qu'il ne dit nulle part qui fût de Scopas , étoient l'objet prochain & immédiat de la comparaison : & de là vient apparemment le mot *antecedens* , & la contradiction.

Qui peut assurer que , pour louer la Vénus de Gnide , Pline , qui copioit si volontiers , n'aura pas consulté quelques Grecs enthousiastes , & que , pour faire l'éloge de l'autre Vénus qu'il voyoit , il ne se sera pas livré à l'exclamation du moment ? A Rome , on devoit dire : *Celle que nous possédons est supérieure à celle de Gnide*. La tête échauffée & troublée par les exclamations des amateurs & des possesseurs , l'écrivain jette leur décision sur son papier ; & , faute de temps pour se relire & se rectifier , la contradiction reste.

Voyons maintenant si les interpretes ont entendu autrement que moi le mot *antecedens* du passage en question. Commençons par les nationaux.

Dupinet traduit : *Surpasse en excellence*.

Rollin : *On prétend même qu'elle l'emportoit sur celle , &c.*

L'auteur du traité de l'opinion : *Elle l'emportoit sur celle , &c.*

M. de Jaucourt : *Elle égaloit en beauté*.

M. Poinfinet : *Supérieure encore à celle , &c.*

M. de Caylus : *Supérieure encore à celle , &c.*

C'est tout ce que je connois d'interpretes françois : aucun n'a traduit *antérieure à celle , &c.* Voyons comment l'ont entendu les étrangers que j'ai pu connoître.

Jean-Baptiste Adriani : *Que l'on croit surpasser en beauté celle , &c.*

Christophe Landino : *Qui l'emporte sur celle, &c.*

Louis Dominichi : *Elle surpasse beaucoup celle, &c.*

Philémon Holland : *Laquelle semble surpasser, &c.*

De Heurta : *Préférable à celle, &c.*

Winckelmann : *Fut préférée, &c.* Mais il est à propos de placer ici le passage entier de cet interprete : *Scopas étoit de l'isle de Paros : il y avoit à Rome une Vénus de lui, toute nue, qui fut préférée à celle de Praxitele.* Voici le passage dans la langue de l'auteur : » Scopas war von der insul Paros : eine » unbekleidete von ihm, Welche zu Rom war ; vurde des » Praxiteles statue dießer Gottin vergezogen ». (Hist. de l'art , p. 336 , Dresde , 1764).

Ce passage est retranché dans la seconde édition , parceque l'auteur s'aperçut apparemment de la faute qu'il avoit commise , en donnant à Scopas un ouvrage que Pline ne lui donne pas ; & , dans son énumération des travaux de ce statuaire , il fait disparoître fort à propos le passage & la faute. Encore falloit-il que ce point fût clairement exposé sous les yeux du lecteur. J'ai vu d'autres interprétations en langues étrangères , où le sens du mot *antecedens* est constamment le même : mais ne pouvant plus me les procurer , je ne risquerai pas de les citer de mémoire.

Ce fut en février 1783 , qu'à mon sujet , & à l'occasion du mot *antecedens* , il s'éleva dans Paris une forte dispute littéraire. Peut-être régnoit-il des deux côtés une égale persuasion de la bonté de sa cause : mais un des partis gâta la sienne par l'amertume & les *quolibets*. Voyez , si vous voulez , le journal de Paris , depuis le 25 février jusqu'au 27 avril 1783. Ce fut trop long-temps abuser de la patience du public.

Une observation qu'on auroit dû faire alors & que personne ne fit , c'est qu'en supposant que le mot *antecedens* , dans le passage dont il s'agit , eût toujours été mal entendu , & que M. Brotier en eût déterminé le premier le véritable sens , il

falloit conclure que le passage étoit très difficile , & rendre à M. Brotier le tribut d'éloges qu'il méritoit ; mais qu'on n'avoit pas le droit de lancer sur l'artiste , qui avoit interprété ce mot comme tous les hommes de lettres l'avoient fait avant lui , les sarcasmes indécents qui lui furent prodigués dans cette dispute , aussi bien qu'au savant qui prit la défense de sa cause. Cette réflexion devoit être à portée même de ceux qui ne pouvoient entrer dans le fond de la question.

(16) *Page 14.* On peut réduire à trois questions les remarques sur ce passage. Le groupe de Niobé , transporté depuis peu d'années à Florence , est-il celui dont parle Pline ? Cet ouvrage est-il de la plus belle sculpture possible ? Scopas & Praxitele étoient-ils les plus habiles statuaires possibles ? Supposons que ce groupe soit le même dont Pline fait mention , & voyons si son travail peut donner lieu au doute qu'il soit de Scopas ou de Praxitele.

Le style en général est grand dans toutes les figures de cette composition , principalement dans celle de Niobé. Le style de l'Apollon Pythien est grand aussi , & très grand ; mais l'exécution de chaque partie de cette figure sublime est de l'étude la plus précise , & concourt ainsi à l'éminente perfection. Sans vouloir déprimer le beau groupe de Niobé , je demande seulement à nos habiles artistes s'ils voudroient avoir fait le bras & la main dont la mere tient la plus jeune de ses filles dans son giron ; s'ils seroient curieux d'avoir gravé , ou plutôt gratté l'espece de chemise qui est sur le corps de cette petite fille ; s'ils s'applaudiroient d'avoir fait les jambes & tout le bas du vêtement de la mere ; enfin s'ils seroient bien aises qu'on prît , pour être de leur façon , des draperies exécutées en général comme celles des filles. Mon but & mon intention n'étant pas de rechercher les défauts de cette composition , que j'admire pour la grandeur de sa *maniere* , je n'en fais pas un plus long examen , & je reviens à mon objet.

Il n'est pas permis de douter du grand savoir de Praxitele ; & l'idée que nous en donne Pline met ce statuaire au-dessus de ceux dont nous admirons les plus rares chefs-d'œuvre , puisqu'il a fait une Vénus *qui surpassoit toutes les statues de la terre*. Ainsi l'Apollon , le gladiateur , le Laocoon , la Vénus de Médicis , &c. &c. &c. pourroient bien être inférieurs aux ouvrages étonnans de Praxitele. Il ne reste plus qu'à demander à tous les sculpteurs *de la terre* s'ils aimeroient mieux avoir fait le groupe de Niobé que les statues précédentes ; & à savoir si Pline , qui avoit vu le Laocoon , *ouvrage préférable à tout ce qui s'est fait en peinture & en sculpture*, diroit que la Niobé lui est préférable. Un homme qui auroit les vraies connoissances de l'art ne l'écriroit pas , & conséquemment il ne mettroit pas en question si la Niobé est de Praxitele. S'il ne faisoit que rapporter cette opinion comme un bruit courant , il auroit soin , à titre de connoisseur qui ne veut pas se compromettre , d'avertir que l'ouvrage pourroit bien être des commencemens ou de la fin de ce grand artiste , ou du moins une production dans laquelle il ne s'étoit point surpassé , au moins pour toutes les parties d'exécution.

Winckelmann s'évertue à exalter les draperies du groupe de Niobé , qui certainement ne sont pas des plus belles , quoiqu'il les croie d'une *simplicité pure* , & qu'il assure que *c'est le plus beau monument de draperie que l'antique nous ait laissé* ; tandis qu'il parle de la belle Cléopâtre , ou nymphe du Belvedere , pour dire seulement *que la tête est un peu de travers*. (Voyez la traduction de M. Huber , tome 3 , p. 167.)

Ailleurs il en dit aussi deux mots , mais c'est pour comparer le costume de son vêtement à celui de la plus jeune des filles de Niobé : deux objets qui n'ont cependant aucun rapport , puisque cette petite fille est nue jusqu'au-dessous des fesses , attendu que sa prétendue chemise n'est autre chose que

de petites rayures sur la peau, qui représentent assez naturellement les déchirures d'une flagellation.

Les artistes & les vrais connoisseurs doivent un peu rire, quand ils voient de pareils jugemens où regne une sorte de découfu qui ne se conçoit pas. Ceux qui connoissent la belle ordonnance des plis de la Cléopatre, leur harmonie, leur finesse, leur beau travail, en un mot leur parfaite imitation de l'étoffe représentée, savent aussi que la petite fille de Niobé a deux vêtements, malgré Winckelmann qui nous assure qu'elle n'a que celui de dessous, quoiqu'il dût voir l'autre qui est beaucoup plus apparent, & qui lui couvre la moitié inférieure du corps.

Il y a un mot dans cet endroit de Pline, qui, s'il est dit à propos, prouveroit que la Niobé que nous avons n'est pas celle dont il parle. Il dit : *Nioben cum liberis morientem* ; or la Niobé que nous avons n'est point mourante. D'ailleurs la fable ne la fait point mourir ; & on ne doit pas plus dire *Niobé mourante*, que la femme de Loth mourante : les gens ainsi changés de substance, n'étoient pas censés mourir. Peut-être Pline aura-t-il vu une autre Niobé, ou qu'il aura écrit *morientem* par inadvertence. C'est aux savants & aux antiquaires à lever cette petite difficulté. Winckelmann ne s'en est pas chargé, quoique ce fût son affaire, & qu'il ait agité la question de l'originalité de cet ouvrage antique. Il se détermine à croire ce groupe de Scopas, & dit qu'il y en avoit un autre de Praxitele. Voyez le premier volume de ses *Monumenti inediti*, page 71. Que l'ouvrage soit de Praxitele ou de Scopas, je ne crois pas devoir rétracter ce que j'en ai dit.

Mais voici ce que je crois pouvoir ajouter, & le prendra qui voudra pour un blasphème ou pour un crime de lèse-antiquité. Cette plus jeune fille de Niobé, qu'est-elle autre chose dans le marbre antique, qu'une enfant qui s'est jettée dans le giron de

sa mere pour y cacher elle & sa frayeur ? J'y vois , à la vérité , un groupe de deux belles figures ; mais le statuaire l'a regardé sans doute comme le *nec plus ultra* de son sujet. Si cet artiste avoit vu ce que j'ai vu , son idée lui eût paru bien commune , & , quoiqu'elle fût naturelle , il lui eût donné l'exclusion.

Un vieillard paralytique vouloit se servir de son bâton d'appui pour se lever de son fauteuil , & la mere d'une petite fille de six ans s'avançoit pour le soutenir. Le bâton glisse , le vieillard retombe sur son siege : le dépit que sa mal-adresse lui cause contre lui-même se peint sur ses traits ; & en même temps , par le mouvement naturel que fait un homme qui tombe , le bâton se leve , & semble menacer la femme qui s'approche. Celle-ci fait un cri , effrayée de la chute du corps pesant qui peut entraîner avec lui le fauteuil en arriere. Ce cri , ce geste involontaire , cette expression d'effroi d'un côté , de colere de l'autre , trompent l'enfant. La fleche & l'éclair n'ont pas plus de célérité que le trait sublime , l'élan subit de cette enfant si tendre , qui , en s'élançant dans le sein de sa mere , croyoit la garantir du prétendu péril. Ses petits bras , son corps frêle , elle se les représentoit d'une assez vaste étendue pour envelopper sa mere qu'elle croyoit en danger , & qui , avec le malade , partageoit alternativement ses regards : elle l'eût emportée , cette mere , at-elle dit après , si elle en avoit eu la force. Voilà ce que son ame , sublime alors , exagéroit sous nos yeux.

Dans le marbre , Niobé veut , d'une main , cacher l'enfant , tandis que , de l'autre , elle soutient en l'air & en avant un pan de son manteau. C'est ainsi qu'elle croit garantir du courroux des dieux cette enfant réfugiée dans son sein. Dans notre scene , l'enfant couvre & protege la mere avec tout son corps. Que dire de plus , sinon que , dans notre heureux groupe , la mere & l'enfant étoient vêtues de blanc ; approximation favorable , qui assimile en quelque sorte nos personnages avec un beau marbre , ou qui , du moins , le rappelle fortement à l'esprit par la confor-

mité de la couleur : le triomphe du génie sculptural & pittoresque est de saisir de semblables scènes. L'artiste , comme le philosophe , peut être sûr d'avoir réussi , quand , suivant l'expression de Fontenelle , il a pris la nature sur le fait.

Mettez cette idée à la place de l'autre ; Apollon & Diane irrités à la place du vieillard. La mere , c'étoit Mme Falconet , ma bru ; l'enfant , ma petite-fille de six ans ; & le vieillard , c'étoit moi-même. Nous l'avons tous vue , cette scène rapide ; & j'ai dit : Les Grecs nous ont encore laissé de quoi moissonner avec gloire.

Mes chers confreres , je vous présente la faucille , & que grand bien vous fasse. J'ai soixante & huit ans , je suis paralytique , & je vis encore en 1784. Eh ! qui peut assurer que longtemps avant les siècles dont nous n'avons plus que de foibles lueurs , on ne faisoit pas de belles statues , & que ces statues ne furent pas anéanties & oubliées ainsi que l'art qui les avoit produites ? Notre petit monde a subi tant de révolutions ! Il peut donc y avoir eu des Niobés composées conformément à l'idée que je présente , ou des traits équivalents , soit de l'histoire , soit de la fable : car l'une & l'autre occuperent toujours les humains.

- Mais , sans aller nous perdre dans les *peut-être* les plus éloignés , tenons nous-en aux temps connus ; & nous y pourrions trouver des enfants qui garantissent aussi subitement , & avec la même sublimité d'expression , leur pere ou leur mere menacés d'un grand danger. Ainsi l'idée que je représente n'est pas d'une invention nouvelle : le modele s'en trouve dans la nature , & auroit pu être observé , saisi , copié par les artistes de tous les temps.

(17) Page 16. Un quarré qui sur deux côtés porte 63 pieds de largeur , & dont les deux autres côtés sont moins larges , ne peut faire un circuit de 411 pieds. Si le texte est corrompu , c'est depuis fort long-temps , puisque nous ne voyons pas qu'on l'ait

encore rétabli ; car je lis dans le manuscrit de Pétersbourg, comme on lit par-tout ailleurs, soit dans les imprimés, soit dans les manuscrits, *sexagenos ternos pedes*. Cependant M. Poinfinet vient de changer ce 63 en 163 ; & dans une note il dit que, deux côtés ayant chacun 163 pieds de largeur, les deux autres avoient chacun 55 pieds & demi. Mais la somme de ces quatre mesures étant 437 pieds, ce sera 26 pieds que M. Poinfinet aura mis de trop, puisqu'il n'en faut que 411 selon le texte. Il a vu l'infirmité & l'a voulu corriger, mais pas assez heureusement. Je la vois aussi, sans imaginer aucun moyen d'y remédier ; car tant qu'il y aura *breviùs a frontibus*, il ne sera pas possible de s'en tirer avantageusement pour Pline.

Quand, pour autoriser le **toto circuitu* du texte, il y auroit eu autour de cet édifice un mur ou un fossé, comme le dit sans hésiter le P. Hardouin dans sa note, la mesure du circuit ou du pourtour n'en seroit pas moins de 411 pieds. Je ne crois pas non plus qu'il nous soit permis d'augmenter ni de diminuer cette mesure, à moins pourtant que nous ne la trouvions absurde, ou que nous n'ayons de plus sûrs mémoires que le texte de Pline, auquel nous sommes réduits pour toute lumière. Mais qui a dit au P. Hardouin qu'il y avoit là un mur ou un fossé ?

(18) Page 16. Pline, l. 34, c. 8, f. 19, place le statuaire Scopas dans la 87^e olympiade : cependant il le fait travailler au tombeau de Mausole jusqu'après la mort d'Artémise, qui arriva la deuxième année de la 108^e olympiade ; d'où il s'ensuit que Scopas auroit eu alors 88 ans, ne fût-il né que dans la 87^e olympiade. Mais supposons que, dans cette même 87^e olympiade, il eût déjà 30 ans, âge où un artiste peut commencer à devenir célèbre, & nous trouverons qu'il pouvoit bien en avoir 112 environ, à la mort d'Artémise, arrivée deux ans après celle de Mausole, qui mourut la deuxième année de la 106^e olympiade, dit Pline lui-même au chapitre 6 de ce livre : c'est 28

olympiades après le temps où nous pouvons raisonnablement supposer que naquit Scopas. C'est-là un trop grand âge pour négliger d'en faire la remarque, sur-tout quand c'est l'âge d'un artiste célèbre qui travaille à une des sept merveilles du monde. Nous ne voyons nulle part deux sculpteurs nommés Scopas.

Il ne s'agit pas de savoir sur laquelle des deux dates Plin s'est trompé ; il est seulement question de ce qu'il dit , & on peut ajouter cette inattention à toutes celles qu'on a déjà vues ; comme une nouvelle preuve de ses inconvénients. Il copioit un écrivain qui mettoit Scopas dans la 87^e olympiade ; il en copioit un autre qui le faisoit travailler au tombeau de Mausole : mais il ne réfléchissoit pas sur l'impossibilité de ces deux faits. De Piles fait bâtir, lui, ce tombeau par Alcamene, élève de Phidias. Il en dit tant d'autres de cette espèce, qu'il faudroit trop souvent répéter les répréhensions qu'il mérite. Voilà donc comment on écrit l'histoire de l'art, comment cette histoire trouve des milliers d'approbateurs ; & certains de ces approbateurs ne veulent pas qu'on l'écrive mieux !

(19) Page 17. On n'entend pas trop ce que pouvoit être ce *prodigieux éclat du marbre*. S'il provenoit du poli, le prodige étoit le même à toutes les statues de marbre poli ; si c'étoit la blancheur propre du marbre, il n'y avoit encore rien de bien particulier ; si pour conserver cette blancheur & ce poli, les sacristains frotoient souvent la statue, leur propreté ne s'accordoit pas avec l'objet d'une statue, qui est de pouvoir être regardée sans blesser la vue par trop de luisant. Un homme accoutumé à voir & à bien voir de la sculpture, en eût fait l'observation. Il n'y eût pas manqué, si, comme Plin, il se fût moqué de la superstition qui défioit ceux que les statues représentoient. Quand on a dit, *Deumque faciendo, qui jam etiam homo esse desierit*, » On fait un dieu de celui qui, en cessant de vivre, n'est » même déjà plus un homme (l. 7, c. 55.) », on peut laisser

entendre par un mot *que ce prodigieux éclat du marbre étoit entretenu par les prêtres d'Hécate*, & qu'ils en profitoient pour faire croire au peuple imbécille que l'œil des profanes ne pouvoit impunément soutenir l'éclat de cette redoutable divinité.

(20) Page 17. Remarquez que Pline met ces Graces de Socrate au nombre des ouvrages *fameux*, & qu'il dit qu'elles n'étoient pas *moins estimées* que l'Hercule de Ménestrate, qu'on *admiroit beaucoup*. Il ne paroît pas qu'il y ait là rien de reprehensible : cependant, si ces Graces passaient pour être de Socrate le philosophe, on trouvera que Pline prenoit à la volée ce qu'il rencontroit, sans trop se soucier de la valeur de ses jugements. Pour ne pas tout donner aux conjectures, appuyons-nous de bonnes autorités, c'est-à-dire des meilleures que nous puissions avoir.

Paufanias, dont les recherches exactes vont quelquefois jusqu'aux plus minutieux détails, dit au livre premier, ch. 22 :
 » En entrant dans la citadelle, on trouve devant le vestibule
 » un Mercure & les Graces attribuées à Socrate, fils de Sophronisque, celui que la Pythie déclara le plus sage des
 » hommes ». Il dit ailleurs : » J'ai déjà parlé des Graces que l'on
 » a mises à l'entrée de la citadelle d'Athenes, statues qui ont
 » été faites en marbre par Socrate, fils de Sophronisque, l. 9,
 » c. 35 ». Diogene Laërce & Suidas, dont il est inutile de rapporter les paroles, confirment la même opinion, & il paroît par ces témoignages réunis, que c'étoit assez généralement celle de l'antiquité ; elle attribuoit cet ouvrage au philosophe Socrate.

Il ne reste plus qu'une observation à faire, pour juger si cette production pouvoit être comparable à ce *qu'on admiroit beaucoup*, & si on avoit raison de ne la *pas moins estimer*. Socrate, élève de son pere, quitta la maison paternelle & la sculpture à l'âge de dix-sept ans environ, pour se retirer auprès du philosophe Archélaus. Voyez, & dites si vous croyez qu'à cet

âge un jeune homme puisse faire des statues de marbre égales en beauté à celles des grands artistes. C'est une question dont je ne prends point la décision sur mon compte : mais j'assure que si Socrate fit ces figures à 17 ans , & qu'elles fussent aussi belles qu'on le dit , il mérite une place distinguée sur la liste des *enfants célèbres*.

Vasari nous dit aussi que Michel-Ange , n'ayant pas encore travaillé le marbre , fit , à l'âge de 14 ou 15 ans , la copie d'une tête de faune antique , & que cette copie égaloit l'original. A dix ans , le Bernin fit une tête de marbre , admirée , dit-on aussi , par les connoisseurs. La différence est grande entre ces têtes , quelque surprenantes qu'elles fussent , & un groupe de marbre peut-être colossal , composé , drapé , dessiné , exprimé , étudié enfin d'après le naturel , par un enfant de 16 ou 17 ans. Les études qu'il a fallu faire avant de produire la Vénus de Médicis & les autres chefs-d'œuvre de la sculpture grecque , n'indiqueroient-elles pas que l'étonnant mérite du jeune Athénien pourroit bien être un peu romanesque ? Si c'étoit une inspiration de son démon familier , nous n'aurions plus rien à dire : mais Socrate avertit dans Platon , que cet esprit ne l'inspiroit que pour le détourner , & non pour le faire entreprendre.

Ainsi le grand nom du philosophe n'auroit-il pas un peu influé sur l'ouvrage du jeune artiste ? Athenes se distinguoit dans l'art de rassembler les extrêmes : elle le montra sur-tout à l'égard de Socrate. L'instant d'après la ciguë fut celui de sa statue faite en bronze par Lyssippe ; & comme de la statue à l'autel il n'y a qu'un pas , Socrate eut aussi une chapelle. Pourquoi la pénitence de ses exécuteurs n'auroit-elle pas poussé l'enthousiasme jusqu'à regarder ses foibles essais en sculpture comme des ouvrages *admirables* ?

Les Athéniens , qui passaient avec tant de chaleur & de légèreté d'une affection à l'autre , érigèrent 360 statues d'airain à Démétrius de Phalere ; plusieurs étoient équestres , dit-on , ou

sur des chars à deux chevaux ; elles furent faites en moins de 300 jours : demandez à Pline & à Diogene Laërce , qui le rapportent , si c'est un conte , & croyez-en ce qu'il vous plaira. Démétrius avoit beaucoup de crédit & de mérite ; il falloit bien qu'il eût aussi des ennemis assez puissants pour le faire condamner à la mort : mais s'étant sauvé , leur fureur attaqua ses statues , jetta les unes dans l'eau , brisa les autres , & fit des pots de chambre de quelques-unes. Soyez sûrs cependant qu'Athènes ensuite honora la mémoire de l'archonte philosophe ; le tableau de Parrhasius peignoit ce peuple on ne sauroit plus juste. Pour notre Pline , il aura rencontré la tradition concernant les statues des Graces , il se fera peu inquiété de leur véritable auteur , puis il aura très imparfaitement déposé le fait dans son ouvrage.

Un écrivain cependant qui ne seroit pas Pline , & qui voudroit se piquer d'exactitude sur les faits qu'il se chargeroit de rapporter , ne prendroit-il pas les meilleures informations concernant l'auteur & le mérite d'un ouvrage qui portoit un si beau nom , sachant d'ailleurs que Socrate avoit été statuaire dans sa jeunesse ? Il semble que si on interrogeoit cet écrivain sur le fait dont il est question , voici à-peu-près ce qu'il pourroit répondre : » Pline est ici un mauvais modele ; il ne lui » suffit pas de dire , en parlant de ces statues des Graces , *Elles* » *sont d'un autre Socrate que le peintre , elles sont de lui selon* » *quelques-uns* (*Quas Socrates fecit, alius ille quàm pictor: idem,* » *ut aliqui putant*), parceque cette légèreté , cette inattention , » est une faute un peu trop forte pour un juge & un historien » des beaux arts ; elle jette une fausse idée dans l'esprit du lec- » teur , ou ne lui en laisse aucune. Si Pline savoit que ces sta- » tues étoient réputées pour être du philosophe , il n'avoit » pas de plus belle occasion de le dire ; si , au contraire , il savoit » ou croyoit qu'elles n'en fussent pas , c'étoit encore ici la place » pour réfuter l'opinion qui les lui attribuoit. Or , il a manqué

» à l'une & à l'autre de ces deux obligations ; je ne puis donc
 » le regarder ici comme un modele. Je dis même qu'il est à
 » propos de censurer de pareilles fautes quand on les rencon-
 » tre. Il faut s'élever contre elles , afin d'affoiblir le crédit des
 » opinions qui tendent à les préconiser ; c'est opposer des di-
 » gues à l'inondation universelle. Il faut , autant qu'il est possi-
 » ble , y apporter la modération de la saine critique , & éviter
 » un excès qui pourroit avoir cependant son utilité , s'il arrêtoit
 » l'excessive crédulité ; mais gardons-nous toujours de l'un &
 » de l'autre de ces deux extrêmes ». Voilà , si je ne me trompe ,
 ce que diroit un écrivain exact , un homme qui se piqueroit
 d'avoir le sens droit.

Il y a des gens qui ont écrit sur l'art autant que Pline , &
 à qui les particularités de l'art sont aussi étrangères. La con-
 noissance de certains traits historiques est cependant si néces-
 saire pour en écrire , que sans elle , non seulement on jette un
 louche sur la plupart des choses qu'on avance , mais que l'on
 produit aussi , sans l'appercevoir , des jugements tels que pour-
 roit bien être celui qui occasionne cette note.

Je ne la finirai pas sans parler d'un académicien qui » possé-
 » doit très bien la profonde connoissance de l'antiquité , & cette
 » critique judicieuse & sûre qui étoit le fruit de ses veilles » ,
 dit le dictionnaire de Moréri. Socrate avoit , dit-on , une pa-
 tience merveilleuse à souffrir les injures : j'en aurois autant si
 j'étois Socrate ; mais ne pouvant atteindre à cette sublimité ,
 l'on voudra bien me permettre , au moins , quelques mots d'ob-
 servation.

En commençant la vie du philosophe , Charpentier dit :
 » Le pere de Socrate étoit sculpteur , & se nommoit Sophronis-
 » cus ; sa mere étoit sage-femme , & s'appelloit Phénarète : le
 » mérite du fils a sauvé leurs noms de l'oubli où leur bassesse
 » les avoit condamnés , & leur a donné l'immortalité qu'ils ne
 » se pouvoient acquérir ».

Il est à croire que , si le fils de Sophronisque avoit eu pour pere le bourreau d'Athenes par exemple , notre academicien auroit substitué quelque terme plus énergique à celui de *basse*. Mais n'insistons pas sur le mot , parlons de la chose ; interrogeons *cette critique judicieuse , & cette profonde connoissance de l'antiquité*. Est-ce bien le critique savant , judicieux , & qui n'ignoroit pas les noms de tant d'artistes célèbres qui se sont acquis l'immortalité ; est-ce bien lui qui s'abandonne à une aussi basse invective ? Est-ce lui qui ne voit pas que , si le statuaire Sophronisque eût été sur la ligne des Apelles , des Phidias & de tant d'autres , son nom peut-être , sans le mérite de son fils , nous seroit parvenu à côté de ces noms illustres ? Non , ce n'est point le savant qui tombe dans une faute si grossiere ; il connoissoit trop bien l'antiquité. Qui est-ce donc ? Je vais vous le dire.

Charpentier donna *la vie de Socrate* en 1650 , & l'académie royale de peinture & sculpture venoit d'être fondée en 1648 *Des peintres & des sculpteurs ! Une académie royale ! Mais cela est ridicule !* C'est ainsi que , dans une compagnie qui n'étoit pas la nôtre , on parloit alors de notre institution. Je ne vous dis que ce que nous savons tous , par de bons mémoires lus dans nos assemblées. Vous voyez que ce n'est pas plus la profonde connoissance & la critique judicieuse qui forment ici le style de l'academicien Charpentier , qu'elles ne formoient celui de l'academicien de la Nauze , quand il écrivoit que les artistes étoient méprisables , & je crois vous dire ce que c'est.

Depuis plus d'un siecle , on a lu & réimprimé cette vie de Socrate ; & nous ne voyons pas qu'aucun écrivain ait donné le moindre signe d'improbation à la petite phrase de Charpentier. De notre part , il ne pourroit y avoir que la pitié , l'ignorance ou la stupidité , peut-être aussi la bassesse craintive , ou bien encore la patience de Socrate , qui pourroient nous ser-

mer la bouche Mais laissons l'éminent Charpentier exhaler sa mauvaise humeur , & n'ayons ni humeur ni bassesse. Disons seulement que le pere du philosophe étoit ouvrier en pierre , *λίθηνος* , & que son fils avoit trop de sens pour l'insulter , mais qu'il fit rougir plus d'un pédant.

Jettons l'œil un instant sur une autre idée , qui , si elle n'est ni juste , ni même vraisemblable , n'a pas du moins le ton arrabilaire du doyen de l'académie françoise. L'auteur de la *Félicité publique* dit , page 31 , tome premier : » Les arts agréables , tels que la peinture , la sculpture , l'architecture ; les » talents frivoles , tels que la poésie & la musique , occupent » l'enfance de l'esprit humain ». Ce n'est pas certainement de l'enfance individuelle qu'il s'agit ; car les enfants ne s'occupent guere , généralement parlant , des arts dont il est fait mention : ce sera donc de l'enfance des sociétés. Cependant nous voyons toujours les grands artistes contemporains des savants & des grands hommes en plus d'un genre , dans les pays où nos arts ont atteint le plus de perfection. C'est ce que je crois trouver dans l'histoire ancienne & dans la moderne. Mais comme je puis me tromper , l'une & l'autre sont entre les mains de tout le monde , & M. le chevalier de Chatellux permettra qu'on y regarde.

Si le siecle d'Alexandre , celui d'Auguste , celui de Léon X , & celui de Louis XIV , ont été l'enfance de la Grece , de Rome , de l'Italie moderne & de la France , qu'on nous indique au moins le temps de leur maturité , & quand l'esprit humain fut élevé , dans ces différents pays , à une plus grande hauteur. Je suis fâché qu'Homere n'ait eu qu'un *talent frivole* ; cette idée ne paroîtroit-elle pas étrangement philosophique ?

Il est vrai qu'ailleurs M. le chevalier de Chatellux convient que , *parée des attraits de la poésie , la vertu fut plus touchante , & le plaisir plus séduisant* , & que la musique fit couler les larmes les plus délicieuses que l'enthousiasme ait jamais offertes

aux

aux talents (tome 2, page 88). Souffrons les erreurs d'un écrivain qui fait les rectifier, & convenir avec tant de sensibilité que la musique & la poésie ne sont pas des talents frivoles, & sur-tout qui fait dire après quelques points : *Je m'arrête, & je crains l'attrait naturel qui m'attacheroit trop à des objets si intéressants.*

(21) Page 17. M. Poinfinet dit qu'il ne faut plus lire *Heliodorus*, parceque cette leçon est absurde, mais *Heli'orus*, qui signifie une connexion ou assemblage du soleil grec & du soleil égyptien. Il dit même : *Je serois d'avis de lire ici Herm'Orus.* Quelque savantes que soient la note & la nouvelle leçon de M. Poinfinet, je m'en tiens à *Heliodorus*, parceque c'est le nom du sculpteur qui fit le groupe de *Pan & Olympus*, qu'on retrouve le même nom parmi les statuaires au livre 34, ch. 8, & que Pausanias nomme également ce sculpteur *Ἡλιόδορος*, *Heliodorus*. Il faut observer aussi que Pline, en nommant les ouvrages, ne manque pas d'en nommer les auteurs : pourquoi auroit-il excepté celui d'un groupe qui étoit le second fameux dans le monde ? *Quod est alterum in terris symplegma nobile* : paroles que M. Poinfinet n'a pas traduites. J'approuve souvent ses interprétations, je cherche même à m'y conformer autant qu'il m'est possible ; que me coûteroit-il de croire le mot *Heliodorus* absurde, si, comme on le voit, cette leçon n'avoit pas tout en sa faveur ?

(22) Page 19. Ainsi le groupe de Laocoon est préférable au Jupiter de Phidias » que personne n'a égalé » : *Quem nemo aemulatur* (l. 34, c. 8, sect. 19, n°. 1). Il est préférable à la Vénus de Praxitele, » La plus belle figure qui fût au » monde », *Ante omnia... in toto orbe terrarum* (l. 36, c. 5, n°. 5), & à celle qu'on voyoit à Rome, » qui l'emportoit » sur celle de Praxitele » : *Praxiteliam illam antecedens* (l. 36, c. 5, n°. 7). Enfin, le groupe de Laocoon étoit préférable aux ouvrages d'Apelles, » qui a surpassé tous les artistes

» qui l'avoient précédé & qui devoient le suivre » : *Verum omnes prius genitos futurosque postea superavit Apelles* Cous (l. 35, c. 10, n°. 10). Si c'est là ce qu'on appelle *parler comme un artiste*, on voit bien que c'est comme un artiste qui raisonneroit mal des productions de son art.

Il ne faut pas chicaner sur le mot *statuaria*, que Pline emploie ici au lieu de *sculptura*, qui paroîtroit plus convenable, puisque le Laocoon n'est pas un bronze, genre d'ouvrage qu'il nomme ordinairement *statuaria*. Il prend ici ce mot dans une acception plus étendue, & qui désigne l'art en général : le collectif qu'il fait de la peinture & de la sculpture n'en laisse aucun doute ; car pourquoi excepteroit-il de sa comparaison les ouvrages en marbre, tandis qu'il y admet ceux de peinture ? Sa comparaison est absolue ; il regardoit, en la faisant, le Laocoon comme supérieur aux autres productions de l'art, soit tableaux, soit statues. Reste à savoir si ce jugement est d'accord avec ceux qu'il porte ailleurs : on vient de voir ce qui en est.

Mais je voudrois bien qu'on répondît juste aux questions suivantes. Pourquoi Pline, qui s'amuse par fois à des minuties sur les arts, comme je le remarque ailleurs, & qui voyoit le Laocoon, ne dit-il pas au moins une partie de ce que les modernes en disent ? Pourquoi ne marque-t-il pas les traits les plus caractéristiques de cet ouvrage sublime ? Pourquoi s'en tient-il à une espèce de lieu commun, équivalent à celui-ci, *C'est la plus belle chose du monde* ? Est-ce bien là prendre les yeux de Nimomaque pour juger du Laocoon, ainsi qu'on le rapporte, article *Laocoon*, dans l'Encyclopédie ? A-t-on senti, en faisant cette application au jugement de Pline, combien elle est fautive, & que Nimomaque, impatienté par un ignorant critique qui ne voyoit pas combien l'Helene de Zeuxis étoit belle, pouvoit lui répondre par un mot d'humeur & d'enthousiasme, *Prends mes yeux, & tu la trouveras divine* ? A-t-on apperçu que les lecteurs, à qui Pline n'avoit pas garanti la durée

du Laocoon , avoient autant de droit à l'instruction sur ce morceau que sur cette mere mourante qui , dans le sac d'une ville , paroissoit sentir & craindre que son enfant ne suçât le sang au lieu du lait déjà tari? Falloit-il plus d'efforts à l'écrivain pour l'un que pour l'autre , sur-tout quand il ne dit pas que le tableau d'Aristide est préférable à tout ce qu'on a fait en peinture & en sculpture? En attendant une bonne réponse à ces questions , voici la mienne. Pline avoit souvent en esprit & en style ce qui lui manquoit en connoissance & en jugement. On peut lui appliquer le proverbe dont il se sert en parlant de Grecs : *Non constat sibi diligentia.*

Voilà comme il écrit des arts; voilà comment *ses lignes* sont des garants certains pour transmettre le vrai mérite à la postérité. Il est beau d'y arriver : il peut l'être autant de la mériter , n'y arrivât-on pas; tant de circonstances peuvent en empêcher ! témoin *Agasias* , *Apollonius* , *Glycon* , & l'auteur de l'Apollon , qui nous sont connus seulement par un morceau de marbre que le moindre accident pouvoit mettre en poussière comme tant d'autres.

Ces artistes étoient assurément célèbres de leur vivant , parcequ'on ne fait pas un Apollon , un gladiateur , un torse , un Hercule Farnese , pour son coup d'essai. Cependant *les lignes* contemporaines se sont tues; ou si elles ont parlé , elles ont subi le sort de tant d'autres productions adressées à la postérité , que je suis loin de mépriser cependant. Si j'y avois un droit bien acquis , je vous proteste que Pline m'en feroit passer l'envie : il est si mal informé , il informe si mal , ce qu'il dit de l'art est quelquefois si gauche ou si commun , qu'il seroit peut-être plus avantageux de n'être point célébré , que de l'être de la façon.

(23) Page 19. Des auteurs prétendent que le Laocoon de Rome n'est pas celui dont parle Pline. Sans entrer dans cette discussion , j'observe qu'on n'a cru savoir le nom des trois artistes

que par le témoignage de Pline , & que le groupe romain n'est pas d'un seul bloc; voilà ce qu'on sait , & voici ce que j'ajoute. Un homme arrivant de la Grèce m'apporta , il y a quelques années , à Pétersbourg , la main gauche d'un Laocœon tenant un tronçon de serpent. Le marbre étoit grec , mais si grugé , si gâté , que ne croyant pas qu'il valût ce qu'on m'en demandoit , je le rendis. Cependant le peu qui restoit du travail me fit naître des soupçons , & je les conserve. Si le Laocœon de Pline n'est pas le nôtre , je ne crois pas que nous ayons à regretter sa perte. J'ignore pourquoi M. Poinfinet n'a pas traduit , *Qui est in Titi imperatoris domo.*

(24) Page 19. On peut ajouter à ces exemples celui de Praxitele , qui exécuta le conducteur d'un char de Calamis ; procédé qui *fait honneur à son cœur* ; celui d'Apollonius & de Tauriscus , qui firent de concert le groupe de Dircé. On pourroit y joindre aussi quelques traits plus modernes de l'union des artistes qui ont concouru à la perfection d'un ouvrage. L'antiquité nous en fournit plusieurs autres que Pline n'a pas rapportés ; je citerai seulement , d'après Pausanias , les deux frères Thylacus & Onéthus , qui , *avec leurs enfants* , exécuterent une statue de Jupiter , & dont les noms ont été consacrés sur l'ouvrage même par une inscription. Timarchide & Timoclès firent ensemble un Esculape. Onatas & son fils , ou son élève Callitèles , exécuterent un Mercure , ainsi que l'inscription de la statue le témoigne.

Il y a donc quelques artistes qui ne sont pas blessés qu'un autre mette la main à leur ouvrage , & veuille bien concourir à son succès. Leurs contemporains & la postérité couronnent donc leur réussite & leur vertu par des éloges. Flattés du plaisir de voir réussir une belle chose , animés du seul desir de la bien faire , ces artistes ont assez d'élévation pour perdre de vue la petite jalousie , & assez de courage pour se mettre au-dessus de la méchanceté , qui n'a de force que pour empoisonner ce

qu'elle n'oseroit entreprendre. Ces ames honnêtes, car il faut qu'elles le soient autant l'une que l'autre, sentent que si l'ouvrage est beau, il en résultera nécessairement que ceux qui l'ont fait sont d'habiles gens.

Il faut au moins, dira-t-on, dans une grande production, montrer qu'on est en état de l'exécuter soi-même; mais si l'artiste qui en est chargé confioit à son fils ou à son élève quelques unes des parties de l'ouvrage, & que c'en fussent des principales, ne trouveriez-vous pas qu'il auroit tort? — Je ne fais; mais changeons de propos, attendu qu'il est indécent de rire au nez des gens qui nous parlent, & que vous m'en donnez une furieuse envie. Dites-moi votre avis sur un trait dont on me parloit dernièrement: voici le fait.

Un homme avoit suffisamment de quoi vivre à son aise, & son bien lui appartenoit. Il lui prit un jour la fantaisie de tirer de son coffre deux ou trois mille pistoles (je ne me souviens pas bien précisément de la somme), & d'en faire présent à un jeune commerçant, qui les employa de manière à en retirer un profit considérable. Mais la conduite de l'homme à son aise fut blâmée par les commerçans & les oisifs de son quartier. Ils disoient: Voyez un peu la bizarrerie! M. Philotime peut lui-même faire valoir son bien, & il s'avise d'en donner une belle & bonne partie à un autre; on n'est point fait à ces manières, & nous tracasserons la conduite extraordinaire de M. Philotime. Voilà ce que l'on me contoît; qu'en pensez-vous? — Que les hommes sont des monstres; que M. Philotime est le maître de son bien; que l'usage qu'il en fait est beau & honnête; que son cœur est bon; que l'œil des commerçans & des oisifs de son quartier est mauvais; que si le jeune commerçant a fait un aussi bon usage de la somme qu'en auroit pu faire celui qui la lui a cédée, toutes les voix honnêtes se réuniront pour approuver un procédé d'autant plus louable, qu'il est un peu rare; & qu'en un mot, vous n'avez pas opéré sur moi l'effet que j'ai produit

sur vous , parceque des noirceurs bêtes ne me donnent pas envie de rire. — Bon , des noirceurs ! tenez-vous-en aux bêtises , & riez toujours. Quant à votre autre jugement , je croirois volontiers que vous avez raison , & la chose à présent ne me paroît pas même devoir être discutée. — Comment raison ! & si bien raison , que vous & moi voudrions souvent nous endormir avec la pensée douce d'en avoir fait autant : voilà mon avis. Mais vous m'avez fait une supercherie ; vous avez changé de propos , sans doute parceque vos statuaires vous embarrassoient un peu , & que vous apperceviez que je n'approuvois pas leur conduite. — Eh ! vous la louez au-delà de mes espérances. — Moi ? je n'ai pas dit un mot qui ressemble à un éloge. — Quoi ! vous ne venez pas de dire que toutes les voix honnêtes se réuniront pour approuver celui qui dispose d'une partie de son bien à une fin honnête ? Vous ne vous êtes pas emporté contre les hommes ? Vous ne les avez pas traités de monstres , parceque les voisins de M. Philotime ont l'œil mauvais ? Ne voyez-vous pas que ce M. Philotime est un artiste qui cede une partie de sa propre réputation à un autre jeune artiste qui fait y faire honneur ? Quand vous admirez le groupe du Laocoon , n'est-il pas vrai que vous ne demandez pas si c'est Agésander , ou Polydore , ou Athénodore , qui a fait la tête ; mais que vous regardez si cette tête est belle , si elle répond au reste ; & que vous comblez d'éloges les trois artistes qui ont concouru de concert à la beauté de l'ouvrage ? Vous ne demandez pas non plus si l'un des trois étoit un élève , parceque vous savez que votre question seroit d'un imbécille , attendu qu'on est ordinairement élève de quelqu'un , & que , sans miracle , un élève peut avoir autant ou plus de talent que son maître.

Vous ne ressemblez pas sans doute à certains raisonneurs qui font ce puissant syllogisme : *Un maître en fait plus que son élève , ainsi l'ouvrage de l'élève est nécessairement inférieur à*

celui du maître. M. Jourdain ne raisonnoit pas autrement ; mais M. Jourdain étoit d'ailleurs un fort bon homme , & sans noirceur. Il n'étoit pas non plus de ces gens qui pourroient dire : » Si nous eussions été du temps de Thylacus , d'Onéthus , » de leurs enfans & de leur Jupiter , nous eussions blâmé Thylacus , Onéthus , leurs enfans & leur Jupiter. Nous eussions » traité avec la même bassesse & la même indécence Timoclès , Timarchide , Onatas avec son fils ou son élève. Et que » savez-vous si dans la 88^e olympiade nous n'eussions pas aussi » tracassé les auteurs sublimes du Laocoön ? Mais aussi vous » pouvez compter qu'en l'an de grace 3772 nous ne taririons » pas sur l'éloge des productions de cette présente année 1772. » Voilà notre maniere de penser & d'agir dans certaines circonstances ; car ce sont bien plus les circonstances que le » mérite d'un ouvrage , qui déterminent notre penchant à » louer ou à blâmer ».

Si ces gens-là avoient au moins quelques vraies connoissances de l'art , on pourroit leur dire : Voyez si l'ouvrage de l'élève est inférieur à celui du maître , puisqu'il ne s'agit que de cela. Observez d'ailleurs que , si ce maître a du talent & des yeux , il ne laissera pas dans son ouvrage une partie inférieure au reste. Observez encore que , si , par exemple , il étoit question d'une figure dont la tête fût un portrait , & que l'élève eût absolument dirigé ses études vers ce genre qui ne seroit pas autant celui du maître , il y auroit tout à parier que l'ouvrage de l'élève ne dépareroit pas celui du maître ; car il faut supposer qu'ils ont au moins l'un & l'autre quelque théorie des parties de l'art qu'ils n'exercent pas , & qu'en raison de l'importance de l'ouvrage , l'intérêt de sa perfection doit augmenter dans l'esprit de l'artiste qui en est chargé. — Mais si le maître a fait cette tête ? si le tout n'est qu'une convention entre lui & son élève ? — Comment ! depuis un instant votre œil est devenu mauvais ! Votre honnêteté , votre raison , ne vous disent

pas que, si ce maître n'étoit plus, ou qu'il fût long-temps éloigné de son élève, sa convention auroit été le trait d'un insensé, attendu qu'alors l'élève, dépouillé de son savoir d'emprunt, ne seroit plus qu'un objet de risée & de mépris? Or il ne faut pas supposer les gens plus bêtes que de raison. Pourquoi, si vous avez des talents, vous évertuez-vous, comme ceux qui n'en ont point, à gêner une action honnête? Est-ce parceque vous ne la concevez pas, ou qu'on vous pousse à la dénigrer? Je ne vous dis rien de la postérité; nos petits travers n'y seront pas connus: mais cette vindicte actuelle & publique, ce tribunal universel auquel *tout homme* est soumis, nous traduit continuellement à sa justice, & flétrit quiconque a mérité de l'être. Croyez-moi, toutes les fois que les hommes voudront ou pourront faire usage de leur raison, ils seront tout aussi surpris que vous l'étiez il n'y a qu'un instant, de se trouver honnêtes. — Adieu; je vais dire aux méchants, aux commeres & aux oisifs, que la sottise & la malignité ne font pas fortune quand elles sont pénétrées.

Si cette note n'est pas claire, en voici l'explication. Madame Falconet, ma bru, a modelé la tête colossale de Pierre le Grand: quelques personnes *bien honnêtes* s'occupèrent à jeter du ridicule sur cette action doublement vertueuse. La note parut, & ces *braves gens* virent alors que leur manière d'insulter n'étoit pas heureuse. Mais comme un peu de honte est bientôt passé, ils reprirent courage, dit-on, sur nouveaux frais. Si vous avez vu des loups enragés faire le dégât chez de paisibles laboureurs, je n'ai plus rien à vous dire.

Je fis imprimer en 1771 que la tête de la statue de Pierre le Grand étoit modelée par mademoiselle Collot. M. Saly fit paroître, en 1773, la note que voici; elle est dans une apologie qu'il a faite de son ouvrage, page 13.

» Un artiste qui se voue à la sculpture, doit nécessairement
» étudier tout ce qui existe dans la nature. Ses ouvrages, quoi-

„ que d'une exécution très longue & extrêmement ingrate , ne
 „ reconnoissent point de bornes. Les *Memper* , les *Both* , les
 „ *Wynants* , les *Moucheron* , les *Ruisdaal* , & beaucoup d'au-
 „ tres peintres , se sont acquis une grande réputation , quoi-
 „ qu'ils eussent fait faire , par d'autres peintres , des figures dans
 „ leurs paysages. L'on ne pardonneroit pas à un sculpteur , &
 „ on ne le qualifieroit pas de grand artiste , s'il empruntoit la
 „ main d'un confrere habile pour exécuter , mieux qu'il ne le
 „ pourroit faire , quelques parties principales de son ouvrage.
 „ L'art qu'il professe & les préjugés exigent de lui qu'il traite
 „ tout également bien , & même , quoique privé de l'import-
 „ tant secours des couleurs , qu'il donne à la terre , à la cire ,
 „ au bronze & au marbre , autant de vie & d'expression qu'en
 „ peut donner le peintre : tel est le sort de l'exigeant art de
 „ la sculpture „.

Lorsqu'en 1772 j'écrivois que plusieurs statuaires avoient
 fait ensemble un même ouvrage , & qu'on les en avoit loués ,
 je n'avois pas vu cette note , que je n'ai rencontrée qu'en jan-
 vier 1776. Si j'eusse prévu ce que peut-être j'ai fait dire à mon
 confrere , j'aurois changé de ton. Mais puisque mon ignorance
 me disculpe , je laisse ce que j'ai dit , comme je l'ai dit : j'ajoute
 seulement ici quelques observations sur la note de M. Saly ;
 elles prouveront que je n'y répondois pas.

Si cet habile artiste avoit un avis , je puis en avoir un autre ,
 & croire que la sculpture a des bornes , & même plus que la
 peinture , parceque tout ce qui dépend de l'esprit humain est
 plus ou moins borné. L'aveu est humiliant ; mais l'opinion
 contraire ne dégraderoit-elle pas un peu le jugement ?

Les peintres de paysage que M. Saly oppose aux sculpteurs ,
 & auxquels il permet de faire exécuter leurs figures par d'autres
 peintres , ne me paroissent pas un objet de comparaison fort
 exact , & je crois que c'étoit les peintres d'histoire qu'il falloit
 nommer. Comme ils ont beaucoup plus de rapport avec les sta-

tuaires , on auroit mieux jugé si vraiment ceux-ci perdent *la qualification de grands artistes* pour avoir fait exécuter par d'autres des parties de leurs ouvrages. Il est vrai que nous autres artistes nous n'aspirons pas à *la qualification de grands logiciens*.

Je ne répéterai pas ce que j'ai rapporté des statuaires anciens : M. Saly les connoissoit & les respectoit sans doute ; & je pense qu'il attribuoit à d'autres causes, qu'au défaut de talent , l'union de ces artistes sublimes. A ces exemples j'ajoute seulement celui des deux freres *de Marfy*. Ils ont fait de concert le beau groupe de Latone au parc de Versailles , & l'autre beau groupe des chevaux du soleil , aux bains d'Apollon , dans le même parc. Cependant il n'est encore venu dans l'esprit de personne , que cette conduite méritât d'être insultée , & qu'elle ôtât aux deux freres la qualité de *grands artistes* ; leur union mérita des éloges. Le plus habile (Gaspard) mourut à 36 ans.

M. Saly n'ayant rien dit des peintres d'histoire , j'en parlerai , mais en peu de mots , & je me renfermerai dans trois ou quatre exemples. Rubens, qui plusieurs fois fit exécuter, dans ses compositions , des animaux par Sneyders , & d'autres parties par différents élèves qu'il avoit formés , étoit-il ou non un grand artiste ? Le Brun , qui fit exécuter les chevaux des batailles d'Alexandre par Van-der-Meulen , étoit-il ou non un grand artiste ? Charles Parrocel , qui fit faire par J. B. Van-Loo le portrait de Louis XV sur le corps du roi qu'il peignoit à cheval , étoit-il ou non un grand artiste ? Boucher , qui fit exécuter par M. Rosselin un ajustement de dentelle à un grand portrait de Madame de Pompadour (c'étoit une des parties principales de ce tableau) , étoit-il ou non un grand artiste ? J'oubliois qu'on trouve une estampe gravée par M. Will , représentant Louis XV à cheval d'après un tableau de C. Parrocel : la tête du roi est faite par J. Chevalier , d'après le buste fait par J. B. Le Moine.

M. Saly, qui favoit tout cela, n'ignoroit pas non plus qu'un peintre d'histoire doit étudier, au moins comme un sculpteur, *tout ce qui existe dans la nature*. Il favoit aussi qu'une action honnête vaut bien une belle tête en sculpture (j'aime à croire qu'il avoit ce préjugé); & je prends la liberté de dire, contre son opinion, que, si quelque chose nous déplaît dans la conduite ou dans les ouvrages de notre confrere, il faut le dire poliment; attendu que, sans avoir pensé à nous répondre, ce confrere pourroit malheureusement avoir adressé juste, & cela seroit un peu désagréable, & peut-être humiliant.

(25) Page 19. Un antiquaire (Winckelmann) prétend qu'on pourroit supposer que Pline emploie le mot *Caryatides* pour signifier ces figures d'hommes qui soutiennent la saillie des corniches, & que les Grecs nommoient *Atlanti*, & les Romains *Telamones*. La dénomination de *Caryatides* étant plus connue, Pline, ajoute-t-il, l'aura, par cette raison, employée de préférence. La conjecture est d'autant plus étrange, que Pline étoit Latin, que ses lecteurs l'étoient, & que le mot *Telamon* étoit aussi connu à Rome que celui de *Caryatides*. Winckelmann lisoit pourtant cette phrase de Vitruve, lib. 6, c. 10: *Item, si qua virili figurâ signa mutulos aut coronas sustinent, nostri Telamones appellant.* » Et si quelques figures d'hommes soutiennent les mutules ou les corniches, nous les appelons » *Telamons* ».

Il paroît donc certain que Pline voyoit des *Caryatides*, & non pas des *Telamons*, quand il disoit des *Caryatides*. Mais pourquoi l'antiquaire ne le veut-il pas? Je vais vous le dire. Son objet étant qu'un torse de jeune homme exposé dans une cour du palais Farnese, & qu'on voit gravé dans la 21^e planche des proportions de Gérard Audran, avoit autrefois été dans le Panthéon, il falloit bien que, malgré Pline & Vitruve qui l'incommodoient, sa volonté fût faite. La force de l'imagination, ou de ce que vous voudrez, a fait passer l'antiquaire par dessus

deux vérités simples : il ne trouvoit pas que Plin^e fût assez re-
 préhensible d'ailleurs ; il lui prête une faute de plus. Ses lecteurs
 étoient alors bien plus loin de lui , que son opinion ; & pour-
 tant il écrivoit pour être lu , puisqu'il fit imprimer ses *Monu-*
menti antichi inediti , à Rome , 1767 , *d' spese dell' autore*.
 Winckelmann avoit déjà produit cette prétendue Caryatide ,
 ainsi que plusieurs autres monuments , dans son *Histoire de*
l'art , ce qui ne rend pas plus exact le titre *inediti*. Je dois
 ajouter que, vers l'année 1680 , les meilleurs artistes croyoient
 ce torse fait par l'auteur de l'Antinoüs , qui certainement n'au-
 roit pu travailler au Panthéon d'Agrippa.

(26) Page 19. Quelque résolution que j'aie prise de rele-
 ver, non seulement les erreurs de Plin^e sur l'art , mais aussi
quelques-unes d'écrivains qui ont mal entendu cet auteur , j'ai
 hésité long-temps avant de me décider à en relever une si sin-
 gulière , qu'il faut y regarder à deux fois pour la croire. Mais
 comme il peut se trouver des lecteurs aussi peu attentifs que
 des écrivains , je vais encore l'observer. C'en est ici la place ,
 puisqu'un Hercule en est l'objet , & que celui du texte est le
 dernier dont il soit parlé dans la traduction.

Voici ce qu'on lit dans le 14^e tome de l'Encyclopédie , page
 838 : » On ne trouve sur les statues grecques qui nous sont de-
 » meurées , aucun des noms que Plin^e nous a rapportés. —
 » L'Hercule Farnese porte le nom de Glycon Athénien ». Jus-
 qu'ici cela est exactement copié d'après le comte de Caylus ,
 qui l'avoit tiré du baron de Stosch ; mais à la page suivante ,
 où l'on copie un autre écrivain , on lit : » Plin^e parle avec dis-
 » tinction de la statue d'Hercule qui présentement est dans la
 » cour du palais Farnese » ; & l'on oublie , dans un cas où une
 citation eût été fort nécessaire , d'indiquer l'endroit où Plin^e a
 parlé de cette statue.

Nos idées sont désunies , désassemblées , quand nous parlons
 de ce que nous ignorons. Ce que nous n'avons pas étudié , n'existe

pour nous qu'à l'instant que nous nous en occupons , & disparaît l'instant d'après ; les notions qui nous en restent sont vagues ou se dissipent entièrement.

Mais voyons ce qui auroit pu induire M. de Jaucourt à croire que , malgré sa déclaration » qu'on ne trouve sur les statues » grecques aucun des noms que Plîne nous a rapportés , *cet* » auteur auroit cependant parlé avec distinction de la statue » d'Hercule qui présentement est dans la cour du palais Farnese » nese ».

Plîne ne fait mention que de douze statues d'Hercule : une de Polyclète, une de Myron, une d'Euthycrate, une d'Isidore, une qui représentoit Hércule furieux ; une qui étoit nommée Triomphale, parcequ'à certains jours on la revêtoit d'une robe de triomphe ; il n'en dit ni bien ni mal : une *qu'on voit* , dit-il , au Capitole ; elle étoit de bronze : une d'Alcon ; elle étoit de fer : une de Dipœne & de Scyllis : une qui étoit fort admirée , *in magna admiratione* ; elle étoit de Ménestrate : une de terre cuite , de la façon de Turianus : enfin celle qui étoit devant le portique des nations , posée par terre , sans honneur , sans réputation , *inhonorus*. Quelle seroit donc dans ce nombre *la statue d'Hercule qui présentement est dans la cour du palais Farnese* , & dont Plîne parle avec distinction , sans pourtant nous dire le nom de son auteur , quoiqu'elle porte celui de Glycon Athénien ?

Si notre littérateur a pensé à ce qu'il écrivoit , il a dû faire cette espece de dilemme , pour écrire comme il a écrit :

On ne trouve sur les statues grecques qui nous sont demeurées aucun des noms que Plîne a rapportés.

L'Hercule Farnese porte le nom de Glycon Athénien.

Cependant Plîne a parlé avec distinction de la statue d'Hercule qui présentement est dans la cour du palais de Farnese.

Donc Plîne a parlé de l'Hercule de Glycon.

Donc Plîne a parlé & n'a pas parlé de l'Hercule de Glycon.

Si M. de Jaucourt eût préféré la lecture de Pline pour ce fait à celle de l'abbé du Bos, il n'auroit pas commis une faute de plus, & je n'aurois pas fait cette note. Du Bos dit, *Réflexions sur la poésie & la peinture*, t. 1, p. 351, Paris, 1755: » Pline » parle avec distinction de la statue d'Hercule qui présentement » est dans la cour du palais Farnese, & Pline écrivoit quand » Rome avoit déjà dépouillé l'Orient d'un des plus beaux morceaux de sculpture qui fussent à Rome ». Il y avoit cependant plusieurs années que M. Richardson le fils s'étoit cru fondé à relever cette erreur de l'abbé du Bos, dans son livre *des statues, tableaux & dessins, en Italie*, page 583: mais il n'est pas possible de tout lire. Si un homme du mérite de M. de Jaucourt ajoute encore à de pareilles fautes, que doit-on attendre de ceux qui écrivent & qui parlent avec bien moins d'esprit & de connoissances diverses?

J'avois oublié, dans ce que j'ai écrit sur le Marc-Aurele, de demander à M. de Jaucourt par quel motif il a soustrait de mon article *Sculpture* les hommages que je rends à la mémoire du célèbre Puget, & l'endroit où je sévis, par un trait de sentiment, contre les détracteurs de la belle sculpture grecque. Je fais que mes *Réflexions sur la sculpture* étant imprimées, elles n'étoient plus à ma disposition; & que les ayant faites pour l'Encyclopédie, elles appartenoient aux éditeurs, qui me les avoient demandées: mais je fais aussi qu'il faut estimer assez les hommes, sur-tout les hommes qui obligent, pour les consulter sur leurs propres sentiments, avant de mutiler, de défigurer & d'appauvrir leurs productions. Je fais que, s'il est mal-honnête, il est également mal-adroit d'employer dans ses phrases imprimées ce qu'on a ôté des phrases imprimées d'un autre. Si traiter un peu trop cavalièrement ceux qui nous servent de leur mieux, est une satisfaction, elle devrait au moins le céder à ce que nous nous devons à nous-mêmes. Oui: mais comme tout est en proportion chez nous, la plus forte affection l'emporte; ainsi j'ai tort.

M. de Jaucourt, qui a fait un éloge de Puget, a peut-être cru qu'il étoit inutile que je parlasse aussi de cet artiste : à la bonne heure. En ce cas il devoit faire cet éloge sans y mettre aucune de mes pensées & de mes expressions, après les avoir fait disparaître de mon écrit. Si certains procédés ne sont pas la conséquence de l'opinion qu'on a quelquefois du public, qu'est-ce donc ? Ce public n'est pas toujours si bête, à beaucoup près ; qu'il sembleroit que certaines manieres d'en user avec lui pourroient le supposer.

Je conclus que M. de Jaucourt auroit pu se mieux conduire à l'égard du public, au sien & au mien, & qu'il eût mieux fait de parler, dans son éloge de Puget, du *Saint Alexandre Pauli*, du *Saint Sébastien*, & du *groupe de l'Assomption de la Vierge*, ouvrages si célèbres de ce grand artiste.

Je n'ai pas la centieme partie des connoissances de M. de Jaucourt ; mais je connois peut-être assez Pline & les arts dont il parle, pour assurer qu'une déclaration qui se trouve dans l'Encyclopédie, après l'article *Peintres grecs*, n'est point exacte. Voici cette déclaration : » Nous avons puisé nos recherches dans » un grand nombre d'ouvrages, pour traiter ces articles avec » soin ; & c'est bien notre faute si nous n'avons pas réussi ». Nous allons voir que M. de Jaucourt est beaucoup trop sévère sur son propre compte, & qu'il pourroit n'avoir pas réussi, sans que ce fût sa faute.

Ce n'est assurément pas dans cette formule que se trouve le défaut d'exactitude, puisqu'elle est modeste & faite selon l'équité la plus stricte ; mais c'est dans le principe qui lui sert de base. Vous auriez beau consulter un grand nombre d'ouvrages sur un art quelconque ; vous auriez beau vous entourer des 24 in-folio du *Thesaurus antiquitatum romanarum*, & du *Thesaurus græcarum antiquitatum*, où les membres de Pline & ceux des autres anciens qui ont écrit des antiquités grecques & romaines, sont dispersés : si vous n'êtes pas vous-même

artiste, & artiste éclairé, vous pouvez être sûr de ne pas *réussir* ; à moins cependant que vous ne soyez un très bon connoisseur. Fussiez-vous plus éloquent que Démostène & Cicéron ; eussiez-vous écrit sur l'idéal de l'art mieux que le meilleur artiste : dès l'instant que vous vous jetez dans les détails ; que vous y mettez du vôtre, què vous ne consulterez pas l'artiste, l'erreur vous attend à chaque trait de plume ; & plus *vous pûserez vos recherches dans un grand nombre d'ouvrages*, plus vous serez environné de difficultés, puisque vous manquerez du principe qui peut les applanir & vous empêcher de copier indistinctement la vérité & l'erreur. Ce principe n'appartient qu'à l'artiste, & tout au plus à un fort petit nombre de connoisseurs. Ce ne seroit donc pas *la faute* de M. le chevalier de Jaucourt, si, en écrivant de nos arts, il n'avoit *pas toujours réussi*.

Il me reste à dire que M. Poinssinet. traduit le commencement de ce n°. 12, dans un sens que je ne vois pas au latin.

» Il n'y a point de temple, fait-il dire à Pline, qui ne fût honoré d'un simulacre de marbre, tel que l'Hercule debout & sans piédestal . . . Il embellit aujourd'hui à Rome le portique aux Nations. Il semble que cette traduction soit plutôt celle des éditions qui portent : *In honore est & in templo illo*. Ce n'est cependant pas la leçon que, selon le meilleur texte, donne M. Poinssinet. Voici le latin : *Inhonorus est, nec in templo ullo Hercules, ad quem Pœni omnibus annis humanâ sacrificaverunt victimâ, humi stans, ante aditum porticus ad Nationes*. Il faut bien que je me sois trompé, mais je n'y saurois que faire : tant que je ne verrai pas autrement, je ne pourrai me rectifier ; & je croirai toujours que ce latin signifie : » L'Hercule » à qui les Carthaginois sacrifioient tous les ans des victimes » humaines, est debout par terre, sans honneur, sans temple, » devant l'entrée (sur le chemin, *aditus*) du portique aux Nations. Les Romains, en détruisant Carthage, enleverent les

les monuments de l'art avec les autres richesses qu'ils y trouverent : mais ayant aboli les sacrifices humains , cet Hercule , apporté à Rome , fut mis à terre comme un misérable trophée , dans une place où s'assembloient les nations étrangères. Il n'eut point de temple ; car si ce dieu carthaginois & cruel eût été remis en honneur , il auroit pu rappeler au peuple que les victimes humaines lui étoient agréables. Belle ostentation , & qui honore les vainqueurs de Carthage ! Voilà , si je ne me trompe , le sens historique du passage ; & comme Pline a dû y penser en écrivant , un traducteur manqueroit à son devoir s'il s'en écartoit sans y penser mûrement lui-même. Des éditeurs ont imprimé comme étant de Pline , que cet Hercule étoit en honneur & dans son temple , *in honore & in templo illo* , quoiqu'ils laissassent dans le texte , qu'il étoit *ante aditum porticûs*, devant l'entrée du portique. Aussi le P. Hardouin dit-il sans détour : *Cela est certainement inepte (quod sanè ineptum est)*. Il a raison , mais c'est le texte de la première édition de Rome , 1470.

(27) Page 20. J'ai plusieurs fois observé que Pline a compilé de différents auteurs grecs & latins ce qu'il écrit dans les trois livres qui traitent de la peinture & de la sculpture. Je prie ceux des lecteurs qui n'ont pas juré de fermer les yeux , & qui n'ont aucun intérêt de les fermer à d'autres ; je les prie , dis-je , de voir si ce chapitre n'est pas entièrement copié de Varron , & si Pline ne le dit pas lui-même à chaque instant. Mais si vous voulez avoir des idées nettes sur cette petite discussion , prenez un Pline , vous y verrez au commencement une table qui contient les noms des auteurs qu'il a copiés : parmi ces noms vous trouverez ceux de quatorze ou quinze artistes qui ont écrit de leur art. Je les ai nommés dans une des notes sur le 35e livre. Comme on ne s'empresse pas de vous en parler , j'ai cru qu'il étoit à propos de vous indiquer cette circonstance. Lisez aussi l'épître dédicatoire de Pline à Titus ; elle vous apprendra que

ceux qui ont osé dire que cet écrivain ne composoit pas son ouvrage de tous les livres qui lui convenoient , sont des gens bien étranges : vous pourrez alors comparer la conduite de Pline à la hardiesse de ces Messieurs.

M. Poinfinet a oublié de traduire que Coponius étoit l'auteur des quatorze nations qu'on voyoit autour du théâtre de Pompée. *Idem & à Coponio XIV nationes, quæ sunt circa Pompeii theatrum , factas autor est.*

(28) Page 21. Ici Pline cesse de parler des grands ouvrages de sculpture ; ainsi on peut remarquer qu'il a passé sous silence le trône du temple d'Amyclès fait par Bathyclès, sculpteur de réputation , qu'il n'a pas seulement nommé. Il est vrai que Pausanias n'ayant fait son ample description de cet ouvrage que plusieurs années après la mort de Pline, celui-ci ne pouvoit pas la copier , & vraisemblablement il ne voyoit rien dans ses auteurs qui fit mention du trône d'Amyclès. Quoi qu'il en soit , nous allons en examiner l'idéal sur le rapport de Pausanias , & apprécier aussi le jugement que fait M. de Jaucourt de cette composition , où il paroît que la sculpture , la ciselure , la gravure , étoient jettées à profusion , quoiqu'on ait *extrêmement vanté* le mérite de l'auteur.

M. de Jaucourt , à l'article de cet ancien artiste , & à propos de son ouvrage , dit : « Voilà sans doute le sujet le plus-vaste » que la sculpture ait jamais traité. L'imagination ne se prête » point à un si prodigieux travail , & comprend encore moins » comment tant d'objets différens, représentés en petit, étoient » si distincts & si nets, qu'à lire la description qu'en fait Pausanias , on croiroit qu'il parcourt des yeux une galerie de tableaux grands comme nature ».

Affurément Pausanias n'y épargne rien. Là , c'est Jupiter & Neptune qui enlèvent Taïgete ; Atlas y tient aussi sa place ; ici , vous voyez le combat d'Hercule avec Cynus ; ailleurs , Thésée traîne le Minotaure ; là , c'est une danse de Phéaciens ; & le

reste, car la description est fort longue; & si je vous nommois cinquante ou soixante de ces *objets* qu'elle présente *en petit*, je n'aurois pas encore tout dit, que vous fermeriez le livre. Ce seroit bien pis, si on vous disoit tout: le patient Pausanias avoue lui-même, après avoir un peu ennuyé, que s'il rapportoit tout ce qui est gravé sur ce trône, le récit en deviendrait ennuyeux.

Il est probable qu'un siècle avant Phidias, l'art ne produisoit pas encore des chefs-d'œuvre. Ainsi, quoi qu'en dise M. de Jaucourt, qui a consacré quelques-unes de ses lignes aux beaux arts, il aura prévu que sa comparaison de toutes ces *petites représentations avec une galerie de tableaux grands comme nature*, seroit prise pour une critique du trône d'Amyclès. Il a dû s'applaudir d'un avertissement aussi délicat de ne lire qu'avec beaucoup de précautions les littérateurs qui écrivent de l'art un peu en détail. Ce n'est pas sans en avoir ri le premier qu'on dit: *Tant d'objets représentés en petit étoient si distincts & si nets, &c.* & qu'on ajoute: *Voilà sans doute le sujet le plus vaste que la sculpture ait jamais traité*; parceque celui qui écrit ainsi plus d'un millier d'années après la destruction de l'ouvrage, n'a pu s'assurer, sur la foi de Pausanias, que ces objets fussent *si distincts & si nets*; que de plus, l'écrivain, qui a sans doute commencé par bien connoître les meilleures productions de l'art, doit savoir qu'une surabondance d'ornements qui n'ont de liaison que la matière sur laquelle ils sont représentés, n'est pas un sujet, mais la broderie d'un sujet. Si tous ces petits sujets étoient représentés sur un même fond, comme on en voit des exemples dans des bas-reliefs antiques, c'étoit un ridicule assemblage d'actions passées dans des temps différents, & placées dans un même tableau; & s'ils étoient séparés par des bordures, c'étoit l'histoire des héros & des dieux mise en madrigaux, sous la forme d'un échiquier, comme on l'a fait depuis à Florence & ailleurs; mais c'étoit dans les temps gothiques du Giotto. Je n'attaque pas le beau travail des portes du baptistère de S. Jean.

Baptiste, faites, cent ans avant Raphaël, par *Lorenzo Guiberti* : je ne les ai pas vues, & je respecte trop le jugement de Michel-Ange, qui disoit qu'elles devoient servir de portes au paradis ; mais la composition n'en est pas moins en échiquier. On n'écrit pas de l'art sans savoir tout cela.

Si on avoit eu des doutes sur l'intention de M. de Jaucourt, sa comparaison des petits bas-reliefs avec une galerie de tableaux grands comme nature, les auroit dissipés : car on ne s'est pas plus avisé d'appeler une galerie de tableaux *un vaste sujet*, qu'une bibliothèque *un gros volume*, à moins que ce ne fût par plaisanterie & pour jeter du ridicule sur quelque ouvrage dont les parties n'auroient entre elles aucune liaison. Quand un homme de beaucoup d'esprit dit une absurdité, il ne faut pas s'y laisser prendre ; souvent elle cache une ironie très fine, à la manière de Socrate.

La preuve en est dans l'Encyclopédie, au mot *Phidias*. Après quelques détails sur les petits ornements du bouclier de Minerve, M. de Jaucourt continue ainsi : » Mais Phidias se vit obligé » de se prêter au goût des Grecs, qui aimoient passionnément » ces sortes de petits morceaux ; le trône d'Apollon, par Ba- » thyclès, faisoit leurs délices ». Celui qui n'écrit pas au jour la journée, doit être lu par analogie ; ses idées tiennent à un principe, à une chaîne qu'il ne faut pas rompre, si on veut entendre l'écrivain. Si donc M. de Jaucourt excuse Phidias d'avoir fait certains *petits morceaux* par complaisance, c'est qu'il juge que ces petits morceaux ont besoin d'indulgence : & si ailleurs il ne s'explique pas aussi nettement ; si, au contraire, il affecte des éloges outrés, & certainement déplacés, on doit voir ce qu'il a dans l'esprit, on doit saisir sa chaîne.

Quant aux Grecs, on sait qu'ils étoient légers, & qu'ils pouvoient bien n'avoir pas encore perfectionné leur goût pour la grande sculpture au temps de Phidias. On connoît l'aventure des deux Minerves. On n'a pas oublié la réponse d'Euripide aux

Athéniens, cinquante ou soixante ans avant Phidias ; comment il leur prouva que le peuple n'a pas le droit de commander au génie , & qu'un homme qui fait faire une grande chose , doit savoir aussi résister aux importuns , même à Athenes. En un mot , on fait que par-tout de grands hommes en tous genres ont devancé leur siècle & l'ont éclairé.

M. de Jaucourt a retranché du récit de Pausanias une partie qui paroît cependant nécessaire , puisque c'est la description du dieu. La voici : » Le milieu du trône est la place du dieu. C'est » là qu'est posée sa statue. Autant que j'en ai pu juger , elle est » au moins de trente coudées. Ce n'est point Bathyclès qui l'a » faite ; car c'est une statue d'un goût fort ancien & sans art , » qui , à la réserve du visage , des mains & du bout des pieds , » est toute semblable à une colonne d'airain : elle a la tête dans » un casque , & tient dans ses mains une lance & un arc. La » base de cette statue est faite en forme d'autel ».

Cette base est , comme on le pense bien , garnie , ainsi que le trône , d'une quantité de *petits objets différents*. Mais ce qu'on ne conçoit pas aussi bien , c'est son usage. Sert-elle de soutien au trône & au dieu ? Est-elle posée sur le trône & sous les pieds du dieu , *qui est tout semblable à une colonne d'airain* ? Ce dieu est-il assis ou debout ? En un mot , cette manière de décrire est-elle d'un homme qui connoît les grandes machines en sculpture , qui en a le goût , qui sait en juger ? M. de Jaucourt , qui aura senti que le ridicule assemblage de tant de *petits objets* suffisoit pour donner à son lecteur une idée de cette production , aura volontiers supprimé la description manquée de la posture du dieu. C'est aussi sans doute par la même raison qu'il ne dit rien de cette *troupe* qui avoit aidé Bathyclès , quoique Pausanias n'ait pas manqué de l'inscrire sous la dictée de son *Cicerone* ou du Sacristain. » Tout en haut , dit-il , Bathyclès a » représenté une troupe de Magnésiens qui dansent & se ré- » jouissent ; ce sont ceux qui lui avoient aidé à faire ce superbe

» trône ». Sont-ce tous les hommes de ses ateliers qu'il faisoit danser ainsi sur la tête du dieu ? ou sont - ce des artistes dont les portraits méritoient de passer à la postérité ? En tout cas, cette idée bouffonne, ou, si l'on veut, cet acte religieux, étoit mal placé au-dessus de la tête du dieu.

Je soupçonnerois fort que ce Bathyclès n'étoit pas un merveilleux statuaire. Il pouvoit être l'entrepreneur de ce trône, en avoir fait exécuter les petits bas-reliefs, & la plupart des autres figures, par ces gens *qui dansoient* tout au haut du trône; ce qui, en terme de maçon, s'appelle chez nous *le bouquet*. Bathyclès faisoit des coupes fort vantées pour le temps; mais cela ne prouve pas assez pour les grandes & *superbes* compositions. Qu'il ait fait quelques-unes des parties qui enrichissoient ce *superbe trône*, à la bonne heure; qu'il y ait même assez bien réussi, cela est croyable : mais sur quel fondement pourrions-nous assurer que la totalité produisit un bel effet ? A moins d'une description qui nous donnât la forme générale & l'idée juste de la distribution de chaque partie, il ne nous est pas possible d'assurer la beauté d'une décoration. Mais si le descripteur nous présente les objets d'une manière opposée au but & à l'esprit de l'art, il semble que sa description nous autorise à blâmer l'ouvrage. Ou le trône d'Amyclès étoit sans goût, sans dignité, ou Pausanias eût décrit plattement la chaire de S. Pierre du cavalier Bernin.

Un très bon sculpteur d'ornements se dispoisoit à exercer son art pour décorer le tombeau d'un cardinal. Michel-Ange, consulté par le pape sur le projet, dit qu'il ne falloit pas embarrasser un ouvrage de ces sortes d'ornements, attendu que, s'ils sont riches, ils défigurent les figures; au lieu qu'un seul bas-relief bien fait est beaucoup plus beau, & qu'il accompagne les statues mieux que toute cette broderie, dont elles sont ennemies. (Voy. Vasari, *vita di Simone Mosca*.)

Il n'y a rien là de nouveau, dira-t-on; le plus mince con-

noisseur en fait autant. Si cela est, Pausanias, qui se complait aux ornements du Jupiter Olympien, & à ceux du trône d'Apollon, étoit donc au-dessous d'un connoisseur ? *Les Grecs, qui aimoient passionnément ces sortes de petits morceaux*, n'avoient donc pas plus de goût ? Cette dernière conséquence est un peu dure ; mais ce n'est pas moi qui en fournis la majeure. Elle pourroit aussi faire penser que Phidias avoit moins que Michel-Ange le goût de la décoration ; car il n'est pas bien prouvé que les petits ornements dont il environnoit ses statues, n'y fussent placés que par complaisance pour les Grecs.

Dans le passage qui occasionne cette note, & selon l'édition d'Hardouin, Plin dit qu'un lézard & une grenouille sont gravés sur les bases des colonnes : *In columnarum spiris insculpta*. M. Poinssinet traduit, *gravés en creux*, & sans doute il traduit bien. Cependant Winckelmann, qui a vu ces animaux, dit qu'ils sont en relief dans les volutes des chapiteaux ; il les a fait graver & les a donnés dans ses *Monumenti antichi inediti*, en proposant de lire *capitulorum* au lieu de *columnarum*. Plin se tromperoit donc ; car il est certain que par *spira* il entend le bâton, le tore qui forme la base d'une colonne : *Primum*, dit-il ailleurs, *columnis spira subdita, & capitula addita*. (chap. 23, sect. 56 de ce livre.)

Voici pourtant une difficulté. Plin à Rome pouvoit à chaque instant voir ces chapiteaux, ces colonnes & ces bases : Winckelmann a dû les voir aussi plusieurs fois. Comment donc l'un voyoit-il en haut ce que l'autre voyoit en bas ? Autre difficulté. La première édition de Rome dit que la grenouille & le lézard sont dans l'architrave, *in columnarum epistylis*. Mais que ce soit sur les bases ou dans l'architrave que les ait vus Plin, il en faut croire de préférence le dessein & la gravure, puisqu'ils sont figurés d'après l'objet même. Cet exemple n'engage pas autrement à donner sa confiance à notre Plin.

(29) Page 21. Voilà des gens qui avoient la main forte

adroite. Celui qui à une certaine distance avoit l'art de souffler des pois, & de les faire passer, sans en manquer un, par le trou d'une aiguille, n'étoit pas mal-adroit non plus : sa récompense fut un boisseau de pois qu'Alexandre lui fit donner ; car il encourageoit les talents. Ce n'est pas que ces ouvrages vétilleux n'aient une sorte de mérite, à-peu-près comme celui qu'on doit accorder à certaines découpures surprenantes, au *Pater* grand comme l'ongle, & à l'Iliade dans une coque de noix. Mais plus cette sculpture approche du vrai par la maigreur & la ténuité du travail, sur-tout dans les objets imités de proportion naturelle, plus elle s'en éloigne par le défaut d'harmonie, & moins elle fait illusion, ne présentant que le squelette de la nature, décharné & desséché. C'est principalement dans les fleurs où l'on peut en faire la remarque.

Comme toute peine mérite salaire, on doit compatir à la patience, à la légèreté, à l'adresse de la main de quelques hommes qui se condamnent à ces minutieux travaux ; mais leur nom ne doit pas figurer sur la ligne de ceux des grands artistes, ni passer avec eux à la postérité. Si Pline se fût contenté des exemples surprenants qu'il rapporte de la perspicacité de la vue, rien ne seroit mieux ; Callicrate & Myrmécide y figurent à merveille. Si l'exactitude historique vouloit que leur nom parût encore ici, le vrai goût de l'art eût fait ajouter à un historien connoisseur quelques mots pour apprécier d'aussi petits talents, & ne leur accorder que l'estime convenable.

On voit dans les lettres de madame de Sévigné (lettre 214, Amsterd. 1766) qu'un homme avoit fait à Paris, pour chef-d'œuvre, un petit chariot traîné par des puces. Quoique l'auteur eût peut-être surpassé les deux artistes grecs, il n'est seulement pas nommé, & le fait n'est rapporté qu'en faveur d'un mot du Prince de Conti, qui disoit : *Le harnois est fait par quelque araignée du voisinage* : c'est tout ce que méritent ces sortes de chefs-d'œuvre. Que Cicéron, Varron, & d'autres, aient fait men-

tion de Myrmécide , & de ses productions microscopiques , cela ne prouve autre chose , sinon qu'ils en ont parlé sans les ranger sur la ligne des artistes d'une toute autre espece , pas même immédiatement après.

L'empereur Julien dit que Phidias ne fut pas seulement sage, σοφός, c'est-à-dire savant, habile, par son simulacre d'Olympie ou d'Athenes, mais qu'il acquit encore de la gloire par de petits ouvrages qui renfermoient un grand art, tels qu'une mouche, une cigale & une abeille, qu'il fit en bronze. (Epître 8.) Pour Nicéphore Grégoras, il dit que Phidias fut grand chez les Grecs par cette abeille & cette cigale, mais pas autant que par son Jupiter Olympien. (Hist. l. 8.) La restriction est accommodante. A quoi tient-il qu'on ne dise que ces deux auteurs apostasioient le bon goût ; car je n'ose pas croire qu'ils n'aient jamais senti ce qui constitue le grand statuaire. Mais Elie, en parlant des petits ouvrages de Myrmécide & de Callicrate, dit sensément : » A mon avis, un homme judicieux ne » louera ni l'un ni l'autre ; car qu'est-ce autre chose qu'une » vaine perte de temps » ? *Quorum sanè neutrum, meâ sententiâ, laudaverit sapiens : quid enim hæc aliud sunt, quàm vana temporis jactura ?* (Var. hist. lib. 1, c. 17.)

M. Poinfinet, tome 3, p. 95, dit que Myrmécide a mérité ou plutôt obtenu qu'Elie fit mention de lui. Quelle mention ! Quoique Périclès rassolât, dit-on, de ces petits ouvrages, & que Sénèque ait dit, *Magni artificis est totum clausisse in exiguo*, je n'en approuve pas moins la juste application que M. Mariette fait à ces laborieuses bagatelles (tome 2, p. 423) de ces deux vers de Martial :

Turpe est difficiles habere nugas,

Et stultus labor est ineptiarum. Lib. 2, ep. 86.

» Il est honteux d'avoir de ces difficultueuses niaiseries ; & c'est un sot travail que celui qui ne produit que des sottises ».

M. Mariette s'entendoit mieux aux beaux arts que Périclès

& Sénèque. Voilà cependant ce que Pline appelle avoir eu de la réputation : *Famam consecuti* ; car il s'agit de Myrmécide & de Callicrate.

Si, dans le nombre de ces notes, il s'en trouvoit qui ne remplissent pas exactement leur objet, il en resteroit peut-être encore assez pour prouver que Pline s'entendoit mal en peinture & en sculpture. N'y en eût-il qu'une qui atteignât ce but, je n'aurois pas perdu mon temps. Je l'ai déjà dit, je le répète, & tout lecteur honnête & intelligent le sentira : mon unique vue est d'être utile à l'art, en attaquant dans sa cause une prévention dont les conséquences injustes ont été long-temps importunes aux artistes.

Si j'ai relevé quelques erreurs d'autres écrivains que Pline, c'est qu'elles sont pour la plupart liées à son ouvrage, & qu'elles ont pour base la fausse opinion qu'il étoit *un grand connoisseur*. Quelque liberté que je me sois permise de dire des vérités, je n'ai jamais eu l'intention mal-honnête de blesser personnellement des hommes dont je révere les talents. Je prie même ceux qui voudront bien s'en donner la peine, de marquer les fautes qu'à cet égard j'aurois pu commettre. Il est beau de fournir des motifs de reconnaissance. L'artiste qui écrit ceci prétend moins avoir toujours raison, qu'il ne desiré de trouver la raison. Mais les enthousiastes perdroient avec lui leurs plus belles déclamations ; les froids chicaneurs sans goût, sans principes, sans ame, gens qui vous arrêtent sur des mots, & qui ne se doutent point du fond, esprits niaisement angulaires, dont les carnes vous heurtent sans vous instruire, n'opéreroient pas davantage : ceux qui, par exemple, s'appesantiroient sur une idée, sur une phrase détachée du corps de l'ouvrage, & qui craindroient d'y trouver une explication favorable dans l'ouvrage même, quoiqu'elle y fût ; ceux-là, dis-je, auroient aussi le doux plaisir de triompher à leur aise. En un mot, toute manière de voir & de reprendre qui ne tendroit qu'à la tracas-

serie, seroit accueillie avec l'indifférence qu'on lui doit. La saine discussion, au contraire, fût-elle assaisonnée de quelques traits piquants, sera reçue avec les égards qu'elle mérite. Mais si l'erreur sur Pline étoit si bien accréditée qu'on voulût encore la soutenir, celui qui l'a démontrée laisseroit les gens tranquilles pendant tout le temps de leur sommeil : *Qui vult decipi, decipiatur.*

Joignons à toutes ces notes une remarque de M. Cochin sur les peintres & les statuaires anciens. Cet artiste célèbre la fit pour servir d'antidote à un mauvais écrit intitulé, *Des peintres anciens & de leurs manieres*. Elle est insérée dans *le nouveau choix de mercurus & autres journaux*. Extraordinaire de juillet, 1681, page 156, tome 10.

» Le discours précédent, curieux en ce qu'il donne ce qu'on
 » recueille des historiens sur les anciens peintres grecs, est ce-
 » pendant défectueux par l'ordre alphabétique que l'auteur y a
 » donné : on ne peut, par ce moyen, suivre les gradations par
 » lesquelles l'art a pu parvenir à sa perfection. Les adorateurs
 » de l'antiquité y trouveront sans doute l'idée des plus gran-
 » des beautés de la peinture. Cependant, si l'on veut peser la
 » valeur des éloges, la plupart tombent sur des choses de si
 » peu d'importance, & souvent si ridicules, qu'il paroîtra évi-
 » dent que ces écrivains n'avoient point, ou très peu de con-
 » noissances dans les arts dont ils ont parlé. Ne seroit-il pas
 » pardonnable d'oser croire qu'ils nous ont transmis, sans
 » choix, les fables que leur débitoient les Grecs, grands ad-
 » mirateurs de tout ce qui étoit dans leur pays ? Il semble
 » qu'on lise l'histoire de Cimabué, de Ghioto, & de ces autres
 » mauvais peintres qui n'ont fait qu'ouvrir la voie, & que le
 » vrai mérite de leurs successeurs a fait oublier, si ce n'est aux

» citoyens des villes où ils sont nés, qui ont un intérêt de
» gloire à les vanter.

» Cimon fait la découverte de ce qui saute aux yeux, &
» sans quoi il n'y a ni peinture, ni dessein. Il arrive à repré-
» senter les cavités & les bosses des plis des draperies. Hygié-
» mon parvient à mettre quelque différence entre les deux sexes.
» *Pananus*, frere du célèbre *Phidias*, ose hasarder d'ouvrir la
» bouche à quelques unes de ses figures. Le fameux *Timanthe*
» doit une partie de sa célébrité à un tableau grand comme l'on-
» gle. Plusieurs années après, *Apollodore* inventa le mélange
» des couleurs pour peindre la chair & le clair-obscur. Qu'étoit
» donc la peinture auparavant? Il est vrai que ce sont les pein-
» tres les plus anciens, & que l'art pouvoit être encore dans
» son enfance. Mais le fameux *Zeuxis* & *Parrhasius*, dont les
» morceaux les plus célèbres sont des raisins & un rideau; le
» grand *Apelles* même qui peint les visages des personnes de
» maniere à faire deviner non seulement leur âge, mais même
» combien ils vivront, qui se donne la peine de rendre jus-
» qu'aux pores de la peau; un *Protogene* qui met sept ans à
» faire un portrait: qu'en conclure, sinon, ou qu'on entend
» mal les auteurs, ou que ce sont de mauvais juges? Leurs
» éloges ridicules ne donnent aucune lumière sur les talents
» de ces peintres célèbres, & n'opposent rien de solide au
» doute qu'on pourroit former sur la véritable valeur de ces
» maîtres, relativement au degré où l'art a été porté dans les
» derniers siècles.

» Ce qui donne le plus de force aux conjectures favorables,
» pour justifier le respect que nous portons à ces noms illustres,
» c'est la véritable beauté des sculptures antiques qui nous
» sont restées. Mais il est à remarquer qu'on n'en attribue au-
» cune, avec certitude, à ces noms consacrés avec tant de
» vénération dans l'antiquité, les *Phidias*, les *Praxitele*, &c.
» On en infere ordinairement que leurs ouvrages étoient

» encore supérieurs à ceux que nous possédons : mais on en
 » pourroit conclure toute autre chose, c'est-à-dire que les
 » Grecs avoient consacré les noms des premiers inventeurs
 » des arts qui étoient arrivés à quelque degré de beauté,
 » quoiqu'inférieure à ceux qui les ont ensuite perfectionnés.
 » L'art devenu plus commun, son mérite, quoique peut-être
 » plus grand, a dû moins étonner. On pourroit ne pas trou-
 » ver ce doute sans fondement, si l'on vouloit faire attention
 » aux honneurs divins accordés aux inventeurs des choses les
 » plus ordinaires & les plus nécessaires à la vie, comme le la-
 » bourage, l'art de préparer le blé, & autres.

» *Panenus*, le frere de *Phidias*, c'est-à-dire du plus grand
 » sculpteur qui ait jamais existé, plusieurs années avant qu'*A-*
 » *pollodore* eût inventé le mélange des teintes & le clair-obs-
 » cur, est vanté pour avoir le premier osé ouvrir la bouche
 » de ses figures. La peinture faisoit des progrès bien lents en
 » comparaison de la sculpture, ou *Phidias* n'étoit pas un aussi
 » grand artiste qu'on le suppose. On se refuse à accorder sa
 » croyance aux noms de *Phidias* & de *Praxitele* inscrits sur les
 » piédestaux des deux groupes qui sont à *Monte-Cavallo*,
 » parcequ'on ne trouve pas ces ouvrages dignes de l'opinion
 » qu'on a de ces sculpteurs. Cependant, il est difficile qu'il n'y
 » ait eu aucun fondement à cette assertion ; sans cela, on eût
 » pu mieux choisir pour placer ces noms illustres. Concluons
 » que le doute subsiste avec fondement, & que l'autorité des
 » auteurs qui nous sont parvenus est de peu de valeur, vu les
 » petitesesses qu'ils nous vantent avec emphase ».

On peut ajouter à cette remarque générale de *M. Cochin*,
 l'éloge que *Boccace* a fait du *Giotto* son ami.

» Ebbe Giotto uno ingegno di tanta eccellenzia, che niuna
 » cosa dalla natura, madre di tutte le cose, ed operatrice col
 » continuo girar de' cieli, fu, che egli con lo stile e con la
 » penna, o col pennello non dipignesse sì simile a quella, che

» non simile , anzi piu tosto deffa pareffe : in tanto , che molte
 » volte nelle cose da lui fatte si trova , che il visivo senso de
 » gli uomini vi prese errore , quello credendo esser vero ,
 » che era dipinto. E perciò havendo egli quell' arte ritornata
 » in luce , che molti secoli sotto gli errori d'alcuni , che più a
 » dilettrar gli occhi degl' ignoranti , che a compiacere all' in-
 » telletto de' savi dipignendo , era stata sepolta , meritamente
 » una delle luci della Fiorentina gloria dir si puotè , e tanto
 » più quanto con maggiore uniltà maestro degli altri in ciò
 » vivendo quella acquistò , sempre rifiutando d'esser chiamato
 » maestro ». (*Boccaccio , giornata 6 , novella 5 .*)

Les plus célèbres peintres de l'antiquité n'ont pas été loués avec plus d'emphase ; Plin^e a tout au plus égalé ses éloges à celui-ci. Cependant , qu'est devenue cette *lumière de la gloire florentine* ? Les beaux esprits d'alors louoient à perte de vue de médiocres peintres , parcequ'ils ne voyoient rien qui pût les éclairer sur le vrai mérite de l'art. Les éloges des anciens pourroient bien avoir , jusqu'à un point , le même défaut. Sommes-nous bien assurés que ces écrivains connussent le beau possible en peinture ? Nous comparons le peu qui nous est parvenu de celle des Grecs ou des Romains avec celle des modernes : mais ceux-là n'en pouvoient pas faire autant de la leur avec la nôtre. Que n'auroient-ils pas dit d'un Raphaël , d'un Dominiquin , d'un Titien , d'un Corregge , d'un Paul Véronese , d'un Guide , &c. s'ils eussent vu leurs ouvrages ! Que ne diroit pas Boccace , s'il les voyoit à côté des foibles productions de son ami ! Et si Ange Politien pouvoit comparer avec les chefs-d'œuvre des grands peintres italiens ces deux vers de son épitaphe du Giotto ,

Natura deerat nostræ quod defuit arti.

Plus licuit nulli pingere , nec melius.

n'est-il pas vrai qu'il auroit à rougir de les avoir faits , ou qu'il en riroit lui-même ? Au temps de Malherbe , un peintre

de fleurs se nommoit Rabel, & le poëte fit ces quatre vers

Quelques louanges non pareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au-dessus de lui.

Soyez amoureux des éloges; voyez comme on les donne quelquefois, & qui l'on met au-dessus d'Apelles ! L'éloge de la part des grands artistes, des vrais connoisseurs, des nations éclairées, voilà celui qu'il faut mériter; il assure l'estime de la postérité : dédaignons les autres, fussent-ils de Malherbe.

Pour moi, je ris quand je vois ce même Giotto faire les compositions des ouvrages exécutés par André Pisano, attendu que le peintre & le statuaire, dans ces temps du berceau de l'art en Italie, avoient un droit égal au talent de mal composer. La morgue d'un côté, la bassesse de l'autre, ne sont pas moins ridicules, quand Girardon exécute sur les desseins de le Brun de médiocres statues, tandis qu'il fait faire & les bains d'Apollon, & le tombeau du cardinal de Richelieu. Si le Brun a donné la composition de ces deux ouvrages, que Girardon eût aussi bien composés, il n'en a pas donné l'étude, le dessin, le drapé, la belle exécution, toutes les parties, en un mot, qui en font le plus grand mérite; & Girardon nous a laissé des morceaux de sa composition, qui prouvent combien aisément il auroit pu se passer du génie de le Brun. Mais celui-ci jouoit du sceptre, & l'autre s'en laissoit battre.

Si on veut juger du goût mesquin & gothique du Giotto, il faut voir la fameuse porte de bronze exécutée par *Andreas Ugolini Pisano*. J'en ai eu sous les yeux un très beau-plâtre à Pétersbourg : d'autres bas-reliefs du même compositeur & du même sculpteur en font aussi la preuve. Mais cela n'est ni vu, ni senti, par des milliers de raisonneurs qui font les entendus.

La meilleure raison dont on se serve pour prouver que les peintres anciens faisoient les plus beaux tableaux possibles,

c'est que les statues antiques sont les plus belles possibles, & on dit : *Agasias* témoigne pour *Apelles*. On ne prend pas garde que la sculpture ne fournit ce témoignage que pour quelques parties seulement, & que la peinture en embrasse d'autres, qui, portées au plus haut degré possible, & réunies à celles qui lui sont communes avec la sculpture, constituent la perfection de l'art.

. *Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.*

J'ai oui dire, mais j'ai de la peine à le croire, que certains défenseurs de la peinture ancienne prétendent qu'un tableau est parfait, s'il représente tout ce que peut représenter la plus belle sculpture. Ce n'est assurément ni un philosophe, ni un connoisseur, qui auroit cette idée de la peinture. Le connoisseur fait que la peinture réduite en camaïeu, n'est, pour ainsi dire, qu'une copie de la sculpture, qui n'a ni le mérite de ses difficultés, ni celui de son exécution : il se garderoit bien sur-tout de prêcher le *monochromisme* à l'école françoise. Le philosophe fait que la diversité des couleurs concourt, dans le système de la nature, tout autant que les formes, à l'harmonie universelle. Ainsi le philosophe & le connoisseur sentent le charme qui résulte du concours du coloris & des formes.

Le coloris foible & sans vigueur fut long-temps, & fort à propos, reproché à l'école françoise. Cette maladie cependant n'attaqua ni *la descente de croix* de Jouvenet, ni quelques autres tableaux à peu près du même temps. Enfin, à commencer du salon de 1781, on a vu renaître le bon coloris dans l'école françoise. C'est à ce retour de santé que nous devons l'estime & le suffrage universel. Evitons les rechûtes, continuons à peindre, & que de fausses déclamations, de pernicieux préjugés, ne nous ferment plus les yeux.

J'ai oui dire aussi qu'un tableau des mieux coloriés se trouve réduit au blanc & au noir quand il est gravé ; qu'il n'a
plus

plus cette harmonie, ce charme du coloris, & que, malgré cette réduction, il peut encore représenter le choix, le dessin, les caractères, les expressions, la composition, que le peintre a mis dans l'original. Ceux qui font ce raisonnement, sont, à l'égard de la couleur, comme ces gens qui, sans savoir pourquoi, parviennent à haïr les hommes dont ils ignorent le mérite. Mais on peut leur répondre : Faites graver d'après un grand maître de l'école vénitienne, ou tel autre bon coloriste qu'il vous plaira; faites aussi graver d'après un camaïeu, & qu'il y ait dans les deux tableaux les beautés de la sculpture grecque; mettez les deux estampes l'une à côté de l'autre, & vous verrez si le blanc & le noir de la première sera semblable au blanc & au noir de la seconde. Cette première fera bien une autre impression sur vos sens & sur votre âme. En rapportant ces deux effets à la musique des anciens, l'un sera le mode phrygien, l'autre ne sera que le lydien, quelque harmonie & même quelque mélodie qu'il puisse avoir; car vous n'ignorez pas qu'il y a dans la peinture une mélodie oculaire, comme dans la musique & dans le discours il y en a une auriculaire. Si vous êtes ami éclairé de l'art, & point aveugle volontaire, si vous êtes sensible & point tracassier, vous sentirez l'éloquence du beau coloris; vous verrez de combien il l'emporte, à mérite égal d'ailleurs, sur un tableau foiblement colorié; vous conclurez que l'un est la *chose*, & l'autre l'*à-peu-près*, & vous n'oserez plus dire qu'un enfant est aussi grand qu'un homme fait.

Mais Philostrate ne dit-il pas qu'un simple trait, à peine ombré, peut aussi parfaitement rendre tous les objets de la nature que le tableau le mieux colorié? Peut-être l'aurez-vous lu dans la vie d'Apollonius: si vous l'avez lu, convenez que le sophiste grec a pensé de la peinture un peu différemment que je n'en pense, & que ce qu'il dit peut aller à-peu-près jusqu'au camaïeu, tandis que c'est de toute l'étendue de l'art que je vous parle: en un mot, si votre proposition est celle de Philostrate,

vous voyez que je n'ai rien à démêler ici ni avec vous , ni avec lui.

Encore un mot à ceux qui oublieroient que la faculté d'écrire sa pensée appartient à tous les hommes , qu'elle a sa base dans l'éducation générale , & qu'elle s'augmente plus ou moins dans tous les états qui ne sont pas abjects.

Celui qui écrit sur un sujet qu'il ne connoît pas , ou qu'il connoît mal , quelque esprit & quelques talents qu'il ait d'ailleurs , s'expose à écrire des sottises ; & il en écrit , s'il se livre aux détails.

Celui qui , sans prétention au talent littéraire , n'écrit que de ce qu'il professe , & de ce qui peut y avoir des rapports , n'est pas repréhensible ; parcequ'on ne l'est pas de parler & d'écrire de ce qu'on fait , ne fût-on ni correct ni élégant.

Si quelqu'un prétendoit que l'artiste ne peut pas même écrire passablement de ce qu'il fait , on pourroit prier ce *quelqu'un* de faire un tableau ou une statue qui approchassent de ce qu'écrit l'artiste , qui pussent être regardés comme son écrit peut être lu , & l'on exigeroit de ce *quelqu'un* qu'il n'eût pas recours au teinturier. On s'en remettroit , après l'épreuve , à la décision de celui qui auroit eu la complaisance de la faire , pour savoir si le champ de certains arts est aussi aisé à parcourir que celui de quelques autres. Nous excluons l'artiste absolument ignorant ; nous admettons uniquement celui que l'éducation & quelques connoissances qui en résultent nécessairement , ont tiré de la classe d'ouvrier.

On auroit beau nous dire : Le littérateur , par exemple , ne prétend faire ni peinture , ni sculpture ; il croit seulement s'y connoître assez pour en écrire : or il écrit mieux que l'artiste. On répondroit : Vous êtes à côté de la question , il faut vous y ramener. Il s'agit d'exercer un art , & non pas seulement d'en raisonner ; le littérateur doit donc faire un tableau , le peintre ou le sculpteur doit donc écrire , afin qu'on puisse bien voir ,

dans deux talents qui ne sont pas ceux de celui qui les exerceroit, laquelle des deux productions feroit le plus hausser les épaules. Voici l'unique mot de l'artiste qui veut écrire : *Je fais un peu votre métier, faites un peu le mien.* Ce mot est simple, il est clair, il faut y répondre.

Ainsi, Messieurs, si l'écrit de l'artiste est utile à l'art, s'il est pensé, raisonné; il peut & doit être lu: péchât-il par le coloris & la correction, il aura son effet; car de quoi s'agit-il entre l'écrivain littéraire & l'écrivain artiste, lorsqu'ils écrivent de l'art, sinon de raisonner juste sur un sujet particulier? or il n'y a personne qui ne sente que toutes les présomptions sont en faveur de l'artiste. Raisonner juste est la question; bien écrire en est une autre.

Honorons les talens, encourageons tout ce qui tend à leurs progrès; & si nous ne corrigeons pas certaines prétentions qui ne peuvent qu'augmenter les fausses connoissances, montrons au moins que nous en avons pénétré l'erreur & l'injustice. *Il aura sa fureur pour peine*, disoit le président de Thou en parlant de Scioppius. Ceux qui diroient que l'artiste en écrivant ne produit qu'un labeur informe, & conséquemment inutile, auroient aussi leurs vaines & inutiles clameurs pour salaire.

Les têtes saines, honnêtes, instruites, n'ont pas besoin d'être averties que tout ceci ne les regarde pas.

On ne distingue pas généralement assez le vrai savant, dans quelque genre que ce soit, de l'homme qui, grace à sa mémoire, à une sorte de routine & à des connoissances légères, pour la plupart fort isolées, répète au hasard & souvent fort mal ce que d'autres savent bien. Le premier ne fonde sa doctrine que sur la nature; son génie, sa ténacité à l'étude, la pratique, l'expérience, forment & constituent ses connoissances: elles lui sont propres, tandis que celles des autres, si communes parmi nous, & qui sont pour quelque temps des réputations, ne sont que d'emprunt.

Ceux d'entre les beaux esprits dont nous sommes inondés , qui , pourvus d'une sorte d'imagination qu'on peut prendre pour du génie , tiennent leurs livres de comptes avec le plus d'ordre , sont aussi ceux qui se font le plus de cette réputation éblouissante : mais gloire parasite , vraie singerie , sa durée ne devoit être que d'un instant.

Si tant de gens se sont imaginé que Pline a dit des merveilles sur les beaux arts , n'en cherchons pas la cause ailleurs que dans le défaut de principes. C'est aussi de là que vient la surprise de le voir réduit à si peu de chose après un regne long & brillant.

J'oserois croire que mes démonstrations du peu de connoissance de Pline dans l'art , & chemin faisant celles que j'ai pu donner de l'incertitude des décisions prononcées par d'autres écrivains , pourroient bien n'être pas absolument mauvaises , puisqu'on entend déjà dire à de prétendus connoisseurs : » J'ai » bien autre chose dans la tête que des babioles comme la » peinture & la sculpture ». Voilà le dernier retranchement derrière lequel ils se sauvent. Hélas ! que pourroit-on souhaiter de mieux , sinon qu'ils eussent toujours tenu le même langage ?

C'est avoir beaucoup fait pour un art , que d'en avoir dégoûté ceux dont l'intérêt qu'ils y prennent , ne peut que nuire à ses progrès & perpétuer les fausses connoissances. Celui qui travaille à rétablir les droits des hommes vraiment intelligents & modestes , en a d'assurés à leur gratitude ; détromper , c'est instruire. Ainsi trop long-temps obsédés par le vain fantôme du faux savoir , dégagés en partie des entraves de la suffisance , les bons esprits pourront plus aisément se débarrasser du reste , & se faire entendre.

Fin des notes sur le xxxvi livre de Pline.

DEUX PEINTURES

D E

P O L Y G N O T E.

PLINE a passé trop légèrement sur l'ouvrage fameux que Polygnote peignit à Delphes. *Hic Delphus adem pinxit*, est une phrase trop sèche, trop laconique, pour des peintures qui devoient faire époque dans l'histoire de l'art. Mais Pausanias, par une longue description, nous a bien dédommagés du silence de Plin. Nous allons donc jeter un coup-d'œil sur le narré du descripteur, sur l'idéal de l'ouvrage, & sur le jugement que M. le comte de Caylus a fait de l'un & de l'autre.

Oublions qu'il est presque de foi d'adorer les anciens les yeux fermés : regardons, sur la description d'un témoin oculaire, une dès belles productions d'un peintre célèbre, & tâchons de voir si l'ouvrage répondoit dans toutes ses parties aux éloges qu'on en a faits : c'est peut-être un moyen de s'assurer si quelquefois on n'exagere pas la beauté d'un ouvrage médiocre, & s'il n'arrive pas aussi qu'on loue mal une belle production. Pour me conduire dans cet examen avec quelques précautions, j'ai pris un Pausanias

grec, dont on m'a expliqué le texte avec la plus grande exactitude ; ainsi je hasarde mes observations.

A Delphes, dans le Lefché, *vous verrez*, dit Pausanias, *une peinture qui représente la destruction de Troie, & le départ de la flotte des Grecs* (a). Rien ne feroit plus naturel ni plus vrai à représenter dans un seul tableau, pourvu cependant que l'un ne fût que l'accessoire, & l'autre le principal. Mais comme Pausanias nous a conservé lui-même l'inscription originale du tableau, & qu'il n'a sans doute pas aperçu qu'elle contredisoit l'exposé qu'il donne ici, nous nous en rapporterons à l'autorité la plus certaine ; la voici : *Polygnote de Thase, fils d'Aglao-phon, a peint la destruction de la forteresse de Troie* (b). Et, comme dans le même tableau le retour des Grecs est aussi représenté, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait là une double action, & même un anachronisme.

Echœax descend de l'échelle du vaisseau de Ménélas, tenant un vase de cuivre à mettre de l'eau (ὕδρις). Il n'y a pas de mal à représenter un serviteur qui va chercher de l'eau pour l'équipage ; mais c'est

(a) Ἰλίον τὸ ἐπὶ τῇ ἐκλογικῇ καὶ ἀπόπλους ὁ Ἑλλήνων. Phoc. lib. 10, chap. 25.

(b) Γράψε Πολύγνωτος, Θάσιος γένος, Ἀγλαοφῶντος υἱός, περιθαμμένην Ἰλίου ἀκρόπολιν. Phoc. lib. 10, ch. 27.

une petiteffe d'écrire fon nom à côté de lui fur le tableau : c'en est une autre de s'amuser à le rapporter de préférence , quand il s'agit de décrire un grand fujet (a).

Polygnote a représenté Nestor , & auprès de lui fon cheval , qui paroît vouloir se rouler fur le fable. Nous ne connoissons pas fans doute le costume des anciens Grecs , comme on le connoissoit au temps de Polygnote ; mais il semble que le vieux Nestor ne devoit pas être venu à cheval jusqu'au rivage , & que son char , *auprès de lui* , eût été plus convenable & plus dans le fujet.

Non loin de Nestor , il y a plusieurs captives. On croiroit , avec cette compagnie , être toujours au bord de la mer ; mais on en est peut-être à une lieue ; c'est-à-dire qu'on est avec Epéus , représenté nud , jetant par terre les murs des Troyens , ces murs qui avoient tenu dix ans contre l'ennemi. C'étoit un hardi & vigoureux garçon que cet Epéus , attendu qu'il se mit nud comme la main pour avoir plus de force ;

(a) L'abbé Gédoyne , dans sa note sur ce passage , dit que cet *Echæax* portoit une urne où l'on avoit apparemment renfermé les cendres de *Phrontis*. Mais ce *Phrontis* est occupé à disposer des crocs sur le vaisseau de Ménélas. Si l'abbé Gédoyne , avant de faire sa note , avoit consulté le troisieme livre de l'*Odyssée* , il auroit vu que le pilote *Phrontis* ne mourut sur le vaisseau de Ménélas qu'après le départ des Troyens , & avant que la flotte eût gagné le promontoire de Malée.

& pour mieux se garantir des démolitions qui pouvoient lui tomber sur le corps : car il ne s'amusa pas à *araser* les murs ; il les *abattit*, les *renversa de fond en comble*, les *fit sauter*, les *détruisit*, les *démolit jusqu'au sol* (a).

Après avoir décrit une belle scène qui se passe dans la ville entre Ajax, Cassandre & les Atreides, Pausaniás nous ramène à Nestor, qui, comme on a vu, étoit sur le rivage ; mais il est venu dans la ville auprès du cheval de bois. Je ne suivrai pas le descripteur dans tous les détails, dont les uns, quoique mal faits, ne donnent aucune mauvaise idée du tableau, & les autres sont trop équivoques pour oser décider ; mais je demanderai pourquoi le corps de Polydamas est sous une cuvette placée sur un piédestal de pierre, & pourquoi *Sinon* emporte le corps de Laomédon, qui avoit été tué par Hercule quelques 50 ans avant la prise de Troie.

O Polygnote, si vous avez fait un beau tableau, ou mal-à-propos deux beaux tableaux dans un, comme on les fait passer misérablement à la postérité ! Et si c'étoit un ouvrage médiocre, que ceux qui s'efforcent à en exalter le mérite sont plaisants !

M. le comte de Caylus, dont la passion pour les arts fut toujours soutenue par de continuelles re-

(a) Γέγραπται δὲ καὶ Ἐπειὸς γυμνὸς καταβάλλον ἐς ἔδαφος τῶν Τρώων τὸ τέκνον. Phoc. cap. 26.

cherches dans l'antiquité, étoit trop éclairé pour ne pas sentir les défauts du tableau de Polygnote. Sa droiture & ses lumières lui en ont fait avouer une partie : s'il a été plus réservé sur les autres, s'il a même cherché quelquefois à montrer en beau ce qui devoit lui paroître ridicule dans cet ouvrage, c'est que son cœur honnête étoit toujours favorable aux foiblesses de ses amis : belle qualité, quand il ne s'agit que de ses amis, & qu'on les distingue de ses préjugés. Il a eu moins d'indulgence pour Pausanias ; il est convenu qu'en parlant beaucoup de l'art, cet écrivain a montré qu'il n'en avoit aucune connoissance. Quoi qu'il en soit, le tableau du peintre grec n'est plus ; mais comme le descripteur est entre les mains de tout le monde, nous pouvons juger du plus ou moins de justesse des raisons de M. de Caylus. Je respecte la mémoire de cet amateur distingué, autant que je respectois sa personne, lorsqu'il siégeoit dans notre académie. Si j'osois alors n'être pas toujours de son avis, s'il ne se rendoit pas toujours au mien, c'est que nous avions l'un & l'autre la liberté académique, & que nous en usions ; aussi approuvoit-il ma franchise. C'est avec cette même liberté que je vais parcourir son jugement de l'ouvrage de Polygnote ; jugement déposé dans les archives publiques de l'académie des inscriptions & belles-lettres.

Prêtons-nous, pour un instant, à l'invraisem-

blance ; oublions que d'un côté du tableau est une ville dont l'intérieur fait scene ; oublions qu'à l'autre bout est un port qui ne devoit s'appercevoir que dans l'éloignement : si vous voulez que ce soit le départ des Grecs , la ville ne devoit être vue que dans le fond du tableau. Oublions que les vainqueurs s'embarquent , tandis qu'ils massacrent encore dans la ville , quoiqu'ils ne soient partis qu'après la ruine entière des malheureux Troyens. Observons seulement que Polygnote n'a représenté qu'un seul vaisseau , sans aucune indication qui fît soupçonner la flotte grecque. » Il prouve par cette conduite , *dit l'auteur du mémoire* , une grande intelligence de composition. Il se contente de faire voir le plus considérable vaisseau de cette flotte , & suppose les autres placés de façon à ne pouvoir être vus ». (Histoire de l'académie des belles-lettres , t. 27.) Ne pourroit-on pas dire au contraire : Faites appercevoir quelques mâts , quelques voiles , quelques proues , quelques poupes derriere votre vaisseau , si vous voulez qu'on présume une flotte de 1000 ou 1200 vaisseaux , comme étoit celle des Grecs : c'est la grande intelligence de composition. N'y manquez pas , pourroit-on ajouter , en se servant des propres expressions de M. de Caylus , page 43 , *parceque votre art est muet , & que vous êtes obligé de recourir à des signes pour vous faire entendre*. Il seroit même inutile d'avertir qu'on regarderoit un tableau où

seroit traité le même sujet avec une conduite aussi aride, comme une production *sans goût*, sans génie, sans vraisemblance.

Venons à la duplicité d'action qui est niée tout net dans le mémoire, quoiqu'elle soit certaine dans Pausanias; raison particulière de nous arrêter sur ce point & de l'examiner attentivement.

» Il n'y a point ici, *dit-on*, de duplicité d'action;
 » en même temps que les Grecs se préparoient au
 » départ, ils achevoient de ruiner la ville de Troie.
 » Il n'y avoit ni interruption dans la composition de
 » Polygnote, ni séparation dans le tableau. Une
 » ville, une campagne, une côte, fournissent de
 » grandes variétés à un artiste; le peintre en a su pro-
 » fiter » (p. 43). Cela est net; voyons si cela est exact.

Agamemnon & la plupart des principaux capitaines étoient partis; les Troyens étoient ou sauvés en petit nombre, ou prisonniers, ou massacrés. Pour supposer que ce qui restoit de Grecs *achevoit de ruiner la ville de Troie*, il falloit au moins y laisser quelques troupes: mais il n'y a pas un soldat dans la ville; sept ou huit généraux y sont encore, qui ont sans doute défendu à aucun soldat de s'y trouver. Voilà d'abord une invraisemblance qui affoiblit l'intérêt du sujet, qui refroidit la composition.

» Il n'y avoit ni interruption dans la composition
 » de Polygnote, ni séparation dans le tableau ».
 Tant pis vraiment. Il ressembloit donc à ce bas-relief

antique , à un des bouts duquel Minerve dit à Persée d'aller délivrer Andromède , & où Persée délivre Andromède à l'autre bout. Il n'y a point dans ce bas-relief de *séparation* ; la seule *interruption* qui s'y trouve au milieu , c'est la naissance de Vénus entre deux tritons : du reste , c'est le même terrain , la même eau , le même plan. Ce sculpteur l'emporte sur Polygnote ; il a composé trois sujets dans une bordure , & il s'en faut que cet exemple antique soit le seul.

» Une ville , une campagne , une côte , fournissent de grandes variétés à un artiste ». Assurément. Mais quand l'artiste présente ces objets sur une ligne parallèle aux deux côtés de la bordure du tableau , & que cette campagne n'a que quelques toises de face , a-t-il profité de ces *grandes variétés* que lui fournit son sujet ? Où sont ces champs troyens qui étoient entre la ville & la flotte ? Cette vaste scène de carnage , où est-elle ? Voilà donc encore de l'invraisemblance & de la débilité.

» Le peintre en a su profiter ». Il n'y paroît pas. D'ailleurs , cette supposition n'est-elle pas trop hardie ? Ne faudroit-il pas voir le tableau avant de la faire ? & ne jugeroit-on pas mieux , par ce moyen , du parti que le peintre a pu tirer de la gêne où il s'est mis , avant de décider que sur une ligne de quelques toises , présentée en face , il a su *profiter* des variétés que peut *fournir* un terrain vaste , car il faut

supposer ses figures grandes au moins comme le naturel? Parlons net; cela est impossible au peintre le plus ingénieux, dans un pareil sujet. Voilà donc un tissu de contradictions, d'anachronismes, d'invéraisemblances; ou du moins voilà des raisons qui balancent un peu l'éloge de cette composition. Si l'esprit de contradiction est un défaut, celui d'engouement en est un autre, & beaucoup plus contraire à la découverte du vrai, dans quelque matière que ce soit.

L'action ridicule, extravagante & impossible de cet *Epéus nud* qui renverse de grosses murailles, à deux pas d'Hélène, de Nestor, &c. (a), qui n'ont pas peur d'en être écrasés, & le plat épisode du cheval de Nestor qui se roule sur le sable à côté de son maître, sont deux points que M. de Caylus ne

(a) Euripide, dans sa tragédie d'Hélène, suppose que cette princesse ne fut pas enlevée par Pâris, mais qu'elle fut transportée en Egypte par Mercure, & qu'elle y resta sous la garde de Protée; que Pâris n'emmena dans sa patrie qu'un nuage ressemblant à Hélène, & que ce nuage fut la cause de la guerre de Troie. Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Tyane, est d'accord avec Euripide. Il suppose même que les Grecs ne tarderent pas à être instruits de ce fait. » Quand nous eûmes appris la vérité, fait-il dire à Achille dans une apparition, » nous continuâmes à battre Troie, afin de ne pas nous en retourner avec honte & ignominie ». Mais en jugeant un peintre qui a travaillé d'après le récit d'Homère, c'est Homère que nous devons suivre.

jugé pas : ils s'expliquent en effet assez bien eux-mêmes. Mais pour l'autre Nestor qui est dans la ville, notre amateur assure » qu'il seroit injuste de » mettre cette erreur sur le compte de Polygnote , » & même de Pausanias ; qu'il faut que ce nom soit » corrompu , & que , dans l'un ou l'autre endroit , » il s'agisse d'un autre guerrier que Nestor » (page 45). L'observation auroit plus de force , si nous n'avions des exemples antiques d'un même personnage répété dans un même tableau ou bas-relief ; si Polygnote n'eût pas fait deux sujets sur un même fond ; & si , de tant de commentateurs , de scholiastes & de traducteurs , quelques uns eussent pensé à rectifier *ce nom corrompu*. Quelques lignes plus bas , l'auteur du mémoire , en voulant expliquer ou corriger Pausanias , l'a un peu gâté. Il lui fait dire que Priam *est tué* par Néoptolème : Pausanias dit qu'ayant été arraché de l'autel , il fut tué par ce jeune guerrier ; ce qui est un peu différent & fauve au tableau un anachronisme qu'il ne falloit pas y ajouter.

Ne lisant que l'extrait du mémoire de M. de Caylus dans les volumes de l'académie des inscriptions , je ne fais de qui est l'observation suivante. Pausanias rapporte les noms de quelques corps morts , & fait d'autres détails , car il aime à en faire ; sur quoi l'observateur dit : » L'exactitude du peintre à » exprimer les moindres circonstances de nombre , » de position & d'armures , prouve combien les

» artistes de l'antiquité étoient scrupuleux dans l'observation des faits : aussi étoient-ils regardés comme historiens » (page 45). On ne s'y attendroit pas , lorsqu'il s'agit d'un tableau où l'ordre & la vérité sont blessés à tout instant. Voici donc sur ce singulier passage quelques observations aussi bonnes à dire qu'elles sont aisées à faire. 1°. Polygnote a exprimé *les moindres circonstances de nombre*. (Qui vous l'a dit , & comment savez-vous que ce nombre fût complet ? Si je compte exactement les figures d'un tableau , en résultera-t-il que le peintre n'en aura mis ni trop ni trop peu , parceque j'aurai compté juste ?) 2°. Il a été *exact dans les positions*. (Vous avez donc vu son tableau ailleurs que dans Pausanias , qui ne dessine aucune position ?) 3°. Il a été *exact dans les armures*. (Que savez-vous ? Parcequ'il a représenté des casques , des cuirasses de telle ou telle forme , est-ce une preuve certaine que les Grecs & les Troyens , lorsqu'ils combattoient ensemble , les portoient précisément ainsi , environ 660 ans avant Polygnote ? & ne feroit-il pas possible qu'il eût armé ses héros , comme l'étoient les Grecs (a) de son temps ?) 4°. *Il étoit regardé comme historien*.

(a) Plutarque , *vie de Marcellus* , dit qu'en Sicile , à En-guie , on voyoit dans un temple de grandes lances & des casques d'airain , dont les uns portoient le nom de Méridon , & les autres celui d'Achille. Mais sommes-nous sûrs que Polygnote ait

(Êtes-vous sûr qu'un tableau qui doit représenter la fuite d'un incendie, & où il n'y en a pas un vestige; un tableau qui vous présente un grand cheval de bois sur quatre jambes, quand il s'agit d'une poutre pour battre en breche; un tableau qui contient des contradictions, des anachronismes; un tableau où la plupart des noms sont changés ou *inventés* par le peintre; où des gens sont à côté de ceux qu'on égorge, & tout auprès de gros murs qu'on abat, sans plus d'émotion que s'ils n'en savoient & n'en voyoient rien; êtes-vous sûr, dis-je, que ce tableau puisse être regardé comme l'histoire?) Il n'est pas croyable que ce soit M. le comte de Caylus qui ait fait tant de méprises, car il étoit vraiment connoisseur.

Enfin, le froid épisode de ces gens qui chargent tranquillement des provisions sur un âne, est transformé en précepte. » Ces détails, *dit-on*, caractérisent le sujet, & l'art du peintre consiste à les » placer ». On pourroit croire cependant que l'entente, l'expression, les grandes convenances, une composition en un mot, où le peintre n'auroit pas besoin d'écrire le nom & l'action de chaque figure auprès d'elle, comme dans le tableau de Polygnote, caractériseroient beaucoup mieux un sujet. Nous ne

connu ces armures? Il falloit s'en tenir à la vraisemblance, & ne pas risquer une affirmation sur un fait aussi peu certain.

méprisons

méprisons pas *les détails* épisodiques ; mais comme ils ne caractérisent le plus souvent que des circonstances particulieres , & rarement le sujet , nous ne leur donnons que la dernière place dans un ouvrage de génie. Ainsi , par tout où nous pourrions appliquer cette image de Virgile ,

. *Crudelis ubique*

Luctus , ubique pavor , & plurima mortis imago ;

nous ne chargerons point tranquillement nos provisions sur un âne.

Ce seroit dommage de priver le lecteur d'une assez plaisante note qu'a faite M. l'abbé Gédoyen à propos des écriteaux plaqués auprès de chaque figure : on verra du moins que si le tableau de Polygnote a été mal décrit , le traducteur de la description renchérit de son mieux sur son original.

» Cet endroit nous apprend que dans ce tableau
 » où il y avoit plus de 80 figures , chaque figure
 » principale étoit marquée par une inscription :
 » c'étoit l'usage des peintres de l'ancien temps (*de*
 » *celui de l'ignorance de l'art*) , & je ne puis croire
 » que leurs tableaux en fussent défigurés , puisqu'ils
 » ont fait l'admiration des Grecs & des Romains ,
 » dont le goût pour la peinture valoit bien le nôtre.
 » Un usage contraire a prévalu , & fait souvent d'une
 » belle tapisserie ou d'un beau tableau une énigme
 » pour les regardants. Ces inscriptions donnoient

» d'abord l'intelligence du sujet , & mettoient le
» spectateur à portée de juger si chaque partie de
» sujet étoit bien exécutée ».

Quiconque fait en gros l'histoire grecque trouvera peu vraisemblable qu'à Delphes , dans la 84^e olympiade , la prise de Troie fut une énigme pour les regardants. On croiroit voir M. Gédoyne , se promenant dans les rues de Paris un jour de Fête-Dieu , lire avec satisfaction le petit rouleau qui sort de la bouche des personnages dans les *tapisseries* gothiques , & donner à ces tapisseries la préférence sur celles qui n'ont pas l'écriteau. Il faut pourtant convenir que , dans un siècle où les arts ont fait tant de progrès , il est triste d'entendre encore d'aussi pauvres raisonnements. Qui croiroit qu'un homme d'esprit a pu dire qu'une inscription à côté d'une figure mettroit à portée de juger si cette figure est *bien exécutée* ? Un autre auroit dit au moins , *bien pensée*. La populace dit sans doute beaucoup d'impertinences , quand elle est devant un tableau où elle ne voit ni le nom des personnages , ni l'annonce du sujet , deux choses qu'il ne faut pas confondre. Mais comme un tableau n'est pas fait pour la populace exclusivement , les spectateurs instruits instruisent ceux qui ne le sont pas , sur-tout quand ce tableau reste public ; & l'on doit laisser à l'enfance de l'art la petite inscription , parcequ'alors n'ayant pas d'idée de l'effet général , on n'apperçoit pas que

l'inscription puisse détruire un accord qu'on ne connoît point. Ainsi quand la peinture ne parloit pas encore , elle avoit besoin de ce maussade interprete. Cependant , voyez le peuple ignorant écouter une tragédie où les personnages sont nommés , & dites s'il fait bien ce qu'il voit & ce qu'il entend. La connoissance des noms a-t-elle jamais appris à bien juger d'un drame & d'un tableau ?

Je suppose que chaque lecteur connoît Pausanias , au moins par une traduction ; ainsi je ne craindrai point d'affirmer que si un peintre moderne eût composé le même , ou les mêmes sujets , à la manière de Polygnote , on lui diroit : Troie prise & pas une maison brûlée ou renversée , est une sottise. Point de soldats dans une ville où des généraux tuent encore , est une sottise. Après un carnage effroyable , dix ou douze corps morts de compte fait , est une sottise. Laomédon parmi ceux qu'on vient de tuer cinquante ans après sa mort , est une sottise ; & c'en est une autre d'avoir placé dans le tableau ce personnage , s'il n'étoit pas le pere de Priam , parceque la ressemblance de nom doit nécessairement tromper le spectateur. Epéus *nud* , qui renverse de fond en comble les murs de Troie , est un composé de deux ou trois sottises , attendu qu'Epéus , fils de Panopée , roi de la Phocide , & roi lui-même après son pere , avoit comme les autres de quoi se vêtir ; qu'ainsi c'est une faute grossiere de n'avoir représenté que lui

ainfi nud , & de l'avoir placé tout auprès de ces dames qui attendent que le vaisseau foit prêt. D'ailleurs , de ce qu'Epéus inventa une machine pour enfoncer les murailles d'une ville , & que cette machine a été nommée le *cheval de bois* , il ne s'ensuit pas que cet inventeur foit tout nud pour abattre les murs de Troie (a). Des personnages dont les noms font *inventés* , tandis que le fujet en fournit en abondance , est une sottise. Des gens qui se tiennent tranquillement auprès de ceux qu'on massacre , des femmes affifes à deux toifes de gros murs qu'on démolit , est au moins une sottise. Trois ou quatre toifes d'espace au camp des Grecs , depuis la ville jufqu'à la mer , est une sottise. Représenter Troie assez proche du vaisseau , pour que tous les personnages , tant de la ville que du navire , foient également apperçus , est une sottise. Le nom & l'action de chaque personnage écrits fur lui ou à côté , est une sottise. Nestor

(a) Pline , liv. 7 , ch. 56 , dit que cette machine étoit le *belier*. On avoit fans doute figuré une tête de cheval à la poutre qui battit les murs de Troie. Pausanias , liv. 1 , ch. 23 , dit qu'il a vu dans la citadelle d'Athenes un cheval de bronze , fait selon l'opinion reçue , & des flancs duquel des guerriers étoient prêts à fortir. Je n'ai pas trouvé qu'il dife ailleurs qu'on eût conservé en Grece la longue poutre inventée par Epéus , & que lui Pausanias ait vu cette poutre. Il pourroit donc bien y avoir une méprise dans l'article *Enchantement* , page 189 , *Questions sur l'Encyclopédie*.

dans la ville & Nestor sur le rivage, est une sottise. Un seul vaisseau, quand il s'agit d'une flotte de 1000 ou 1200 vaisseaux, est une sottise. Enfin, des gens qui chargent tranquillement & mal-à-propos des provisions sur un âne, quoique ce soit une bonne précaution, n'en est pas moins une sottise en peinture. Voilà ce qu'on diroit à un peintre moderne; & je ne vois pas trop ce qu'il auroit de bon à répondre, sinon une meilleure composition, sans laquelle on ne pourroit le *regarder comme historien*.

Ainsi qu'au poëte, il est permis au peintre & au sculpteur de supposer, de créer, de choisir des incidents sur lesquels l'histoire ne prononce pas. Aller au-delà, c'est ouvrir la porte au caprice, à la licence, à l'invraisemblance, aux contradictions, aux absurdités. Bien entendu aussi qu'autant de fois que l'artiste abandonne le thème historique, c'est autant de beautés & d'intérêt qu'il s'engage à mettre dans son ouvrage. Mais point d'entorse à l'histoire, & sur-tout au bon sens, s'il vous plaît; & quand ce ne seroit que pour notre honneur, ne préconisons jamais des sottises.

Malheureusement Pausanias a détaillé le trône d'Amyclée, celui du Jupiter Olympien (je ne parle pas de la statue sublime, car *c'est Jupiter, & non pas son marche-pied, qu'il faut admirer*), & les tableaux de Polygnote, compositions dont l'idéal prête fureusement à la censure, malgré les efforts de leurs

apologistes pour en interpréter favorablement les défauts. Qui nous assurera que ces ouvrages loués légèrement tout haut, d'après tant d'oui-dire, mais dont le foible aura été senti par quelques esprits attentifs qui seulement en auront trop étendu les conséquences, n'aient pas servi de fondement tacite à l'opinion répandue, que notre affaire est seulement de savoir tenir le porte-crayon, le pinceau, l'ébauchoir & le ciseau? La voilà peut-être, cette source de tant de préjugés déposés dans des écrits ignoramment éloquents, & dont ceux d'entre nous qui n'osent ni réfléchir ni parler, sont encore les victimes, eux & leurs ouvrages. La pusillanimité détruit la hardiesse de penser, & accoutume aux idées médiocres; & la conséquence nécessaire de cet état est de se taire par honte, par crainte & par foiblesse.

Si l'idéal du groupe de Laocoon manque de justesse; si dans cet *ouvrage préférable*, dit Plinè, à *tout ce qui a été fait en peinture & en sculpture*, les convenances du sujet ne sont pas observées; si le fameux Moïse de Michel-Ange peche aussi de ce côté, à combien plus forte raison nos artistes seront-ils accusés de ne savoir pas penser! Oui; mais voyez l'Apollon & tant d'autres beaux ouvrages d'artistes qui sans doute ont pensé; voyez ceux de Puget, ceux du Poussin, &c. vous trouverez que des peintres, que des sculpteurs, peuvent joindre au génie la

justesse dans les pensées : ces dons de la nature sont quelquefois étouffés par la tyrannie dogmatique ; il faut avoir le courage d'en secouer le joug.

M. le duc d'Antin , surintendant des bâtimens du roi , ordonnoit un jour à Bouchardon d'ôter un muscle qu'il trouvoit de trop dans un modele de ce savant artiste (le duc d'Antin étoit fort gras) ; Bouchardon lui répondit sensément : » Mais , monsei-
 » gneur , si je l'ôte , il faudra que j'aie la peine de le
 » remettre , car ce muscle est nécessaire à l'action
 » de cette figure ; il est dans la nature , & je l'ai étu-
 » diée » : réponse qu'aucun artiste habile n'a jamais eu occasion de faire à M. le marquis de Marigny (a).

(a) Quand je travaillois au grand modele de la statue de Pétersbourg , M. de Betzky vint un jour dans mon atelier pour me dire : » Ne pensez qu'à exécuter votre modele , & moi je
 » m'occuperai à faire l'armature pour soutenir le cheval sur
 » les pieds de derriere ». Cette proposition me parut si singuliere , que je répondis : » Monsieur est donc forgeron ; car c'est
 » un habile forgeron qu'il me faut à présent , puisque l'arma-
 » ture fut conçue avec le sujet , quand je reçus à Paris les or-
 » dres de Sa Majesté Impériale , & que vous le savez bien ». Nous avions dans l'atelier , & sous les yeux , un petit modele en fer de cette armature : je l'y avois placé pour tranquilliser ceux qui paroissent craindre que le bronze ne se soutint pas. M. de Betzky fut mécontent de ma réponse , à laquelle j'ajoutai : » As-
 » surez-vous , monsieur , que votre proposition ne peut être
 » écoutée que par des artistes assez bas pour s'y soumettre ;
 » que chacun doit faire son métier , qu'il ne faut ravir à per-

Quel artiste n'a pas été plus ou moins la victime de vexations qui enfin l'ont rebuté, qui lui ont fait abandonner ou gâter un ouvrage ? Il faut manquer de pain, d'honneur ou de talent, pour se soumettre deux fois à ces tyrans du génie. L'artiste, direz-vous, n'aura pas bien entendu ce que l'amateur lui prescrivait. Dites plutôt que, si un mal-adroît touche un instrument, il n'en tirera que des sons faux, & que souvent il le défaccordera. Mais vous ne ferez pas tel tableau, telle statue. Eh ! vous en ferez d'autres.

Et ma réputation, direz-vous, què deviendra-t-elle ? Les protecteurs & leurs satellites la détruiront. — Ces gens-là, quelques singeries qu'ils aient employées, n'ont jamais su faire ni détruire de réputation en aucun genre, à qui mérita d'en avoir une. — Mais le

» sonne ce qui lui appartient ; & qu'à Paris, M. le directeur
» général ne vient pas dans nos ateliers s'exposer à nous dire ,
» *Je vous ferai ceci, je vous ferai cela*, parcequ'il sait bien
» que c'est notre affaire & non la sienne ». M. de Betzky fut
encore plus mécontent, & sortit aussitôt sans répliquer. M. le
comte Carhuri étoit présent.

Je rapporte ce petit incident, parcequ'on écrivit à Paris que j'avois insulté M. de Betzky, & que quelques personnes y prirent l'*insulté* pour l'*insultant*. Le fait avoit été si bien défiguré, qu'il ne venoit pas à l'esprit qu'on avoit supposé l'artiste assez imbécille pour projeter un bronze colossal, sans penser aux moyens de l'assurer dans la situation qu'il lui donnoit ; & que, la petite armature n'eût-elle pas été déjà faite, on insultoit un homme qui ne s'étoit pas mis dans le cas de l'être.

découragement , le dégoût , peut-être l'entier abandon du travail ! — Hé bien , courez donc attendre les gens aux barrières. Levez-vous matin pour aller saluer profondément des valets. Introduit chez leur maître , montrez-lui en tremblant des productions qu'il regardera peut-être d'un œil de dédain. S'il vous loue , foyez comblé de son éloge imbécille , applaudissez à sa critique ridicule ; car vous attendez qu'il parle au ministre , ou qu'il vous y présente. Supposons que vous obteniez cette faveur , & qu'elle vous soit avantageuse , votre ame sera dégradée ; & si vous ne devenez pas un artiste médiocre , vous serez à coup sûr un homme rampant.

Passons à une autre production de Polygnote , puisque M. le comte de Caylus en parle aussi : le tableau représentoit la descente d'Ulysse aux enfers.

On fait qu'Ulysse , arrivé chez les Cimmériens , fit une fosse , y répandit les effusions , égorgea les victimes du sacrifice , évoqua les ombres , & particulièrement celle de Tirésias ; qu'elles arriverent en foule du fond de l'Erebe , mais qu'Ulysse *ne descendit pas* dans la demeure de Pluton : c'est en abrégé l'histoire de cette fable poétique. Nous allons voir jusqu'à quel point le tableau s'y rapporte , & s'il prouve mieux que l'autre , que son auteur doit être regardé *comme historien*.

Feu M. le Lorrain , peintre à talent , a gravé ce tableau ainsi que le précédent ; il a mis de l'esprit

dans la touche, du goût dans les figures, & de l'intelligence dans la composition; c'est-à-dire, autant qu'on en peut mettre quand on n'est pas libre. Forcé de suivre le texte traduit de Pausanias, il n'a pu se garantir de plusieurs fautes qu'il n'eût point faites assurément s'il eût composé sous une dictée plus raisonnable. L'objet de cette opération étoit de faire trouver les deux compositions de Polygnote le moins mal possible.

Feu M. le comte de Caylus ne laissoit guere à un artiste qu'il conduisoit & qu'il aimoit, la dangereuse liberté de s'égarer dans les sentiers ardu & périlleux du génie. Nous pouvons donc regarder comme de lui les sujets qui se trouvent dans le 27^e tome de l'histoire de l'académie : nous étant arrêtés fort longtemps au premier, nous passerons rapidement sur celui-ci.

J'en regarde la composition, & je demande : Sont-ce les champs élysées? Je n'en fais rien, puisque j'y vois des coupables qui souffrent les peines des damnés. Est-ce donc l'affreux Tartare? Je n'en fais rien, puisque j'y vois les ames heureuses qui goûtent les douceurs de l'autre vie. Quel qu'il soit, c'est le séjour des ombres : chacune y fait son office ; les Danaïdes, Tantale, Sisyphé, &c. C'est l'enfer en un mot; l'Achéron & la barque du ténébreux nocher n'en laissent aucun doute. Et tout au beau milieu des enfers on voit une petite fosse creusée pour faire

sortir du ténébreux séjour les ombres que le prudent Ulysse évoque de toutes ses forces , quoiqu'il y ait quatre-vingt de ces gens-là de côté & d'autre autour de lui dans le tableau. Il est vrai que cette compagnie n'a point du tout l'air de penser à Ulysse , qui de son côté le lui rend bien. Y a-t-il un autre enfer *au-dessous* de celui où se fait l'évocation ? ou bien l'artiste a-t-il eu raison d'y placer Ulysse , puisqu'il étoit de foi qu'il n'y descendit pas ?

Le beau sujet pour une tête poétique ! Quels efforts ! quels ressorts ! quelle magie de couleurs , de lumière & d'ombre ! quelles machines un Rubens eût fait jouer ! C'est lui qui eût évoqué les ombres & tous leurs prestiges ; il nous eût menés aux enfers (a).

(a) C'est en Flandre , à Anvers sur-tout , qu'il faut voir ce peintre dans les compositions à grands ressorts. Je ne parle pas de ses différents ouvrages que j'ai vus : je me borne à dire ici que sa fameuse descente de croix est un des plus effrayants tableaux que je connoisse , & peut-être celui qui , en me présentant ce que l'art a de plus expressif , m'a le plus fait horreur. L'idée d'un corps divin n'avoit pas pénétré l'artiste : son Christ mort est un vil supplicié qu'on détache du gibet ; si on ne voyoit pas la croix , on penseroit que c'est même de la roue. Chaque fois que je verrois ce tableau , je croirois être à la Greve , quand on en ôte un malfaiteur après l'exécution.

Est-ce ou n'est-ce pas l'éloge de Rubens que je fais ? Je n'en fais rien : je peins l'effet que son tableau fit sur moi , quand je le vis à Anvers ; & si , en ne le voyant plus , les traces en sont en quelque sorte affoiblies , elles ont cependant assez de force

Quand on a vu notre décoration de Castor & Pol-
lux, quand on a vu celle d'Enée aux enfers par Ser-
vandoni, on vient bâiller à la description glacée du
froid tableau de Polygnote.

Je ne m'y arrête plus que pour dire un mot de
l'ombre de Phedre, qui est là suspendue à une chaîne
qu'elle tient des deux mains. *Cette disposition pré-
sentée avec moins d'horreur sa funeste mort*, dit l'au-
teur du mémoire. *Un tel ménagement*, ajoute M. de
Caylus, *me surprend de la part d'un artiste si ancien.*
L'enfance de l'art n'a pas ordinairement le sentiment
si délicat. Polygnote étoit contemporain de Sophocle;

encore pour me faire à-peu-près la même impression. Recon-
noissons dans d'autres grands artistes, soit grecs, soit moder-
nes, la sublimité simple; mais nous ne pouvons nous soustraire
à l'empire que l'art du peintre belge exerce sur notre ame.

J'honore un écrivain dont l'ouvrage, en cinq volumes, a
été imprimé à la Haye. Que son sujet l'ait plus ou moins en-
gagé à parler de la peinture, c'est ce qu'il ne nous importe
pas ici de savoir. Mais c'est particulièrement à Rubens à répon-
dre à la petite phrase que voici: » La nature n'a pas besoin de
» grandes *masses* de lumière & d'ombre pour produire des
» beautés pittoresques; & si le peintre les trouve nécessaires,
» c'est comme une aide à la faiblesse de son art ». (Tome 3 ,
page 452.) Alexandre étoit plus excusable dans l'atelier d'A-
pelles : c'étoit chez son peintre, & les tableaux devoient être à
lui. Encore lui disoit-on : *Votre Majesté fait rire mes petits*
broyeurs de couleurs Mais c'est à Rubens à ré-
pondre.

le siècle de Sophocle n'étoit pas celui de l'enfance du *sentiment*, du goût, du raisonnement, des bienféances. Mais nous allons voir qu'un peintre n'avoit pas besoin de recourir à tant de causes pour représenter Phedre suspendue ; & M. de Caylus oublioit que ce qu'il donne pour un *ménagement* de la part du peintre, étoit un usage des anciens. Ils avoient imaginé *l'oscillation* pour représenter les suicides, parcequ'ils croyoient que l'ame de ces gens-là n'étoit jamais en repos dans les enfers : *Alia panduntur inanes suspensa ad ventos*. Ainsi Polygnote, *délicat* ou non, a peint une *oscillation* ; ce qui n'indique pas le genre de mort. Phedre se pendit : si elle se fût empoisonnée, noyée, ou poignardée, l'artiste eût représenté son ombre également suspendue & oscillante ; ce qui ne supposeroit ni un *sentiment si délicat*, ni aucun *ménagement* de sa part. La religion des Grecs, ou leurs loix, refusoient la sépulture aux suicides. On avoit la superstition de les représenter par de petites figures suspendues à des cordes, & de les balancer en l'air. On croyoit qu'après cette cérémonie l'ame passoit le Styx, & les funérailles étoient censées faites. Il y a donc plus lieu d'être surpris des fautes de jugement que des *ménagements* qui sont dans le tableau de Polygnote.

Voilà ce qu'il m'a paru nécessaire d'observer & de dire, parceque, d'un côté, je n'ai encore vu personne qui osât blâmer ce que je viens de reprendre, & que,

d'un autre, je l'ai entendu louer jusqu'au délire par des hommes qui, du même pas, vont prêchant ces travers aux artistes & à d'autres. Je ne finirai pas cependant sans rapporter le commencement du mémoire dont on a vu quelques traits : l'art & les artistes y sont trop intéressés pour le passer sous silence. Je rapporte sans rien décider.

» M. le comte de Caylus, qui joint au goût des
» lettres une étude profonde des arts, ne permet
» de parler de peinture qu'à ceux qui en ont étudié
» les principes. Pour traiter un sujet il ne suffit pas
» de savoir écrire ; il faut connoître à fond sa ma-
» tière : l'ignorance se trahit au milieu des graces
» du style.

» Comme la peinture est faite pour les yeux, il
» semble qu'il ne faille que des yeux pour en déci-
» der souverainement. La poésie, dont le caractère
» est naturellement dominant, fière de ce droit d'aî-
» nesse qu'elle s'attribue, peut-être à juste titre,
» sur tous les arts, prétend les juger sans les en-
» tendre : elle ne daigne plus s'instruire, & ne re-
» tient que le droit d'en parler. Les premiers poètes
» avoient mérité leur réputation, autant par l'éten-
» due de leurs connoissances, que par le brillant
» de leur imagination. Les modernes, satisfaits des
» dons de la nature, ne prennent aucun soin de
» nourrir leurs talents par le savoir & par la ré-
» flexion ; ils regardent la peinture comme une de

» leurs dépendances ; ils s'élevent fort au-dessus des
» artistes , & s'arrogent sur l'art le même droit que
» sur ceux qui le pratiquent. De là naissent ces com-
» paraïsons , ces allusions , ces descriptions expo-
» sées en termes magnifiques , mais contredites par
» les lumieres & le bon sens des artistes ».

On voit bien que je copie ce passage , afin de le mettre sous les yeux des artistes qui n'auroient pas actuellement les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres , & pour leur faire connoître à fond la marche adroite , mais pas fort droite , de ceux qui font les petits dragons dès qu'ils voient l'écrit d'un particulier , & qui observent un profond silence sur une opinion déposée & consacrée dans les *Mémoires* de l'académie , quoiqu'il y ait à travers cette opinion des coups d'escourgée appliqués sur eux à bras raccourcis. Ces messieurs ne feront jamais artistes ; ils n'ont donc presque rien à ménager de ce côté-là. Mais comme ils n'ont pas autant d'indifférence pour l'académie des belles-lettres , ils se gardent bien de s'y frotter.

Mais je n'ai pas vu les ouvrages de Polygnote ; comment puis-je les connoître & en juger ? Sans m'amuser à répondre encore à cette question si souvent répétée , & dont la foiblesse a été si aisément démontrée , voici ce que j'ai à dire à ceux qui ne se lassent point de la reproduire : Soyez contents ; je vous présente un homme qui a pu voir ces ouvrages ,

& qui va vous dire nettement & en peu de mots ce qu'on en doit penser. S'il ne les a pas vus, il fonde au moins son jugement sur la réputation universelle qu'avoit de son temps, & chez les vrais connoisseurs, le mérite de Polygnote; ce qui donne une grande force à son argument.

» On dit que les premiers peintres célèbres, dont
 » les ouvrages ne sont pas seulement recommanda-
 » bles pour leur ancienneté, sont Polygnote &
 » Aglaophon, dont la couleur foible a encore des
 » partisans. Quoique les productions de ces artistes
 » ne fussent que grossières, & comme les indices
 » prochains d'un art futur, ces gens-là les préférèrent
 » aux grands maîtres qui ont paru depuis; mais c'est
 » seulement pour briguer, selon moi, le titre de
 » connoisseurs » (a).

Si on croyoit qu'il ne s'agit dans ce passage que de la préférence de quelques amateurs pour le coloris sévère de cet ancien maître sur celui des maîtres plus modernes, je crois qu'on se tromperoit. La proposition de Quintilien est plus universelle, & la ques-

(a) Primi, quorum quidem opera non vetustatis modò gratiâ visenda sint, clari pictores fuisse dicuntur Polygnotus atque Aglaophon, quorum simplex color tam suū studiosos adhuc habet, ut illa propè rudia, ac velut futuræ mox artis primordia, maximis qui post eos exstiterunt auctoribus præferantur, proprio quodam intelligendi (ut mea fert opinio) ambitu. *Quint. lib. 12, cap. 10.*

tion du *coloris* n'y est que particuliere. Quintilien fait la généalogie de l'art en commençant par Polygnote ; & , par gradation , il va jusqu'aux plus grands artistes. S'il a marqué en quoi celui-ci & celui-là péchoient ou excelloient , c'est qu'il vouloit indiquer par quels moyens l'art s'est perfectionné , & que cette comparaïson lui servoit à démontrer , de la même maniere , les progrès de l'éloquence.

» Jusqu'à Polygnote , dit M. de Jaucourt , les
 » peintres ne s'étoient servis que d'une seule cou-
 » leur ; ce qui faisoit donner , à leurs ouvrages le
 » nom peu avantageux de *μονοχρώματος* ou *μονοχρόον* ,
 » que Quintilien nous rend par les mots de *simplex*
 » *color*. Polygnote employa quatre couleurs
 » Pline nous apprend que Polygnote & Mycon fu-
 » rent les premiers qui firent usage de l'ochre jaune ».
 (Encycl. tome 12 , page 263.)

On pourroit ajouter , d'après Pausanias , que Polygnote employoit aussi le pourpre , puisque dans le tableau du sac de Troie il fit Hélénius vêtu de pourpre. Ainsi Quintilien auroit contre lui l'autorité de Pline , celle de Pausanias & celle de M. de Jaucourt : car c'est aux ouvrages mêmes de Polygnote que cet orateur donne le nom peu avantageux de *simplex color*. Si pourtant , par ces deux mots , Quintilien entendoit un *coloris foible* ou peu varié , il n'auroit plus contre lui que l'autorité de M. de Jaucourt , laquelle peut-être ne seroit pas suffisante.

Tome II.

Quoi qu'il en soit des quatre couleurs, si, comme le dit Pline, depuis Polygnote jusqu'à Apelles inclusivement, on n'en employa pas davantage, on étoit donc bien peu avancé dans le coloris. Il en résulteroit aussi que nous répétons bien légèrement les éloges que les anciens en ont faits, sans qu'ils se doutassent que le vrai coloris paroîtroit un jour dans quelques parties de l'Italie & dans les Pays-Bas.

Il est à croire que M. Mengs n'avoit pas lu Pausanias; car il paroît ignorer que Polygnote fit au moins deux compositions qui contenoient beaucoup d'objets. Je suis loin de faire un crime à l'artiste moderne de son plus ou moins de lecture: il étoit peintre, & peignoit bien. Mais puisqu'il écrivoit aussi, il ne devoit pas dire: » Les tableaux les plus célèbres de Polygnote étoient composés d'un très petit nombre de figures, & ses compositions ne contenoient pas beaucoup d'objets ». Voyez Trad. des œuvres de M. le ch. Ant. Raph. Mengs, page 210, Amsterdam, 1781.

QUELQUES IDÉES :

S U R

LE BEAU DANS L'ART,

OCCASIONNÉES

PAR UN PASSAGE DE PLINE.

PLINE, comme on fait, dit que pour faire aux Agrigentins un tableau qu'ils devoient consacrer dans un temple, Zeuxis examina leurs filles nues, & qu'il en choisit cinq pour peindre d'après elles ce que chacune avoit de plus beau. Ce trait doit naturellement suggérer quelques idées à l'artiste ; aussi n'ai-je pas manqué, bonnes ou mauvaises, de jeter sur mon papier celles qui me sont venues. Mais ce que deux ou trois lignes m'ont fait dire s'étant trop accru pour une note, j'ai dû en enlever ce qui ne se rapporte pas absolument à Pline, & lui donner place avec d'autres articles que j'ai cru devoir conserver.

Bacon dit quelque part (a) : » L'idée du peintre » qui, pour représenter Vénus, déroba ses traits à

(a) Voyez *Analyse de la philosophie du chancelier Bacon* ;
tome I, chap. 41.

» plusieurs modeles , ne devoit faire qu'une beauté
 » de fantaisie fort imparfaite , parcequ'elle n'imi-
 » toit pas le désordre gracieux & l'imperfection mê-
 » me de la nature ». Cependant le même Bacon , en
 parlant des langues , dit , chap. 10 : » Semblable à la
 » Vénus d'Apelles , composée de plusieurs modeles
 » de beauté , elle caractériseroit mieux les passions ,
 » peindroit tous les objets , auroit tout à-la-fois plus
 » d'énergie & d'harmonie , & seroit , par excellence ,
 » le langage de la nature ». Sans connoître l'art , on
 y prend des comparaisons ; & comme on n'a pas d'i-
 dées nettes , de principes fixes , on tombe , quelque
 génie que l'on ait , dans les contradictions. Bayle ,
 article *Zeuxis* , dit : » Au fond , il n'avoit besoin que
 » de son imagination pour faire une beauté ache-
 » vée ; car il est certain que nos idées vont plus loin
 » que la nature ».

C'est sur l'autorité de Cicéron que Bayle se fonde
 ici ; mais une erreur appuyée sur un texte mal en-
 tendu , n'en est que plus fragile. Après avoir établi
 que le beau en tout genre est fort au-dessous de la
 beauté primitive & originale , qui ne peut tomber
 sous aucun sens , & qui n'est visible qu'aux yeux
 de l'esprit , l'orateur ajoute en parlant de Phidias :
 » Certainement il n'avoit pas un modele semblable
 » qu'il copiât exactement , lorsqu'il faisoit son Ju-
 » piter ou sa Minerve : mais il avoit dans l'esprit un
 » certain modele d'un beau exquis , qu'il considé-

» roit , sur lequel il tenoit les yeux attachés , &
 » qui dirigeoit son art & sa main » (a).

Veut-on que , selon la traduction de M. l'abbé Colin , Cicéron ait dit que *Phidias n'avoit pas devant les yeux un modele matériel* ? Ce feroit lui faire dire que l'artiste ne travailloit que de pratique , qu'il ne faisoit point ses études d'après le naturel , & qu'il étoit par conséquent un statuaire maniéré : mais je crois que Bayle est seul reprehensible , & que , pour cette fois , Cicéron a parlé de l'art comme on en parloit à Rome ; attendu que là , comme ici , ce devoit être un lieu commun , & que chaque amateur disoit que , pour représenter un héros , un dieu , l'artiste doit agrandir , anoblir l'individu qui lui sert de modele.

Cicéron ne dit pas exclusivement , » Il n'avoit besoin que de son imagination » : mais , si je ne me trompe , voici le sens de ses paroles : » Phidias ne s'en tenoit pas au modele d'après lequel il étudioit , & ne croyoit pas qu'il lui suffît pour donner à son ouvrage la ressemblance d'une divinité , mais , &c. » ; ce qui est fort différent , puisque

(a) Nec verò ille artifex , cùm fecerat Jovis formam aut Minervæ , contemplantur aliquem è quo similitudinem duceret : sed ipsius in mente infidebat species pulchritudinis eximæ quædam , quam intuens , in eaque defixus , ad illius similitudinem artem & manum dirigebat. (*Orator.* n^o , 2.)

l'un exclut le *modele matériel*, & que l'autre le suppose.

Ainsi voilà comment Bacon, génie du premier ordre, & Bayle, littérateur de la plus vaste érudition & d'un esprit étonnant, raisonnent quand ils parlent un peu trop de la pratique & des moyens d'un art qu'ils ne connoissoient pas : exemple qui devoit réfréner les décisions de tant de gens de mérite, qui parlent aussi mal de la peinture & de la sculpture avec infiniment moins d'esprit, de savoir & de génie, que ces deux hommes illustres. Ce qui produit tant d'équivoques & de méprises dans nos jugemens, c'est que nous adaptons les objets à nos idées, au lieu de former nos idées sur les objets mêmes. La première méthode est prompte & convient à notre impatience; l'autre est lente & trop laborieuse pour notre paresse.

Après Cicéron, Sénèque le rhéteur produisit, à sa manière, la même idée : Philostrate lui donne encore une autre forme. Voici ce qu'il dit en parlant de la statue de Jupiter & de celle de Minerve :
» C'est l'imagination qui a fait cela ; & l'imagination est un bien plus grand maître que l'imitation :
» celle-ci copie ce qu'elle voit , & l'autre représente
» au naturel même ce qu'elle n'a jamais vu. La surprise & la terreur sont souvent la cause que l'imitation manque son but ; & il n'y a rien qui le
» fasse manquer à l'imagination, qui, sans se trou-

» bler , confidere ce qu'elle s'est représenté. Il faut
» que celui qui se figure l'image de Jupiter , le voie
» avec l'enthousiasme de Phidias , comme si ce dieu
» étoit présent , accompagné du ciel , des heures
» & des astres ». (*Vie d'Apollonius de Tyane*, l. 4.)

J'ignore comment la surprise & la terreur sont cause que l'imitation manque son but : j'aurois cru que c'étoit la froideur. De plus , Philostrate ne distingue pas la pensée d'un ouvrage d'avec son exécution : il ne paroît pas se douter que l'artiste copie le naturel qu'il a su choisir , sans préjudicier à l'idée qu'il a de son sujet. L'Apollon est fait d'après le naturel , & le statuaire n'en a pas moins senti la divinité du dieu : je crois qu'en se figurant l'image d'Apollon , il le voyoit avec l'enthousiasme de Phidias.

Comment Bayle ne s'est-il pas souvenu que l'imagination ne fait autre chose que modifier des idées & des formes sur le modele de celles que nous avons reçues des objets ; que c'est ainsi que se produit le beau qu'on appelle *idéal* , & que je crois être le beau composé ou de *réunion* ; parceque , les parties qui le constituent étant éparfes dans les différents objets de la nature , l'ensemble que notre imagination en compose n'est que leur assemblage & leur résultat ? Ainsi le peintre & le sculpteur , quelque imagination qu'ils aient , ne peuvent qu'imiter la nature. *Il est donc certain que nos idées* , produisissent-

elles des monstres , ne vont pas *plus loin que la nature*. Cette observation , qui sert de réponse à Bayle , en sert aussi à l'idée fautive de Bacon. Sa méprise a peut-être séduit M. Burke , & peut avoir été la base de quelques endroits de ses *Recherches philosophiques sur l'origine des idées que nous avons du beau & du sublime* : très bon ouvrage à plusieurs égards. Mais ces habiles modernes avoient , comme on l'a vu , des exemples dangereux chez les anciens.

Un fort habile peintre , qui n'est pas françois , ne paroît pas non plus être de cet avis. Je voudrois pouvoir adopter sa définition du *style sublime* dans l'art ; mais du moins je crois devoir la rapporter : » L'artifice de ce style consiste , *dit-il* , à savoir former une unité , en joignant dans un même objet » les idées du possible & de l'impossible » (*a*). Il applique cette définition au Jupiter & à la Minerve de Phidias , ainsi qu'à l'Apollon du Belvedere. Pour le Jupiter & la Minerve , je ne les ai pas vus ; mais je n'ai rien apperçu d'impossible dans l'Apollon , qui me paroît au contraire la *réunion* des parties constituant , analogues & naturelles , aussi convenable-

(*a*) El artificio de este stilo consiste en saber formar una unidad de ideas de lo posible e imposible junto en un mismo objecto. (*Carta de D. Antonio Rafael Mengs. Madrid , 1776.*) Cet ouvrage , de 74 pages , termine le sixieme tome d'un *Voyage d'Espagne* , écrit en espagnol.

ment choisies , que supérieurement rendues par l'artiste.

Ce n'est pas , comme l'observe M. Burke , dans les productions des arts seulement que nous devons chercher les regles & l'étendue de l'art ; c'est le *nul-lam artem in se versari* de Cicéron ; c'est ce beau exquis dont Phidias avoit l'idée , & sur lequel il tenoit les yeux attachés , lorsqu'il faisoit son *Jupiter* & sa *Minerve* ; c'est la pensée de Platon , quand il dit qu'un peintre qui voudroit représenter la beauté seulement d'après la plus belle femme qu'il connût , n'auroit produit cependant que la copie d'une image , d'une partie de la beauté , & non pas une imitation de la vraie beauté ; c'est la pensée d'Aristote , quand il dit que les bons peintres , en donnant aux objets leurs véritables formes , les font cependant plus beaux , parcequ'ils forment plutôt leurs caractères d'après le beau de la nature universelle , que d'après un seul individu. Il est étonnant que Bacon , ce génie si singulier , n'ait rien apperçu de tout cela : il est plus étonnant encore qu'il ait eu une opinion contraire , & aussi diamétralement opposée au but de l'art : il ne l'est pas autant qu'il ait trouvé des approbateurs.

Mais prenons garde que , voulant donner de l'extension à nos recherches , nous ne perdions de vue le point où se trouvent rassemblés les principes du vrai beau. Les monuments qui nous restent de

la belle sculpture grecque , ayant été faits , sans contredit , d'après la plus belle espece humaine , sont seuls capables de former ou de rectifier notre goût , & de nous conduire sûrement au meilleur choix des objets naturels , comme je l'ai dit plus haut.

Ces monuments précieux nous apprendront que , le beau individuel étant fort rare , sur-tout dans nos climats occidentaux , des hommes savants dans cette partie sont enfin parvenus , sous le plus beau ciel , & par les combinaisons de plusieurs siècles , à fixer l'idée du beau. Ajoutez à la nature du climat la forme du gouvernement , l'éducation & physique & morale ; tout aura concouru nécessairement à produire notre plus belle espece. Que le beau , dont les statuaires grecs nous ont transmis le modele , soit un beau individuel , un beau collectif , un beau *de réunion* , il sera toujours pour ceux que de vaines recherches n'empêcheront pas de l'appercevoir & de le sentir , le beau par excellence.

Sur ce pied-là , me dira-t-on , le beau ne sera donc nulle part que dans la Grece ? Pardonnez-moi ; mais ailleurs il est plus rare , & la force de l'habitude a tant de pouvoir sur nos organes , qu'elle les dispose à goûter & à imiter difficilement ce que nous voyons peu. Comme certains pays , quoique situés sous les mêmes paralleles , peuvent beaucoup varier entre eux par la température de l'air , ils peuvent aussi varier dans la beauté de leurs productions. C'est dans

ce fens que la Grece a produit la plus belle espece humaine ; mais les ardeurs brûlantes de la zone torride , & les glaces du cercle polaire , ne produisent pas la beauté. Il y a , dans la partie du nord que j'habite actuellement , des têtes qui auroient servi de modele à Phidias pour celle de sa belle Minerve ; & le goût du statuaire , que des minois lubriques ou chiffonnés n'avoient pas dépravé , les lui auroit fait regarder comme il voyoit les belles têtes grecques ; mais ces têtes n'y sont pas communes.

Qu'il y ait des hommes dont les recherches ne s'étendent guere au-delà de ce qui les environne , tous les pays en produisent ; mais il y en a quelques uns qui cherchent le beau , le bon & le vrai , ailleurs que dans leurs foyers. Ne disons donc pas comme M. le comte Algarotti , sur-tout quand nous parlerons de la peinture & des peintres : » Egli e una as-
 » fai comune opinione tra i Francesi , che sotto il
 » felice loro cielo sia nata e cresciuta ogni cosa bel-
 » la , e quasi che stimino perduta opera e vana il cer-
 » care più là » (a) : parceque nous ferions gratuitement une imputation injuste aux artistes françois.

Si M. Algarotti a voulu parler du peu de goût qu'il auroit pu supposer aux François en général pour les voyages , il devoit en chercher la cause ailleurs que dans l'opinion qu'il leur prête , d'imaginer *que tout*

(a) *Saggio sopra l'academia di Francia.*

ce qu'il y a de beau, naît & croît sous leur ciel heureux. Combien de nations plus voyageuses, que la françoise, & qui en cela ont bien raison, se croient, chacune en son particulier, les premières nations du globe ! Eh ! tout peuple ne croit-il pas son pays plus beau que les autres ? Voilà un bel homme, dit-on dans les Alpes, c'est dommage qu'il n'ait pas un goître. Les députés Kamtchadals, qui vinrent à Pétersbourg il y a quelques années, disoient : » L'im-
» pératrice n'y pense pas de vivre dans un pays où
» l'on étouffe de chaud ; elle devrait venir habiter
» notre beau climat ». M. Algarotti devoit savoir que beaucoup de François voyagent avec fruit, & sur-tout il ne devoit pas placer son reproche dans un écrit où il traite des études que nos peintres & nos statuaires vont faire avec empressement en Italie, Revenons aux principes du beau dans la sculpture grecque.

Avec ces principes, on est un peu scandalisé quand on lit dans l'ouvrage de M. Burke (sections 4, 6 & 9, de la troisième partie), *que la proportion, la convenance & la perfection ne sont point la cause de la beauté dans l'espece humaine.* Comment un très habile homme & de beaucoup d'esprit n'a-t-il pas apperçu que des raisons qu'il donne il ne résulte tout au plus que le joli, l'agréable ? C'est peut-être parcequ'il n'est ni peintre ni sculpteur. S'il eût fait des statues sur les principes du beau qu'il veut établir, il

eût bientôt senti, même avec moins d'esprit qu'il n'en a, que les grands artistes grecs ont pensé, autant qu'il soit possible, à ce qui constitue la beauté dans l'espece humaine; il eût cessé de les contredire, & les eût étudiés. Je n'en dirois pas autant d'un homme dont le goût ne seroit que national, ou qui l'auroit dépravé; mais, sans pratiquer l'art, si M. Burke eût observé les belles statues grecques, s'il les eût examinées en connoisseur instruit, il auroit senti que le vrai beau, le beau absolu, consiste dans *la proportion, la convenance & la perfection*. Au reste, en voulant définir le beau, M. Burke a très bien dit ce que c'est que le joli, dont le beau chimérique est tout voisin.

L'artiste qui passe sa vie à étudier tous les objets de son art, ne doit pas être surpris de trouver à chaque instant des hommes qui, occupés d'autres soins, n'entendent pas bien sa langue; mais que ces mêmes hommes prétendent lui en enseigner le rudiment, c'est ce qu'il a quelque droit de ne pas écouter. Laissez à l'artiste la connoissance du beau dans l'espece humaine, c'est particulièrement son affaire; & si vous voulez l'aider dans ses ouvrages, apprenez comme lui à connoître ce beau.

M. Burke a beaucoup parlé du sublime. Je n'en dirai que deux mots, & sans examiner » si la vue » d'un mur nud, d'une grande hauteur & d'une longueur considérable, est sans doute sublime », ou

si cette vue porte l'ame à la stupidité, je remarquerai qu'un architecte habile & digne de beaucoup d'éloges a copié cet endroit de l'ouvrage de M. Burke; qu'il y a cru, & qu'il a pensé, en 1764, que chacun pourroit y croire. Le livre anglois fut traduit en 1765, par M. l'abbé D. F. C'est cette traduction que je lis, & où je ne trouve rien de remarquable que le sublime d'un grand mur nud. Mais deux hommes de mérite peuvent se rencontrer dans un même sujet.

M. Burke définit le *sublime* dans les objets matériels, *tout ce qui imprime de la terreur*. Ne résulteroit-il pas de cette définition trop vague, que le gibet, qu'un roué, seroient sublimes? que les fantômes, les apparitions quelconques, seroient sublimes? que le voleur qui appuie au coin d'un bois le pistolet sur la poitrine du passant, fournira un objet sublime? que les fouris & les araignées seroient sublimes pour ceux à qui elles *impriment de la terreur*? Cependant, comme il y a des hommes qui, sans être stupides, envisagent froidement les dangers; qu'il y en a qui n'ont peur ni des revenants, ni des fouris, ni des araignées; il en résulte que la définition n'est rien moins qu'exacte. Le vrai sublime est essentiel; il est réel, absolu, & n'est relatif que dans des cas très particuliers. L'océan est sublime; l'habitude, la stupidité, la furdité, la cécité, peuvent seules en diminuer ou en empêcher l'effet sur notre *sensorium*. L'océan fait naître des idées que ne donne jamais un

mur nud , de quelque hauteur & grandeur qu'on le suppose. J'ai éprouvé l'effet d'un grand mur nud ; il est très propre à faire dormir , pour peu qu'on le regarde attentivement.

L'incendie d'une vaste forêt, l'embrasement d'une grande ville , une roche effroyable dont la cime escarpée couvre l'abyme des mers, & que l'onde en fureur paroît à chaque instant faire écrouler dans ses gouffres : les tempêtes , les ouragans , les typhons ; l'éruption d'un volcan jointe au tremblement de terre qui abyme & fait disparaître les villes, sont des horreurs sublimes. Une digue rompue en Frise ou en Zélande est une horreur sublime. Les effets physiques & moraux du tonnerre lancé de la main des rois & des tyrans atroces , impriment la même terreur ; car , ainsi que des vertus , il est des atrocités sublimes. Il ne faut pas , pour qu'une action le soit , qu'elle ait nécessairement une conformité avec la raison , l'ordre & nos devoirs.

L'embarras où se trouvent & où laissent leurs lecteurs la plupart des auteurs qui ont écrit du beau , relativement à l'art , peut venir de plusieurs causes : 1°. de la rareté du vrai beau ; 2°. de n'en avoir cherché l'exemplaire que dans les individus d'un climat ; 3°. de l'impossibilité où sont ordinairement les gens de lettres d'étudier la sculpture grecque , & de la comparer avec le naturel qui peut y avoir des rapports ; 4°. & conséquemment de prendre le joli pour

le beau ; ce qui les conduit à croire que le beau n'est que relatif , parceque le joli , variant à l'infini , doit être perpétuellement relatif. Si , au lieu de chercher le beau dans un traité sur le beau , les écrivains consultoient les grands artistes , quand il s'en trouve , ils s'égareroient moins en voulant les instruire. Le goût le moins dépravé par l'éducation , le préjugé , l'habitude , est le plus sûr. Nous faisons comme le cordonnier du tableau d'Apelles , & nous avons raison comme lui : mais si nous allions plus loin que le beau dans l'espèce humaine & dans les objets matériels , nous pourrions aussi mériter la réprimande , *Ne futor ultra crepidam.*

J'ai vu dans les prisonniers turcs , & dans d'autres hommes venus de la Grece , des preuves perpétuelles que l'*Apollon* & l'*Hercule* , par exemple , ne sont rien moins que des figures absolument idéales : à Paris je le croyois. Je fais aussi que dans la Crimée , & au nord de la Grece , on voit communément des femmes dont la tête est semblable à celle de la belle Niobé antique. Les naturels de ce pays , autrefois la Chersonese Taurique , conservent encore les traits que nous admirons dans les belles statues grecques.

Hésiode appelle la Chalcis d'Eubée , *Calligunaica* , c'est-à-dire , abondante en belles femmes. Nymphodore (qu'importe que ce soit celui d'Amphipolis ou celui de Syracuse ? on n'a plus leurs ouvrages) assurait que toutes les femmes naissoient très belles dans
l'isle

l'isle de Ténédos , & surpassoient en beauté les autres Grecques. Demandez-vous comment elles étoient belles ? Je viens de vous le dire ; comme les belles statues , & différemment belles encore que la Vénus de Médicis : selon les individus , il y avoit des variétés ; mais toutes étoient le type de la beauté. Les voyageurs modernes en disent autant des femmes de Catane en Sicile , de celles de Trepani , & de plusieurs autres endroits de la grande Grece , où les profils & la forme générale des têtes sont semblables à celle que nous voyons dans les belles statues grecques. Je puis assurer qu'à Franeker , ville de la province de Frise , j'ai vu presque toutes les femmes belles , surtout dans la jeunesse , & avant qu'elles fussent déformées par l'âge & l'embonpoint (*a*). Mais nos talents ne sont pas cultivés dans ce pays. Les femmes sont belles aussi , dit-on , dans les provinces d'Angleterre , & particulièrement en Ecosse.

Les écrivains spéculatifs qui font leurs observations à l'opéra , dans nos cercles galants , sur tous les préaux où nos dames vont faire assaut de beauté , & qui ne voient que les hommes de nos villes , doivent nécessairement écrire sur le beau comme ils en écrivent. Que ne peut-on dire , sans offenser personne ,

(*a*) Un voyageur anglois disoit en les voyant : » Ce sont de
 » jolis petits cochons de lait quand elles sont jeunes , & de vi-
 » laines truies quand elles sont vieilles ».

qu'un traité sur le beau est presque toujours un cours de galimatias ! Platon , tout Grec & tout savant qu'il étoit , ne vous enseignera pas à le faire autrement ; car son premier *Hippias* dit bien ce qui n'est pas le beau , mais il n'établit rien sur la nature du beau : je n'ai pas vu qu'ailleurs il connût ou parlât du beau relatif à l'art , quoiqu'il eût peint , dit-on , dans sa jeunesse.

Je n'en excepte pas même l'*Essai sur le beau* du P. André , quoique je connoisse le mérite de cet ouvrage & sa réputation. Mais ce que j'y lis sur la peinture , me paroît tantôt si trivial , & tantôt si faux , qu'en estimant d'ailleurs cette production , je dis :
» On veut donc toujours parler d'un art sans y rien
» entendre , & croire que l'érudition suffit pour y
» avoir des connoissances ! »

Après avoir dit librement mon avis ailleurs sur quelques erreurs de M. Winckelmann , je dois avec la même candeur convenir que je n'ai rien lu de mieux sur le beau dans l'art , que ce qu'il en a écrit : il étoit fondé sur l'unique base qui soit solide ; & soit qu'il dût cette vérité à quelques artistes , soit qu'il la tînt de ses observations propres , il a touché le but. J'ai repris cet écrivain où j'ai cru qu'il méritoit de l'être ; ce qui auroit pu s'étendre davantage : mais que font les méprises d'un homme contre la raison qu'il peut avoir d'ailleurs ?

Si je rassemblois ce qu'il y a de bon dans l'*Histoire de l'art* , je le ferois avec la même franchise ; & je

pardonnerois à l'auteur d'avoir avancé, dans la première édition de cet ouvrage, que la France avoit à peine produit deux peintres célèbres. (pag. 29 & 30 de l'original allemand, 1764.)

Un François, Vigneul de Marville, n'admettoit non plus que le Pouffin, le Sueur, & à peine le Brun en faveur de sa fécondité. On ne peut soupçonner Winkelmann d'avoir copié Vigneul de Marville : mais son mépris pour notre école lui a fermé les yeux jusqu'à un excès souvent ridicule. Trop de préjugés, & peut-être trop peu de connoissance des ouvrages de nos artistes, l'empêchoient d'appercevoir combien on en peut compter qui, malgré certaines préventions nationales, peuvent être mis au nombre des peintres célèbres. Mais un François qui ne reconnoît pas la supériorité des grandes écoles italiennes, & qui, avec le courage peu éclairé du marquis d'Argens, s'efforceroit de nous agrandir aux dépens de nos maîtres, auroit un droit à nos remerciements sans doute ; mais nous lui dirions : *Prenez garde ; vous n'êtes pas armé à votre avantage, & vous attaquez des géants cuirassés de maniere qu'ils sont invulnérables.*

Il étoit bien naturel qu'un François qui guindoit notre école sur des échasses, pour la mettre à la hauteur de celles d'Italie, excitât l'animadversion d'un Italien ; aussi M. le comte Algarotti n'y a-t-il pas manqué. Ses deux essais sur la peinture sont, à quelques compliments près faits aux Anglois qui en mé-

ritent , & à de petites imputations faites aux François qui ne les méritent pas absolument , un bon répertoire de lieux communs sur l'art ; c'est l'humeur d'un homme d'esprit. M. Algarotti écrit mieux de la peinture que M. d'Argens , qui croyoit , parcequ'il avoit voulu peindre chez Cazes , & qu'il avoit ressassé de Piles , pouvoir mettre notre école à côté de l'italienne : mais ces deux titres l'ont laissé , comme de raison , juge aveugle & froid compilateur. La plupart de ses paralleles sont un peu risibles , même pour un François ; celui sur-tout de Mignard avec le Corregge. Mais au fond , l'un de ces messieurs est-il beaucoup plus connoisseur que l'autre ? Je ne le crois pas.

Je suis fort éloigné d'avoir de l'humeur contre M. d'Argens , qui m'a placé honorablement dans son livre ; mais ma reconnoissance n'a rien de commun avec la vérité , qu'il faut avoir pour premier objet. Je souhaiterois sincèrement qu'en tête des éloges inspirés par le patriotisme d'un aussi galant homme , on ne pût pas mettre pour épigraphe : *Dulce & decorum est pro patria mori.* (Il est doux , il est beau de mourir pour la patrie.) Mais si son livre est mort , pourquoi donc le ressusciter ? C'est qu'un bon ami des François peut doucement prendre le livre de M. d'Argens , & le faire lire avec précaution à des gens tout disposés à le trouver excellent. Un autre , par une amitié contraire , peut en faire autant de celui de M. Algarotti à des personnes qui ont intérêt d'y

croire , comme à l'oracle de l'art. L'esprit de ces personnes-là ne s'éclairera pas à la vérité , mais leurs préjugés s'augmenteront ; elles auront un peu plus de torts , de travers & d'entêtement qu'elles n'en avoient avant d'avoir lu : & voilà comment certains écrits font certains connoisseurs (a) :

Si ces occupations de mes soirées russes étoient jamais retrouvées dans quelque coin , on y verroit

(a) Un homme qui ne se laissoit point aveugler par des préventions nationales , & qui rendoit justice aux talents dans quelque pays qu'ils eussent pris naissance , c'étoit M. Guglielmi , peintre romain. Il est mort à Saint-Petersbourg en 1773 ; le 2 février , vieux style , & ; suivant nous , le 13 , âgé de 58 ans. Quand j'ai loué , pour la première fois , le talent de cet habile artiste , il étoit vivant , & l'on pourroit croire que je voulois seulement acquitter une lettre trop complimenteuse qu'il m'avoit adressée. J'aurois trop à rougir de ce petit trafic , tout commun qu'il est , & je n'ai écrit que ce que j'ai senti. Aujourd'hui que je regrette M. Guglielmi , je ratifie le bien que j'en ai dit alors , & j'ajoute que l'impartialité de cet Italien étoit peut-être ce qu'il y a de plus rare parmi les juges artistes de son pays. Voici pourquoi il s'élevoit au-dessus des préjugés.

Il étoit éclairé ; il avoit vécu , étudié & voyagé en artiste observateur , en homme sensible ; il possédoit supérieurement la métaphysique & la théorie de son art ; il me trouvoit sans cesse à genoux devant les merveilles de l'Italie : la discorde entre nous eût donc été comme impossible. Notre blâme & notre éloge , de quelque ouvrage que ce fût , étoient presque toujours unanimes ; & lorsqu'il s'y rencontroit quelque diversité ,

qu'un artiste françois détestoit la morgue & la partialité; qu'il étoit fâché que d'honnêtes gens, dans un siècle éclairé, tinssent encore à de petites prédilections nationales, & qu'ils semblaient ignorer que

il en résulteroit une instruction. Si M. Guglielmi me développoit les beautés des productions que je n'ai pas vues, la vérité m'en découvroit également les défauts.

Nos fréquents entretiens étoient l'ame d'une bonne poétique de l'art, & nous devons la réaliser sous la forme d'une correspondance épistolaire. Que de traits de génie, que de choses neuves, la chaleur & l'esprit naturel de cet artiste auroient produits par l'action de ce frottement! En un mot, jamais peut-être deux artistes n'ont été plus faits pour la communication, la vérité simple, & pour le parfait mépris de toute morgue nationale: c'étoit bien unanimement, bien cordialement, que les milliers de sottises produites par ce défaut nous faisoient hausser les épaules.

Hélas! feu M. Guglielmi eut la foiblesse d'entreprendre le portrait de l'impératrice; & les premières études qu'il en fit lui réussirent on ne peut guère plus mal: ce n'étoit pas son genre; & comme Plin le dit de Pausias, *quoniam non suo genere cerzasset*. On en rit cruellement à la cour, sans égard pour le talent qu'il avoit d'ailleurs. Il avoit cependant montré un beau & grand dessein terminé d'une victoire sur les Turcs, & de belles esquisses de plafond coloriées; mais ces traits de génie ne furent pas lisibles pour tout le monde. Guglielmi moqué, découragé, sentit vivement le coup, & en peu de jours une fièvre putride le mit au tombeau. J'ai vu la cause & le terme de cet accident; ce que je n'avois pu en savoir, il me l'apprit dans les instants où il ne déliroit pas encore: mais il ne sut pas, lui, ce que j'en savois, & que je ne devois pas dire à un mourant.

les fots & les faux favants font par-tout la plus nombreuse famille ; comme aussi que tous les pays policés ont produit de grands hommes dans plus d'un genre.

Si un roi de France ou d'Angleterre eût autrefois conquis l'Italie & l'eût conservée , soit de droit divin , soit par celui du plus fort ; possesseurs des monuments de la Grece & de l'ancienne Rome , les François ou les Anglois eussent enseigné la peinture aux autres nations. Nous avons été des premiers étudier l'art en Italie ; nous y allons encore ; nous y avons une académie : & l'on ose nous imputer dans un livre italien *de croire que toutes les belles choses sont nées sous notre ciel heureux , & que c'est peine perdue que d'aller les chercher ailleurs !* Je ne crois pas la nation françoise assez ignorante pour être si présomptueuse & si inconséquente. Nos artistes surtout desirent avec ardeur le voyage d'Italie (a). Per-

(a) Voyez *Examen critique des différentes écoles de peinture* ; Berlin , 1768. Voyez aussi les lettres de M. le comte Algarotti. M. Murr , auteur d'une *Bibliothèque de peinture , sculpture & gravure* (Francfort, 1770) , dit que *cet ouvrage est très médiocre* : il m'avoit aussi paru tel , & je l'ai laissé entrevoir. Je trouve dans la préface d'un dictionnaire portatif d'Italie , Paris , 1775 , que » ceux de nos artistes qui n'ont point eu » occasion de voir l'Italie n'imaginent pas que les arts puissent » être portés à un plus haut degré de perfection qu'ils l'ont été » en France ». M. le comte Algarotti nous fait un reproche

mis cependant à chacun de dire son avis , à ses risques , périls & fortune. Si MM. d'Argens & Algarotti ont usé de ce droit , voici comment un autre écrivain a cru devoir s'en servir aussi.

» Il me semble toujours que je trouve dans les
 » peintures des trois divinités françoises , le Brun ,
 » Poussin , le Sueur , & dans leurs plus fameux &
 » plus parfaits ouvrages que j'ai vus plusieurs fois ,
 » après avoir oublié pour quelque temps ceux des
 » Italiens ; il me semble , dis-je , y avoir trouvé une
 » rudesse , un effort , une difficulté qui me déplai-
 » soient , quoique beaucoup moins dans les ouvrages
 » du Poussin , qui étudia trente ans en Italie. J'ai
 » observé la même chose dans les statues de Girar-
 » don , de le Gros , de Puget , de Pigalle & de Bou-
 » chardon , quoique Pigalle me paroisse avoir plus
 » que les autres le goût grec. Je n'ai ni trouvé ni
 » senti dans toutes ces productions cette beauté na-
 » turelle , animée , accomplie , que Raphaël , Cor-
 » rege , Paul Veronese , André del Sarte , Guide , les
 » meilleurs de nos peintres , & le ciseau de Michel-

injuste : on le copie ; on enchérit même , sans se douter jusqu'à quel point on ajoute à l'injustice ; car où est l'artiste célèbre qui , n'ayant pas vu l'Italie , pourroit *imaginer* l'absurdité qu'on lui impute ici ? . . . Je tourne quelques feuillets de ce dictionnaire , & je lis : *Jean-Baptiste Adriani publia une lettre , adressée à Vasari , dont Plinè a parlé*. Plinè parler d'une lettre adressée à Vasari !

» Ange, de Jean de Bologne, de Daniel de Vol-
 » terre, & de tant d'autres, m'ont fait sentir. Il me
 » sembloit (pour m'expliquer) goûter dans ceux-ci
 » un fruit mûr & plein de suc, & dans ceux-là un
 » fruit plus ou moins âcre ; trouver un plein re-
 » pos dans les uns, & quelque méfaise dans les
 » autres ; sentir le ravissement de l'âme dans nos
 » artistes, & l'étonnement dans les artistes françois.
 » J'en dis autant, à proportion, de Rubens, de Van-
 » deck, & de tous les autres, & encore autant de
 » l'éloquence de Bourdaloue, de Massillon, de
 » Bossuet, aussi-bien que de la musique & de la poé-
 » sie françoise en général ».

On n'avoit peut-être pas encore comparé les plus beaux ouvrages de nos meilleurs artistes à un fruit qui agace plus ou moins les dents ; & nous avions cru que Bouchardon étoit celui de nos statuaires qui avoit plus que les autres le goût grec. Ce trait étoit réservé à l'auteur dell' *Entusiasmo delle belle arti*, page 302 ; le tout pour s'expliquer, *a spiegarmi*. La rudesse & l'âcreté des plus beaux ouvrages de nos artistes qu'il nomme feroit une chose curieuse à lui voir démontrer. Au reste, je ne prétends pas que cet écrivain soit sans mérite : il a même celui de trouver la cause de la décadence des beaux arts dans son pays ; car il en convient, & voici comment : » Un autre sujet à trai-
 » ter feroit, dit-il, comment le bon goût a passé de
 » l'Italie au-delà des Alpes, & comment le mauvais

» goût est venu de France & d'Allemagne en Italie,
 » dans l'architecture, la peinture, la sculpture, &c...
 » Tant de corruption ne seroit jamais née d'elle-
 » même en Italie ». J'ignore à quel degré l'enthousiasme est parvenu pour ce livre en Italie ; mais je suis fâché que trop d'injustices le défigurent en plus d'un endroit : il contient plusieurs bons jugemens qu'on voit par-tout ailleurs , & qui font encore plaisir , quelque part qu'on les retrouve.

Les Italiens qui ne prendroient pas à gré quelques observations que j'ai pu faire sur des artistes de leur pays, voudront bien permettre que je rappelle ici comment nous traite cet écrivain leur compatriote , & comment il juge nos meilleurs artistes. Le temps de votre gloire est passé, pourrois-je lui dire ; vous en convenez : mais vous vous en dédommangez en insultant , par un assez plat sarcasme , les artistes d'une nation qui , loin de vous déprimer, va toujours étudier les chefs-d'œuvre dont vous êtes encore les gardiens.

D U T A B L E A U

DE TIMANTHE

Représentant le sacrifice d'Iphigénie.

PLINE dit : » Pour Timanthe, il eut le génie très
» fécond. Son Iphigénie fut célébrée par les éloges
» des orateurs. L'ayant représentée debout devant
» l'autel où elle devoit être immolée, il peignit tous
» les assistants dans l'affliction, particulièrement l'on-
» cle de cette princesse ; & ayant épuisé les différents
» caractères de la douleur, il voila le visage d'Agamemnon, ne trouvant plus possible de le faire
» paroître avec l'expression convenable à sa situa-
» tion (a) ».

Si Timanthe, ayant épuisé tous les caractères de la tristesse & de l'affliction, fut obligé de voiler le visage d'Agamemnon, c'est qu'il ne favoit pas placer ses personnages de la manière la plus convenable à leur donner le plus ou le moins d'intérêt nécessaire dans sa composition, ou qu'il ignoroit la gradation des caractères.

(a) Nam Timanthi vel plurimum adfuit ingenii. Ejus enim est Iphigenia, oratorum laudibus celebrata, quæ stante ad aras periturâ, cum mœstos pinxisset omnes, præcipuè patrum, & tristitiæ omnem imaginem consumpsisset, patris ipsius vultum velavit, quem dignè non poterat ostendere. *Lib. 35, cap. 10.*

Voyons en deux mots si Timanthe savoit rendre les expressions. Pline dit qu'Aristides fut le premier qui peignit l'ame, les sentimens, les caracteres, les troubles de l'esprit. Or, cet Aristides étoit en réputation vers la 108^e ou 110^e olympiade, environ soixante ans après Timanthe. Vous voyez bien que Timanthe ne devoit pas être trop savant dans une partie qui ne fut connue que soixante ans après lui. Les contemporains, qui n'avoient pas encore vu chez les peintres de véritable expression, admiroient les tableaux qui en supposoient, comme on admira les statues de Dédale & la première montre qui fut faite. Ces contemporains écrivirent, furent copiés par d'autres, qui le furent aussi ; & Pline compila ce qui lui en parvint. Voilà comme il écrivoit l'histoire de l'art, comme il entendoit lui-même ce qu'il écrivoit, comme on le fait lire, & comme la postérité a de bons mémoires.

Mais supposons que Timanthe, emporté par les expressions dont il étoit vivement pénétré, les eût épuisées sur les autres figures, il fut habilement, dit-on, réparer cette faute par un grand trait de génie : c'est ce que nous allons voir.

L'étendue de l'esprit, la force de l'imagination, & l'activité de l'ame, voilà le génie. (Encyc. art. Génie.) Ainsi, quand on se ressouvient de ce qu'un autre a fait, on a de la mémoire & point de génie. Quand on fait ce qu'un autre a fait, & qu'on fait précisé-

ment la même chose, on n'*imagine pas*, on imite. Quand un autre, dans l'*activité de son âme*, a trouvé un trait de *génie*, il dispense la nôtre de la même activité, lorsque nous voulons exécuter une chose pareille. Appliquons ces définitions au prétendu trait de génie de Timanthe,

Euripide, par le temps où il vivoit, auroit été le pere de Timanthe; il avoit fait son Iphigénie plus de cinquante ans avant que celui-ci fît la sienne. Il dit :
» Agamemnon la voit s'avancer vers le terme fatal ;
» il gémit ; il détourne la vue ; il verse des larmes ,
» & se couvre le visage de sa robe (a) ». Trait que le poëte avoit habilement préparé, en faisant dire à Agamemnon : *J'ai honte de verser des larmes ; & en même temps, infortuné que je suis, parvenu au comble de la calamité, j'ai honte de n'en pas répandre*. Il paroît de là que ce n'est pas tant pour laisser imaginer au spectateur l'expression de la plus forte douleur qu'Euripide couvre le visage du pere d'Iphigénie, que pour conserver la décence de ce roi de tant de rois : caractère que le poëte a fort ingénieusement soutenu au moment qui précède la catastrophe. J'ignore si d'autres ont fait attention à cette nuance délicate ; mais le pere Brumoy ne l'a point apperçue, & M.

(a) Remarquez qu'Euripide fait couvrir le visage d'Agamemnon lorsque sa fille s'achemine à l'autel, qu'il la rencontre & qu'elle lui parle ; ce qui n'est pas l'instant du sacrifice.

Racine le fils l'a fait disparaître dans son examen d'Iphigénie. On pourroit, ce me semble, élever son pere sans abaisser son aïeul. Ainsi on a mal vu, si je ne me trompe, le trait que le peintre a emprunté du poëte, tant qu'on n'y a vu que le voile d'une douleur inexprimable. Ce n'est pas trop avancer que de dire : Toute la Grece favoit par cœur l'Iphigénie d'Euripide, & le peintre Timanthe ne l'ignoroit pas. Comment donc des hommes d'esprit, des savants sans nombre, tant chez les anciens que parmi les modernes, ont-ils pris le change ? Pourquoi se sont-ils extasiés sur cette prétendue imagination de Timanthe ? & comment n'ont-ils pas vu que son génie n'étoit là qu'une copie de celui d'Euripide ?

Quant aux Grecs, ils retrouvoient avec plaisir, dans le tableau de leur peintre, l'Agamemnon de leur poëte. » Voilà, dit le pere Brumoy dans une note sur » ce passage, voilà ce qui a donné lieu au tableau si » vanté de Timanthe ; le poëte méritoit au moins » autant d'éloges que le peintre (a) ». Après une observation aussi juste, aussi frappante, après la publication en françois de l'Iphigénie d'Euripide, comment des écrivains françois ont-ils le courage de dire encore, *Timanthe* IMAGINA de représenter Agamem-

(a) D'autres prétendent que Timanthe doit son voile à Homere, qui fait couvrir le visage de Priam de son vêtement après la mort de son fils Hector.

non la tête voilée ? M. de Jaucourt, qui copioit les discours de M. de Caylus, voyoit pourtant la note, page 197, tome 25 des Mémoires de l'académie, où il est dit que Timanthe étoit redevable à Euripide du trait qui lui a fait le plus d'honneur dans son tableau. Il avoit dû lire aussi dans les *Réflexions sur la poésie* de M. Louis Racine : *Agamemnon est présent au sacrifice; mais il s'est voilé le visage : voile heureux dont fit usage le peintre vanté par Cicéron !* Cela étoit imprimé dès l'année 1747.

Dès que le poëte est antérieur au peintre, il est démontré que le premier ôte au second l'invention du voile, & c'est une vérité dont il n'est plus permis de s'écarter.

Pline vouloit, comme tant d'autres, voir dans Timanthe un peintre de génie ; ainsi, toute idée qui ne le lui eût pas présenté tel, devoit s'affoiblir, disparaître même, au point de le laisser entièrement livré à son opinion. Cette Iphigénie avoit été célébrée par des orateurs, *Oratorum laudibus celebrata*. C'en étoit assez pour Pline. Eh ! ne l'en plaifantons point : c'en est assez pour des milliers de gens d'esprit, je n'ose pas dire de savants. C'est ainsi qu'emportée par le torrent de l'autorité, la préoccupation jointe à l'ignorance de la chose, n'apperçoit que ce qu'elle a bien résolu de voir. Nous dépendons de tant de causes qui nous tyrannisent, que fort peu de ces beaux parleurs qu'on appelle gens d'esprit, sont

en état d'agir autrement : il faut du travail & d'excellents organes pour se conduire le moins mal possible ; & voilà l'esprit juste.

Si l'autorité des anciens , & celle de quelque homme que ce soit , quand elle n'est fondée que sur elle-même , étoit un rempart contre la saine critique , où en feroient les sciences & les arts ? Il y a tant de matieres dont quelques écrivains se sont emparés , & sur lesquelles ils se sont avisés de trancher net , quoiqu'ils y fussent peu éclairés ! Si des hommes profondément instruits & tenaces consacroient leurs veilles à ces mêmes sujets , quels services ne rendroient-ils pas à l'esprit humain ? L'homme qui cherche de bonne foi la vérité dans quelque matiere que ce soit , ne se trouveroit pas égaré par des guides infideles. Nos jugemens , avant d'être formés , sont pervertis par des écrivains légers , qu'une vaine renommée a métamorphosés en docteurs irréfragables.

Il y a une petite observation à faire encore à l'occasion du passage de Plin ; je m'y arrête , parceque le texte est sous mes yeux. Plin dit , *Patris ipsius vultum velavit* ; & dans le 12^e vol. de l'Encyclop. page 264 , on lit , *Velavit ejus caput* , dit Plin , & *suo cuique animo dedit estimandum*. Les recueils ou la mémoire de M. de Jaucourt l'auront trompé. Peut-être aussi se fera-t-il mépris en lisant ce latin dans l'abbé du Bos : le nom de Plin & celui de Quintilien , placés quelques mots avant le passage , peuvent induire

induire en erreur quand on est pressé. Quoi qu'il en soit, cette fin de phrase est de Quintilien, *de Instit. orat. l. 2, c. 13.*

M. de Jaucourt observe au même endroit que le Poussin a employé dans son *Germanicus* l'idée de Timanthe, & donne à entendre par ses expressions que c'est sans la devoir au peintre grec, attendu que *le tableau de Timanthe ne subsistoit plus quand le Poussin fit le sien*. Le tableau d'Euripide subsistant lorsque Timanthe fit le sien, ce peintre pouvoit bien devoir son idée au poëte, & le Poussin peut devoir également la sienne au même poëte qui subsiste encore, ou à la tradition sur le tableau de Timanthe. *Imiter & copier* ne sont pas synonymes : on peut imiter l'idée d'un tableau, quand, par une description exacte, cette idée est déposée chez un écrivain ; alors on n'a pas besoin du tableau pour employer la même idée : mais pour copier le tableau, on fait que sa présence est nécessaire.

Ainsi M. de Jaucourt pouvoit dire, par exemple ; qu'une femme auprès du lit de *Germanicus* mourant n'est pas *Agamemnon* qui voit arriver sa fille dans le camp des Grecs pour y être assassinée à la vue de toute l'armée ; que le Poussin a dû prendre dans la nature, comme tous les peintres & les sculpteurs, l'idée d'une femme qui essuie ses larmes avec un mouchoir ; qu'il n'y a pas d'actrice qui n'en fasse autant tous les jours au théâtre, sans penser seu-

lement qu'il ait existé un tableau de Timanthe.

Mais il ne falloit pas donner , pour preuve du génie autodidacte du Poussin , la nonexistence du tableau de Timanthe ; parceque si le Poussin eût voulu recourir à d'autres autorités qu'à celle de la nature , pour savoir s'il devoit donner un mouchoir à son Agrippine , & qu'il eût cru bonnement que la tête d'Agamemnon couverte lui fût nécessaire , n'avoit-il pas Euripide , Cicéron , Pline , Quintilien & Valere-Maxime ? Mais le Poussin eût montré aussi peu de sens & de jugement dans son art , qu'Euripide mettoit d'intelligence dans le sien. Quel rapport , en effet , entre le mouchoir d'Agrippine & le manteau d'Agamemnon ? Revenons au tableau grec.

Nous distribuons volontiers le blâme & l'éloge un peu trop légèrement. De ce qu'Euripide a voilé son Agamemnon , s'ensuit-il que Timanthe a dû voiler le sien ? Avant de décider ce point , il faut examiner les raisons du poëte , & voir si le peintre en avoit de semblables. Si Euripide est parti du cruel embarras où se trouvoit Agamemnon , qui , comme pere , ne pouvoit retenir ses larmes , & , comme roi , les vouloit cacher à ses prêtres & à son armée , Timanthe a bien fait d'imiter Euripide. Mais si , comme on le suppose communément , le poëte , n'ayant d'autre objet que celui de laisser de l'exercice à l'imagination du spectateur , employa l'artifice de ce voile , ne pourroit-on pas , en se rappelant les usages du théâtre

grec , appercevoir que les masques des acteurs s'opposoient absolument à l'effet des expressions composées & successives (a) ? raison assez forte pour qu'Euripide jettât un voile sur le visage de son acteur , si la scene eût été en action ; mais puisqu'elle n'est qu'en récit , il est évident que l'objet du voile étoit de conserver le caractère d'Agamemnon , comme on l'a vu plus haut. Otez cette unité de caractère , vous trouverez que le récit est un voile suffisant , qui laissoit tout le jeu à l'imagination du spectateur , & qu'il étoit très inutile de lui dire que le roi s'étoit effectivement voilé le visage. Quant à Homère , les mêmes raisons sont pour lui contre Timanthe.

Il n'en est pas ainsi du tableau de ce peintre , si l'on veut que son voile ne fût mis que pour cacher

(a) C'est dommage que dans l'*Essai sur l'art dramatique* , ouvrage d'un penseur très hardi , on trouve , page 353 , que le masque des anciens étoit une peau délicate , presque aussi fine que l'épiderme , presque transparente , & à travers de laquelle les mouvements de l'ame étoient exprimés par le jeu des muscles & des fibres , qui les rendoit très sensibles. Si cela étoit , on n'avoit qu'à laisser voir la peau du visage , elle en eût fait , pour le moins , autant. Il semble aussi qu'un fait invraisemblable , & contredit formellement par une foule de preuves de la plus grande force , ne doit pas être avancé sans l'appuyer au moins de quelque autorité , & M. Mercier n'en produit point. Chacun sait comment étoient faits les masques des acteurs au temps d'Euripide.

une expression inexprimable. 1°. La peinture n'admet point les masques sur le visage de ses acteurs. 2°. Le peintre expose sa scène en action. Timanthe devoit donc prendre un autre parti que le poëte, sous peine d'être un peintre sans jugement, un servile imitateur. C'est ainsi qu'en croyant célébrer un ancien, on n'en fait qu'un artiste médiocre : observation qu'on auroit dû faire avant d'écrire que les peintres & les statuairens doivent prendre non seulement leurs sujets chez les poëtes, mais peindre aussi d'après eux les épisodes, les emblèmes ou allégories ; comme si une idée, quelquefois très ingénieuse ou sublime en poésie, n'étoit pas souvent ridicule ou monstrueuse en peinture & en sculpture.

Mais accordons au peintre grec le sens, le discernement, qui doivent lui appartenir, & disons qu'il a vu Agamemnon comme Euripide l'avoit vu ; c'est-à-dire, pere & roi en même temps, voulant cacher & réunir l'ame d'un pere & la majesté du trône : métaphysique des plus subtiles dans le cas dont il s'agit. Ne disons donc plus que *Timanthe* IMAGINA de représenter *Agamemnon* la tête voilée, attendu que nous dirions un mensonge, & que peut-être nous ferions une imputation à un artiste qui ne l'auroit pas méritée, si nous ajoutions comme les orateurs : » Timanthe couvrit la tête d'Agamemnon, parce-
 » qu'ayant épuisé sur tous les assistants la tristesse,
 » le chagrin, l'abattement, les pleurs, les gémisse-

» ments , les sanglots , les cris , & toute l'amertume
» de la douleur , il n'avoit plus d'expression assez
» forte ; & , par cette invention , il a laissé au spec-
» tateur à imaginer l'excès d'affliction où étoit plongé ce pere infortuné ». Voyez Cicéron , *Orator* ,
num. 74 ; Quintilien , l. 2 , c. 13 ; Valere-Maxime ,
l. 8 , c. 12 , & Pline.

Ces remarques étoient faites , lorsque les *Questions sur l'Encyclopédie* parurent. On y lit , à la page 295 , premiere partie : » Si le peintre Timanthe venoit aujourd'hui présenter à côté des tableaux du Palais royal son tableau du sacrifice d'*Iphigénie* , » peint de quatre couleurs ; s'il nous disoit , Des gens d'esprit m'ont assuré en Grece que c'est un artifice admirable d'avoir voilé le visage d'*Agamemnon* ; » dans la crainte que sa douleur n'égalât pas celle de *Clytemnestre* , & que les larmes du pere ne déshonorassent la majesté du monarque ; il se trouveroit des connoisseurs qui lui répondroient : C'est un trait d'esprit , & non pas un trait de peintre. Un voile sur la tête de votre principal personnage fait un effet affreux dans un tableau : vous avez manqué votre art. Voyez le chef-d'œuvre de *Rubens* , qui a su exprimer sur le visage de *Marie de Médicis* la douleur de l'enfantement , l'abattement , la joie , le sourire & la tendresse , non pas avec quatre couleurs , mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'*Agamemnon* ca-

» chât un peu son visage , il falloit qu'il en cachât
 » une partie avec ses mains posées sur son front &
 » sur ses yeux , & non pas avec un voile que les
 » hommes n'ont jamais porté (a) , & qui est aussi
 » désagréable à la vue , aussi peu pittoresque , qu'il
 » est opposé au costume ; vous deviez alors laisser
 » voir des pleurs qui coulent , & que le héros veut
 » cacher ; vous deviez exprimer dans ses muscles les
 » convulsions d'une douleur qu'il veut surmonter ;
 » vous deviez peindre dans cette attitude la majesté
 » & le désespoir. Vous êtes Grec , & *Rubens* est
 » Belge ; mais le Belge l'emporte ».

L'auteur de cette observation n'est pas ce qu'on
 appelle un connoisseur en peinture ; on apperçoit
 même qu'il ne s'en pique pas , quand il dit qu'il fal-
 loit voir couler les pleurs d'Agamemnon , & qu'il pou-
 voit cacher une partie de son visage avec ses mains
 posées sur son front & sur ses yeux : ce n'eût été qu'un
 personnage du second ordre. Il ne connoît pas non
 plus assez le tableau de Timanthe , quand il fait dire

(a) Mais si c'étoit sa robe. Euripide se sert, il est vrai , du
 mot *πέπλος*. Il ne faut pas entendre ici par ce mot un voile de
 femme , mais celui dont les hommes se couvroient la tête
 quand ils offroient des sacrifices. Cicéron dit , *obvolvere* (en-
 velopper , cacher) ; Quintilien dit , *velare* (couvrir) ; Valere-
 Maxime dit , *involvere* (envelopper) ; Pline dit , *velare*
 (couvrir). Cela peut se faire avec une robe ou un manteau
 d'homme.

à l'artiste qu'il a voilé la tête d'Agamemnon dans la crainte que sa douleur n'égalât pas celle de Clytemnestre : il ne paroît pas , selon les écrivains qui en parlent , que Clytemnestre assistât au sacrifice ; selon Euripide , elle s'étoit retirée dans son palais. Voyez cependant , malgré ses fautes , de combien cet observateur l'emporte ici sur le prétendu connoisseur Plin. C'est qu'il ne copie pas sans jugement des éloges antiques. C'est qu'il voit , comme tous les hommes bien organisés , une partie de l'art qui appartient à tous les hommes , sans qu'ils aient besoin d'être connoisseurs ; car ce qu'il fait dire à des connoisseurs n'est autre chose que le jugement d'un esprit droit qui raisonne sur l'idéal d'un tableau.

M. de Voltaire avoit déjà fait à peu près les mêmes observations dans ses *nouveaux Mélanges philosophiques* (troisième partie , p. 362 , in-8°. 1765).

» Certains traits d'imagination ont ajouté , dit-on ,
 » de grandes beautés à la peinture. On cite sur-tout
 » cet artifice avec lequel un peintre mit un voile
 » sur la tête d'Agamemnon dans le sacrifice d'Iphigénie ; artifice cependant bien moins beau que si
 » le peintre avoit eu le secret de faire voir sur le
 » visage d'Agamemnon le combat de la douleur
 » d'un père , de l'autorité d'un monarque , & du
 » respect pour ses dieux ; comme Rubens a eu l'art
 » de peindre , dans les regards & dans l'attitude de
 » Marie de Médicis , la douleur de l'enfantement ,

» la joie d'avoir un fils, & la complaisance dont elle
» envisageoit cet enfant ».

Ce peu de paroles annonce un observateur sensible, qui ne veut pas qu'on lui donne un foible tour d'adresse pour un trait de génie. Quant à l'expression de Marie de Médicis, peut-être n'est-elle pas bien précisément un objet de comparaison avec Agamemnon témoin du meurtre de sa fille. Mais si Rubens eût voilé le visage de la reine pour quelque raison que ce fût, tous les personnages du tableau eussent-ils concouru à l'intérêt du sujet, on en seroit réduit aux vaines déclamations, aux exclamations vagues sur le voile mystérieux. La belle carrière que ce seroit pour les scrutateurs profonds ! Et qui fait si Timanthe, fatigué des *si* & des *mais*, ne s'est pas ainsi débarrassé de beaucoup de tracasseries de la part des gens d'esprit de son temps, lesquels prêchoient, obsédoient, & faisoient peut-être aussi, comme au nôtre, manquer une belle chose à un artiste ?

Si Rubens eût traité le sujet de Timanthe, vous lui eussiez vu développer tous les ressorts de l'art : jugez-en par sa Marie de Médicis. Mais s'il eût manqué son Agamemnon, bien plus difficile encore, je ne répondrois pas qu'alors il ne lui eût jetté un voile sur le visage ; & à coup sûr il eût trouvé des admirateurs enthousiastes de sa foiblesse. Voyez par le tableau du Luxembourg ce qu'une tête, peinte avec

tout le sentiment d'un grand maître, fait sentir & dire ; comparez-le aux idées vagues & incertaines, ou plutôt au silence qu'a produit le voile de Timanthe : car vous ne pouvez rien me citer de tout ce qui en a été dit & écrit, où la nature de l'expression cachée sous ce voile soit fixée autrement que selon l'imagination, qui varie à l'infini chez tous les hommes. Le tableau des onze mille vierges, avec son rideau qui le couvre tout entier, pourroit faire imaginer aussi les plus belles choses du monde à celui qui auroit le cerveau assez creux pour s'en donner la peine. Mais vous ne préférerez pas le masque illusoire & menteur au visage qui vous dit une vérité frappante ; & vous regarderez comme un tribut payé à la coutume tyrannique & moutonnière, ces trois vers qu'un de nos poètes a fait paroître encore en 1769 :

D'atteindre à sa douleur l'artiste désespère ;

Il cherche, hésite, enfin le génie a parlé :

Comment nous montre-t-il Agamemnon ? voilé.

Ne faisons ni voiler ni pleurer Agamemnon, parcequ'en peinture le voile est une sottise foible, & que l'extrême douleur ne fait pas verser de larmes, elle les arrête. Agamemnon voit lever le couteau sacré sur le sein de sa fille : la pâleur est sur son visage ; le saisissement est prêt à lui ôter le sentiment ; il ne se soutient que par le choc des convulsions intérieures ;

sa majesté, sa fierté, sont devenues torpeur. Si ses bras abattus & roidis ont quelque mouvement, ils ne l'expriment que par la violente contraction des muscles : le serrement est universel. Agamemnon existe-t-il ? il ne le fait pas ; l'empire du roi sur le pere, celui du pere sur le roi, sont aussi difficiles à distinguer qu'ils sont confondus. Si vous voulez tempérer toute l'expression de la douleur d'un pere dans ce fatal moment, que ce soit par l'expression de la fermeté d'une ame forte qui cede à la nécessité divine & humaine. Peignez les plus beaux traits, un homme de la proportion la plus noble, l'habillement le plus majestueux, le plus imposant : voilà mon Agamemnon. Il déchireroit votre ame, vous seriez vous-même cet Agamemnon. Mais étoit-il possible de le représenter ainsi soixante ans avant qu'on sût peindre l'expression ? Pour Clytemnestre, on sent bien que si elle eût assisté au sacrifice, elle fût tombée évanouie. On peut sans doute faire encore d'autres fort beaux Agamemnons, qui ne seroient ni celui de Voltaire ni le mien.

Mais voici où le voile est à propos, où il est indispensable, où il faut laisser agir l'imagination du spectateur sur l'objet principal. Supposez un personnage très intéressant, qui, dans une émeute, ait eu le visage fracassé au point d'être défiguré d'une manière affreuse. Cachez sa tête avec sa robe, faites ruisseler le sang sur son vêtement de dessous ; mon

l'imagination verra le visage le plus horrible, mais qu'il ne vous est pas permis de montrer à découvert. Voilà ce qu'il faut laisser peindre au spectateur.

Mais un pere affligé ! mais un roi ! mais Agamemnon ! Vous êtes peintre , & vous me cachez la situation la plus expressive, la plus intéressante ; & vous employez encore le sophisme pour me faire approuver ce vol que vous me faites ! Vous n'êtes qu'un peintre foible , un homme sans ressorts ; vous ne connoissez pas tous ceux de votre art. Qu'importe l'espece de voile dont vous vous servez ? mains jointes , bras levés , tel autre geste qui me cache le visage du héros ; en voilant Agamemnon , vous avez dévoilé votre foiblesse.

Mais quoique le visage d'Agamemnon soit caché , son attitude ne peut-elle pas , dira-t-on , exprimer la douleur , l'abattement , le désespoir ? En ce cas , on peut voiler toutes les figures d'un tableau ; leurs attitudes suffiront pour donner l'idée de leurs expressions. Oui, mais l'imagination du spectateur , échauffée par les expressions des autres personnages , ne conçoit-elle pas encore plus que l'artiste n'auroit pu lui représenter ? Je n'en crois rien , parceque cela dépend du plus ou moins de justesse & de vivacité que le spectateur a dans l'imagination. Or un effet aussi incertain , aussi conditionnel , ne doit point être donné pour regle ; & l'impression reçue de la part des autres personnages pourroit bien être autant de pris sur l'Agamemnon.

Voyez ce qui se passe au théâtre : souvent on reproche avec raison à de fort bonnes pieces que les caracteres du second ordre nuisent au personnage principal , & le voile d'un beau récit n'y supplée pas toujours. Si on vous arrache des larmes en vous racontant la catastrophe d'Hippolyte , c'est que vous avez vu Hippolyte , que vous l'avez entendu parler , que le tissu de ses aventures vous a passé par les yeux & par les oreilles ; la succession seule a fait chez vous ce que l'instant unique de la peinture n'y peut jamais produire , si cet instant est masqué.

Pourquoi la Judith de Rubens fait-elle frémir ? pourquoi laisse-t-elle dans l'imagination des traces profondes ? C'est qu'il a montré une bouchere qui hache le cou d'un homme endormi. Le sang jaillit sur les bras de l'exécutrice. Holoferne lui mord deux doigts de la main qu'elle appuie sur son visage. Rubens a peint *une Juive inspirée* ; il a déployé toute l'horreur du sujet. Peignez les mœurs , le caractère des personnes , des nations , vous peindrez la nature. Si des coutumes trop délicates ne vous laissent pas cette liberté , renoncez ou à la peinture , ou à de pareils sujets.

» Le goût que tous les hommes ont pour la peinture , dit M. de Caylus , est l'effet d'un sentiment naturel , presque indépendant de l'intelligence , dont la source est dans le penchant que nous avons à l'imitation , & qui n'a pas besoin d'être démontré

» quand même le sentiment pourroit l'être. Un art
» qui , au privilege d'animer , d'embellir & de per-
» pétuer tous les êtres , joint l'avantage de fixer , de
» remplir même le plus actif & le plus vaste des
» sens , de parler à l'esprit & souvent au cœur , a
» dû s'emparer de tout temps de l'estime universelle
» des hommes.

» Mais autant l'attrait de la peinture est vif , fé-
» duisant , général , autant elle est exposée à des ju-
» gements précipités , injustes & bizarres. La plu-
» part de ceux qui prétendent au nom de *curieux* ,
» amateurs sans connoissance , ou remplis de préven-
» tions , croiroient déroger à leurs droits , s'ils lais-
» soient passer une seule occasion de décider sur une
» matiere reconnue pour dépendre du goût. La ré-
» serve & la modestie des amateurs éclairés & des
» artistes mêmes ne sauroient arrêter ce penchant à
» juger les productions d'un art sur lequel ceux qui
» prononcent le plus hardiment ne se sont jamais
» avisés de faire la moindre réflexion. A quoi se ré-
» duit en effet l'examen d'un tableau pour le plus
» grand nombre des spectateurs qu'il attire ? à quel-
» ques sensations superficielles & momentanées ,
» dont on ne cherche à démêler ni la source ni les
» rapports. Et quel est ordinairement le résultat de
» cette attention passagere ? une décision ferme &
» dogmatique , telle qu'on pourroit l'attendre de
» ceux qui ont passé leur vie à réfléchir sur les diffi-

» cultés & sur les mysteres de l'art. Les artistes fa-
» vent assez le cas qu'ils doivent faire de ces sortes
» de juges : ils mettent avec raison au même taux &
» leurs censures & leurs éloges.

» Mais la société fournit une autre espece de ju-
» ges véritablement dignes d'attention , & d'autant
» plus redoutables , que les peintres sont commu-
» nément moins en garde contre eux. Je parle de
» ces hommes qui , versés dans un seul genre , ont
» l'injuste habitude de ne considérer dans les ouvra-
» ges de peinture que la partie dont ils sont le plus
» affectés , ou dont ils ont fait une étude particu-
» liere. Ces examens partiels ou de détail ont cela
» de dangereux , que n'ayant l'air ni de l'injustice
» ni de la prévention , ils disposent les personnes
» peu instruites à juger de l'ensemble d'un ouvrage
» d'après la décision qu'elles ont entendu porter sur
» quelqu'une de ses parties.

» Ces juges peuvent se réduire à trois classes : à
» l'homme de lettres , qui n'observe que le point
» d'histoire & le *costume* ; à l'homme d'esprit , qui
» n'est touché que des expressions ; à l'homme de
» l'art , qui ne considere que l'exécution ».

L'écrit dont j'ai extrait ce passage n'est qu'une
petite brochure de 31 pages , laquelle n'est guere
connue que de quelques artistes , & qui d'ailleurs est
fort sujette à se perdre ; c'est pourquoi il étoit plus
sûr de copier que d'y renvoyer. M. Toussaint a inséré

dans ses *Observations périodiques sur la physique, l'histoire naturelle & les arts*, une réponse fort ironique & fort dure à cet écrit de M. le comte de Caylus. Je n'examinerai pas ici jusqu'à quel point l'un & l'autre juges ont tort ou raison sur le fond du sujet qu'ils traitent. Comme il s'agit entre eux d'un tableau que je n'ai revu qu'un instant chez le roi de Prusse il y a plusieurs années, je risquerois trop de me tromper si j'en disois mon avis. Mais ayant sous les yeux l'écrit de M. Toussaint, je puis assurer qu'il est plus qu'indécent de répondre aux dernières paroles du préambule qu'on vient de lire : *il n'est point du nombre de ces trois sortes de spectateurs.*

Quoiqu'il soit permis de relever les erreurs de quelque écrivain que ce soit, il ne s'ensuit pas qu'on doive se permettre de tacher ainsi son papier, eût-on même été publiquement insulté. Si votre caractère vous porte à la rectitude, qu'il vous fasse donc aussi rendre hommage aux bonnes qualités de votre adversaire. M. le comte de Caylus nous a laissé de très bonnes choses : ses ouvrages sont par fois repressibles sans doute ; mais en résulte-t-il qu'il n'étoit ni *homme de lettres*, ni *homme d'esprit*, ni en quelque sorte *homme de l'art* ? S'il n'a produit aucune composition, aucune étude d'après le naturel, rien de ce qui constitue vraiment l'artiste ; s'il a même été presque toujours aidé & conduit par des graveurs & d'autres artistes, dans les traits qu'il a calqués sur le

cuivre , on ne doit pas moins le regarder , pour cette partie , comme un homme qui joueroit fort passablement de quelque instrument , & n'auroit pas le génie , l'habitude , les connoissances qu'il faut pour composer. Malgré le sarcasme de M. Toussaint , M. le comte de Caylus méritera toujours la réputation d'amateur particulièrement distingué.

On retrouve encore , dans le *Supplément à l'Encyclopédie* , l'admiration surannée pour le voile d'Agamemnon. *Quand son visage* , dit-on , *ne seroit pas voilé* , nous en pourroit-il dire plus que sa présence seule n'en dit (article *Exécution*) ? Oui , vraiment , il nous en diroit plus. N'exprimât-il que la pieuse résignation aux décrets divins , ou le phlegme d'un fanatisme froid bien caractérisé , ne diroit-il pas déjà plus qu'avec un voile ? Et si la douleur qui convient au pere d'Iphigénie étoit visible , ne l'emporteroit-elle pas sur quelque autre situation que ce fût ? Oubliez qu'il exista jamais un tableau de Timanthe , & tout ce que le voile du principal personnage a fait dire ; concevez un Agamemnon qui ne soit pas voilé ; concevez ce malheureux pere tel que vous pouvez vous le peindre à vous-même par la pensée , & vous sentirez que l'imitation aveugle est toujours un obstacle au progrès des arts , & que la ressource d'un artiste qui mit à la place du talent une pensée , ingénieuse si l'on veut , vraie même , puisqu'à la rigueur Agamemnon peut s'être caché le visage , n'est pas un exemple

exemple à suivre. On voit assez que l'auteur de cet article ne se doute pas ici de ce que peut la peinture sans le secours d'un voile.

Parler sans discrétion, imprudemment, discourir sans raison, avancer quelque chose à la volée ; tout cela s'exprime en latin par le mot *effutire*. C'est, dit M. Brotier dans une note latine, ce que M. de Voltaire & moi avens fait en vain contre le voile d'Agamemnon : *Vana multa adversus illud velamen effutiere Cll. Voltaire & Falconet*. Il ajoute qu'il seroit honteux de nous réfuter : *Quæ refutare puderet*. J'en suis d'autant plus fâché, que je desire une réfutation bien sentée, bien sentie, point moutonnière, & que je promets ma conversion à qui voudra me réfuter ainsi. Il est encore temps, puisque j'existe, & que je pourrois faire publiquement ma rétractation. Je crois qu'on ne feroit pas mal de comprendre aussi M. le comte de Caylus dans la classe des *discoureurs à la volée* : j'ai produit son titre, & M. Brotier n'a pas jugé à propos d'y avoir égard ; ce qui est d'autant plus fâcheux que M. de Caylus respectoit l'antiquité.

Après avoir dit que Raphaël a peint un Christ mort, & que, pour mieux exprimer la douleur de Marie, il a voilé sa tête, M. Brotier ajoute que le chemin de la suprême gloire n'est pas d'envier & d'injurier les anciens, mais de les louer & de les imiter : *Non per invidiam conviciaque antiquorum,*

sed per eorum laudés & imitationem , ad summam gloriam est via (a). Je ne me croyois pas si avancé dans le chemin de la gloire. Je ne pensois pas même qu'on en méritât pour louer , comme je l'ai fait quelquefois avec assez de force , les beautés des anciens. Mais puisque cela peut en mériter , j'ai donc fait la premiere moitié du chemin. Pour l'autre , malgré mes efforts , je n'ai pas su y parvenir ; car elle est bien autrement difficile à faire qu'un éloge. Si , faute de discernement , j'eusse voulu imiter les défauts des anciens , peut-être aurois-je trouvé des hommes éclairés qui m'en auroient détourné , & qui ne m'auroient pas conseillé non plus de les louer par ce côté : j'aurois dû le souhaiter au moins. En blâmant leurs défauts , je n'ai donc fait pour d'autres que ce que j'aurois dû vouloir qu'on eût fait pour moi : j'étois *artiste* , & je pouvois aussi devenir *juge*. En un mot , quand M. Brotier nous l'interdiroit , quand Raphaël auroit voilé sa vierge , montrons la douleur d'un pere affligé ; montrons les angoisses d'une mere , quand il le faut ; & ne craignons pas de faire passer dans l'ame du spectateur la plus vive affection du personnage :

. *Si vis me flere , dolendum est*

Primum ipsi tibi.

Si pourtant M. Brotier eût fait attention à ces

(a) Voyez le Plin de M. Brotier , notes sur le livre 35 , tome 6 , page 381.

paroles de l'évangile , *omnia consummata sunt* , il n'eût pas confondu les deux voiles , & nous auroit pu montrer ici Raphaël plus grand que Timanthe. Marie sensible a été pénétrée de douleur en voyant souffrir l'humanité divine : mais quand l'homme n'est plus , quand le mystere est consommé , elle se recueille , & cache sous un voile les restes de sa tristesse. Homere a dû traiter tout différemment un sujet tout humain. A la mort d'Hector , Priam se roule dans la fange ; il veut aller trouver Achille : ses sujets le retiennent à peine. Mais neuf jours après son malheur , accablé par la fatigue , il s'enveloppe la tête de son manteau ; son visage est encore souillé de la poussiere qu'il a ramassée en se roulant sur la terre. *Iliade* , livre 22 , vers 408 & suivans ; livre 24 , vers 163 & suivans.

Le *refutare paderet* est à mes yeux le voile de Timanthe : mais que m'importe , si beaucoup d'autres parties m'en dédommagent ? Ce n'est pas sur quelques expressions dont je pourrois me plaindre , que je dois juger un savant dont le mérite est généralement reconnu.

DE PHIDIAS.

ON a vu, dans le *chapitre cinq* du *livre trente-six*, que Pline, en parlant des plus beaux ouvrages de Phidias, appuie sur de petits détails. Son intention est bonne assurément, & ce n'est pas à cet égard qu'il est reprehensible. Mais c'est ainsi qu'en croyant donner l'idée d'un grand statuaire, on la donne d'un artiste minutieux, surchargeant de petits détails, qui ne pouvoient se bien voir que de près, un grand ouvrage qui ne pouvoit se bien voir que de loin, c'est-à-dire à trente toises de distance. Si la statue étoit sur un piédestal proportionné à sa hauteur d'environ quarante pieds, le piédestal pouvoit en avoir vingt, ce qui en produit soixante. Or, pour bien voir un objet élevé, on fait qu'il faut une reculée de deux ou trois fois sa hauteur : ainsi, à vingt ou trente toises, qui faisoient cette reculée, comment voyoit-on les ornements du bouclier & de la chaussure ? & comment, de plus près, pouvoit-on appercevoir le dessus de cette chaussure où étoit gravé le combat des Centaures & des Lapithes ? Mais Pline n'est que l'historien de ces ouvrages, ne lui demandons rien de plus ; s'il a quelquefois des vues très fines, très justes, très délicates, c'est qu'il n'y a pas un homme d'esprit qui n'en ait.

C'est pourtant une assez plaisante façon de raisonner que celle-ci : Pour donner une idée du génie qui chanta la colere d'Achille à ceux qui n'ont pas lu l'Iliade , je leur parlerai de quelques petits vers de la façon d'Homere. C'est tout juste comme Pline ici nous parle de Phidias.

Mais si Phidias n'a point fait ces petits ornements ; s'ils n'ont été ajoutés à sa Minerve d'or & d'ivoire que plusieurs années après la mort de l'auteur ; que deviendra l'exactitude de Pline & de ceux qui le copient sans regarder ailleurs ? Au surplus ; le lecteur peut savoir que le milieu des yeux , les prunelles de cette Minerve , étoient de pierres précieuses , que Phidias avoit cru être les mieux assorties & les plus ressemblantes à l'ivoire. L'artiste & le vrai connoisseur doivent juger si cette pratique , assez connue par d'autres figures antiques , ajoute ou non à la beauté d'une tête. Si la pierre étoit brillante ; on en fait le mauvais effet ; si elle étoit du ton de l'ivoire , à quoi bon cette recherche , dont il n'étoit pas possible de juger à cent vingt ou cent trente pieds au moins de distance ? Enfin , si l'avantage étoit dans la dureté de ces pierres , Phidias vouloit donc que les prunelles durassent plus que le reste de la tête ?

J'ai fait des fautes , & beaucoup ; j'en corrige à chaque instant , & j'espère bien en faire encore : pour cela jetterai-je mon travail au feu ? je ne le crois pas.

Je ne voudrois pas non plus y jeter le dernier ouvrage de M. Winckelmann, tout repréhensible qu'il est, puisqu'à travers ses foiblesses, on y trouve quantité de choses curieuses & profitables. Voici une assertion de ce savant antiquaire concernant les prunelles en pierres précieuses. On lit dans le traité préliminaire de ses *Monumenti antichi inediti*, page 55 :

» Lo stesso Giove Olimpico di Fidia aveva la pupilla
 » fatta d'una gemma incastratavi ». Cela me parut certain, sur-tout en voyant au bas de la page : *Plat. Hipp. maj. p. 349, l. 7.*

Dans la foule innombrable de mes ignorances étoit comprise la matiere des prunelles du Jupiter de Phidias, ou pour mieux dire, je les avois toujours crues d'ivoire. J'eus cependant recours à Platon, & je me fis expliquer son grec à l'endroit cité; j'ai aussi consulté la traduction de M. Grou. Il est question, dans ce passage, de la Minerve d'or & d'ivoire, & nullement du Jupiter Olympien, dont qui que ce soit, excepté M. Winckelmann, n'a écrit qu'il avoit les prunelles de pierres précieuses. Voyons ce que dit d'une autre Minerve de Phidias un descripteur plus exact, & témoin oculaire : la statue étoit de bronze.

Paufanias, l. 1, c. 28, dit : » Mys, excellent
 » graveur, a représenté sur le bouclier de la déesse
 » le combat des Centaures & des Lapithes, & plu-

» fleurs autres histoires , d'après les desseins de Parrhasius, fils d'Evenor. Cette statue est si haute, que l'aigrette du casque & la pointe de la pique peuvent être apperçues de Sunium », c'est-à-dire de cinq lieues d'Athenes.

Le scrupuleux Pausanias, qui ne fait grace de rien à son lecteur , parle ailleurs de la Minerve du *Parthénon*, qui étoit , comme on fait, dans la citadelle d'Athenes, & ne dit pas un mot de toute cette ciselure, gravure, &c. dont Pline fait mention ; détails qu'il ne manque cependant jamais d'écrire quand il en a l'occasion. Ne se pourroit-il pas que ces deux Minerves de Phidias eussent été confondues dans la tête de l'écrivain latin, & qu'il eût attribué à l'une ce qui appartenoit à l'autre ? Je suis loin de le vouloir assurer ; mais j'aimerois mieux Pline avec un défaut de mémoire, que Phidias avec un défaut de goût : cela ne se compare pas.

Ne feroit-il pas possible encore, comme il est dit plus haut, qu'on eût chargé d'ornemens superflus cette Minerve de Phidias quelques années après sa mort, comme on avoit fait celle de bronze. Il feroit glorieux pour la mémoire d'un artiste célèbre, dont on nous dit le génie si grand, si sublime, de ne le pas voir minutieux dans son art, sur-tout lorsque nous avons lieu de soupçonner le contraire.

Si Parrhasius, fils d'Evenor, qui vivoit après Phi-

dias, & qui n'a dû faire cette addition qu'après la mort de l'auteur, a bien eu le courage de présider une fois à la broderie du bouclier d'une Minerve, pourquoi n'en auroit-il pas fait autant au bouclier & à la chaussure de l'autre? Pourquoi ne se feroit-il pas trouvé un autre *Mys* & un autre *Parrhasius*? Si vous avez quelques présomptions qu'un homme du plus grand mérite n'a pas fait une sottise, pourquoi la lui imputer? Vous auriez beau dire que ce sont *seulement quelques légers traits de son génie*, cela s'appelle toujours rapetisser mal à propos un grand mérite, parce que ces prétendus traits de génie gâtent une belle & grande chose, ou lui sont fort inutiles. Mais si vous avez de bonnes preuves, donnez-les; montrez le grand artiste par ses endroits foibles tout aussi volontiers que par ses plus beaux côtés. Dites avec quelques historiens que Phidias a exécuté en or tous ces enjolivements superflus à la beauté de sa Minerve; convenez qu'il eût peut-être mieux fait de ne l'en pas charger. Dites que, s'il n'eût pas placé, comme le rapporte Pausanias, la statue de la Victoire, d'environ quatre coudées, à côté de sa Minerve de vingt-six coudées, cette Victoire, quoiqu'admirable, n'eût pas jetté dans l'idéal de l'ouvrage une incohérence qui ne peut jamais manquer de révolter. Prenez cette occasion pour développer les principes de l'art, & vous instruirez; mais ne vous servez pas sur-tout de

ce dicton trivial , *Il faut avoir de l'indulgence* , parcequ'en fait d'ouvrages , il n'est souvent qu'un faux-fuyant de l'ignorance & de la médiocrité , *qui ne sont pas indulgentes* , & qu'il n'a jamais concouru au progrès des talents. Lisez la page 318 du tome 25 des Mémoires de l'académie ; ce que M. de Caylus y dit de cette Minerve de Phidias , est excellent & judicieux.

Voulez-vous savoir si Phidias aimoit à charger ses ouvrages d'ornemens nuisibles à l'effet , ou du moins superflus ? lisez la description sans goût que fait le même Pausanias du Jupiter Olympien. Tâchez d'apercevoir si cette quantité d'ornemens de toute espèce concouroit au vrai but de l'art ou s'en éloignoit ; laissez là les éloges que les écrivains ont pu faire de cet ensemble , ces éloges fussent-ils l'écho de l'admiration des contemporains ; & si , après en avoir jugé par le goût universel , qui l'emporte sur les fantaisies des temps & des pays particuliers , vous trouvez que le Jupiter , avec tous ses ornemens , étoit encore grand , majestueux , sublime , vous pourrez trouver qu'en retranchant une partie de ces superfluités , il eût été , en proportion du retranchement , plus majestueux & plus sublime encore. Mais avant d'accuser ou d'absoudre Phidias , voyez bien si la description de Pausanias peut vous mettre en état de juger ; car vous n'avez qu'elle pour toute ressource.

Strabon , qui avoit vu le temple d'Olympie & la statue de Jupiter , est , à quelques égards , à l'abri de ces reproches. Il observe , comme chacun fait , que Phidias prit si bien ses mesures dans son Jupiter , que la statue ne pouvant se tenir debout sans enlever le toit avec sa tête , il la fit assise ; mais si juste , qu'elle touchoit presque à la voûte : *Fecit tantæ magnitudinis , ut , quanquam templum est maximum , tamen videatur bonam proportionis rationem duxisse , quòd sedentem finxit , ita ut vertice culmen propemodum tangat , & ex ipsa specie appareat eum , si surgeret seque erigeret , tecto templum nudaturum esse.* Strab. p. 354.

Nous n'exigeons pas que Strabon explique ce qu'il entend par » Prendre si bien ses mesures , qu'une » statue ne pouvant se tenir debout sans enlever le » toit , on la fit assise ; mais si juste , qu'elle touchoit » presque à la voûte ». Est-ce que cette statue étoit toute faite & debout , & que la trouvant trop grande pour la place , on l'accommoda de façon qu'elle fût assise ? Est-ce que le statuaire , en prenant bien ses mesures pour qu'elle n'enlevât pas le toit , ne pouvoit pas la faire debout & moins grande ? Ou bien avoit-on obligé Phidias à faire son Jupiter de quatre-vingt-dix pieds ? & ne pouvant le faire tenir debout à cette proportion , le réduisit-il à soixante en l'assessant ? Expliquera qui pourra cette énigme inutile.

Strabon a bien vu un objet qui ne demandoit que des yeux : il a mal raisonné quand il a été au delà de ses connoissances : voilà tout ce qu'il en faut savoir.

Il est certain aussi que cette disproportion entre un temple & une statue est reprehensible , & qu'il faut être un Adrien pour en punir la critique. On n'ignore pas que cet empereur prétendoit tout savoir , & qu'il envoya les desseins de son temple de Vénus à l'architecte Apollodore , plutôt pour le braver , que pour le consulter ; que celui-ci , entre autres défauts , observa que les déesses placées dans cet édifice étoient si grandes , qu'elles n'auroient pu se lever ni sortir ; & qu'enfin Adrien , outré & confus d'une critique aussi judicieuse que désespérante parcequ'il n'y avoit plus moyen d'en profiter , fit assassiner l'artiste , & le temple n'en fut pas mieux proportionné avec les statues. Dion , un des auteurs qui rapportent ce fait , dit aussi que la jalousie d'Adrien contre ceux qui se distinguoient dans les sciences & dans les arts régloit ordinairement leur sort : il les opprimoit ou les faisoit mourir , ne voulant pas être surpassé en quelque talent que ce fût. Adrien n'étoit pas cependant un fort méchant empereur : exemple frappant de la manie de croire tout savoir. Donnez du pouvoir à certaines gens , & vous verrez ce que deviendront sous leur sceptre les sciences & les beaux arts.

Afin de n'avoir plus rien à dire du Jupiter de Phidias, je place ici une méprise de M. Winckelmann : elle en vaut la peine , parcequ'on trouve à chaque pas des gens qui regardent cet antiquaire comme un docteur irréfragable , & qui , sans pouvoir juger de la vérité ou de la fausseté de ce qu'il avance , vous opposent innocemment son autorité. Montrons-leur encore comment M. Winckelmann , tout savant qu'il étoit , voyoit & lisoit quelquefois.

A la page 236 de l'*Histoire de l'art* , première édition en allemand , on trouve que Quintilien dit : » Un autre artiste que Phidias auroit mieux travaillé » les ornements de la statue de Jupiter , que Phidias » lui-même ». La nouvelle édition offre encore le même passage , puisqu'il se trouve dans la traduction de M. Huber , tome 2 , page 256. Cependant il paroît certain que Quintilien dit le contraire. Après avoir avancé que les plus grands maîtres d'éloquence doivent enseigner jusqu'aux plus petites parties de cet art , parcequ'il n'est pas possible que celui qui excelle dans de grandes choses ignore les plus petites , il ajoute : » J'aimerois autant dire que Phidias » représenta admirablement Jupiter , mais qu'un autre auroit mieux travaillé les ornements de sa statue ». *Nisi fortè Jovem quidem Phidias optimè fecit , illa autem quæ in ornamentum operis ejus accidunt alius meliùs elaborasset.* (Instit. orat. l. 2 , c. 3.)

Quintilien s'est un peu trompé : il a d'autant plus mal choisi sa comparaison , qu'un sculpteur moins savant , moins grand , moins élevé que Phidias , pouvoit avoir plus que lui l'adresse & la sorte de patience qu'il faut pour travailler des ornements. Mais ce n'est pas de la méprise de Quintilien qu'il est ici question , c'est de l'inexactitude de M. Winckelmann ; & l'on voit jusqu'où elle alloit quand il décidoit , sans se douter qu'il pouvoit se tromper , & il en douta quelquefois trop peu.

Ce n'est plus de Phidias ni de son Jupiter que je vais parler : mais , à son occasion , je crois pouvoir observer la petite méprise d'un homme de lettres distingué & ami de nos arts. Quoique le sujet ne touche pas immédiatement à l'art , il y a pourtant un rapport assez direct pour que le statuaire puisse s'en occuper.

L'auteur de l'article *Lyrique* dans le *Supplément à l'Encyclopédie* , voulant répondre à une objection qu'on lui avoit faite , me paroît s'être trompé. On lui demande si ce qui , dans l'imagination du poëte & de ses lecteurs , étoit noble & grand , ne deviendrait pas *puérile & mesquin* , si l'on vouloit le rendre visible aux yeux sur le théâtre. Voici sa réponse : » Ce qui n'est » pas devenu *puérile & mesquin* sous le pinceau du » Titien & de l'Albane , sous le ciseau de Praxitele » & de Phidias , quoique rendu visible aux yeux ,

» peut ne pas être *puérile & mesquin* sur la scène. Les
 » peintres & les statuaires n'ont fait des divinités
 » d'Homère que de beaux hommes & de belles fem-
 » mes ; & peut-être feroit-il contraire au bon sens
 » d'être plus difficile sur le merveilleux théâtral ».

Il me semble que voici à-peu-près ce qu'on pour-
 roit répondre à M. Marmontel. Non , il ne feroit pas
 contraire au bon sens d'être plus difficile sur le mer-
 veilleux théâtral : le spectateur qui voit la statue de
 Jupiter , fait qu'elle n'est qu'un marbre inanimé qui
 le ~~la~~ représente ; mais , au théâtre , il se fait ou se veut
 faire une illusion complète. C'est le dieu que le poète
 a voulu faire paroître , & non l'acteur. Aussi le spec-
 tateur le voit-il comme il voit un avare dans une pièce
 où un avare est mis sur la scène , avec cette différence
 qu'un homme est semblable à un homme , que celui
 qui joue l'avare pourroit être avare en effet , & qu'un
 acteur ne peut faire croire qu'il soit un dieu. Et d'ail-
 leurs , quelle différence entre le Jupiter de Phidias ,
 par exemple , & le plus imposant acteur qui joue le
 dieu ! Le beau , le majestueux , le sublime , sont au
 moins réunis par le grand statuaire dans la représen-
 tation convenue du dieu : mais le comédien frisé ,
 rougi , pomponé , brillanté , peut-il jamais approcher
 du dieu d'Homère ? En a-t-il les sourcils ? Ajoutez
 qu'un homme a toujours quelque défaut corporel ou
 habituel , & ce défaut rend le prétendu dieu ridicule.

Représenter un dieu , est sans doute , à la rigueur , une tâche impossible : mais l'acteur qui approche le plus de la perfection en est bien plus éloigné que le grand peintre ou le grand statuaire. Le premier n'a , pour cette représentation , que sa personne , & le second a toute l'étendue de son art. Enfin on ne peut établir aucun parallele entre la production de l'artiste , & le jeu & la figure ajustée du chanteur de l'opéra.

AVERTISSEMENT.

MONTRER que Pline s'est égaré en traitant des matieres qu'il devoit *nécessairement* connoître, c'est prouver à plus forte raison qu'il a dû se tromper dans celles qu'il pouvoit ignorer. Je vais donc transcrire quelques passages de son livre, pris çà & là. J'y joindrai des observations plus ou moins sérieuses & plus ou moins longues, selon l'occasion, mon humeur & le sujet. C'est un argument *à fortiori*, dont j'ai absolument besoin; & j'ose croire que quelques lecteurs pourront penser comme moi sur les erreurs de Pline dans les arts, lorsqu'ils auront vu ses erreurs en physique.

Les enthousiastes de Pline ne manqueront pas de dire que je suis dur, injuste, inconsideré; mais si de trois cents passages environ que je reprends, j'ai seulement tort de la moitié, il en restera plus qu'il ne faut pour me donner raison.

PASSAGES

PASSAGES DE PLINE,

*Où il est à peine fait mention de la peinture
& de la sculpture, & qui prouvent cepen-
dant que cet auteur pourroit bien avoir
écrit de ces deux arts sans trop s'y en-
tendre.*

Pline, quoiqu'écrivain admirable, a été convaincu, comme
chacun fait, de s'être trompé plus d'une fois sur les choses
de la nature.

BOILEAU, Réflex. crit. sur Longin ; réflex. 3.

LE chevalier de Jaucourt (article *Verona* de l'En-
cyclopédie) dit en parlant de Pline, & ne faisant
peut-être que paraphraser Vigneul de Marville : » La
» destinée de ce grand écrivain est que tout le monde
» l'admire, & que personne n'ajoute foi à ses récits :
» mais, pour le justifier en deux mots, il n'a eu au-
» cun intérêt à s'abuser lui-même, & à tromper son
» siècle, ni les siècles suivans. J'ajoute que l'on dé-
» couvre tous les jours des faits que l'on regardoit
» dans ses écrits comme d'agréables imaginations,
» qu'il avoit rapportées tout au plus sur la foi de
» gens auxquels il a trop déferé ». (Encyclopédie,
tome 17, page 88.)

Si cette apologie est bonne, il n'y a pas un livre,
quelque mauvais qu'il soit, dont on ne pût justifier

l'auteur en disant *qu'il n'a eu aucun intérêt à s'abuser lui-même ; & à tromper son siècle , ni les siècles suivans*. Je pourrois même avec ce raisonnement faire l'apologie de mes observations sur Pline ; car je n'ai aucun intérêt à m'abuser ni à tromper qui que ce soit. » Les écrivains de l'histoire naturelle , » dit le chancelier Bacon , qui n'avoient aucun intérêt à s'abuser & à tromper , ont débité de bonne » foi des faussetés grossières : leur érudition en a » imposé ; & combien d'absurdités ont pris créance » sur leur témoignage » ! *Analyse de la philosophie* , chap. 2.

Je crois qu'en littérateur instruit , M. de Jaucourt n'auroit pas dû parler des faits qu'on découvre tous les jours dans les écrits de Pline , puisqu'il devoit savoir que c'est dire : *On découvre des faits dans les auteurs que Pline a compilés*. Nous verrons si d'ailleurs Pline est à l'abri de la censure autant qu'on nous le dit , & si toutes ses *imaginations* sont agréables. Écoutons cet auteur.

» De quelque partie de la terre qu'on regarde le » monde , on se voit toujours au milieu de ses dimensions , & de toutes parts on n'apperçoit qu'un » hémisphere convexe , ce que la seule figure ronde » peut expliquer » (a).

(a) Oculorum quoque probatione , quòd convexus mediisque quacumque cernatur , cùm id accidere in alia non possit ; figura. (L. 2 , c. 2.)

Cet argument populaire , dit M. Poinfinet , est indigne d'un philosophe , qui ne doit point juger de l'essence des choses par l'écorce & par l'apparence. Qu'a de commun l'illusion ou l'insuffisance de notre vue avec les proportions réelles des choses ? &c.

Voilà donc Pline qui , tout en débutant , raisonne d'une manière indigne d'un philosophe. Par qui ce défaut d'esprit philosophique lui est-il reproché ? par son traducteur. Il faut observer que , par cette expression *le monde* , Pline n'entend pas le globe terrestre , mais le système entier de l'univers. Je ne suivrai pas notre naturaliste dans ce qu'il écrit sur l'astronomie , parceque cette science m'est inconnue ; c'est aux astronomes à en juger : il y a quelque apparence que Pline pourroit bien n'en pas sortir victorieux , s'il faut s'en rapporter à ce mot de M. de la Lande : *Il n'entendoit rien à l'astronomie , & copioit les auteurs comme il les trouvoit.* (Lettre de M. de la Lande à M. de Brosses , insérée dans *l'Hist. de la rép. rom.* tome 1 , page 568.)

Je puis , sans être astronome , me permettre une observation. Pline , chap. 12 de ce livre , après avoir fait l'éloge des inventeurs de l'astronomie , qui ont pénétré de si profonds mystères , s'écrie par un trait d'orateur : » Donnez l'effort à votre génie , interpretes » du ciel , vous qui pouvez comprendre les secrets » de la nature , vous qui , par la science que vous avez » inventée , avez vaincu les dieux & les hommes ».

Mañti ingenio este , cœli interpretes , rerumque naturæ capaces , argumenti repertores quo deos hominesque viciſtis.

Onze chapitres plus loin , & comme ayant oublié ce bel hommage , il dit , en parlant des astronomes qui meſurent les diſtances reſpectives des planetes :
 » Il eſt étonnant juſqu'où va l'arrogance de l'eſprit hu-
 » main , lorſqu'excitée par quelque léger ſuccès , com-
 » me dans les objets dont nous venons de parler , elle
 » donne carrière à ſon impudence , & que ceux qui ont
 » oſé deviner la diſtance du ſoleil à la terre , en font
 » autant du ciel , parceque le ſoleil en eſt le centre ,
 » & préſument qu'ils vont bientôt meſurer du doigt
 » l'univers même ». *Mirum quò procedat improbitas cordis humani , parvulo aliquo invitata ſucceſſu , ſicut in ſupra diſtis occaſionem impudentiæ ratio largitur : auſique divinare ſolis ad terram ſpatia , eadem ad cœlum agunt , quoniam ſit medius ſol , ut protinùs mundi quoque ipſius meſura veniat ad digitos.*

Le reproche eſt adreſſé premièrement à Pythagore , qui comparoit la diſtance harmonique des aſtres aux diſtances des tons de la muſique , & enſuite à ceux qui calculoient , auſſi par leur diſtance , le temps que mettent les aſtres à faire leurs révolutions , &c. C'eſt tout cela qu'au chapitre 22 il appelle des ſubtilités plus agréables que néceſſaires , *Jucundâ magis quàm neceſſariâ ſubtilitate* ; & qu'au chapitre 23 il dit n'être bon qu'à occuper le loisir de gens en démenſe ;

Id enim velle penè dementis otii est. Voilà donc un éloge & un blâme sur le même sujet, & par conséquent une contradiction.

M. Poinfinet, qui s'est permis ici une interprétation peu fidele & trop emphatique, dit dans une note sur le passage *Mirum quò procedat*: » Toute cette » phrase est de la plus grande richesse de tours, » d'expressions & de figures. Par un artifice d'élo- » quence singulièrement remarquable, Pline y loue » le génie humain de la maniere la plus délicate, la » plus adroite, & en même temps la plus neuve : » car c'est en censeur qu'il se déguise pour rendre » ses éloges plus piquants ».

Assurément il est bien déguisé, & je doute qu'une maniere de louer qui ne pourroit être comprise, fût en effet la plus adroite. D'ailleurs, quand Pline veut louer ou blâmer, il ne prend pas de détours; & l'on voit qu'il donne à Vespasien les louanges les plus rondes, lorsqu'il auroit pu les assaisonner de quelque délicatesse.

Quoi! l'on dira que Pline prend un tour ironique pour continuer l'éloge, en feignant de le changer en blâme. Un homme qui fait écrire ne conduit pas son discours d'une maniere si bizarre dans un sujet sérieux. Mais c'est une maniere commode & assez usitée de vouloir donner pour une plaisanterie, dans les auteurs que l'on défend, ce qu'on ne pourroit autrement excuser. C'est ainsi qu'on a voulu faire passer

pour une ingénieuse plaisanterie la demande fort sérieuse que fait Cicéron à Luccéius , lorsqu'il le prie de lui donner des louanges au-delà de ce qu'il en mérite , & même un peu plus que la vérité ne le permet : *Plusculum etiam quàm concedit veritas largiare.* Non que je veuille comparer la faute de Pline à celle de Cicéron ; faute qui a fait dire à Montaigne : » Ceci » surpasse toute bassesse de cœur en personne de tel » rang , d'avoir voulu tirer quelque principale gloire » du caquet & de la parlerie , &c. » (l. 1 , c. 39.)

Il me reste à dire , à l'occasion du chapitre 23 de Pline , qu'il y met le soleil au centre de l'univers , & qu'au chapitre 69 c'est la terre qui prend cette place à son tour , ce que prouvent , dit-il , d'invincibles arguments. Je trouve cependant cette contradiction moins choquante que l'exagération qu'il se permet , chapitre 26 , au sujet d'Hipparque qui fit le dénombrement des étoiles , ce que , dit Pline , Dieu lui-même n'auroit pas la témérité d'entreprendre : *Rem etiam Deo improbam enumerare stellas.* C'est ce que M. Poinfinet appelle une *figure expressive & hardie* : si hardie , qu'on la prendroit pour le rêve d'un fébriçant.

» S'IL faut croire ce qu'on dit d'Anaximandre ,
 » physicien de Milet , il y avoit en lui une inspi-
 » ration immortelle & vraiment divine. On assure
 » qu'il avertit les Lacédémoniens d'abandonner leurs

» maisons & leur ville , parcequ'un tremblement de
 » terre alloit les engloutir. En effet , toute la ville
 » fut renversée ; & une grande partie du mont Tay-
 » gete , qui formoit une faillie en poupe de vais-
 »seau , s'étant détachée , acheva de l'accabler sous
 » ses ruines. On vante aussi , mais comme une chose
 » divine , une prédiction de Phérécyde , maître de
 » Pythagore : il prédit , ayant bu de l'eau d'un cer-
 »tain puits , que , dans le même lieu , il y auroit un
 » tremblement de terre. Si tout cela est vrai , quelle
 » différence y a-t-il entre de tels hommes & un
 » dieu , à l'immortalité près » (a) ?

Joignons à ce passage celui qu'on va lire , & une
 seule observation fera leur développement.

» L E S navigateurs prévoient aussi avec certitude
 » un tremblement de terre , lorsqu'ils sont frappés ,
 » quoiqu'il n'y ait pas de vent , par le flot qui se

(a) Præclara quædam esse & immortalis in eo , si credimus ,
 divinitas perhibetur Anaximandro , milesio physico , quem fe-
 runt Lacedæmoniis prædixisse ut urbem ac tecta custodirent ,
 instare enim motum terræ ; cum & urbs tota eorum corruit , &
 Taygeti montis magna pars ad formam puppis eminens abrup-
 ta , cladem insuper eam ruinâ pressit. Perhibetur & Pherecydi
 Pythagoræ doctori alia conjectatio , sed & illa divina : haustu
 aquæ è puteo præsensisse ac prædixisse ibi terræ motum. Quæ
 si vera sunt , quantum à Deo tandem videri possunt tales dista-
 re , dum vivant ? (L. 2 , c. 79.)

» gonfle subitement , ou qui éprouve un violent re-
 » moux. Alors ce qui est contenu dans les vaisseaux
 » s'agite , craque , se heurte , comme il arrive dans
 » les édifices ébranlés : on voit les oiseaux se percher
 » avec appréhension. Un tremblement prochain est
 » aussi précédé d'un signe dans le ciel ; on distingue
 » par un temps serein , soit durant le jour , soit peu
 » après le coucher du soleil , une ligne de nuage
 » fort étendue & déliée. Enfin l'eau des puits est
 » alors plus trouble & d'une mauvaise odeur » (a).

Puisque le cerveau humain est le rendez-vous de toutes les absurdités imaginables , ne soyons pas surpris de celles que renferment ces deux passages , dont voici la substance : *Anaximandre & Phérécyde sont des dieux ; car ils prévoient ce que les navigateurs & ceux qui ont des puits savent aussi prévoir.* Il faut convenir que cette façon de raisonner est bien particulière. Quant à la ligne de nuage fort étendue & déliée , c'est aux naturalistes de juger si c'est un signe de tremblement de terre , & si Aristote , que Plinie copie là mot à mot , a eu raison de l'avancer.

(a) Navigantes quoque sentiunt , non dubiâ conjecturâ , sine flatu intumescence fluctu subito aut quatiante ictu. Intremunt verò & in navibus posita , æquè quàm in ædificiis , crepitique prænunciant : quin & volucres non impavidæ sedentes. Est & in cœlo signum , præceditque motu futuro , aut interdiu , aut paulò post occasum sereno , ceu tenuis linea nubis in longum porrectæ spatium. Est & in puteis turbidior aqua , nec sine odoris rædio , (L. 2 , c. 81.)

Mais avant de m'engager davantage , je ferai parler Saint-Evremond , des Maisseaux & Bayle. Voici ce que dit le premier dans une lettre au maréchal de Créquy : *Je connois un des savants hommes de l'Europe (Isaac Vossius) de qui vous pourrez apprendre mille choses curieuses ou profondes , en qui vous trouverez une crédulité imbécille pour tout ce qui est extraordinaire , fabuleux , éloigné de toute créance.* Le second rapporte ce passage en 1700 sous l'année 1681, *vie de Saint-Evremond*, adressée à Bayle , qui , dans ses réponses aux questions d'un provincial , tome 4 , page 178 , éd. de 1707 , dit : *Pline paroît avoir eu ce même esprit ; il étoit athée , mais d'ailleurs assez crédule pour le merveilleux.*

» UNE plante de pouliot , desséchée & suspendue
 » dans une chambre , fleurira le propre jour du
 » solstice d'hiver , l'air dont elle est gonflée venant
 » à rompre les membranes extérieures » (a).

Une plante desséchée qui fleurit étant suspendue à un plancher , précisément à l'arrivée du soleil au tropique du capricorne , a bien l'air d'un conte de bonne femme , dit M. Poinfinet.

Les vessies (membranes) remplies d'air peuvent bien s'entr'ouvrir aux approches de l'hiver ; mais que

(a) Floret ipso brumali die suspenſa in rectis arentis herba pulegii : rumpuntur intentæ ſpiritu membranæ. (L. 2 , c. 41.)

ce soit précisément le premier jour de cette saison , c'est ce qui ne peut être admis que par un esprit qui aime l'extraordinaire , & qui ne voit dans les faits les plus simples que des choses surprenantes , dit M. Guettard , page 391 , tome 1 du Plin de M. Poinfiner.

» LES tremblements de terre ne sont pas des maux
 » isolés , & dont le danger ne consiste que dans les
 » secousses qui les accompagnent : mais ils préfa-
 » gent d'autres malheurs égaux à ceux qu'ils cau-
 » sent , & même plus grands encore. Jamais la ville
 » de Rome n'a tremblé que ce ne fût un pronostic
 » de quelque fâcheux événement futur » (a).

Si Plin eût entendu que les tremblements de terre sont une cause occasionnelle de quelques autres fâcheux événements , comme il en arrive alors qui en sont effectivement les suites naturelles , il auroit eu raison. Mais il entend qu'ils sont un pronostic , *prænuntium* , envoyé pour présager , à la manière des augures , qu'il arrivera quelque chose d'extraordinaire , comme lorsqu'il dit (l. 2 , c. 27) que les feux couleur de sang qui paroissent au ciel , annoncent de grandes calamités : *Ingentium malorum prænuntium*. Quelle philosophie !

(a) Nec verò simplex malum , aut in ipso tantum motu periculum est : sed par aut majus ostentum. Nunquam urbs Roma tremuit , ut non futuri eventûs alicujus id prænuntium esset. (L. 2 , c. 84.)

Cicéron met précisément les mêmes raisons dans la bouche de son frere Quintus , mais c'est pour s'en moquer ensuite lui-même. Il est assez singulier que Pline , dans le dialogue *de Divinatione*, ait préféré le raisonnement de l'interlocuteur , qui n'y est introduit que pour être réfuté.

» DEPUIS peu , vers la fin du regne d'Auguste ,
 » une certaine femme du peuple , nommée *Fausta* ,
 » accoucha de quatre enfants à Ostie , deux garçons
 » & deux filles , présage certain de la famine qui
 » suivit » (*a*).

Quatre gemeaux présager une famine ! cela est aussi curieux dans une histoire naturelle , que d'y trouver des femmes qui accouchent d'un serpent , d'un éléphant , d'un hippocentaure , ainsi que ce naturaliste ose l'avancer dans le même chapitre.

Enfin , il y eut une famine. Si les laboureurs de ces contrées eussent eu la main heureuse , peut-être y auroit-on eu plus de pain : » Car il y a des gens qui
 » sont nés avec la main heureuse , & par qui le grain
 » semé est plus fécond , sans qu'on puisse rendre raison de cette prérogative ». *Fit quoque quorundam occultâ ratione , quòd fors genialis atque fœcunda est*,
 l. 18 , c. 24.

(*a*) Proximè , supremis divi Augusti , Fausta quædam è plebe , Ostiæ duos mares , totidem feminas enixa , famem quæ consecuta est portendit haud dubiè. (L. 7 , c. 3.)

Montaigne (liv. 2, chap. 30) décrit un enfant monstrueux : » Ce double corps , dit-il , & ces mem-
 » bres divers se rapportant à une seule tête , pour-
 » roient bien fournir de favorables prognostiques au
 » roi de maintenir sous l'union de ses loix ces
 » parts & pieces diverses de notre état. Mais de peur
 » que l'événement ne le démente , il vaut mieux le
 » laisser passer devant ; car il n'est que de deviner en
 » chose faite ». Puis il ajoute avec Cicéron : *Afin*
qu'après qu'elles sont arrivées , on les fasse quadrer
par quelque interprétation avec les conjectures qu'on en
peut tirer (de Divinat. l. 2 , c. 31).! Comparons la
 froide & superstitieuse crédulité que Pline montre
 ici , avec la tête philosophique , mais non infallible
 ni toujours égale , de Montaigne ; & nous verrons
 lequel des deux jugemens doit mériter notre appro-
 bation.

PLINE , dans l'exorde du septieme livre , dit que
 la nature , cruelle dans l'excès même de ses faveurs ,
 a laissé comme en doute si l'homme a trouvé en elle
 une mere ou une fâcheuse marâtre : *Ut non sit satis*
æstimare , parens melior homini , an tristior noverca
fuerit. Puis , faisant l'énumération des miseres de
 notre enfance , il dit : » On lui garrotte généralement
 » tous les membres ». *Vincula excipiunt & omnium*
membrorum nexus. Un philosophe former un chef
 d'accusation contre la nature de ce qui n'est que la

coutume de quelques nations ! Il devoit favoir qu'à Sparte les enfans n'étoient ni liés ni garrottés par des langes & des maillots.

Cet exorde contient une invective contre l'homme, qui n'est qu'une déclamation presque insensée, & qui se termine par assurer que l'homme seul se bat contre son espece : comme si les lions, les tigres, les coqs, & tant d'autres animaux, ne se livroient pas de cruels & sanglants combats ; comme si l'araignée ne mangeoit pas l'araignée ; comme si les gros brochets ne mangeoient pas les petits ; & enfin comme si, en cela même, l'homme ne ressembloit pas le plus aux autres animaux, ajoute M. Poinfinet, de qui sont ces dernieres observations.

» SELON l'ordre de la nature, l'homme a coutume
 » de venir au monde par la tête, & d'en sortir par
 » les pieds (a) ».

Le chapitre qui contient ce passage est un de ceux où Pline découvre le plus son penchant à la crédulité. C'est là qu'il croit que les hommes qui naissent par les pieds, sont malheureux, ou causent le malheur du monde. Agrippa, gendre d'Auguste, & Néron, sont ses preuves ; & c'est à eux qu'il borne ses recherches philosophiques à ce sujet.

(a) Ritu naturæ, capite hominem gigni mos est, pedibus efferri. (L. 7, c. 8.)

» CEUX dont la mere meurt en les mettant au
 » monde , naissent sous de plus heureux auspices ,
 » comme Scipion , le premier Africain , &c. » (a).

Bonne physique ! bon jugement ! bonne philosophie ! & toujours des exemples qui prouvent également bien ! Et les enfants dénaturés s'écrieront : Ah ! si ma mere étoit morte en me mettant au monde , je serois heureux.

» DEPUIS qu'on entend dire que , par enchante-
 » ment , on force les serpents à sortir de leur trou
 » pour se livrer d'eux-mêmes à la mort , personne
 » n'a encore décidé si le fait est vrai ou faux » (b).

Est-ce ainsi que doit penser un philosophe ? est-ce le langage d'un naturaliste ? Ce doute absurde , cette indifférence de choix , pour rejeter ou pour admettre un tel effet de la puissance magique , ne montrent-ils pas combien les principes de Pline étoient foibles & incertains.

» PRÈS de la source du Nil est un animal sauvage
 » assez petit , nommé *catoblépas* , & dont les mem-
 » bres sont engourdis ; à peine peut-il porter sa tête

(a) Auspiciatius enestâ parente gignuntur : sicut Scipio , Africanus prior , natus , &c. (L. 7 , c. 9.)

(b) Quippe obvium serpentes extrahi cantu , cogique in pœnam , verum falsumve sit vita non decreverit. (L. 8 , c. 16.)

» qu'il tient toujours baissée contre terre : bonheur
 » pour l'espece humaine; car tous ceux qui rencon-
 » trent les regards de cet animal expirent aussi-
 » tôt » (a).

Que le regard de cet animal tue les gens subite-
 ment, c'est une fable qu'on ne s'amuse pas à réfu-
 ter, & qu'il faut placer avec celle du basilic. Mais
 ce qu'il ne faut pas négliger d'observer, c'est que
 Pline croit l'une & l'autre. C'est qu'en parlant en-
 suite du basilic, en le décrivant comme s'il le voyoit,
 nous montrant sa tête ceinte d'un diadème, sa mar-
 che grave & majestueuse, son souffle empesté qui
 brûle les arbres, brise les pierres, fait mourir les
 hommes & les chevaux, & après avoir dit que l'o-
 deur de la bellette tue ce prétendu monstre, il ajoute :
 » Preuve que, dans la nature, il n'y a nulle force qui
 » n'ait sa rivale ». *Aded naturæ nihil placuit esse sine*
pari. Vous voyez que vérité ou fable, notre Pline a
 sous la main une sentence toute prête pour appuyer
 ce qu'il rapporte.

» LES ours en naissant ne font qu'une masse de
 » chair blanche informe, un peu plus grosse que

(a) Juxta hunc (Nilum) fera appellatur *catoblepas*, mo-
 dica alioquin, cæterisque membris iners, caput tantum præ-
 grave ægre ferens: id dejectum semper in terram, aliàs inter-
 necio humani generis, omnibus qui oculos ejus vidère confes-
 tim expirantibus, (L. 8, c. 21.)

» des rats , fans yeux , fans poil ; leurs ongles feu-
 » lement se distinguent : c'est en léchant cette masse ;
 » que la mere lui donne peu à peu la figure de l'a-
 » nimal » (a).

Pline en dit autant des lionnes & des femelles des renards (l. 10, c. 63) ; mais comme d'autres femelles en font autant à leurs petits , & que les Groenlandoises & les Eskimauses lechent aussi leurs nouveaux nés , dont la peau est couverte alors d'une viscosité gélatineuse , il faut croire que si on ôtoit un petit à une de ces meres avant qu'elle eût perfectionné sa forme , il ne seroit jamais conformé selon son espece. Voyez cependant M. de Buffon (Hist. nat. tome 8 , page 255 , in-4°) , & laissez dire à Ovide & à Plinè qu'un ours n'est ours qu'après avoir été léché. Si Elien le dit aussi , c'est qu'il a puisé sa science en histoire naturelle où Plinè puisoit la sienne. Sans être naturaliste , mais pour occuper ses loisirs comme il le dit lui-même , il fit des extraits dans les ouvrages qu'il lisoit sur cette matiere. C'est ainsi qu'il composa dix-sept livres & les intitula : ΠΕΡΙ ΖΩΩΝ ΙΔΙΟΤΗΤΟΣ , *de la nature des animaux*. Cet écrivain ne doit donc pas être d'une bien grande autorité en histoire naturelle ; & si j'ai quelquefois occasion de le

(a) Hi (ursi) sunt candida informisque caro , paulò muribus major , sine oculis , sine pilo ; ungues tantùm prominent : hanc lambendo paulatim figurant. (L. 8 , c. 36.)

citer, c'est que , par son ouvrage , on voit mieux encore comment Pline fit aussi le sien.

Tous deux menteurs , ils aimoient également les contes qu'ils ramassoient. Mais quoique Pline embellisse les siens par plus d'imagination , Rabelais n'en prend pas moins de l'humeur contre lui dans le chapitre sixieme de son *Gargantua* , quand il dit plaisamment & à sa maniere : » Toutefois je ne suis point » menteur tant assuré comme il ha esté. Lisez le septieme de sa naturelle histoire , chap. 3 , & ne m'en » tabustez plus l'entendement ».

» D A N S la derniere extrémité , les hériffons lâchent par vengeance leur urine , qui putréfie leur peau & leurs piquants , n'ignorant pas qu'on leur fait la chasse pour avoir cette dépouille » (a).

Comme on trouve souvent cette accusation dans Pline contre plusieurs animaux , & qu'elle est toujours fausse & ridicule , je ne crois pas devoir m'arrêter à celle-ci.

» Les chiens sont les seuls animaux qui connoissent leur nom & la voix de leur maître » (b).

(a) In desperatione verò , urinam ex se (erinacei) reddunt tabificam , tergori suo spinisque noxiam , propter hoc se capi gnari. (L. 8 , c. 37.)

(b) Soli (canes) nomina sua , soli vocem domesticam agnoscunt. (L. 8 , c. 40.)

Pline oublie que les chats , les chevres , les biches privées , le cheval , & même plusieurs oiseaux , connoissent leur nom & distinguent la voix de leur maître ; enfin il oublie ce qu'il a dit plus haut de l'éléphant ; dit M. Poinfinet.

» UN cheval auquel on avoit bandé les yeux pour
 » lui faire couvrir sa mere , n'eut pas plutôt connu à
 » qui il avoit eu affaire , qu'il courut se jeter du
 » haut en bas d'un précipice , & se tua. J'ai appris
 » que , dans le territoire de Réatine , une jument ,
 » par la même cause , mit en pieces celui qui l'avoit
 » fait couvrir ; car ces animaux connoissent leurs
 » parentés » (a).

La philosophie , la critique & le naturalisme de Pline étant égaux ici , toute observation seroit superflue. Disons seulement qu'ayant trouvé cela dans Aristote & dans Varron , il le croit & le rapporte , sans avertir que tout au plus ce pourroient être des faits très particuliers. Pline avoit ses garants , dirait-on ; & qui peut nous les garantir sur de tels faits ?

» IL est certain qu'en Portugal , aux environs de

(a) Alium (equum) , detracto oculorum operimento , & cognito cum matre coitu , petiisse prærupta , atque exanimatum. Equæ eadem ex causa in reatino agro laceratum propriam invenimus ; namque & cognationum intellectus in iis est. (L. 8 , c. 42.)

» Lisbonne & du Tage , les cavales conçoivent par
 » le souffle du vent d'ouest , en se tournant de son
 » côté ; & les poulains qu'elles engendrent ainsi ,
 » sont très prompts à la course , mais ils ne vivent
 » que trois ans » (a).

Celui-là n'est pas équivoque ; & quand un naturaliste écrit *constat* (il est certain , c'est un fait constant) , on peut assurer qu'il croit ce qu'il dit. Le nôtre le croit d'autant mieux , que Columelle , un de ses garants , l'assure. Varron , un autre de ses garants , le croit aussi , quand il dit : *Res incredibilis, sed vera*. M. Poinfinet de Sivry , nouveau traducteur de Pline , dit sur ce passage un mot d'un grand sens :
 » On peut en cette occasion appliquer à notre au-
 » teur lui-même ce qu'il dit si judicieusement plus
 » haut , qu'il n'est si impudent menteur qui ne trouve
 » son garant ». Le P. Hardouin avoit fait la même observation ; & tout cela n'a pas besoin de commentaire.

» LISBONNE est renommée pour ses cavales qu'
 » conçoivent par le souffle du vent d'ouest » (b).

(a) *Constat in Lusitania , circa Olyssipponem oppidum & Tagum amnem , equas , favonio flante , obversas animalem concipere spiritum ; idque partum fieri , & gigni perniciosissimum ita , sed triennium vitæ non excedere. (L. 8 , c. 42.)*

(b) *Olyssippo (oppidum) equarum è favonio vento concepta nobile. (L. 4 , c. 22.)*

Notre naturaliste, bien persuadé du fait, s'est complu, comme on l'a vu dans l'article précédent, à le reproduire, en y ajoutant des circonstances qui, selon lui, le rendent plus certain. Permis à Virgile de chanter cette fable en beaux vers latins, & à Homère de faire, en beaux vers grecs, engendrer les chevaux d'Achille par le zéphyr.

Cette fable absurde étoit si bien imprimée chez Pline en principe, qu'il ne faut que des yeux pour s'en convaincre. *Hoc (favonio) maritantur vivescantia à terra: quippe cum etiam equæ in Hispania, ut diximus. Hic est genitalis spiritus mundi.* (L. 16, c. 25.) » Le vent d'ouest procure la fécondité à toutes les productions de la terre, & même aux cavales en Espagne, comme je l'ai dit ailleurs. C'est l'esprit générateur du monde ». Vous voyez que cette prétendue conception étoit si piquante & si curieuse pour Pline, qu'il y revient encore, & d'assez loin, avec beaucoup d'assurance. Necténabo avoit aussi en Egypte des cavales qui concevoient au hennissement des chevaux de Babylone. Mais Esope, habile à répondre aux contes *de ma mere l'oie*, fit fouetter un chat à la cour de ce roi d'Egypte, parce qu'il avoit, lui dit-il, étranglé la nuit précédente, à Babylone, le coq du roi Lycérus.

» EN rongant les boucliers d'argent de Lanuvium, les rats présagèrent la guerre des Marfes;

» & en rongéant auffi les courroies de la chauffure
 » de Carbon dans la ville de Clufium, ils préfa-
 » gerent la perte de ce général » (a).

On peut affûrer que ces fortes de travers que Pline avoit dans l'efprit, préfageoient qu'avec beaucoup de mérite il feroit une compilation remplie de chofes exactes & d'abfurdités, d'éloquence & de déclamations.

» S I, après l'accouplement, les taureaux s'en vont
 » à droite, il eft de tradition qu'ils ont engendré des
 » mâles; fi à gauche, des femelles » (b).

Les bonnes femmes qui menent leurs vaches au taureau, peuvent débiter de femblables traits d'hiftoire naturelle. Les originaux de Pline font ici Columelle, Varron, & d'autres.

» L A voix des dauphins eft femblable au gémif-
 » fement humain, leur dos eft voûté, leur museau
 » camus: c'eft pour cela que, par un fens admira-
 » ble, ils reconnoiffent tous le nom de *camus*, &

(a) *Arroſis Lanuvii clypeis argenteis, marſicum (mures) portendêre bellum: Carboni imperatori apud Cluſium faſciis quibus in calceatu utebatur, exitium. (L. 8, c. 57.)*

(b) *Tradunt autem, ſi poſt coïtum ad dextram partem abeant tauri, generatos mares eſſe; ſi in lævam, feminas. (L. 8, c. 45.)*

« qu'ils préfèrent qu'on les appelle ainsi » (a).

Si par le mot *simus* (camus) il faut entendre un nez court & retrouffé, nous aurons de la peine à croire que Pline ait vu des dauphins. Ce poisson, dont on connoît plusieurs especes, a le museau pointu : l'une sur-tout l'a fort alongé, on l'appelle *bec d'oie*; tous en général sont nommés *cochons marins*, & ne sont pas camus. Klein, dans son *Historia piscium*, en donne des gravures qui n'en laissent aucun doute.

Je voudrois bien demander à Pline comment les nations maritimes qui ne parlent ni grec ni latin, appelleroient les dauphins, s'il leur prenoit envie de s'en amuser. Si Pline me répondoit que ce poisson a l'intelligence des langues, je n'aurois plus rien à lui demander. Le reste du chapitre n'est pas écrit avec plus de sens.

Pline continue d'y parler des qualités naturelles des dauphins, & raconte comment, dans la province narbonnoise (le Languedoc), ils s'affocient avec les pêcheurs pour faire la pêche des mulets ou muges. A l'entendre, ce sont autant de chiens de meute, dressés à cet exercice. M. Astruc (Hist. nat. du Languedoc) a prouvé que ce n'est tout au plus qu'un fait

(a) Pro voce (delphinis) gemitus humano similis, dorsum repandum, rostrum sinum. Qua de causa nomen *simonis* omnes miro modo agnoscunt, maluntque ita appellari. (L. 9, c. 8.)

particulier, si même il n'est pas faux. Les choses, dit-il, qui ne dépendent que des loix de la nature, & que les animaux font sans éducation & par la force de leur instinct, sont aussi invariables que la nature elle-même. On pêche encore des muges au même endroit, & les dauphins n'y donnent plus les mêmes secours; d'où M. Astruc conclut fort juste que ce que les animaux ne font plus aujourd'hui, on est forcé de convenir qu'ils ne l'ont jamais fait.

Mais d'autres que Plin, Oppien, par exemple, ont rapporté des faits semblables. C'est, continue M. Astruc, que les filets des pêcheurs se seront trouvés pleins de poissons que les dauphins chassoient, & qu'en voilà plus qu'il n'en faut pour avoir fait croire à ces pêcheurs que c'étoit pour eux que les dauphins travailloient. Ils le dirent, on l'écrivit, & ce fut de l'histoire naturelle.

» LORSQUE la nacre voit la main de l'homme,
 » elle se resserre & cache ses richesses, sachant bien
 » que c'est pour elles qu'on la recherche; & si elle
 » peut prévenir la main, elle la coupe avec son
 » tranchant : aucun châtement n'est mérité avec plus
 » de justice » (a).

(a) Concha ipsa cùm manum videt, comprimit sese, operitque opes suas, gnara propter illas se peti; manumque si præveniat, acie suâ abscindit, nullâ justiore pœnâ. (L. 9, c. 35.)

Il ne feroit guere possible de faire sur ce ridicule passage une remarque plus juste que celle de M. Poinfinet. Après avoir rapporté l'avis de Rondeler, qui traite de fable le fait en question, il dit: » Le P. Har-

» douin prétend excuser Pline, en disant qu'il ne
 » s'est servi de l'expression de *voir* que par méta-
 » phore. Mais cette excuse n'est guere recevable en
 » cette occasion, où il s'agit de donner des notions
 » précises sur la nature du poisson nacre. Ainsi, quand
 » Pline, à cet égard, ne se feroit point mépris com-
 » me *observateur*, il feroit toujours blâmable, com-
 » me écrivain, d'avoir employé à contre-sens une
 » expression métaphorique capable d'induire en er-
 » reur sur un fait important de l'histoire naturelle».

La nacre, bête comme une huître qu'elle est, & qui se trouve avoir assez d'esprit pour deviner que nous aimons les perles, est une idée qu'on n'attendroit pas d'un *observateur*.

» Les grenouilles s'accouplent l'une sur l'autre ;
 » le mâle saisit avec les jambes de devant sa femelle
 » par-dessous les aisselles, & lui serre les cuisses
 » avec ses jambes de derriere. Elles engendrent de
 » petits morceaux de chair noire, que les Grecs ap-
 » pellent *gyrinoi* (frai de grenouille). On y apper-
 » çoit seulement des yeux & une queue. Bientôt la
 » queue se divise & forme les jambes de derriere.
 » Il est surprenant qu'à six mois les grenouilles se

» résolvent en limon , sans que personne puisse ap-
 » percevoir cette métamorphose , & qu'au printemps
 » elles renaissent telles qu'elles étoient , par une
 » opération secrete de la nature , puisque cela ar-
 » rive tous les ans » (*a*).

A fort peu de chose près , on ne sauroit guere plus mal raisonner de la formation des grenouilles. Ces morceaux de chair noire dont parle Pline , sont de la grosseur d'un ciron : d'abord parfaitement ronds , ce n'est que quinze jours après la ponte qu'ils se développent , ont une queue , & acquierent le mouvement ; progrès qui ne deviennent sensibles qu'après le déchirement d'un globule blanchâtre , membraneux , & transparent comme une petite groseille blanche , & dans lequel est enfermé chaque fœtus : c'est l'œuf. Ces globules adherent les uns aux autres en forme de grappe , & sont tenus ensemble par une matiere visqueuse & gluante. La ponte se fait au mois de mars.

Voilà du moins ce que j'ai cru voir , & ce que j'ai étudié de mon mieux. Le P. Hardouin observe :

(*a*) *Ranæ* superveniunt , prioribus pedibus alas feminæ mare apprehendente , posterioribus clunes. Pariunt minimas carnes nigras , quas *gyrinos* vocant , oculis tantum & caudâ insignes : mox pedes figurantur , caudâ findente se in posteriores. Mirumque , semestri vitâ resolvuntur in limum nullo cernente , & rursus vernis aquis renascuntur quæ fuère : naturæ perindè occultâ ratione , cum omnibus annis id eveniat. (L. 9 , c. 51.)

que Daléchamps & Rondelet assurent hardiment que les grenouilles s'engendrent d'elles-mêmes dans la pourriture du limon. Il paroît que ces deux savants n'étoient pas en état de juger Pline sur cet article. Pour moi j'ai suivi la grenouille depuis la ponte jusqu'au têtard, & à la grenouille déjà formée. Revenons aux têtards.

Leur queue étant verticale ne se divise point pour devenir des jambes qui seroient l'une sur l'autre ; elles ne se résolvent point non plus en limon, pour renaître au printemps. Si Pline se fût donné la peine de les regarder lorsqu'elles sont têtards, il eût vu qu'elles avoient, & leur queue, & leurs jambes de derriere, lesquelles sortent les premières, ainsi que je l'ai observé dans l'objet naturel.

Quelques naturalistes prétendent que les pattes antérieures se montrent les premières : ils se trompent assurément, & ont mal observé. Cette erreur est dans le dictionnaire de M. de Bomare, article *Grenouille* ; on y lit : » Au quarante-sixième jour les » pattes de devant commencent à se discerner à la » loupe . . . au quatre-vingtième, les pieds de derriere paroissent aussi ». Je crois qu'il y a plusieurs autres erreurs sur les dates de leurs différentes métamorphoses, si du moins je dois m'en rapporter à ce que j'ai étudié. On est surpris de trouver dans la suite du même article : » Au bout d'un mois, les têtards développent leurs pattes postérieures & s'é-

« cartent : ce sont ces pattes qui , unies dans l'embryon , forment la queue du têtard qui est l'embryon de la grenouille . . . L'embryon peut nager dans l'eau dès qu'il est venu au monde ». Il est vrai que cela n'est rapporté que d'après M. Gautier , qui est souvent loin d'être exact : mais pourquoi le citer , quand il ne fait que donner , par un galimatias intelligible , de l'extension à l'erreur de Pline ? Si on vouloit le citer , ce devoit être pour le réfuter ensuite bien clairement.

Quand les quatre jambes sont assez fortes pour nager , la queue tombe d'elle-même ; la grenouille est formée. Si Pline ne les eût pas fait renaître au printemps , saison de leur naissance , & qu'il se fût contenté de dire que , pendant l'hiver , elles se tiennent volontiers au fond de l'eau , il n'y auroit eu rien de *surprenant* , ni aucune *opération secrète de la nature*. Cette physique est bonne pour Ovide ; un naturaliste la lui laisse , & n'écrit pas de la formation des grenouilles sans les avoir étudiées.

Voyez , non pas Rondelet , mais Swammerdam , & tel autre bon naturaliste , vous n'y trouvez rien de semblable. Regardez les gravures à la fin de la *Biblia natura* du physicien batave , les différents états de la grenouille y sont figurés.

Puisque le nom de Rondelet se trouve ici , je dirai qu'une de ses erreurs , fort aisée cependant à ne pas commettre , est copiée dans plusieurs livres. Il

croit que les anchois n'ont point d'écaïlles. Prenez un anchois, voyez ses écaïlles, & lisez son article dans le Dictionnaire encyclopédique, & dans celui de M. Valmont de Bomare, où cette erreur s'est perpétuée jusque dans l'édition de 1775, in-4°. Rondelet dit, l. 7, c. 4, de *Enchrasicholis, sine squamis*; & voici, avec plus de vérité, ce que dit M. Goüan dans son *Historia piscium*, en décrivant l'anchois : *Squamæ imbricatæ, pellucidæ, parvæ, planiusculæ, suborbiculatæ aut acutæ, deciduæ.* » Les écaïlles tui-
 » lées, minces, petites, plates, un peu arrondies
 » ou aiguës, fujettes à tomber ».

» O N a remarqué que le milan, oiseau très ra-
 » pace & toujours affamé, n'enleve point les viandes
 » des bassins dans lesquels on les transporte aux fu-
 » nérailles, ni celles qui sont sur l'autel d'Olympie ;
 » & qu'il ne les ravit pas même d'entre les mains
 » de ceux qui les portent, sans que ce ne soit un
 » présage funeste aux villes pour qui on offroit le sa-
 » crifice » (a).

Tout cela ne paroîtroit-il pas un peu niais, même

(a) Notatum in his (milvis) rapacissimam & famelicam semper alitem nihil esculenti rapere unquam ex funerum ferulis, nec Olympiæ ex arâ ; ac ne ferenrium quidem manibus, nisi lugubri municipiorum immolantium ostento. (L. 10 c. 10.)

pour un écrivain qui ne feroit pas naturaliste ? Aristote , dans son livre des choses admirables (si cet ouvrage est de lui) , dit aussi qu'en Elide les milans qui enlèvent les viandes du marché , ne touchent pas à celles qui sont immolées. Pausanias , Elie , & d'autres , racontent aussi cette merveille. Mais des compagnons d'erreur font-ils qu'une superstition populaire devienne une vérité à cause du nombre des croyants ? Quand Plin & Tacite nous disent qu'il ne plut jamais dans le temple de Vénus à Paphos , quoiqu'il fût découvert , croirons-nous ce miracle ? Mais si le fait , par une cause naturelle , étoit véritable , ne devrions-nous pas rire d'un naturaliste athée qui le rapporteroit comme pourroit faire un bon frere capucin , & sans un mot d'observation ?

Il faut pourtant convenir que , si nous en croyons quelques modernes , on a vu les milans arracher de la main des negres la viande ou les poissons qu'ils portoient. Aussi n'est-ce pas sur ce fait que retombe mon observation , mais sur les funérailles , l'autel d'Olympie , les victimaires & les présages funestes.

» J E ne puis m'empêcher de rapporter un présage
 » touchant les piverts. Il en vint un se reposer dou-
 » cement sur la tête d'Ælius Tubéron , lorsque ce
 » préteur de Rome rendoit la justice sur son tribu-
 » nal ; il le prit aisément avec la main. Les augures
 » consultés , répondirent que s'il le lâchoit , ce seroit

» un présage de la ruine de l'empire , mais que s'il
 » le tuoit , le présage feroit contre lui. Le préteur
 » aussitôt déchira l'oiseau ; peu après la prédiction
 » fut accomplie » (*a*).

Chez Valere Maxime , le conte & le présage sont racontés un peu différemment. Selon lui , Tubéron vit périr dix-sept de ses parents à la bataille de Cannes. Il est vrai que Sylla , Marius & Cinna rioient de ce conte inepte. Convenons qu'ils devoient le regarder avec mépris , quand ils se représentoient les deux ou trois boisseaux remplis d'anneaux des chevaliers romains qui périrent à la journée de Cannes. Cette bataille mit Rome à deux doigts de sa destruction totale , & les augures ne prédirent pas fort juste. Pline ne choisit pas non plus fort heureusement son présage accompli.

» Les chats ne vivent que six ans » (*b*).

Il est fâcheux que ceci soit copié d'Aristote. J'ai connu à Pétersbourg un vieux chat qui passoit vingt

(*a*) Unum eorum (picorum) præscitum transire non queo. In capite prætoris urbani Cælii Tuberonis , in foro jura pro tribunali reddentis , sedit ita placidè , ut manu prehenderetur. Respondere vates exitium imperio portendi , si dimitteretur ; at si exanimaretur , prætori. Et ille avem protinùs concepfit : neq multò post implevit prodigium. (L. 10 , c. 18.)

(*b*) (Feles) vivunt annis senis. (L. 10 , c. 63.)

ans; j'avoue que cela est rare : mais ailleurs on en voit de dix , de douze & de quinze années.

» Je ne dois pas omettre qu'entre les oiseaux les
» hirondelles sont indociles » (a).

M. Poinfinet est ici de l'avis de Pline , & voici sa raison : *Albert le Grand prétend qu'il a vu des hirondelles privées , & qui venoient dans sa main comme d'autres oiseaux. Cela est difficile à croire ; car l'hirondelle ne vit que de sa propre chasse , & meurt si on la captive , parcequ'elle ne prend les insectes qu'au vol. Il paroît donc impossible d'apprivoiser un tel oiseau.*

Pourquoi Albert le Grand n'auroit-il pas vu des hirondelles privées ? j'en ai bien vu sans être Albert : Dans ma première jeunesse j'aimois les oiseaux , & je dénichai de petites hirondelles que je nourris de mon mieux environ un mois. De quatre ou cinq il ne m'en resta qu'une , & qui devint si privée , que ; la faisant voler le plus loin possible , elle revenoit toujours sur ma main : je la gardai tout un été ; mais comme elle me faisoit perdre trop de temps , mon pere en disposa. Le choix du lieu , celui de la nourriture , & quelques autres circonstances réunies , feront priver & vivre long-temps des hirondelles , quoi qu'en dise M. Poinfinet.

(a) Non omittendum est . . . è volucris hirundines esse indociles. (L. 10 , c. 45.)

» LA fécondation ne s'opere en aucun animal
 » comme dans les perdrix. Si les femelles sont vis-
 » à-vis des mâles , elles sont fécondées par le vent
 » qui d'eux parvient à elles » (a).

Vous ne vous souvenez donc pas que les cavales portugaises conçoivent aussi par le souffle du vent d'ouest , & même sans la présentation au mâle ? Que ce soit Aristote, ou un autre, qui vous ait induit à faire ce conte , & qui vous ait fait dire aussi que souvent les perdrix conçoivent au son de la voix du mâle , comme vous le rapportez ensuite , il n'en est pas moins vrai , selon vous , que les cavales portugaises ne soient plus sensibles que les perdrix au plaisir de l'amour , puisqu'avec moins de moyens *ad hoc* , elles font autant de besogne.

» LORSQUE les éléphants sont pris , on les appri-
 » voise promptement avec du suc d'orge » (b).

Dioscoride , en parlant de l'ivoire , dit qu'il devient pliant , lorsqu'on l'a fait tremper dans du suc d'orge , ζυθός , de la biere. Ne feroit-ce point le mot équivoque ἐλέφας qui auroit trompé Pline ? Ce mot

(a) (Perdicēs) neque in alio animali par opus libidinis. Si contra mares steterint feminae , aurâ ab his flante prœgnantes fiunt. (L. 10, c. 33.)

(b) Capti (elephanti) celerrimè mitificantur hordei succo. (L. 8, c. 7.)

signifie *éléphant* & *ivoire*. Mais des savants étant partagés sur l'erreur qu'il faut imputer ou ne pas imputer à Pline, je suis loin de rien affirmer. J'observe seulement que, selon Plutarque, l'ivoire s'amollit quand il est trempé dans de la biere; mais on fait aussi que l'éléphant aime les liqueurs fermentées. Au reste, si Pline se trompe ici, il fait assez souvent de ces sortes de méprises, comme lorsqu'il prend, dans Aristote, *ὠτίς*, *outarde*, pour *ὄτος*, *hibou*, & qu'il dit fausement que la chair de l'outarde est mauvaise. M. de Buffon l'a remarqué, article *Outarde*.

Le P. Hardouin, &, d'après lui, M. Poinfinet, vous avertiront aussi qu'au livre 23, c. 1, Pline, dans les sources grecques où il a puisé, a pris deux fois *ἐλόν*, *gencive*, pour *ἐλὴ*, *cicatrice*, & qu'il en fait autant du mot *ὠτα*, *oreilles*, qu'il a pris pour *ὀσέα*, *os*; en sorte qu'il parle d'ulcères qui pénètrent jusqu'aux os, quand Dioscoride, qu'il copie, parle d'ulcères qui viennent aux oreilles.

Ne quittons pas cependant les éléphants sans observer que, selon Pline, ces animaux enfouissent, pour nous en frustrer, celles de leurs dents qui tombent par accident ou par vieillesse, & que quand ils se voient environnés, ils les brisent contre un arbre pour échapper à l'avidité des chasseurs par cette proie qu'ils leur abandonnent. Comment les éléphants sauvages peuvent-ils savoir qu'on en veut à leur ivoire? & s'ils ont vu prendre de leurs compagnons, pour

quoi ne penseroient-ils pas qu'on a aussi besoin d'eux-mêmes?

» Les poules de nos campagnes ont de la religion.
 » Elles se hérissent & se secouent après avoir pondu ;
 » & , pour purifier elles & leurs œufs , elles tournent
 » autour avec quelques brins de paille » (a).

Plaisante distinction à faire , que les poules villageoises aient de la religion préférablement à celles de la ville ! Aristote au moins leur en accorde à toutes. Mais ne se pourroit-il pas qu'Aristote & Pline confondissent la poule qui vient d'être cochée avec celle qui vient de pondre ? D'ailleurs l'instinct de chaque oiseau femelle le porte , à mesure qu'il pond , à l'arrangement , à l'entretien & à la conservation de son nid , soit aux champs , soit à la ville ; & j'oserois croire qu'Aristote & Pline n'avoient pas fait assez d'attention aux poules qu'ils avoient vues pondre : car ils auroient vu qu'après la ponte elles ne tournent pas autour de leurs œufs avec quelques brins de paille ; mais que , l'instant avant de pondre , elles en ramassent devant elles , & , par un soin machinal ou raisonné , les jettent derriere & du côté des œufs.

(a) Villaribus gallinis & religio inest. Inhorrescunt edito ovo, excutiuntque sese, & circumactæ purificant, ac festucâ aliquâ sese & ova lustrant. (L. 10, c. 41.)

» Les œufs qu'on fait couvrir doivent être mis
 » sous la poule en nombre impair » (a).

Que ce petit trait de superstition soit dit & pratiqué par la bonne femme qui garde les pœules, nous n'en ferions pas surpris; mais qu'il soit enseigné par un grave naturaliste qui copie Varron & Columelle, ne peut-on pas en rire à son aise? Pline avoit un foible pour les nombres impairs: on en va voir d'autres exemples; son livre en fournit plusieurs que je n'ai pas relevés. Mais je ne quitterai pas le chapitre cinquante-quatre sans apprendre au lecteur curieux de conserver sa couvée, que le moyen de garantir les œufs du tonnerre est de mettre un clou de fer, ou bien de la terre prise à une charrue, sous le nid de la couveuse: *Remedium contra tonitru, clavus ferreus sub stramine ovorum positus, aut terra ex aratro*. Si cela n'est pas clair, j'en suis fâché. Columelle a mis Pline sur la voie; mais il dit seulement, « Plu-
 » sieurs croient », *Plurimi credunt*. Pline en fait un précepte, l'immortelle superstition populaire ne l'a pas oublié; &, comme l'observe judicieusement M. Poinfinet, *du fer, sous le nid d'une couveuse, ne peut servir qu'à attirer le tonnerre*.

» Des baies de laurier en nombre impair, pilées

(a) Ova..... subjici impari numero debent. (L. 10, c. 54.)

» avec de l'huile , & qu'on fera chauffer , sont bonnes
 » contre le mal de tête » (*a*).

» ON dit qu'une couronne de liferon dont les
 » feuilles sont en nombre impair , guérit le mal de
 » tête » (*b*).

Je suppose que mon lecteur est médecin-bota-
 niste , qu'il fait un traité de cette science ; & je lui
 demande si , par exemple , il insérera ces recettes , &
 les suivantes , au nombre de ses topiques : *Pour gué-
 rir de la colique , il faut , selon quelques auteurs , ap-
 pliquer sur son ventre des grains d'anis en nombre
 impair , ou porter , dit-on , un bouquet de roses dont
 les feuilles soient aussi en nombre impair.*

» QUAND les viperes s'accouplent , le mâle intro-
 » duit sa tête dans la gueule de la femelle , qui ,
 » transportée de plaisir , la lui ronge.... Les petits
 » éclos les derniers , impatientes de sortir , percent les
 » flancs de leur mere & la tuent » (*c*).

Le premier point est une calomnie , que , toute

(*a*). In capitis dolore , impari numero baccas (lauri) cum
 oleo conterere , & calefacere. (L. 23 , c. 8.)

(*b*) Coronam ex eo (smilace) factam impari foliorum nu-
 mero aiunt capitis doloribus mederi. (L. 24 , c. 10.)

(*c*) Viperae mas caput inserit in os , quod illa abrodit vo-
 luptatis dulcedine. . . . Itaque ceterae tarditatis impatientes ,
 percurrunt latera , occisâ parente. (L. 10 , c. 61.)

méchante bête que soit la vipere, il ne falloit pas répéter sur son compte. Quant au second, Hérodote l'avoit dit; mais Hérodote n'est pas naturaliste, il ne falloit pas le copier. Aristote, qui en parle aussi, n'auroit-il pas dit que les vipéreux rongent seulement la pellicule qui les enveloppe? Il est au moins probable que les viperes, qui font deux portées par an, ne meurent pas à chacune.

» LA génération des souris est la plus singuliere
 » de toutes; ce n'est pas même sans hésiter que je
 » la rapporte, quoique ce soit sur l'autorité d'Aristote & des soldats d'Alexandre le grand. On dit
 » que leur génération s'opere en se léchant, & non
 » par la voie de l'accouplement » (a).

L'autorité des soldats d'Alexandre ne donne aucun poids à celle d'Aristote, & l'hésitation de Pline est bien étrange pour un naturaliste. Si, avant d'écrire, il eût pris quelques souris, qu'il eût regardé comme elles engendrent, il n'eût pas été réduit à dire : *J'en parlerai sur la foi d'Aristote*, &c. Un naturaliste doit, si je ne me trompe, étudier tous les objets de la nature desquels il parle, sur-tout quand ce ne sont que

(a) Super cuncta est murium fetus, haud sine cunctatione dicendus, quanquam sub auctore Aristotele & Alexandri magni militibus. Generatio eorum lambendo constare, non coïtu, dicitur. (L. 10, c. 65.)

des fouris. Je ne suis pas naturaliste , mais j'ai gardé quelque temps à Pétersbourg une douzaine de fouris blanches comme des hermines ; j'ai eu la curiosité de leur voir faire des petits , & elles n'y procédoient pas à coups de langue. On trouve aussi dans le même chapitre que les fouris conçoivent en goûtant du sel , & qu'on ne doit plus s'étonner qu'il y ait une si grande multitude de ces animaux.

» Les rats d'Égypte ont le poil dur comme celui
 » du hérisson. Ces mêmes rats marchent sur deux
 » pieds comme les marmotes » (a).

Il n'y a là que trois fautes. La première , d'écrire
 » ces mêmes rats », *iidem*, quand Aristote, que Plin
 copie , dit positivement & avec raison , *il y en a d'au-
 tres aussi* , *ἔστι δὲ καὶ ἐτέροι*. La seconde , de faire mar-
 cher les marmotes comme ces rats bipèdes : on fait
 que les marmotes ne marchent pas sur leurs pieds de
 derrière , mais qu'elles s'y lèvent & s'y tiennent quel-
 quefois comme les écureuils , & comme toutes les
 espèces de fouris & de rats qui ne sont pas bipèdes.
 La troisième faute , par conséquent , est de n'avoir
 fait qu'une espèce de deux qui sont fort différentes ,
 ne feroit-ce que par leur grosseur , & d'avoir défi-
 guré son original en le traduisant.

(a) *Ægyptiis muribus durus pilus , sicut erinaceis. Iidem
 bipedes ambulans , ceu alpini quoque. (L. 10, c. 65.)*

Je connois ce rat d'Égypte qu'on nomme la *gerboise* ; j'en ai vu de vivants à la Haye : il seroit inutile de le décrire ici. Je me borne à dire qu'il marche sur les seuls pieds de derriere ; que ses jambes & ses cuisses sont excessivement longues ; que ses pattes de devant sont si courtes , qu'elles ne peuvent pas lui servir habituellement à marcher ; que le corps est de la grosseur d'un rat , pour ceux de la petite espece ; car il en est encore un autre de la taille d'un lievre. Mais le poil de l'une & de l'autre espece est doux , soyeux , & ne ressemble en rien à celui du hérisson. Il y a une troisieme espece de gerboise , de la grosseur d'une assez grande souris. Le célèbre professeur Pallas voulut bien me la donner à Pétersbourg avec celle de la grosseur d'un rat. Quoiqu'elles soient l'une & l'autre sous mes yeux , & qu'il y ait entre elles des différences notables , je ne les décrirai pas : j'en laisse le soin aux naturalistes plus exercés que moi dans ce genre d'observations.

» ON nomme *tette-chevres* des oiseaux voleurs de
 » nuit , semblables à un gros merle , & qui le jour
 » ne voient point. Ils entrent dans les étables des
 » bergers , tettent les chevres ; & celles à qui ils
 » font ce tort , perdent leur lait & la vue » (a).

(a) Caprimulgi appellantur grandioris merulæ aspectu ; fures nocturni , interdum enim visu carent. Intraut pastorum sta-

M. Poinfinet dit , dans sa note sur ce passage de Pline , » Nous ne connoissons point cet oiseau en » France » ; & il s'appuie du P. Hardouin , qui dit seulement : *Non habet in Gallia nomen hac avis*. Ils se trompent l'un & l'autre : cet oiseau est très commun aux environs de Paris , où on l'appelle *crapaud-volant*.

Il est à présumer que Pline , & Aristote qu'il copie , n'avoient pas vu le *caprimulgus*. Cet oiseau n'a pas l'aspect du merle : il est sur ma table au moment où j'en parle. Il tient , à quelques égards , de l'hirondelle , il en a le vol ; & c'est une petite chouette assez semblable au coucou pour la forme générale & la grosseur. Il a un pied neuf à dix pouces d'envergure , huit à neuf pouces de l'extrémité du bec au bout de la queue. Il paroît être de l'espece des oiseaux qu'on appelle *apodes*. Ses pattes n'ont aucun des caractères de la serre des oiseaux de proie : elles sont si foibles & si courtes , qu'il tombe comme une lourde masse ; & , une fois posé , il a beaucoup de peine à reprendre son vol. De là sans doute , & peut-être à cause de son cri , les gens de la campagne l'ont nommé *crapaud-volant*. Son bec court , pointu , & à peine courbé , n'a pas plus de force que celui d'une

bula , caprarumque uberibus advolant suctum propter lactis : quâ injuriâ uber emoritur , caprisque cæcitas , quas ita mulserè , oboritur. (L. 10, c. 40.)

fauvette ; il s'élargit beaucoup , & , comme celui de l'hirondelle , présente une ouverture considérable.

Qu'il tette les chevres , c'est un conte de bonne femme. Si notre crapaud-volant est le *caprimulgus* de Pline , il est certain , par la forme & l'office des parties de sa tête , qu'il ne peut tetter. Il est même absurde , quand on le voit , de le supposer. Sa langue n'est qu'un petit filet de deux à trois lignes de longueur , très adhérente à la cloison de la mâchoire inférieure , & par conséquent inhabile à tetter. La preuve s'augmente , si l'on observe les deux rangs de huit soies noires & assez dures qui arment les bords supérieurs du bec : elles sont longues de sept à huit lignes , & leur office est d'enlacer & de retenir la proie que rencontre l'animal.

Sa nourriture n'est , comme on le voit dans son estomac , que de mouches , de papillons & d'autres insectes. S'il vivoit de lait de chevres , comment subsisteroit-il dans des bois où il n'y a pas de chevres , & qui sont remplis de ces oiseaux ? J'ai d'ailleurs interrogé les habitants de quelques contrées à chevres , & où leurs prétendus nourrissons ne sont pas inconnus : on n'y avoit pas entendu parler de ce conte plinien.

Ne feroit-ce pas ici une de ces historiottes qui courent le monde , & dont on peut trouver , ou du moins présumer la source. Un valet d'étable , voleur du lait de quelques chevres qu'il aura pris la précau-

tion de traire furtivement , n'aura pas manqué de s'excuser auprès de son maître , en lui disant : *L'oiseau de nuit est venu ; il a tété mes bêtes*. On l'aura cru ; & le conte , allant de bouche en bouche , aura servi à d'autres valets frippons : puis , se répandant au loin , il aura trouvé Aristote , qui l'a consigné comme une belle & bonne vérité , semblable à celle des souris qui engendrent , dit-il , en se léchant.

Sur ce qu'on a prétendu que le crapaud-volant aime à tetter les chevres , M. de Bomare dit , à la fin de son article : *Ceci demande confirmation*. Pour nous , nous dirons que cet habile homme n'avoit pas vu l'oiseau avant d'écrire , attendu qu'il croit que *ses narines ont pour plumes huit especes de soies de cochon*. Cette description est , comme on voit , fort inexacte , puisqu'elle place aux narines les soies qui descendent de la partie supérieure du bec.

Au reste , le prétendu tette-chevre est des plus communs en France.

» LA force de l'œuf est si grande , que le bois sur
 » lequel on l'aura répandu ne brûlera point , & qu'un
 » vêtement qui en aura été mouillé , ne brûlera pas
 » non plus » (a).

Rien de plus simple que de copier ici la note de

(a) Vis verò tanta est , ut lignum persusum ovo non ardeat , ac ne vestis quidem contacta aduratur. (L. 29 , c. 3.)

M. de Querlon sur ce passage. *Cette observation*, dit-il, *n'avoit pas sans doute été vérifiée par Pline.*

» J'AI appris de plusieurs personnes qu'il s'engen-
 » dre un serpent de la moëlle épiniere, de l'homme.
 » En effet, la plupart des générations se font d'une
 » maniere occulte & inconnue, même dans le genre
 » des quadrupedes » (a).

Un des refrains ordinaires est de dire : Pline rapporte assez souvent des absurdités, mais il ne les croit pas, & il ne les donne que comme l'histoire de l'esprit humain. Cependant ici le voilà qui, d'une rêverie des plus absurdes, tire une conséquence pour déclarer une grande vérité : le mystere de la génération. Ovide est moins absurde ; il s'en tient à dire dans ses contes bleus : *Il y a des gens qui croient la métamorphose de la moëlle épiniere en serpent.* Il ne pensoit pas que le naturaliste de Vérone seroit du nombre de ces gens-là.

» LES salamandres ne sont ni mâles ni femelles,
 » non plus que les anguilles, & tous les animaux
 » qui ne se reproduisent, ni comme vivipares, ni
 » comme ovipares » (b).

(a) Anguem ex medulla hominis spinæ gigni accepimus à multis. Pleraque enim occultâ & cæcâ origine proveniunt, etiam in quadrupedum genere. (L. 10, c. 66.)

(b) Neque est iis (salamandris) genus masculinum femi-

Cela est fidèlement copié d'Aristote, & nous ne pouvons imputer à Pline que l'inexpérience & la crédulité : *magister dixit*. Les salamandres sont tantôt ovipares, & tantôt vivipares; de savants naturalistes l'ont observé. Pour l'anguille, il est démontré qu'elle est vivipare.

» LES abeilles pendantes en grappe dans les temples ou dans les maisons, sont des présages publics & particuliers, souvent expiés (accomplis) par de grands événements » (a).

Je ne traduis pas le dernier membre de cette phrase par, *On a souvent employé les grandes expiations pour détourner les malheurs qu'on croyoit qu'elles (les abeilles) pronostiquoient*. Au surplus, malgré ce contre-sens, je reconnois que M. Poinfinet est un homme savant, &, à beaucoup d'égards, un traducteur habile : mais en tordant ainsi Pline, cet auteur ne fait que rapporter une pratique superstitieuse, au lieu qu'en le traduisant comme il a écrit, on peut voir qu'il confirme la superstition, ce qui est fort différent : *on croyoit* n'est pas non plus du texte.

ninumve, sicut neque in anguillis, omnibusque quæ nec animal nec ovum ex sese generant. (L. 10, c. 68.)

(a) Tunc ostenta faciunt (apes) privata ac publica, uvâ dependente in domibus templisque, sæpè expiata magnis eventibus. (L. 11, c. 17.)

» LA piquure du scorpion est toujours mortelle
 » aux filles , & presque toujours aux femmes » (a).

M. Poinfinet dit seulement sur ce passage : *Distinction puérile*. Mais si on eût demandé à Pline la raison de cette distinction , il eût répondu : Je suis transcritteur : quand mes auteurs donnent des raisons , je les rapporte ; n'en donnent-ils pas , je me tais , ou j'ajoute une sentence approbatrice. Maupertuis s'est assuré , par des expériences , qu'il s'en faut beaucoup qu'en Italie la piquure des scorpions soit toujours venimeuse.

» LES animaux sans cornes ont l'ongle du pied
 » d'une seule piece » (b).

Pline oublie le sanglier , le cochon , le chevro-
 tin , le dromadaire , la gazelle , & je crois d'autres
 encore : mais non , il n'oublie rien ; il copie Aristote ,
de partib. anim. l. 4 , ch. 10.

» L'ÉLÉMENT le plus contraire à la génération pro-
 » duit même quelques animaux. En Cypre , dans
 » les fourneaux à fondre le bronze , on voit voler au
 » milieu des flammes une sorte de grosse mouche à

(a) Morte conficiunt (scorpiones) virginibus lerali semper
 ictu , & feminis ferè in totum. (L. 11 , c. 25.)

(b) Solidas habent ungulas , quæ non sunt cornigera. (L.
 11 , c. 45.)

» quatre pieds : elle se nomme *pyrale*, quelques-
 » uns la nomment *pyrauste*. Elle vit aussi long-temps.
 » qu'elle reste dans le feu ; pour peu qu'elle s'en
 » éloigne , elle meurt » (a).

M. Poinfinet , dans sa note sur cette mouche , dit fort sensément : *Nul physicien éclairé n'admettra son existence*. Pline n'est donc pas un physicien éclairé , & c'est M. Poinfinet qui le dit dans son édition & sa traduction de Pline. Cependant son assertion a des conséquences encore plus dures ; car Pline ici ne fait que copier Aristote. Sénèque est aussi de l'avis que le feu engendre des animaux ; mais M. de Pauw est le seul , dira-t-on , qui regarde Sénèque comme un naturaliste. Hé bien , voulez-vous qu'Elie le soit davantage ? lisez le second chapitre de son second livre de la nature des animaux , vous y trouverez des oiseaux nommés *pyrigonos* , qui naissent & vivent dans le feu , & qui meurent aussitôt qu'ils atteignent l'air froid. Peut-être ferez-vous obligé de dire aussi : Ce n'est pas là un *physicien éclairé*.

J'ai lu avec quelque attention l'ouvrage de M. Poinfinet ; j'ai cru voir qu'il n'est pas trop infatué de

(a) Gignit aliqua & contrarium naturæ elementum. Siquidem in Cypri ærariis fornacibus, & medio igni, majoris muscæ magnitudinis volat pennatum quadrupes : appellatur *pyralis*, à quibusdam *pyrausta*. Quamdiu est in igne, vivit : cum evasit longiore paulò volatu, emoritur. (L. II, c. 36.)

son auteur , & que l'objet de cette traduction est plus de démontrer la supériorité de la physique moderne sur l'ancienne , que d'exalter celle de Pline. Ces paroles du titre , *Les connoissances des anciens comparées avec les découvertes des modernes* , ne m'en ont laissé aucun doute. Boileau , dans sa lettre à M. Perrault , où sont les articles de leur paix boiteuse , disoit déjà , en parlant des Latins : *Je prouverois que , pour le grand savoir & la multiplicité des connoissances , leurs Varrons & leurs Plines , qui sont leurs plus doctes écrivains , paroîtroient de médiocres savants devant nos Bignons , &c.* Si Boileau vivoit , & qu'il comparât seulement Pline aux naturalistes qui illustrent aujourd'hui l'Europe , quelle place modeste ne lui assigneroit-il donc pas ?

» LES oiseaux n'ont ni veines ni arteres : les tortues n'en ont pas non plus » (a).

Si je disois un mot sur ce passage , on se moqueroit autant de l'observateur que du naturaliste ; je renvoie donc au livre 29 , chap. 17 , où Pline recommande lui-même d'ouvrir la veine qui est sous l'aile du pigeon : *Vena autem sub ala ad hunc usum inciditur* ; au chap. 4 du même livre , au chap. 10 du livre 33 , où il parle des propriétés vraies ou supposées du sang de tortue.

(a) Aves nec venas nec arterias habent : item testudines.
(L. 11 , c. 37 , sub finem.)

On trouve aussi dans ce chapitre que l'homme est le seul des animaux en qui les yeux ne soient pas constamment de la même couleur dans les différents individus : *Oculi hominis tantum diverso colore : cæteris in suo cuique genere similes*. Comment peut-on dire ce *tantum*, quand on doit avoir vu que des chiens, des chevaux & d'autres animaux, ont aussi cette variété dans les yeux ?

» Il n'est pas permis de mêler les greffes sans distinction, ni de greffer sur des épines ; parcequ'alors il seroit plus difficile d'expiër la foudre, attendu qu'un seul coup tombé sur un arbre ainsi greffé, est compté pour autant de sortes de foudres qu'il y auroit d'arbres greffés » (a).

Bon pour le college des augures. Mais est-ce là de l'histoire naturelle ? » C'est à regret que l'on s'amuse à épilucher de telles niaiseries », dit le P. Hardouin. *His extricandis nugis piget immorari*. Il auroit pu répéter souvent ces paroles dans le cours de son commentaire.

» On dit que la chauve-fouris n'a qu'un os à la

(a) Neque omnia insita misceri fas est, sicut nec spinas inferi, quando fulgura expiari non queunt faciliè ; quotque genera insita fuerunt, tot fulgura uno ictu pronunciantur. (L. 15, c. 15.)

» cuisse » (a), ou bien *n'a qu'un os aux hanches* ; ou bien encore *n'a point de jarret*, ainsi que M. Poinfinet le traduit. Quel que soit le sens du passage, il semble que Pline est également reprehensible.

1°. Rien n'étoit plus aisé que de regarder si la chauve-fouris n'a qu'un os à la cuisse. 2°. S'il s'agit des hanches, elle y a deux os bien distincts : ils joignent chaque côté de l'os sacrum, & se réunissent par une suture, plus bas que la pointe terminante du coccyx. 3°. Si c'est du jarret qu'il faut entendre *coxendix*, l'inspection étoit aussi fort aisée à faire ; car je l'ai faite.

Je ne crois pas qu'une note de M. Poinfinet sur la chauve-fouris réponde bien au texte de Pline : la voici : » Elle n'a point de jarret aux jambes de devant, qui lui servent d'ailes ; ou du moins ce » qu'on pourroit appeller le jarret ou le coude n'y » est point à sa vraie place, mais beaucoup plus » loin ». Me feroit-il permis de ne pas confondre le jarret, qui n'appartient qu'aux jambes de derrière, avec le coude qui n'est qu'à celles de devant ? Je crois avoir vu aussi, dans les squelettes que j'ai examinés, que l'os *du bras* n'est pas fort long, & que le coude est à sa vraie place ; attendu que la véritable place

(a) Eidem (vespertilioni) coxendix una traditur. (L. 10, c. 61.)

d'une jointure est celle qui facilite à l'animal un libre usage de ses membres.

Pline dit aussi que la mere porte ses petits & les tient enveloppés en volant : *Parens geminos volitat amplexa infantes , secumque portat*. A cela M. Poinfinet dit que les bras & les ailes de la chauve-souris étant la même chose , *il est assez difficile de concevoir comment elle peut à la fois embrasser ses deux petits & se soutenir en l'air*. Mais pas trop difficile , ce me semble. La membrane qui comprend les pattes de derriere & la queue , se replie en dedans & fait une sorte de poche. Ne seroit-ce pas là que les petits pourroient être placés quand leur mere les transporte , si ce transport étoit vrai ? Le sens du mot latin *amplecti* n'est pas restreint à l'action de tenir quelque chose dans ses bras ; il signifie même plus proprement *enlacer , envelopper de toutes parts*. Les serpents qui enlaçoient & ferroient Laocoon & ses enfants n'avoient pas de bras ; Virgile dit pourtant :

Parva duorum

*Corpora natorum serpens amplexus uterque
Implicat.*

» Les annales rapportent que pendant le siege de
» Casilinum par Annibal , une souris fut vendue
» deux cents nummes ; que celui qui l'avoit vendue
» mourut de faim , & que l'acheteur vécut » (a).

(a) Venisse murem CC. nummis , Casilinum obsidente An-

Mais si Pline eût copié ceci de Strabon, ou d'un autre écrivain grec, & que, d'après un récit de bon sens, il nous eût fait un conte absurde ! Strabon rapporte, livre 5, le même trait ; mais il dit que celui qui mourut de faim vendit six boisseaux de grains qu'il avoit, *μέδιμνον* ; ce qui est bien plus vraisemblable que de faire vendre une souris 200 nummes, & de dire que le vendeur mourut de faim par le défaut d'un aussi mince repas, lequel sauva la vie à celui qui s'en régala. Pline, dans son exemplaire de Strabon, aura peut-être vu le mot écrit par abréviation ; il aura lu *μῦν*, & aura trouvé là sa souris, ou, si vous voulez, son rat. Mais Valere-Maxime & Frontin disent aussi que c'étoit une souris. Tant pis pour le jugement de Valere-Maxime & de Frontin. M. Poinfinet les cite tous deux : il auroit bien dû citer Strabon, il eût fait juger de Pline.

» LE dauphin surpasse en vitesse non seulement
 » tous les animaux marins, mais il est plus vite que
 » l'oiseau, plus prompt que le trait : s'il n'avoit la
 » gueule bien au-dessous du museau, presque au mi-
 » lieu du ventre, aucun poisson ne lui échapperait.
 » Mais la sagesse de la nature a mis un frein à la ra-
 » pidité des dauphins, puisqu'ils ne sauroient attra-

nibale : eumque qui vendiderat fame interissee, emptorem
 vixisse, annales tradunt. (L. 8, c. 57.)

» per leur proie que renversés & retournés sur le
 » dos » (a).

On a vu, dans un article précédent, que les dauphins, qui ne sont pas plus camus qu'une infinité d'autres poissons, n'en sont pas moins fort aises qu'on les appelle *camus* : mais j'avois oublié qu'au même chapitre ils ont la gueule presque au milieu du ventre, quoiqu'il n'en soit rien. Les dauphins, dont on connoît trois ou quatre especes, ont la gueule bien fendue, comme le bec d'une oie, depuis le bout du museau jusque vers les yeux. C'est, comme on fait, le requin qui a la gueule fort éloignée du museau : il faut qu'il se retourne pour saisir sa proie ; c'est de lui que parle Aristote, quand il dit cela. On peut donc voir que Plin, qui le copioit, ne l'entendoit pas toujours, & qu'il n'avoit jamais vu de dauphins, ou qu'il étoit loin d'avoir l'œil observateur. Les dauphins que j'ai vus & dessinés me suffisoient pour en juger. J'ai sur ma table des mâchoires naturelles de dauphin, & j'écris

» Le quatrieme jour des calendes de mai, la conf-

(a) Velocissimum omnium animalium, non solum marinorum, est delphinus : ocior volucre, acrior telo : ac nisi mul-
 rum infra rostrum os illi foret, medio penè in ventre, nullus
 piscium celeritatem ejus evaderet. Sed affert moram providen-
 tia naturæ, quia nisi resupini atque conversi non corripunt.
 (L. 9, c. 8.)

» tellation du chien se couche : elle est très dange-
 » reuse ; & pour l'appaiser, il est nécessaire de lui
 » offrir, avant qu'elle se couche, une chienne en
 » sacrifice » (*a*).

Qu'un poëte, un augure, ou qui vous voudrez de
 cette classe, tienne ce langage, à la bonne heure :
 mais qu'un naturaliste vous dise qu'il est nécessaire
 de sacrifier une chienne à la canicule, vous deman-
 derez s'il veille ou s'il dort ; on vous répondra : Il co-
 pie Columelle & Ovide.

» QUANT aux grains, il n'y est arrivé qu'un seul
 » prodige (au moins je n'en connois pas d'autres),
 » ce fut sous le consulat de Publius Ælius & de
 » Cneus Cornélius, l'année de la défaite d'Anni-
 » bal : on rapporte qu'il crut alors du bled sur les ar-
 » bres » (*b*).

On a de la peine à ne pas rire quand on entend
 Pline appeller prodige, *ostentum*, ce qu'on peut
 voir tous les jours sans prodige, & que j'ai vu plu-
 sieurs fois. Le vent porte un peu de terre dans les
 angles de quelques branches ; un oiseau, un autre

(*a*) In IV calendas maii, canis occidit, sidus & per se ve-
 hemens, & cui præoccidere caniculam necesse fit. (L. 18, c. 29.)

(*b*) Et frugibus ostentum semel (quod equidem invenerim)
 accidit, P. Ælio, Cn. Cornelio Coss. quo anno superatus est
 Annibal : in arboribus enim tum nata produntur frumenta.
 (L. 18, c. 18.)

animal, le vent y porte des grains; il peut donc y croître, sans miracle, un ou plusieurs épis. Le prodige est de regarder comme un bon & vrai naturaliste, celui qui nous conte ces prodiges.

» O N dit qu'en Pœonie on trouve un animal
 » sauvage nommé *bonafus*; il a la crinière du che-
 » val, & le reste du corps semblable au taureau: ses
 » cornes sont repliées en dedans de manière qu'il
 » n'en peut faire usage pour se battre; c'est pour-
 » quoi son salut est dans la fuite; alors il lance quel-
 » quefois ses excréments à trois arpents de distance:
 » ils brûlent comme du feu ceux qui les touchent en
 » poursuivant cet animal » (a).

A trois arpents! la distance est un peu forte. Aristote, qui sert ici d'original à Pline, est plus modéré; il dit à quatre pas géométriques, ou quatre toises, selon qu'on voudra entendre *εἰς τέσσαρας ὀργυιὰς*: la diminution est considérable. Où Pline a-t-il pris cette distance de trois arpents, & comment a-t-il osé l'écrire? De savants commentateurs prétendent que par *trium jugerum*, Pline entend les quatre pas ou toises

(a) Tradunt in Pœonia feram quæ *bonafus* vocetur, equinâ jubâ, cætera tauro similem, cornibus ita in se flexis, ut non sint utilia pugnæ: quapropter fugâ sibi auxiliari, reddentem in ea finem, interdum & trium jugerum longitudine: cujus contactus sequentes ut ignis aliquis amburat. (L. 8, c. 15.)

d'Aristote. On oublie donc que trois ne sont pas quatre, & que Pline dit ailleurs : *Hic (actus) erat CXX pedum; duplicatusque in longitudinem jugerum faciebat* (l. 18, c. 3). » L'actus étoit de 120 pieds; » le double en longueur faisoit un arpent ». On ne pense pas non plus qu'il emploie dix-huit autres fois le mot *jugerum*, & toujours dans le sens d'arpent, comme tous les Latins.

Peut-être fera-t-on un peu surpris quand on lira (page 305, Hist. nat. de M. de Buffon, tome 11, in-4^o.): *Enfin Jules-César, Pline, Pausanias, Solin, &c. ont tous, en parlant des bœufs sauvages, cité l'aurochs & le bison, & ils n'ont rien dit du bonafus*. C'est pourtant dans ce même chapitre quinze où Pline parle des bœufs sauvages, de l'*urus* (c'est-à-dire de l'aurochs) & du bison, qu'il parle aussi du *bonafus*, & même avec quelques détails. C'est là que M. de Buffon a lu ce qu'on y dit de l'animal que Pline seul appelle *machlis* ou *achlis*, & que notre illustre naturaliste françois croit être l'élan. Si c'est l'élan, Pline aura dit de grandes absurdités, puisque, selon lui, l'élan n'auroit point de jointures aux jambes, & qu'il ne pourroit se coucher. Il ne pourroit non plus paître qu'à reculons, sans quoi la levre supérieure, excessivement longue, s'engageroit entre ses dents. Voyez la figure de l'élan couché sur ses genoux, tome 12, planche 7 de l'histoire naturelle.

Aristote , que Pline a copié , dit *Εὐναστος*, *lib. 9* ,
c. 71 , *Hist. animal.*

» Le bouillon blanc est propre aux tumeurs
» Des personnes qui l'ont éprouvé , assurent qu'une
» pucelle nue & à jeûn y contribuera beaucoup , si
» elle administre le remede au malade à jeûn ; &
» que tenant le dos de la main sur la partie , elle
» prononce , APOLLON NE PERMET PAS QU'UNE PESTE
» AINSI ÉTEINTE PAR UNE PUCELLE NUE PUISSE
» CROÎTRE ENCORE ; & que tenant ainsi la main
» tournée , elle prononce trois fois cette formule :
» le malade & la pucelle doivent aussi cracher tous
» deux autant de fois » (a).

Sauf la gaillardise du récipé , vive notre bon naturaliste ! Le chirurgien , sa nudité , son inexpérience , & son opération de la main , font pourtant soupçonner plusieurs personnes qui ne sont pas sans expérience , qu'on pourroit supprimer , sinon le bouillon blanc , au moins la petite oraison . Mais Pline , de son côté , s'en rapporte aussi à gens experts : il nous faudroit , avant de décider contre lui , avoir re-

(a) Panos fanat . . . verbas cum Experti affirmare plurimum referre si virgo imponat nuda , jejuna jejuno , & manu supinâ tangens dicat : NEGAT APOLLO PESTEM POSSE CRESCERE , CUI NUDA VIRGO RESTINGUAT : atque ita retrorsâ manu ter dicat , totiesque despuant ambo. (L. 26 , c. 9.)

cours à des expériences réitérées & duement constatées. Rien d'ailleurs de plus aisé à trouver qu'une pucelle, & de plus honnête que la fonction qu'elle doit remplir ici.

Il seroit aisé, dans une traduction, de faire croire que Pline n'adopte pas cette recette : au lieu de traduire littéralement ces mots, *atque ita retrorsâ manu*, on pourroit donner un tour d'ironie à la phrase, & dire, par exemple, *on veut encore qu'après avoir retourné sa main, &c.* C'est ce qu'a fait M. Poinfinet; mais le texte de Pline subsiste & le condamne.

» Pour guérir les dartres, il faut prendre auprès
 » des rivières une pierre commune chargée de
 » mousse sèche & blanche, la froter contre une
 » autre pierre, y mettre de la salive, toucher la
 » dartre avec cette pierre, & dire en grec : *Fuyez*,
 » *cantharides*, *voici le loup sauvage* » (a).

Quoique celui-ci n'ait pas le caractère du précédent, il n'est pas moins ridicule; & vous pouvez compter que le chapitre d'où il est extrait est fort sérieux & des plus dogmatiques : on peut assurer que Pline étoit loin de croire qu'il contînt une seule

(a) Lapis vulgaris juxta flumina fert muscum siccum, canum. Hic fricatur altero lapide, additâ hominis salivâ : illo lapide tangitur impetigo. Qui tangit, dicit : *φεύγετε, κανθαρίδες, λύκος ὡς γριος ὑμῶν ἐδιώκει.* (L. 27, c. 11.)

extravagance, rapportée même pour s'en moquer.

» IL y a proche d'Ariminum une plante connue ,
 » nommée *résèda*. Elle résout les tumeurs & dissipe
 » toutes sortes d'inflammations. Ceux qui s'en ser-
 » vent ajoutent ces paroles : *Résèda, appaise les ma-*
 » *ladies ; fais-tu , fais-tu quel mal a jetté ici ses ra-*
 » *cines ? qu'elles n'aient ni tête ni pieds*. On dit trois
 » fois ces paroles, en crachant autant de fois » (a).

On ne peut pas dire que ce soit par de sembla-
 bles traits que *Pline* communique à ses lecteurs une
 certaine hardiesse de penser. Quant au plat jeu de
 mots, *Résèda*, *morbos reseda*, qu'il a la complai-
 sance de rapporter, c'est pour montrer sans doute
 qu'un esprit universel ne dédaigne pas les plus ridi-
 cules formulaires. M. Poinfinet dit sur ce passage :
 » Toute cette formule est un tissu d'absurdités & de
 » jeux de mots, ou allusions onomatiques d'une
 » puérilité insoutenable. Pline eût fait sagement
 » sans doute de ne point s'amuser à recueillir d'aussi
 » folles superstitions ». M. Poinfinet auroit eu bien

(a) Circa Ariminum nota est herba quam *resedam* vocant.
 Discutit collectiones inflammationesque omnes. Qui curant
 ea, addunt hæc verba : » *Reseda, morbos reseda ; scisne,*
 » *scisne quis hic pullos egerit ? radices nec caput, nec pedes*
 » *habeant* ». Hæc ter dicunt, totiesque despuunt. (L. 27,
 c. 12.)

à faire , s'il eût voulu placer de pareilles notes à chacun des endroits qui en méritent.

Au chapitre 13 du même livre 27 , on trouve qu'aucun animal , excepté le serpent *spondyle* , ne touche aux racines du peucedanum & de l'aristolochie. La vérité est que Pline veut ici traduire Théophraste , qui parle de la racine d'une plante nommée *spondyle* , & qu'il prend une racine pour un serpent. Encore ne feroit-ce pas un serpent , mais un insecte du genre des mittes , de *blattarum genere*. M. Brotier dit qu'il croiroit que cela n'est pas de Pline , mais de quelque ignorant : à ce compte , quelques ignorants auront travaillé à l'ouvrage de Pline , & l'auront gâté. Ce pourra bien être aussi quelque ignorant qui , au chapitre 11 du livre 30 , aura pris du bois sec , *phryganion* , pour un animal qu'il avoue ne pas connoître. Cet ignorant , qui copioit Chrysippe , n'étoit pas familier avec la langue grecque dans laquelle le mot *phryganon* est assez commun.

M. de Querlon reprend ici Dupinet , qui a reproché à Pline de n'avoir pas entendu le mot *phryganion*. Il dit que *c'est décider bien hardiment de l'intelligence d'un auteur mort plus de seize siècles avant lui , & certainement plus à portée que nous d'entendre Chrysippe*. Il conjecture ensuite que le mot *phryganion* désignoit obscurément la scalamandre : mais Pline étoit certainement plus à portée que lui de le savoir , & cependant il l'ignoroit.

» Les étoiles s'étant nourries d'une trop grande
 » quantité d'humide, en rejettent le superflu par
 » la force de leur feu, comme nous voyons qu'il ar-
 » rive parmi nous à la liqueur de l'huile dans des
 » lampes allumées : & c'est ce qu'on prend pour des
 » étoiles tombantes » (a).

Il n'y a pas là d'équivoque. Non ; mais , dit-on , l'astronomie, du temps de Pline, étoit fort peu avancée, & l'on croyoit encore que les étoiles se nourrissoient & se soulageoient de leurs aliments superflus. Qui vous a fait ce conte ? La nature des étoiles & leur distance de la terre étoient connues ; la matiere inflammable & visqueuse qui forme dans notre atmosphere de petits globes de feu, n'étoit pas ignorée. Quand Epicure, Zénon, & d'autres, auroient enseigné & cru que les étoiles se mouchoient, Sénèque avoit ri de cette opinion. C'en étoit assez pour avertir Pline que les feux de la région éthérée pouvoient bien ne pas tomber dans notre atmosphere.

» On rapporte des exemples que, sans orage
 » & sans autre cause que pour annoncer des événe-
 » ments futurs, plusieurs arbres sont tombés & se

(a) Illa (sidera) nimio alimento tracti humoris igneâ vi abundantiam reddunt, cum decidere creduntur : ut apud nos quoque id, luminibus accensis, liquore olei notamus accidere. (L. 2, c. 8.)

» font relevés d'eux-mêmes. Le peuple romain eut
 » un semblable présage pendant la guerre contre les
 » Cimbres ; car , dans un bois consacré à Junon dans
 » la ville de Nuceria , un orme dont on avoit coupé
 » la cime , parcequ'elle penchoit sur l'autel de la
 » déesse , étant tombé , se redressa de lui-même , &
 » fleurit aussitôt. Aussi depuis cet événement la ma-
 » jesté du peuple romain , affoiblie par de grandes
 » pertes , commença-t-elle à se relever. On rapporte
 » que , dans la ville de Philippes , il arriva la même
 » chose à un faule qui étoit tombé & avoit été ébran-
 » ché ; & , dans le *musæum* de Stagire , à un peuplier
 » blanc : toutes ces choses sont de bon augure » (a).

Si c'est par déférence pour le peuple que Pline parle ainsi , sa conduite est indigne , & du but de son ouvrage , & d'un philosophe. S'il croyoit ce qu'il rapporte , on peut aisément juger sur quels fondements étoient bâties sa doctrine & sa philosophie.

(a) Est in exemplis , & sine tempestate , ullâve causâ aliâ quàm prodigii , cecidisse multas (arbores) ac suâ sponte resurrexisse. Factum hoc populi romani Quiritibus ostentum cimbricis bellis , Nuceriæ in luco Junonis , ulmo , postquam etiam cacumen amputatum erat , quoniam in aram ipsam procumbebat , restitutâ sponte , ita ut protinùs floreret : à quo deinde tempore majestas populi romani resurrexit , quæ ante vastata cladibus fuerat. Memoratur hoc idem factum & in Philippis , salice prociduâ atque detruncatâ ; & , Stagiris in musæo , populo albâ : omnia fausti ominis , (L. 16 , c. 32.)

On ne fauroit trop le répéter , celui qui sappe le premier principe de toutes les religions , & qui , dans le même livre , appuie sur des croyances superstitieuses , est-il un philosophe & un homme qui fait usage de sa raison ?

» O N n'a contre le typhon qu'un foible remede ,
 » c'est de jeter du vinaigre à sa rencontre ; le vi-
 » naigre étant très froid de sa nature » (a).

Plutarque dit , dans ses propos de table , que de tout ce qui est propre à éteindre le feu , rien ne convient mieux que le vinaigre , qui , plus que toute autre chose , étouffe la flamme par son excessive froideur. J'ai vu autoriser le passage de Pline par celui de Plutarque. Etayer une absurdité par une autre , ce n'est pas la rendre plus croyable , c'est se rendre plus ridicule soi-même. Quand le vinaigre auroit une qualité *extinctrice* pour le feu , les typhons ou trombes marines ne font ni du feu , ni de la flamme , provinssent-ils des feux sous-marins.

Le typhon , plus furieux que la plus dangereuse trombe , est un ouragan épouvantable qui , bouleversant la mer , la confond avec le ciel. Comment un homme sensé a-t-il pu croire qu'il étoit possible d'en approcher assez , pour y jeter du vinaigre ? Où

(a) Typhon . . . tenui remedio aceti in advenientem effusi , cui frigidissima est natura. (L. 2 , c. 48.)

sont les sociétés de savants qui, sur de bons mémoires, attestent ce fait ? On n'a jusqu'à présent que des mots vagues de quelques marins qui *croient*, dit-on, *qu'on peut les dissiper par le vinaigre*. Pour que cela fût de quelque autorité, ne faudroit-il pas y joindre des expériences ? on n'en rapporte aucune. Un préjugé qui, de proche en proche, pourroit bien être venu de Pline lui-même ou de plus haut, n'est pas un raison. Ne fait-on pas tous les jours croire à des milliers d'hommes les plus grandes absurdités ? Le capitaine Cook vit, dans la nouvelle Zélande, une trombe à 50 verges (150 *pieds*) de son vaisseau ; l'équipage étoit frappé de la plus grande terreur : cependant à cette distance elle n'eut aucun effet dangereux ; le vaisseau n'y fut pas poussé.

Mais, comme il n'est pas facile de jeter de loin du vinaigre sur une trombe, ne seroit-ce pas quand par malheur le vent y pousse un vaisseau, qu'on peut avoir recours à cette opération ? Je crois qu'alors il n'en seroit plus temps, parcequ'on seroit accablé de l'épouvantable masse d'eau qui abymeroit l'équipage. Le meilleur moyen, celui qu'on emploie, est de s'en détourner, s'il est possible. On pense aussi que le canon peut y servir ; & je le croirois. Mais comme on ne pouvoit en faire usage au temps de Pline, il ne paroît pas que cet auteur nous ait indiqué le bon remède.

Pline dit, au chapitre 103 du même livre, qu'avec

de l'huile on appaise toutes les tempêtes, *omne oleo tranquillari*. L'expérience a montré depuis longtemps que cela est vrai, non pour toutes les tempêtes, mais pour calmer l'agitation des flots, & pour rompre les brifants. Plutarque l'assure aussi; il ajoute qu'Aristote en donne pour raison que le vent glissant sur l'huile qui est lisse, n'a plus la même action, & qu'ainsi l'agitation diminue. Les éditeurs de Pline ne citent point ce passage d'Aristote, parcequ'il n'est pas venu jusqu'à nous : mais le témoignage de Plutarque, qui pouvoit le lire encore, qui l'avoit lu, y supplée bien, & prouve suffisamment que notre Pline, ici comme ailleurs, copie Aristote. Nous voyons qu'il croyoit également à une chimere absurde, & à une vérité dont j'ai été témoin en Hollande. Ceux qui pensent que les modernes n'ont pas vérifié le fait, ne connoissent pas le *Recueil de traités de physique & d'histoire naturelle* de Deslandes.

» IL y a entre les raiforts & la vigne une telle antipathie, que si un cep est auprès d'un raifort, il s'en éloignera » (a).

M. Poinfinet remarque fort juste que Pline a confondu le *raphanis* des Grecs avec leur *raphanos*, c'est-à-dire, le raifort avec le chou. Le P. Hardouin

(a) Odium his (raphanis) cum vite maximum, refugitque juxta satos. (L. 19, c. 5.)

avoit fait la même observation, & avoit aussi montré qu'ailleurs Pline attribue cette antipathie de la vigne au chou, *brassica*. C'est qu'ailleurs il compile un Latin, & qu'ici c'est un Grec. Une faute de mémoire & la méprise d'un mot grec a causé le *quiproquo*. *Pline confond misérablement, pour l'ordinaire, le raifort avec le chou*, dit M. Brotier : *Quæ plerumque miserè confundit Plinius*. Le premier chapitre du 24^e livre nous dit que le chêne & l'olivier, le chêne & le noyer, ainsi que le chou & l'origan, sont fort antipathiques. Les amitiés des plantes & leurs haines réciproques sont si fréquentes chez Pline, que c'est pitié. J'ai fait ce qu'il auroit dû faire : j'ai planté des choux & des raiforts auprès d'une vigne, & je n'ai vu aucun des trois s'éloigner de ses voisins.

» Si on rejette dans la ruche un bourdon après
 » lui avoir arraché les ailes, il arrachera les ailes aux
 » autres bourdons » (a).

Cette observation particulière est copiée d'Aristote, & mal copiée. Le naturaliste grec dit que ce sont les abeilles mêmes qui alors cassent les ailes aux autres bourdons qui sont dans la ruche. On sent à chaque page qu'il étoit plus facile à Pline, qu'il lui sembloit plus expéditif de copier Aristote, que

(a) *Fucus ademptis alis in alveum rejectus, ipse cæteris adimit.* (L. II, c. II.)

d'étudier les abeilles. Il avoit dit, quelques lignes plus haut, que lorsque ces insectes n'ont plus besoin de bourdons, elles se rassemblent plusieurs contre chacun d'eux, les chassent & les tuent. Ce fait n'est pas encore bien décidé. Selon M. *Charles Bonnet*, de qui je le tiens, & qui l'a vu au travers de sa ruche vitrée & plate, les abeilles releguent les bourdons dans un coin de la ruche, où, privés de nourriture, ils périssent de faim; & elles les jettent ensuite dehors. M. de Réaumur dit que, lorsque la reine a été fécondée, les abeilles se mettent trois ou quatre contre chaque bourdon, & le percent de leur poignard; que les vivants & les vers prêts à éclore, tout est également massacré. Ce fait m'est assuré encore par M. Dentan, citoyen de Geneve: il a vu lui-même ce massacre; il a vu les abeilles percer les bourdons au défaut de leurs anneaux. Peut-être les deux observations ne sont-elles pas générales, peut-être toutes deux sont-elles vraies, & que ce qui arrive dans une ruche n'est pas l'image exacte de ce qui arrive dans l'autre.

Revenons à Plîne: à l'exception de ce qu'on fait depuis bien des siècles, son discours sur les abeilles est rempli d'erreurs. Si vous voulez le croire, il vous dira, chap. 12, que le miel tombe du ciel, qu'il en est la sueur, que c'est la salive des astres que déguisent ensuite les travaux des abeilles. C'est ainsi que Virgile avoit dit: *Protinus aërii mellis caelestia*

dona exsequar. Cette erreur des anciens , qui observoient peu profondément , ne doit pas nous étonner. Ils avoient remarqué que , ~~sur tout au mois de mai~~, ^{en cl^e}, les herbes & les feuilles des arbres se couvrent le soir & le matin d'une substance fluide , qu'il ne faut pas confondre avec la rosée : le goût en est fin & délicat comme celui du miel ; elle en a le *gluten* , & participe à son odeur. C'est ce qui lui a fait donner le nom de *miélat*. Les anciens crurent que c'étoient les astres qui fournissoient cette liqueur , & que les abeilles ne faisoient que l'élaborer : mais les modernes ne croient plus ni à cette sueur du ciel , ni à cette salive des astres. M. Brotier n'hésite pas à traiter cette opinion de monstrueuse , *opinionum portenta* , de rêverie des anciens , *quæ antiqui comminiscébantur*.

Voyez le chapitre 63 du livre 2 ; Pline nous y peint la terre comme une mere tendre qui reçoit l'homme , le nourrit , le cache ensuite dans son sein , porte les monuments qui le font revivre après sa mort , & jamais ne s'irrite contre lui. Tandis que les eaux retombent en pluie , se durcissent en grêle , s'enflent en vagues , se précipitent en torrents ; que l'air s'épaissit en nuées , devient furieux dans les tempêtes , la terre indulgente , douce ; bénigne , ne se lasse point d'en être l'esclave : elle lui prodigue ses sucs , ses faveurs , ses odeurs , ses couleurs ; elle nourrit tout pour lui. Si elle produit des poisons , nourrit des serpents , c'est pour son bien encore ; elle n'attend que

ses ordres pour s'y refuser; elle lui offre des remèdes pour leur échapper; elle éloigne de lui ce qui peut lui nuire; elle couvre ses crimes. Et cependant l'homme n'est ingrat qu'envers elle; il l'insulte, l'engloutit dans les mers, la ronge par les eaux, la tourmente avec le fer, le bois, le feu, la pierre, plus pour son plaisir que pour ses besoins; & ce n'est pas à sa surface qu'il se borne, il pénètre dans ses entrailles pour en tirer des métaux, il les lui arrache pour orner ses doigts de pierres précieuses, &c. On ne peut faire un tableau avec plus d'imagination, & il est impossible d'y mettre moins de sens.

» L'HISTOIRE nous apprend qu'il est tombé
 » des pluies de sang, de lait, de chair, de fer, de
 » laine, de brique, de pierre-ponce. . . . Les aruf-
 » pices prédirent les fléaux que ces pluies annon-
 » çoient, &c. » (a).

J'abrege le texte, & je n'en mets qu'une indication dans le françois. Voyez M. de Réaumur, t. 2; depuis la page 297 jusqu'à 302; l'Encyclopédie;

(a) Inferiore cœlo relatum in monumenta est, lacte & sanguine pluisse . . . & sæpè aliàs : sicut carne . . . exque ea non putruisse, quod non diripissent aves. Item ferro in Lucanis. . . Effigies, quæ pluit, spongiarum ferè similis fuit : aruspices præmonuerunt superna vulnera. Lana pluit circa castellum Carisfanum. . . Eodem causam dicente lateribus coctis pluisse, &c. (L. 2, c. 56.)

art. *Pluie* ; le Diction. de M. de Bomare, art. *Neige*, 3^e édition ; & les notes de M. Guertard, à la fin du premier tome de Pline de M. Poinfinet, &c. &c. vous connoîtrez jusqu'où va la crédulité de Pline. Mais, dit-on, ces faits sont avérés ou confirmés par d'autres semblables, & Pline, après tout, s'en tient à l'autorité de l'histoire. Un naturaliste, quand il écrit, ne connoît d'autorité que la nature : elle est son livre, son histoire, sa loi. S'il transmet à la postérité des événements qui l'étonnent, il doit rechercher leurs causes après s'être assuré de leur réalité, & jamais il ne doit les débiter comme des pronostics. Dira-t-on que Pline avoit à ménager les monuments sacrés de Rome ? La superstition n'étoit plus respectée même sur les théâtres : Sénèque le tragique en fournit la preuve.

» IL est certain cependant qu'il est tombé des
 » pierres du ciel . . . J'en ai vu moi-même une dans
 » le pays des Vocontiens, qui étoit tombée depuis
 » peu » (a).

Je crois qu'un naturaliste auroit dit que ces pierres étoient lancées en l'air par quelques éruptions, & qu'elles retomboient à des distances fort éloignées ;

(a) Decidere tamen crebrò (lapides) non erit dubium. . . .
 Ego ipse vidi in Vocontiorum agro, paulò antè delatum. (L. 2,
 c. 58.)

car un naturaliste n'écrit que pour instruire, après s'être instruit lui-même. Lisez le passage entier dans l'auteur, vous trouverez que, de son temps, on montrait encore en Thrace une de ces pierres tombée en plein jour proche *le fleuve d'Aix* (a); qu'elle faisoit

(a) *Ægos-potamos*, *Ægos-flumen*, *le fleuve d'Aix* ou de la *Chevre*, étoit une ville de la Chersonese de Thrace; Pline en parle encore dans le 4^e livre, & en marque la situation près d'une autre ville nommée *Cissa* ou *Cressa*. Dans les deux endroits il laisse en grec le génitif *Ægos*, de la chevre, & traduit en latin le mot *potamos*, *flumen*. Je crois même que le génie de sa langue l'y obligeoit, & il ne faut pas inférer de là qu'il veuille parler d'une rivière. Le P. Hardouin s'exprime deux fois de même : *Ægos-flumen Chersonesi quondam urbem fuisse scito. — Juxta aliud oppidum cui Ægos-fluminis nomen fuit*. J'ai représenté le tour de Pline en traduisant *le fleuve d'Aix*. La contrée, appelée tantôt elle-même *Ægos-potamos*, & tantôt *Ægos-potamitès*, fut célèbre par la victoire que Lyfander, général de Lacédémone, y remporta sur les Athéniens.

M. Poinfinet veut que l'*Ægos-flumen* de Pline soit en effet une rivière. Il semble avoir contre lui Plutarque, Ammien Marcellin qui dit, l. 22, c. 8, que la Nicomédie confine avec la Chersonese & l'*Ægos-potamos*; les anciens géographes Stephanus & Pomponius Mela, le périple de Scylax, Tzetzès qui dit expressément que c'est une ville de Thrace: *Οράκεις δὲ τοῦτο πόλις* Plusieurs petites rivières arrosoient la contrée où elle étoit située, car Stephanus & Tzetzès la nomment *Αἰγὸς ποταμοί*, *Ægos-flumina*.

Un géographe moderne, Ortélius, qui vivoit dans le seizième siècle, & qui fut nommé le Ptolémée de son temps, est plus favorable à M. Poinfinet, puisqu'il donne le même nom

la charge d'une charrette, & qu'elle avoit la couleur d'une pierre brûlée; que même, lorsqu'elle se détacha du soleil, il passoit une comete; que si Anaxagore en prédit la chute, sa prédiction est plus miraculeuse que le fait. » Ceci, dit M. Poinfinet, fait » voir que Pline n'étoit pas aussi crédule qu'on l'a » souvent accusé de l'être ». De ce qu'un homme ne croit pas avec Anaxagore que le soleil soit une pierre, en résulte-t-il qu'il ne croie pas bien d'autres contes?

Enfin il n'y a point de doute qu'il ne soit tombé des pierres du ciel, puisque lui Pline en a vu une qu'on disoit en être tombée. Vous observerez bien aussi qu'il ne dit pas que cette pierre des Vocontiens

à la contrée & aux rivières qui l'arrosent. Le nom d'*Ægos-potamos*, dit-il, ou *fleuve de la Chevre*, vient de quelques îles de l'Archipel qui de loin ont la figure de cet animal : plusieurs rivières qui se jettent dans les environs en ont pris le nom, ainsi que cette partie du rivage.

Mais Ortélius est trop récent pour être ici d'une grande autorité. Il place *Ægos-potamos* sur l'Archipel, & il étoit sur la Propontide : il paroît confondre l'étymologie d'*Ægos-potamos* avec celle de la mer *Egée*, ou *mer de la Chevre*, qui dut son nom à un écueil qui avoit quelque ressemblance avec cet animal. Au reste, il peut être vrai, mais on ne peut prouver par l'autorité des anciens, qu'il y eût une rivière nommée *Ægos-potamos*, qui ait donné son nom à la ville & à la contrée. Les exemples en sont communs : Vienne sur la Vienne, Moskva (Moskou) sur la Moskva, &c.

foit venue d'ailleurs que du ciel , & vous conclurez que les pluies de pierres , ainfi que tant d'autres femblables merveilles , remontent à une très haute antiquité ; mais que , depuis les bonnes obfervations , ces chofes n'arrivent plus par les mêmes caufes. Cependant Aristote n'en fut pas dupe ; il dit que c'étoit une pierre que le vent avoit enlevée : l'idée de la merveille eft ici bien déchue. (*Arist. Meteor. lib. 1, cap. 7.*) Pline lui-même dit , au chap. 38 de ce livre , que la plupart conviennent qu'il ne pleut des pierres que quand elles ont été enlevées par le vent. Pourquoi donc les fait-il tomber ici du ciel ou du foleil ?

» Aussitôt que les pies croient qu'un homme a vu
 » leur nid , elles en transportent les œufs ailleurs.
 » Ces oifeaux n'ayant pas les doigts propres à em-
 » braffer & à transférer leurs œufs , emploient , dit-
 » on , un moyen admirable ; car , avec une matiere
 » glutineufe tirée de leur ventre , ils attachent un
 » œuf à chaque bout d'un petit rameau ; puis fai-
 » fant le balancier égal , ils le pofent fur leur cou ,
 » & les transportent ainfi à la nouvelle demeure
 » qu'ils ont choisie » (*a*).

(*a*) Picæ cùm diligentius vifum ab homine nidum cenfere , ova tranfgerunt aliò. Hoc in his avibus , quarum digiti non accommodati complectendis transferendisq; ovis , miro traditur modo ; namque furculo fuper bina ova impofito ac ferru-

Si Pline avoit su que les nids des pies n'ont qu'un trou fort étroit , à peine suffisant pour le passage de l'oiseau , il n'eût pas rapporté cette petite fable avec tant de complaisance. Il n'eût pas non plus adopté , comme il fait , ce transport , de quelque maniere qu'on lui eût conté l'*admirable* moyen ; mais il paroît bien qu'il ne connoissoit les mœurs des pies que par Aristote , qui leur donne neuf œufs , quoiqu'elles n'en pondent que cinq ou six , mais qui cependant ne parle ni du transport des œufs , ni du moyen de l'opérer.

Une construction presque informe , & qu'au premier coup-d'œil on croiroit sans art , voûtée légèrement par des rameaux , la plupart épineux , & qui se ~~traversent~~ ^{traversent} en tous sens , hérissée tout autour pour parer aux insultes ; le dessous solidement luté par un mélange de terre & de menus branchages ; une ouverture de côté large de deux pouces environ , voilà le nid des pies , tel que je l'ai examiné. A la campagne où j'habite les pies voient que je regarde leurs nids tous les jours , & n'en continuent pas moins de couver. Ceux qui s'amusent à dénicher les petits de bonne heure , savent qu'aussitôt après la mere fait dans le même nid une seconde couvée.

„ ON a observé que les blessures & les maladies

minato alvi glutino , subditâ cervice medio , æquâ utrimque librâ deportant aliò. (L. 10, c. 33.)

» s'enflamment certainement , s'il survient quel-
 » qu'un qui ait fait un voyage à pied (a).

Ceci est dit à propos d'herbes foulées aux pieds. Les suc de quantité d'herbes ont des propriétés médicales , on l'éprouve tous les jours ; mais que leurs vertus operent de la façon que le conte ici Pline , c'est une chimere absurde. D'ailleurs le voyageur n'avoit-il donc marché que sur des herbes funestes , & n'avoit-il pas aussi foulé des contre-poisons qui devoient anéantir l'effet des premières ?

» D A N S les déserts d'Afrique on rencontre de
 » temps en temps des figures d'hommes qui se for-
 » ment & se dissipent en un instant » (b).

Voilà vraisemblablement les *εἰδωλα* d'Epicure , & les *simulacra* de Lucrece. En effet , ces fantômes ne pouvoient-ils pas être des simulacres de quelques voyageurs qui avoient péri dans ces déserts ? Ce qu'on en appercevoit par intervalle , étoit des pellicules , des membranes fort subtiles , des surfaces , en un mot des émanations , qui , selon Lucrece , avoient l'apparence des corps. Mais ces effigies se défiguroient & se dissipoient en un instant. Cette physique ingé-

(a) Observatum certè est inflammari vulnera ac morbos ,
 superventu eorum qui pedibus iter confecerint. (L. 25 , c. 2.)

(b) In Africæ solitudinibus hominum species obviæ subinde
 fiunt , momentoque evanescent. (L. 7 , c. 2.)

nieuse & chimérique à part, on voit que par le mot *species* Pline entend *figure*, *apparence*; & quand il dit ailleurs, *Hic primus species exprimere instituit*, il entend qu'Apollodore exprima le premier dans ses tableaux la beauté, l'aspect des figures. Voyez l. 35, c. 9, f. 36.

Ces effigies des déserts d'Afrique me ramènent à un coup-d'œil général sur le chapitre entier, où tout ce que la démence a pu rassembler d'absurdités sur les différentes especes d'hommes, est soigneusement compilé.

J'ai appris d'un homme bien autrement naturaliste que Pline, d'un vrai savant, que quand on connoît la description de l'univers, tel que la mythologie indienne & tibétaine le suppose, & les contes de ces peuples sur les différentes races d'anges, ainsi que celles des habitants des différentes parties de leur monde, on voit distinctement que ces variétés d'hommes monstrueux, que Pline rapporte bonnement d'après les menteurs Ctésias, Mégasthenes, Déimachus, & d'autres, sont des fragments mal entendus de cette mythologie.

L'ironie qu'emploie Aulu-Gelle pour se moquer de la crédulité de Pline au sujet de ces hommes chimériques, est très agréable. A son retour de Grece en Italie, il trouve sur le port de Brindes un tas de vieux livres grecs à vendre : il les marchande ; on les lui laisse à un prix fort modique : il se hâte de payer,

& les emporte tout moisés qu'ils étoient; car, exposés depuis long-temps aux injures de l'air, ils n'avoient pas trouvé d'acheteurs. Mais après en avoir lu quelques traits, le dégoût & l'ennui le gagnèrent: il abandonna cette bibliothèque dont la lecture ne pouvoit procurer ni utilité; ni agrément, quoiqu'ensuite il eût trouvé, ajoute-t-il, les mêmes choses dans le septieme livre de l'Histoire naturelle de Pline: *Quod postea quoque in libro Plinii Secundi naturalis historiae legi septimo.* (Noët. attic. lib. 9, c. 4.)

Une note de Dacier terminera convenablement cette remarque. » Déimachus, peu de temps après la
 » mort d'Alexandre, & sous le regne de Ptolémée,
 » fils de Lagus, fut envoyé en ambassade vers un roi
 » des Indes appelé *Allitrochades*, fils du roi San-
 » drochottus. Ce voyage lui donna lieu de faire une
 » histoire des Indes, qu'il mêla de tant de men-
 » songes & de tant de fables, que Strabon assure que
 » de tous les historiens qui ont parlé des Indes, il
 » n'y en a point qui méritent si peu d'être crus que
 » Déimachus & Mégasthenes. Pline a pourtant rem-
 » pli son histoire des relations de ces fideles histo-
 » riens. (*Note 14 sur la comparaison de Solon & de Publicola.*) Si Dacier ne vous satisfait pas, Plutarque vous dira lui-même, en commençant la vie d'Artaxerxès: *Ctésias a farci ses livres de toutes sortes de fables, non seulement incroyables, mais triviales & ridicules.*

» Les femmes qui naissent avec des dents sont de
 » mauvais augure , ainsi que le fut Valérie au temps
 » des rois. Les aruspices , consultés sur sa naissance ,
 » répondirent qu'elle causeroit la ruine de la ville où
 » elle seroit portée. Elle fut envoyée à Sueffa Pome-
 » tia , ville alors très florissante : la ville fut détruite ,
 » & la prédiction accomplie. Celles qui naissent la
 » partie naturelle fermée , sont d'un malheureux
 » présage : Cornélie , mere des Gracques , en est un
 » exemple . . . Les dents seules résistent au feu , &
 » ne brûlent point avec le reste du corps . . . Les
 » femmes en ont moins que les hommes : quand
 » les canines supérieures sont doubles à la mâchoire
 » droite , elles leur promettent les caresses de la for-
 » tune , comme Agrippine , mere de Néron , l'éprou-
 » va ; quand c'est à gauche , le pronostic est con-
 » traire » (a).

(a) In feminis ea res (cum dentibus nasci) inauspicati fuit exempli , regum temporibus. Cum ita nata esset Valeria , exitio civitati in quam delata esset futuram responso aruspicum vaticinante , Sueffam Pometiam illâ tempestate florentissimam deportata est , veridico exitu consecuto. Quasdam concreto genitali gigni , infausto omine , Cornelia , Gracchorum mater , indicio est.... Dentes autem tantum invicti sunt ignibus , nec cremantur cum reliquo corpore Feminis minor numerus : quibus in dextra parte gemini supernè , à canibus cognominati , fortunæ blandimenta pollicentur , sicut in Agrippina , Domitii Neronis matre : contrà in læva. (L. 7 , c. 16.)

Tarquin le superbe étoit en guerre contre les Volsques. Les aruspices, qui ne manquoient ni d'yeux ni d'oreilles, sachant que Tarquin se proposoit d'attaquer Sueffa, & de lui faire beaucoup de mal, conseillèrent d'y envoyer Valérie, laquelle ne manqueroit pas d'y porter malheur & d'accomplir la prédiction des aruspices; cela s'entend : mais pour l'honneur de Pline leur confrere, il ne faut pas fouiller dans cette partie de sa conscience. Pour les femmes qui naissent imperforées, on ne s'apperçoit plus qu'elles soient d'un sinistre présage; une petite opération enleve apparemment le maléfice. Quant aux dents qui ne brûlent point, le médecin du Laurens soutient contre Pline qu'elles brûlent comme les autres os; & le médecin Rioland soutient contre du Laurens qu'elles ne brûlent pas. Je ne soutiens rien, mais j'ai mis quelques unes des miennes au feu; je les ai vues brûler : de vous dire pourquoi, je n'en fais rien, sinon qu'elles ont brûlé à-peu-près comme d'autres os, lesquels, comme on fait, ne sont jamais réduits en cendres dans l'instant. Les femmes ont-elles moins de dents que les hommes, & cela ne rouleroit-il pas communément, pour les deux sexes, entre 28 & 32 ? L'exemple de l'heureuse Agrippine assassinée par le monstre qu'elle avoit mis au jour, est-il bien choisi ? Oui, si c'est un bonheur d'être toute sa vie dévorée d'ambition, de passer ses jours dans le crime, la crainte & le remords, de mettre

au monde un Néron , & d'être éventrée par son ordre.

» DANS Céphalénie un certain fleuve sépare une
» contrée remplie de cigales , d'une autre où l'on
» n'en trouve aucune » (*a*).

On trouve indistinctement des cigales par-tout à Céphalénie : un fleuve ne leur sert pas de limites , attendu qu'il n'y a point dans cette isle ce qui proprement s'appelle *fleuve* ou *riviere*. Mais , dira-t-on , comment Aristote , Plin , Elien , auroient-ils assuré ce fait , s'il eût été faux ? L'assurance des deux derniers doit être comptée pour rien , puisqu'ils ne sont que les copistes du premier ; & , fussent-ils en plus grand nombre , ce ne seroit qu'un plus grand nombre de copistes. Il ne reste donc que l'autorité d'Aristote , qui peut avoir été dans l'isle de Céphalénie , & avoir vu cette riviere ; ceux qui n'y ont pas été semblent n'avoir pas le droit de le contredire. Voyons cependant si l'on ne pourroit pas former des doutes sur son assertion. Les Grecs modernes qui habitent Céphalénie , nomment *potamos* , *riviere* , l'eau de la pluie qui s'écoule dans des canaux faits exprès : ils donnent le même nom à plus de cinquante autres canaux que fournissent de petites sources au bas des montagnes

(*a*) In Cephalenia amnis quidam penuriam earum (cicadarum) & copiam dirimit. (L. 11, c. 27.)

& près de la mer. Les anciens Grecs les nommoient *riax* & *ochetos*. Laquelle de ces fortes de rivières sert de bornes , de limites aux cigales , & quel est le nom de cet *amnis quidam* ? Quand on me l'aura dit , & qu'on m'aura prouvé qu'il existe , ou qu'il existoit , je dirai : Les Céphaléniens avec qui j'ai vécu , que j'ai spécialement interrogés sur ce point , & qui m'ont assuré le contraire , n'ont donc ni vu ni connu le fol qui les a fait naître & qu'ils ont habité. Comme Aristote n'a pas dit qu'il eût vécu à Céphalénie , je dois donner quelques degrés de plus de confiance à des personnes que je fais qui y ont vécu , qui y ont pris naissance. Ajoutons que l'isle de Céphalénie est petite , que son fol est de roche fort dure , & qu'une rivière ne pourroit creuser son lit sur un pareil terrain. M. d'Anville en a mis une dans Céphalénie ; c'est un copiste de plus d'Aristote.

» L E S moineaux mâles sont très lascifs. Ils ne
 » vivent , dit-on , qu'un an ; la preuve est fondée
 » sur ce qu'on ne voit aucune apparence de noirceur
 » à leur bec au commencement du printemps , &
 » qu'il ne commence à leur noircir qu'en été. Les
 » femelles vivent un peu plus long-temps » (a).

(a) Mares (passeræ) negantur anno diutius durare , argumento quia nulla veris initio appareat nigritudo in rostro , quæ ab æstate incipit. Feminis longiusculum spatium, (L. 10, c. 36,)

On

On voit ici , comme ailleurs , que notre naturaliste s'étoit peu amusé de bagatelles. S'il eût élevé des moineaux dans sa jeunesse , il auroit pu savoir que les mâles peuvent aller jusqu'à dix ans. J'en avois un de cet âge ; & comme nous étions à-peu-près aussi raisonnables l'un que l'autre , & tout aussi savants , nous étions grands amis. Mais Pline écrit d'après Aristote. Il falloit plutôt écrire d'après des moineaux , & faire attention que les belettes , les fouines , & plusieurs oiseaux de proie , les détruisent trop souvent pour qu'ils puissent vivre long - temps autour de nos habitations ; leur incontinence peut aussi courir à abrégier leur vie. Cependant si Pline eût regardé les moineaux , il eût vu des becs noirs au printemps , comme chacun en voit. Qui sont donc tous ces becs noirs qui caressent & fécondent leurs femelles au printemps ? La vérité est que les jeunes mâles ont le bec à-peu-près comme celui des femelles : la seconde année il devient noir pour toujours.

» Les cadavres des hommes flottent sur le dos ,
 » ceux des femmes sur le ventre , comme si après
 » leur mort la nature ménageoit encore leur pu-
 » deur » (a).

(a) Virorum cadavera supina fluitare , feminarum prona ,
 velut pudori defunctorum parcente naturâ. (L. 7 , c. 17.)

La physique de Pline, ou celle de son temps, avoit beau être foible, le sens commun, l'observation la plus légère, auroient pu le garantir de certains travers, si son goût pour les sentences épigrammatiques ne l'eût trop souvent emporté. Quand l'esprit fait oublier que la nature n'a rien statué de particulier sur la pudeur de chaque sexe, & spécialement sur celle d'un corps mort; (la pudeur d'un cadavre!) quand l'observation n'a pas dit que la capacité du ventre des femmes, généralement plus remplie d'intestins que celle du ventre des hommes, jointe au poids de certaines gorges, doit être emportée par sa pesanteur; en un mot, quand, dans un ouvrage sérieux, on préfère souvent un *concettino* à une raison, a-t-on bien mérité, quelque savoir qu'on ait d'ailleurs, la réputation de grand naturaliste? Mais des siècles l'ont accordée à Pline. Eh! qu'a de commun l'autorité des siècles avec des vérités démontrées, quand elles la contredisent?

J'aurois pourtant deux questions à faire à Pline. Je lui demanderois si la jeune fille qui n'auroit encore que peu de ventre, & dont la rondeur du sein seroit à peine indiquée, flotteroit sur le ventre ou sur le dos; & de quel côté flotteroit aussi l'homme fort gras, fort ventru. J'ignore la réponse: mais je crois que, pour cette fois, la nature ménageroit la pudeur de l'homme ventru, & qu'elle abandonneroit aux regards impudiques la fille de quatorze ans qui n'auroit que peu

de ventre , & dont la rondeur du sein se feroit à peine appercevoir.

» O N cite en exemple un prodige arrivé lorsque
 » Denys , tyran de Sicile , fut chassé de ses états ;
 » l'eau de la mer devint douce pendant un jour dans
 » le port de Syracuse » (a).

Quand on le citeroit , ne devriez-vous pas savoir qu'après de grandes pluies l'eau de la mer devient plus douce le long des côtes , & conséquemment dans les ports ? Ne dites-vous pas vous-même , c. 103 ,
 » que les eaux douces sont portées sur la mer comme
 » plus légères » : *Dulces mari invehuntur , leviores haud dubiè ?* Sans doute le tyran fut chassé de Syracuse après de grandes pluies. Plutarque en dit autant que Pline , & ajoute que ce prodige vint de la part des dieux , pour signifier que les Syracusains alloient être heureux. Ils furent alternativement tyrannisés & tyrans : les dieux définissoient-ils ainsi le bonheur ?

» POURQUOI les plaisirs ne sont-ils pas égaux aux
 » peines , le nombre fût-il égal ? & pourquoi n'y a-
 » t-il aucun plaisir qui puisse compenser la moindre
 » peine » (b) ?

(a) Est in exemplis , Dionysio Siciliæ tyranno , cum pulsus est eâ potentiâ , accidisse prodigium , ut uno die in portu dulcesceret mare. (L. 2 , c. 100.)

(b) Quid quòd bona malis paria non sunt , etiam pari nu-

Pourquoi ? C'est que cela n'est pas vrai. C'est qu'il faudroit dire de quelle nature sont ces plaisirs & ces peines , avant de décider s'il y a parité ou s'il n'y en a pas , & qu'il faudroit avoir aussi égard au caractère des personnes ; car nous jugeons des peines & des plaisirs par l'impression qu'ils font sur notre imagination & sur nos sens. C'est qu'une mere tendre oubliera la peine que lui causoit la perte de son serin , sitôt qu'elle aura vu revivre son enfant dont elle pleuroit déjà la mort : je vous demande si ce plaisir ne *compensera* pas la perte de son oiseau. Et si vous-même , après beaucoup de contradictions , de peines , de chagrins , vous êtes enfin parvenu à faire une belle & bonne action , tout cela n'aura-t-il pas disparu ? le plaisir ne vous restera-t-il pas d'autant plus vif & pur , qu'il vous en aura coûté plus d'efforts , plus de sacrifices , pour y parvenir ?

Se lamenter sans cesse sur les maux de la vie , ou n'y voir que des plaisirs , c'est se tromper également. On ne peut refuser à Pline beaucoup d'érudition & plusieurs traits d'une bonne philosophie ; mais il ignoroit peut-être un secret inconnu aux hommes atrabillaires Son imagination peut-être ne lui retraçoit pas ce qu'il avoit eu de jours agréables , il n'en nourrissoit pas l'idée , & son ame austere n'en favouroit pas

mero , nec lætitia ulla minimo mœrore pensanda ? (L. 7 , c. 40.)

l'image. De là l'observation fautive qu'il fait ici.

Nous ne pouvons nier , sans nous faire illusion , qu'il est des hommes infortunés dont l'existence ne semble être qu'une sensation continuée de douleur & de tristesse ; pour ceux-là point de compensation , du moins apparente : mais ce n'est pas d'eux que parle Pline ; & les exemples en sont , je crois , trop rares pour qu'on en puisse tirer une conclusion universelle. Il s'agit ici de l'homme en général , non de tels hommes en particulier ; c'est de l'homme entraîné par des passions , sources de ses plaisirs ou de ses peines , guidé ou égaré par ses affections : sous ce point de vue , l'opinion qu'un sentiment amer inspiroit à Pline , n'est point fondée. M. Poinfinet dit pourtant : *Ceci est puisé dans une connoissance bien profonde des replis du cœur humain.* Je ne fais si je dois être fâché ou bien aise de n'être pas de cet avis ; mais enfin je n'en suis pas.

Plutarque , qui avoit , autant que je puis croire , une connoissance passable du cœur humain , n'en est pas non plus. A la fin de la vie de Marius , il loue ceux qui mettent en ligne de compte jusqu'aux moindres faveurs de la fortune , sans en oublier une seule , & qui les conservent cherement jusqu'à la fin dans leur mémoire , *au lieu , ajoute-t-il , que les ingrats & les insensés laissent périr & couler avec le temps tout ce qui leur arrive de bon & d'agréable.* On peut ajouter aussi que notre cupidité , jointe à mille au-

tres passions , nous engage , nous plonge continuellement dans les embarras & les maux de la vie. Nous militons sans cesse avec les méchants , & nous nous plaignons des maux de la vie ! Il semble que ce devroit être de notre insatiable déraison. Si nous savions mettre au moins un intervalle entre les tracasseries de la société & la mort , nous éprouverions qu'il reste encore assez de plaisirs purs & tranquilles , pour compenser les anciennes peines ; mais c'est le privilège des âmes douces , & la consolation de leur foiblesse.

» Des hommes sont ambidextres , d'autres sont
 » gauchers ; ce qui ne se trouve jamais parmi les
 » femmes » (a).

Il est très décidément faux que parmi les femmes il n'y ait jamais de gaucheres. Il est également faux qu'il n'y ait pas de femmes ambidextres : il en est , & j'en ai vu sans les chercher ; il est à Paris des exemples des unes & des autres. Sans doute les Françaises n'ont pas , sur ce sujet , un privilège refusé aux Romaines , & un observateur ordinaire en auroit pu trouver parmi celles-ci. Mais Plin a lu & répété cette décision magistrale , sans penser que la nature ne fait pas , à cet égard , de distinction entre les deux

(a) Quibusdam æquas utrâque (vires), aliquibus lavâ manu præcipuas : nec id unquam in feminis. (L. 7, c. 17.)

sexes , & que l'éducation , & l'habitude de se servir d'une main préférablement à l'autre , rendent seules l'une des deux mains plus forte & plus adroite que l'autre. Les peines qu'on prend souvent , celles qu'on prenoit du temps de Pline , pour obliger les petites filles à se servir de *la belle main* , n'étoient pas sans doute un assez bon livre pour ce naturaliste : une erreur d'Hippocrate , copiée sans réflexion , étoit préférable.

J'aurois voulu trouver chez Pline , ou ailleurs , la raison d'une autre préférence de la droite à la gauche , & une autre aussi de la gauche à la droite. Voici le fait. Les haricots tournent en montant de gauche à droite autour de la rame qui les soutient ; les lisérons en font autant autour des rameaux où ils s'élevent. Cette direction de spirale est si constante , qu'on la détourneroit en vain ; elle reprendroit sa marche nécessaire. J'ai observé un autre effet qui me paroît aussi surprenant : les jeunes tiges de chevre-feuille , & celles d'une sorte de morelle , tournent naturellement & constamment de droite à gauche autour des branches où elles cherchent à se soutenir ; le houblon en fait autant. Le tronc même du chevre-feuille , à quelque âge , à quelque grosseur qu'il puisse être , est tourné sur lui-même dans ce sens , comme une colonne torse. Le tronc du grenadier l'est de gauche à droite. Plusieurs plantes étrangères ont aussi , disent quelques physiciens voyageurs , les

mêmes variétés. Mon ignorance a causé mon admiration ; & je crois bien que ce qui m'est inconnu dans ces deux effets contraires , n'est qu'un jeu pour les vrais naturalistes.

» LORSQU'UNE maison va s'écrouler , les rats se
 » sauvent , & les araignées tombent avec leurs toi-
 » les » (a).

Hélas ! c'est tout le contraire , quand notre logis se délabre , Il faut remarquer que le chapitre d'où ce passage est tiré , n'est qu'un composé sans distinction de pronostics superstitieux offerts dans les sacrifices par les entrailles des animaux , & de quelques indices naturels que nous recevons , notamment des renards , qui nous avertissent quand la glace peut porter. Ils posent , dit-on , l'oreille sur la glace ; & s'ils n'entendent pas couler l'eau , ils passent : Plutarque le dit aussi. Le renard est très fin , très défiant ; & je n'en suis pas plus assuré du fait , ni du raisonnement qui doit le conduire dans cette expérience. Chez Elien , les rats , les fouris , & même les belettes ; pressentent aussi la ruine d'une maison. Varron , sans examiner , l'avoit dit , & on copioit Varron.

J'aime autant le conte de cet homme qui , ne sachant pas le grec , entendit cependant en rêve des

(a) Ruinis imminentibus, musculi præmigrant , aranci cum, telis primi cadunt. (L. 8 , c. 28.)

mots grecs pendant la nuit. Il court dès le matin trouver Saumaïse , & lui en demander l'explication. Ils signifient, répondit le savant, *Va-t-en, ne vois-tu pas que la mort te menace?* Mon homme quitte aussitôt sa maison, qui ne manque pas de tomber la nuit suivante. Il est heureux qu'il se soit trouvé là un bourguignon grec pour sauver la vie d'un bon-homme qui ne savoit pas le grec, & à qui son esprit tutélaire avoit jugé à propos de parler grec. C'est à Grotius que nous devons ce trait.

» A Memphis , il y a dans le Nil un lieu nommé
 » *Phiala* , parcequ'il a la figure d'une phiole. On y
 » jette tous les ans une coupe d'or & une d'argent,
 » lorsqu'on célèbre la naissance d'Apis ; & pendant
 » cette célébration qui dure sept jours , chose admirable ! les crocodiles ne font de mal à personne :
 » mais après la sixieme heure du huitieme jour ,
 » ces animaux cruels reprennent leur férocité ordinaire » (*a*).

Vous voyez que cela est raconté avec tout l'air de candeur d'un homme qui le croit , ou veut le faire

(*a*) Memphi , est locus in Nilo , quem à figura vocant *Phialam* : omnibus annis ibi auream pateram argenteamque mergunt iis diebus quos habent natales Apis : septem hi sunt , mirumque neminem per eos à crocodilis attingi : octavo post horam diei sextam , redire belluæ feritatem. (L. 8 , c. 46.)

croire. Le prêtre d'Apis n'en eût pas mieux parlé. Si le fait est vrai, on a bien eu tort, & Cambyse tout le premier, de vouloir mettre le bœuf Apis à la broche; car le doigt de Jupiter étoit visiblement marqué à *Phiala*.

» ON a aussi remarqué que les veaux apportés sur
 » les épaules d'un homme pour être sacrifiés, n'ap-
 » paissent pas volontiers les dieux. Si la victime est
 » boiteuse, si elle n'appartient pas à celui qui l'offre,
 » si elle s'éloigne de l'autel, les dieux ne sont pas
 » favorables » (a).

Combien l'esprit de superstition dégrade les hommes! vous voyez ce qu'il fait dire même à Pline, qui ne croyoit pas en Dieu. Est-il prêtre? est-il naturaliste? quelque choix que vous fassiez, vous ne pourrez le tirer honorablement d'affaire, & sans qu'il ait abusé de sa raison.

» LES cochons aiment à se rouler dans la fange.
 » Leur queue est tortillée. On a observé qu'ils ap-
 » paissent plus aisément les dieux quand elle l'est à
 » droite, que quand elle l'est à gauche » (b).

(a) Hoc quoque notatum vitulos ad aras humeris hominis allatos, non ferè litare, sicut nec claudicante, nec alienâ hostiâ deos placari, nec trahente se ab aris. (L. 8, c. 45.)

(b) In luto volutatio (suum) generi grata. Intorta cauda:

Est-ce pour jeter du ridicule sur les aruspices, que Pline, d'après Aristote & Varron, rapporte cette observation religieuse? Parler toujours des dieux, quand on déclare formellement qu'il n'y a point de dieu, c'est faire soi-même une forte censure de son jugement.

» LES autruches combattent avec leurs pieds, semblables à ceux du cerf, & fendus en deux » (a).

Il y a presque autant de différence entre les pieds du cerf & ceux de l'autruche, qu'entre le cerf & l'autruche : si Pline en a vu, il ne les voyoit donc pas en observateur : s'il n'en a point vu, il s'en rapportoit donc au premier mot qu'il trouvoit. Si M. de Buffon vouloit dire que l'autruche, *ainsi* que le cerf, n'a que deux ongles aux pieds, je ne crois pas qu'il employât le mot *semblables*, *similes* ; car on pourroit lui répondre : Pourquoi pas semblables aux bœufs, aux moutons, aux rennes, aux cochons, &c. qui ont aussi les pieds fourchus? Mais ce vrai naturaliste dit : *Ses grands pieds nerveux & charnus ont beaucoup de rapport avec les pieds du chameau ; & cela est vrai.*

» LES autruches ont tant de stupidité dans une si

id etiam notatum facilius litare, in dexterum quam in laevum detortâ. (L. 8, c. 51.) —

(a) Ungulæ iis (struthiocamelis) cervinis similes, quibus dimicant, bisulcæ. (L. 10, c. 1.)

» grande hauteur de corps , qu'elles se croient bien
 » cachées quand elles ont fourré leur tête dans un
 » arbrisseau » (a).

Il est assez croyable , au premier coup-d'œil , que l'autruche paroisse un sot animal : voyons pourtant si la précaution qu'elle a de cacher sa tête est une preuve de sa sottise. » On dit que , lorsqu'elles se
 » sentent forcées & hors d'état d'échapper aux chas-
 » seurs , elles cachent leur tête , & croient qu'on ne
 » les voit plus ; mais il pourroit se faire que l'absur-
 » dité de cette invention retombât sur ceux qui ont
 » voulu s'en rendre interpretes , & qu'elles n'eussent
 » d'autre but en cachant leur tête , que de mettre du
 » moins en sûreté la partie qui est en même temps
 » la plus importante & la plus foible » (*Hist. nat. de l'autruche*). Tant pis pour notre ancien naturaliste , s'il est un de ces interpretes sur qui doit retomber l'absurdité. Pline avoit pourtant lu Diodore de Sicile , que même il cite honorablement dans sa préface : *Apud Græcos* , dit-il , *desuit nugari Diodorus*. Eh bien , ce même Diodore , qui ne s'amusoit point , selon Pline , à des balatelles , dit mot pour mot , en parlant des autruches , ce que dit M. de Buffon. Pline préfère donc un conte absurde à une idée raisonna-

(a) Non minùs stoliditas (mira struthiocamelorum) in tanta reliqui corporis altitudine , cum colla frutice occultaverunt , later. sese existimantium. (L. 10 , c. 1.)

ble qu'il connoissoit. Diodore n'étoit pas naturaliste. Qu'importe , pourvu qu'il ait raison ? Pline n'étoit ni peintre ni sculpteur ; & vous prétendez bien qu'il a raison , quand il parle de la peinture & de la sculpture.

» LA nature a refusé la nourriture aux aigles dans
 » le temps qu'ils font leurs petits , & a pourvu à ce
 » que , pour les nourrir , ils n'enlevassent pas les
 » petits des autres animaux sauvages : leurs ongles
 » se renversent alors , & leurs plumes blanchissent
 » d'abstinence ; en sorte que c'est avec raison qu'ils
 » haïssent leurs petits » (*a*).

La nature n'en fait pas autant aux ongles du lion , du tigre , du loup , & à ceux des autres oiseaux de proie. Il est également faux que les aigles blanchissent d'inanition , & que , pour cette cause , ils haïssent leurs petits : s'ils blanchissent , c'est de vieillesse.

Si les personnes qui vénèrent Pline au-delà des bornes convenables , faisoient quelque attention à de semblables passages , & ils sont nombreux dans cet auteur , on ose croire qu'elles reviendroient de leur excès de prévention. Il ne garantit pas tout ce qu'il

(*a*) Quippe eo tempore ipsis (aquilis) cibum negavit natura , prospiciens ne omnium ferarum fetus raperentur. Ungues quoque earum invertuntur diebus iis , albescunt inedia pennæ , ut meritò parrus suos oderint. (L. 10, c. 3.)

rapporte ; il copie cela du naturaliste grec ; vraiment oui. Mais si le premier a tort , le second l'a bien davantage ; car , pendant les siècles qui s'écoulerent entre Aristote & Pline , on avoit dû trouver bien ridicules ces ongles renversés : ou personne ne lisoit Aristote , ou personne ne voyoit des aigles.

Qu'un écrivain moderne, s'il n'est pas de nos amis, débitât seulement une absurdité semblable , nous ne perdriens pas l'occasion de le montrer au doigt comme un homme sans jugement , y eût-il dans son livre des choses très justes en assez bon nombre , & même profitables. Voyez l'article *Lecteur* dans le Dictionnaire encyclopédique.

Que diroit-on d'un auteur de notre temps qui oseroit avancer que l'aigle fait la guerre au roitelet , parcequ'étant appelé le roi des oiseaux , il est jaloux de ce petit animal , qui porte aussi le titre de la royauté. Il auroit beau ajouter , *si nous voulons le croire* , on ne voudroit pas même l'écouter. Cependant Pline dit , après Aristote : *Dissident... aquila & trochilus , si credimus , quoniam rex appellatur avium.* (L. 10 , c. 74.)

» HYLAS , regardé comme un des étrangers qui
 » aient le plus sagement écrit des augures , dit que
 » la chouette , le hibou , le piquebois , la tourterelle ,
 » la corneille , sortent de l'œuf par la queue ; parce-
 » que le poids de leur tête faisant renverser l'œuf , la

» partie de derriere est échauffée par la mere » (a).

Quand on s'autorise aussi spécialement du témoignage d'un savant, c'est qu'on y croit; Pliny y croit d'autant mieux, que plus loin, ch. 53, il dit que tous les oiseaux naissent par les pieds, au contraire des autres animaux : *Aves omnes in pedes nascuntur, contra quàm reliqua animalia.*

Il paroît certain que, dans l'ordre naturel, c'est par le gros bout que l'œuf doit sortir de la poule; & c'est ainsi que je l'en ai vu sortir. Voici son premier état visible. Une membrane veineuse tient l'œuf, c'est-à-dire le jaune, & le fait adhérer à l'utérus par le côté où est le germe; & lorsque, détaché de la grappe ovaire, il fait sa route dans le conduit de l'œuf, où le blanc se forme, où la coque se fait & durcit, pour enfin sortir du vagin (s'il m'est permis d'employer ici ce terme), c'est par le gros bout qu'il en sort, soit qu'il se renverse, ou qu'il soit ainsi dirigé depuis l'ovaire. Si des œufs sont sortis par le bout pointu, c'est peut-être par la même raison que des enfants sont venus par les pieds. Voilà du moins ce que des observations réitérées m'en ont fait appercevoir.

(a) Externorum de auguriis peritissimè scripsisse Hylas nomine putatur. Is tradit noctuam, bubonem, picum arborescens, trygonem, cornicem, à cauda de ovo exire: quoniam pondere capitum perversa ova, posteriorem partem corporum fovendam matri applicent. (L. 10, c. 16.)

Les pieds ni la tête du poulet n'existant pas encore quand l'œuf sort, il résulte que Pline avance une absurdité en disant, *Aves omnes in pedes nascuntur*. Car si ces parties étoient alors dans leur état distinct, ce seroit la tête qui sortiroit la première, puisqu'elle est située vers le gros bout de l'œuf, & que le poulet en sort par ce côté, & toujours par la tête : vérité triviale que savent tous ceux qui ont des poules, mais que le P. Hardouin a l'attention de revêtir de l'autorité de Columelle, d'Albert & d'Harvey. Le surplus de sa note montre que Pline a mal entendu son Aristote, & qu'il a inconsidérément aussi pris l'oiseau pour l'œuf : erreur qui, d'un côté comme de l'autre, seroit égale. Le commentateur Pintianus dit que, pour ôter toute équivoque entre l'œuf & l'oiseau, il vaudroit mieux lire *ova omnia*, que *aves omnes*. J'en suis fâché pour Pintianus, & pour tous ceux qui font dire à un auteur ce qu'il ne dit pas.

Pline avance encore une fausseté qui est la conséquence de la première, quand il ajoute, *contra quàm reliqua animalia* ; puisque dans l'enfantement, soit des femmes, soit des femelles des animaux, le fruit vient ordinairement par la plus grosse partie, la tête ; & qu'il en est ainsi de l'œuf : heureux mécanisme qui dilate & soulage en même temps l'organe de la mère. Pline dit cependant au chapitre 52, en parlant de la ponte, que les œufs sortent par le gros bout :

Exeunt

Exeunt à rotundissima sui parte, dum pariuntur. Ici il copie Aristote, & là c'est Hylas. Ainsi vont souvent ses enseignements.

Si Pline a fait un *quiproquo* sur un passage grec, il en a bien fait un autre sur la quatrième satire d'Horace, livre 2. Il dit : » Horace croit que les œufs » oblongs sont d'un goût plus agréable que les autres ». *Que oblonga sint ova, gratioris saporis putat Horatius Flaccus* (l. 10, c. 52). Horace ne croit point du tout cela. C'est un certain *Catius* qui vient lui débiter une série de sottises sur les ragoûts, & dont le poëte se moque par un remerciement ironique. La méprise est forte : on l'avoit remarquée avant moi. Cependant M. Poinfinet donne raison à Pline, en disant dans sa note : *C'est ainsi qu'il s'exprime* (Horace) *dans ces vers, &c.* M. Poinfinet, sans doute par distraction, a pris pour les sentiments d'Horace les propos d'un interlocuteur ridicule que ce poëte introduit.

» Les œufs ronds, continue Pline, produisent » une poule, les autres un coq ». *Feminam edunt, que rotundiora gignuntur; reliqua marem.* Chacun fait ou doit savoir que ce n'est là qu'un vieux conte populaire qu'on ne feroit plus croire à la moindre fille de basse-cour. Mais Pline lisoit, écrivoit donc bien légèrement ? Je le prouve quelquefois.

» Les animaux qui n'ont qu'un ongle au pied, ne
Tome II. V.

» font qu'un petit ; ceux qui en ont deux , font deux
 » petits » (a).

Ce qui n'empêche pas que les vaches , les biches , les rennes , les brebis , &c. n'en fassent qu'un ordinairement ; & que le rhinocéros , qui a trois ongles , & l'éléphant , qui en a cinq devant & quatre derrière , n'en fassent qu'un non plus. Les truies , qui n'ont que deux ongles au pied , & qui font tant de petits , ne se reglent pas sur cette doctrine.

» D'ABORD après avoir été couvertes, les juments,
 » seules entre tous les animaux, courent au nord si
 » elles ont conçu un mâle , & au midi si c'est une
 » femelle » (b).

Voilà encore une de ces absurdités qu'Aristote fournit à Pline , lequel s'en méfie si peu , qu'il la mêle sans distinction avec ce qu'il dit de vrai & de faux sur la génération des animaux terrestres. Pline a beau dire ; son livre n'est point fait pour *le petit peuple , les gens de la campagne , la foule des ouvriers , & les gens sans études*. Tous ces gens-là ne pourroient pas discerner les deux parties de cette compilation ,

(a) Quæ solidas habent ungulas , singulos : quæ bisulcas , & geminos pariunt. (L. 10 , c. 63.)

(b) Equæ à coïtu solæ animalium currunt ex adverso aquilone austrove , prout marem aut feminam concepere. (L. 10 , c. 63.)

c'est-à-dire la bonne & la mauvaise; elles sont trop confondues.

» Le temple de Quirinus, c'est-à-dire de Romu-
 » lus, est mis au nombre des plus anciens. Au de-
 » vant de ce temple furent pendant long-temps deux
 » myrtes sacrés: on nommoit l'un *patricien*, & l'au-
 » tre *plébéen*. Le patricien se distingua, produisit,
 » s'embellit pendant plusieurs années, durant les-
 » quelles aussi l'autorité du sénat fut en vigueur: le
 » plébéen étoit jaune, sec, & sans ornements. Mais
 » ce dernier s'accrut ensuite & se fortifia, & le pa-
 » tricien devint foible & languissant au temps de la
 » guerre des Marfes: alors aussi l'autorité du sénat
 » s'affoiblit, & peu à peu sa majesté s'éclipsa » (a).

Que deux myrtes fissent les destins de Rome, c'est une assez plaisante historiette; mais qu'un naturaliste la donne pour vraie, qu'il la passe en compte avec les instructions qu'il destine à la postérité sur le myrte, cela est tout aussi plaisant.

(a) Inter antiquissima namque delubra habetur Quirini, hoc est, ipfius Romuli. In eo sacræ fuere myrti duæ ante ædem ipsam per longum tempus, altera *patricia* appellata, alterave *plebeia*. Patricia multis annis prævaluit, exuberans ac læta, quamdiu senatus quoque floruit, illa ingens: plebeia retorrída ac squalida. Quæ posteaquam evaluit, flavescente patriciâ, marfico bello, languida auctoritas patrum facta est, ac paulatim in sterilitatem emarcuit majestas. (L. 15, c. 29.)

» POURVU qu'un voyageur porte des branches de
 » myrte , il pourra faire beaucoup de chemin à pied
 » sans trop se fatiguer » (*a*).

Pline se plaît à répéter que la vertu de telle ou telle branche ou baguette , quand on la porte à la main , préserve de ceci , remédie à cela : ce seroit lui ressembler par ses côtés foibles , que de répéter aussi trop souvent le reproche. Encore si , poète érotique , Pline chantoit un jeune amant qui porte à sa bien aimée , dont la demeure est un peu loin , son bouquet de myrte sans être fatigué du voyage , le rêve du poète seroit doux ; il ne faudroit point lui en demander raison , le myrte est consacré à l'amour.

» TOUTEFOIS ces fleurs si peu durables sont en
 » même temps si merveilleuses , qu'il n'y a aucun
 » peintre dont le pinceau puisse bien représenter la
 » vivacité , le mélange & la variété de leurs couleurs » (*b*). (Traduction de M. Poinfinet.)

Les fleurs que peignoit Pausias , & que Pline exalte au trente-cinquième livre , chapitre onze , n'étoient donc que des *à-peu-près* ? Les anciens ne peignoient donc pas les fleurs comme les ont peintes

(*a*) Virgæ quoque ejus (myrti) gestatæ modo viatori profunt in longo itinere pediti. (L. 15 , c. 29.)

(*b*) Sed ne picturâ quidem sufficiente imagini colorum reddendæ , mixturarumque varietati. (L. 21 , c. 1.)

quelques modernes? Voici une autre observation. Ce chapitre premier n'est que l'exorde du livre vingtième. Pline va parler des fleurs, & leur consacrer une grande partie du livre. Est-il donc surprenant que rempli de son sujet, il se soit livré d'avance à son goût pour la déclamation, goût qu'il montre sur-tout dans la plupart de ses exordes? Car, encore une fois, ou les anciens peignoient aussi bien les fleurs qu'autre chose; ou tout ce qu'on dit de la beauté de leur coloris n'est pas exact, puisqu'il est plus facile de réussir à bien peindre des fleurs, qu'à bien peindre l'histoire.

O Pline, & l'on dit que vous êtes connoisseur en peinture; & vous n'avez pas l'idée complete de ses possibilités! Vous assurez bonnement qu'elle ne peut bien représenter les fleurs; il faut que vous n'en ayiez vu que de médiocrement peintes. Mais quand cela seroit; avant que j'en connusse de parfaites, j'étois certain qu'on en pouvoit faire, car je connoissois les moyens; je les voyois employés dans d'autres tableaux. Tout se tient, tout s'enchaîne dans l'art... Pardon; je vous en demanderois trop. Cependant, si vous eussiez vu les beaux *Van-luysum*, & particulièrement les deux que j'ai admirés à Genevè chez M. Liotard; si vous eussiez pu connoître, dans le cabinet du prince d'Orange, un tableau de fleurs & de fruits par *David de Héem*, vous auriez jetté au feu ce que vous dites ici.

» LA feuille du peuplier blanc est de deux couleurs , blanchâtre par-dessus & verte par-dessous » (a).

Quoique toutes les éditions que j'ai vues , & le manuscrit de Pétersbourg , portent ainsi , l'erreur est si particulière , que je la prendrois volontiers pour une inadvertence , ou pour une faute de copiste. Mais comme Pline continue ses erreurs sur le peuplier , en disant qu'il a les feuilles garnies d'un coton qui s'envole , *populorum foliis grandissima lanugo evolat* , ce qui n'appartient qu'à sa graine , à sa semence ; je suis obligé de croire qu'il n'avoit seulement pas regardé un peuplier , quoique cet arbre soit commun en Italie. Il n'y a pas un petit paysan , s'il y a des peupliers autour de son village , qui ne sache que les feuilles ont le dessous blanchâtre , & le dessus verd , comme celles de toutes les plantes , plus ou moins. Mais notre naturaliste ignoroit vraisemblablement que ce *blanchâtre* est un tissu cotonneux qui pompe & reçoit l'humidité , la rosée de la terre , qui , en y montant , rafraîchit & nourrit les feuilles. Il dit aussi que le peuplier ne porte ni fruit , ni graine , ce qui est faux ; & ailleurs il prescrit la graine de peuplier pour remède. On veut qu'il entende les peupliers blancs , lorsqu'il dit qu'ils n'ont ni fruit ni

(a) Alba folio bicolor (populus) , supernè candicans , inferiore parte viridi. (L. 16, c. 23.)

graine ; mais il ne s'en explique nulle part , & son assertion est générale : *Fructum... nullum ferunt... ne semen quidem... populus , alnus , &c.* (L. 16 , c. 26.) Quand il enseigne que la graine du peuplier noir est bonne contre le mal caduc , il nomme celui de Crete , qui peut avoir exclusivement cette vertu : mais lorsqu'il dit ensuite en général que le peuplier ne porte pas de graine , il tombe dans une contradiction manifeste , & contrarie en même temps la vérité. Le fruit du peuplier blanc est une petite coque multipliée sur le filet du chaton , de la longueur d'un bel épi de blé ; elle s'entr'ouvre en trois ou quatre parties quand elle est mûre : sa graine , adhérente à des aigrettes cotonneuses , s'envole alors au gré du vent. C'est ainsi que je l'ai vue , que je l'ai semée , & qu'elle a germé.

Pline répète en plusieurs endroits que les feuilles du peuplier , & celles d'autres arbres qu'il nomme , se retournent en sens contraire au commencement de l'été ; & qui le croiroit ? il y comprend même le tilleul. Avec ces préliminaires , il étoit naturel à Pline de voir le blanchâtre dessus & le verd dessous. La seconde erreur , conséquence de la première , alloit de soi même ; car c'est dès le second livre qu'il donne cette fausse instruction.

Que les feuilles de peuplier , continuellement agitées par le vent , paroissent de fois à autre en sens contraire , ou qu'elles soient suspendues de côté , c'est

une vérité des plus connues , & non une raison pour tomber dans la méprise de Pline. Il faut croire qu'il ignoroit que ces feuilles , ainsi que celles du tremble , tiennent aux branches par un pédicule plus ou moins long & délié ; que ce pédicule est applati par les côtés , & qu'en tournant sur un des côtés foibles , il se courbe quand il ne peut plus résister au poids de la feuille , qui , par cette action , est placée verticalement.

Sans être naturaliste , & laissant les livres , j'ai regardé avec attention les feuilles du peuplier. Cet examen aisé , cette étude de quelques moments , m'a donné le droit de rectifier un écrivain qui a écrit sur les feuilles de peuplier sans les regarder ; & ce que j'écris aujourd'hui , je crois qu'avec cette légère attention , j'aurois pu l'écrire il y a deux mille ans , quelles qu'eussent été en histoire naturelle les foibles lumières de mes contemporains.

Ce que dit Pline du prétendu renversement de ces feuilles est si étrange , que je ne puis m'empêcher d'en placer ici la substance. » La nature a dit au cultivateur : Quand tu verras les feuilles de tes arbres se retourner , c'est pour t'avertir que l'été s'avance. Je les ferai retourner ainsi devant toi , & je ne ferai pas retourner celles des arbres sauvages & difficiles à trouver ; ce sera pour t'épargner la peine de les aller chercher sur les montagnes & dans les forêts ».

Convenons que , suivant Pline , la nature fut trop

avare de ses bienfaits , puisqu'elle laissa dans l'ignorance sur les progrès de l'été , ceux des cultivateurs qui n'ont pas dans leurs campagnes d'arbres à feuilles retournantes.

» Nous accusons la terre , & nous lui imputons
» nos crimes , parcequ'elle produit les poisons ; mais
» qui est-ce qui les y cherche , si ce n'est l'homme ?
» Les oiseaux & les bêtes sauvages s'en garantissent
» & les fuient » (*a*).

Pourquoi donc , honnête homme que vous êtes , prêtez-vous encore des secours à l'homme criminel , en lui enseignant de tant de manieres à préparer des poisons ? Votre livre en est infecté , malgré les promesses que vous faites quelque part de n'en parler que pour les condamner. Au surplus , si on vous a dit que les oiseaux & d'autres animaux sont tous fort habiles à discerner & à fuir les poisons , comptez qu'on vous a trompé. Combien de bestiaux ne meurent-ils pas tous les jours par des pâturages qu'ils aiment & qui les empoisonnent ! combien de poisons avalent un appât mortel ! combien d'oiseaux qui

(*a*) Quoniam tamen ipsa materia intus accedit ad reputationem ejusdem parientis & noxia , nostris eam criminibus urgemus , culpamque nostram illi imputamus. Genuit venena : ecquis invenit illa præter hominem ? Cavere ac refugere alitibus ferisque satis est. (L. 18 , c. 1.)

ne font pas venus vous dire quelle graine, quel fruit, quelle herbe les avoit fait mourir, lorsque cherchant à prolonger leur vie, ils en trouvoient la fin !

Vous vous étonnez que les Grecs aient décrit les herbes malfaisantes, & vous êtes moins surpris qu'ils aient fait connoître les poisons, attendu, ajoutez-vous, que la condition humaine est telle que la mort est communément le meilleur port. *A Græcis & noxias herbas demonstratas miror equidem : nec venenorum tantum ; quoniam ea vitæ conditio est , ut mori plerumque etiam optimi portûs sit.* (L. 25, c. 3.) Il ne falloit donc pas dire, dans l'exorde boursoufflé du 19^e livre, que la sépulture & la condition inévitable de mourir font une dure nécessité, comme on le verra dans un instant. C'est, au reste, dans ce chapitre troisieme où Pline assure qu'il n'enseignera pas les moyens d'avorter, & de provoquer à l'amour ; mais c'est un monument de ses inconséquences & de ses contradictions. On verra plus loin que ces belles promesses sont démenties d'une manière bien humiliante pour sa mémoire : en vain voudroit-on se le dissimuler.

PLINE dit au livre 8, chap. 18 : » Les chameaux » ont contre les chevaux une aversion naturelle ». *Odium adversus equos gerunt naturale.* Au livre 11, chapitre 37, il compose un petit faisceau d'erreurs, où les chameaux sont compris : » Les chevaux, les

» mulets , les ânes , les cerfs , les chevreuils , les
 » sangliers , les chameaux , les dauphins , *dit-il* ,
 » n'ont point de fiel ». *Equi , muli , asini , cervi , capra , apri , cameli , del hini , (fellem) non habent.*
 Nous avons vu tant de fois que Pline ramasse où il
 peut , qu'il est inutile de marquer les sources où il a
 puisé tout ceci. Le P. Hardouin l'a noté ; M. Poinfinet a traduit les notes du P. Hardouin : on peut donc
 avoir recours à l'un ou à l'autre. Le traducteur de
 Pline a aussi très à propos donné un passage d'Oléari-
 rius : mais comme il a , je crois , trop abrégé ce pas-
 sage , il faut le placer ici tout entier ; il répondra
 mieux aux contes populaires qu'on vient de lire.

» La bile étant le principe de la colere , il y a
 » de quoi s'étonner de ce que Pline dit que les cha-
 » meaux , les chevaux & les ânes n'ont point de fiel.
 » Je n'ai pas pu connoître non plus , ce que le même
 » Pline dit après Xénophon , que les chameaux ont
 » de l'aversion pour les chevaux. Quand j'en vou-
 » lois parler aux Perses , ils se moquoient de moi , &
 » disoient que ce n'étoit pas sans sujet que les cha-
 » meaux haïssoient les chevaux ; parceque bien sou-
 » vent les chevaux peuvent entrer dans les écuries ,
 » & se mettre à couvert là où les chameaux , qui n'y
 » peuvent pas entrer parceque la porte est trop
 » basse , sont contraints de coucher à l'air , & de
 » souffrir qu'on loge les chevaux dans leurs étables.
 » Comme en effet , il n'y a quasi point de *caravane*

» où l'on ne voie des chameaux , des chevaux & des
 » ânes logés ensemble dans une même écurie , sans
 » qu'ils témoignent de l'aversion ou de l'animosité
 » les uns pour les autres ». *Oléarius, Voyages de*
Moscou. & de Perse, liv. 5, page 553, traduct. de
Wicquefort.

La réponse ironique des Perses , que M. Poin-
 finet auroit dû laisser dans sa citation , peint bien &
 leur humeur gaie & leur surprise.

» A quoi le lin n'est-il pas employé ? et quoi de
 » plus merveilleux qu'une herbe qui rapproche l'E-
 » gypte de l'Italie ? ... O témérité , ô perversité , qui
 » cultive de quoi recevoir les vents & les orages , &
 » qui ajoute au danger d'être porté sur les vagues !
 » Mais que dis-je ? une voile plus grande que le
 » navire ne suffit pas ; & quoiqu'il ne faille qu'un
 » mât pour chaque vergue , on y attache néanmoins
 » voiles sur voiles , & d'autres encore à la proue &
 » à la poupe , tant on emploie de moyens à pro-
 » voquer la mort. Une autre merveille enfin , c'est
 » qu'une plante si basse & si foible , produite par
 » une si petite graine , fasse la communication de
 » toute la terre.... Nous avons parlé en son lieu de
 » l'inventeur des voiles : on ne peut assez l'avoir en
 » horreur pour avoir trouvé le moyen de nous faire
 » périr sans sépulture ; comme si la mort & la sé-
 » pulture n'étoient pas déjà une assez dure nécessité...

» Un autre malheur de cette pernicieuse culture ;
 » c'est que rien ne croît plus aisément que le lin ; &
 » afin que nous comprenions que la nature y ré-
 » pugne , c'est qu'il brûle & qu'il amaigrit la terre
 » qu'il occupe » (a).

Ce seroit trop se défier du lecteur que d'examiner scrupuleusement cette déclamation. Ailleurs la mort est desirable, elle est un port salutaire contre les maux qui nous accablent : ici la mort est une assez dure nécessité, sans aller encore la chercher de manière à n'être pas enterré. Que dire de cette philosophie ? Que dire du lin qui brûle la terre, tant la nature répugne à son accroissement, quoique rien ne croisse plus aisément que le lin ? Des contradictions

(a) Sed in qua non occurret vitæ parte (linum), quodve miraculum majus, herbam esse quæ admoveat Ægyptum Italiæ ? . . . Audax vita, scelerum plena : aliquid feri, ut ventos procellasque recipiat : & parum esse fluctibus solis vehi. Jam verò nec vela fatis esse majora navigiis. Sed quamvis amplitudini antennarum singulæ arbores sufficiant, super eas tamen addi velorum alia vela, præterque alia in proris, & alia in puppibus pandi, ac tot modis provocari mortem. Denique tam parvo semine nasci quod orbem terrarum ultrò citròque portet ; tam gracili avenâ, tam non altè à tellure tolli. . . Nulla execratio sufficit contra inventorem dictum suo loco à nobis ; cui fatis non fuit hominem in terra mori, nisi periret & insepultus. Præterea ut sciamus fuisse poenas, nihil gignitur facilius : ut sentiamus nolente id fieri naturâ, urit agrum, deterioremq; etiam terram facit. (L. 19, *Proœmium.*)

perpétuelles, des imaginations données pour des raisons, découvrent un esprit qui, manquant de point fixe, est toujours prêt à se jeter dans tous les contraires imaginables. Heureux quand il rencontre le vrai !

La plus grande partie de la déclamation de Pline devoit s'adresser au chanvre, puisqu'autrefois, comme aujourd'hui, c'étoit le plus communément de chanvre que l'on faisoit les voiles : mais enfin on en faisoit quelquefois de lin que l'on nommoit *carbasa*. Les poètes se servoient quelquefois du mot *lina* pour exprimer les voiles : il n'en falloit pas davantage à Pline pour fonder son accusation.

Entre un grand nombre d'absurdités que le lin lui a fournies, je ne puis me dispenser d'en citer une.

» Anaxilaüs rapporte, dit-il, que si on entoure un
 » arbre de ce lin (l'asbeste), on pourra l'abattre sans
 » que les coups soient entendus de personne : c'est
 » donc le premier lin de l'univers ». *Anaxilaus auctor est linteo eo circumdatam arborem surdis ictibus, & qui non exaudiantur, cædi. Ergò huic lino principatus in toto orbe.* (L. 19, c. 1.)

Nous avons vu Pline traiter d'homme à jamais exécration celui qui inventa le moyen de naviger avec moins de danger : & le même Pline, dans le chapitre 46 du livre 2, admire le zèle & le courage des navigateurs qui les premiers ont traversé les mers pour découvrir des contrées inconnues, acquérir de

pouvelles connoissances , & se rendre utiles à la postérité.

» JE fais une herbe dont le nom est inconnu , &
 » dont la vertu est de chasser d'un champ de millet
 » & de panis les étourneaux & les moineaux. Chose
 » admirable ! si on enterre cette herbe aux quatre
 » coins du champ , aucun oiseau n'y entrera » (a).

Il faut convenir que cette maniere d'être utile aux hommes est ici fort désobligeante. Si vous ignorez le nom de cette herbe que vous connoissez , donnez-en du moins une description assez claire pour le botaniste , & même pour l'homme des champs , vous sur-tout qui écrivez pour *les gens de la campagne*.

On apprend , dans le même chapitre , un secret qui consolera peut-être de l'obscurité de l'autre. Pour préserver le millet des vers & des moineaux , il ne faut que faire , pendant la nuit , le tour du champ avec une grenouille de buisson , & l'enterrer ensuite au milieu de ce champ dans un pot de terre.

» L'ASBESTE croît au milieu des cruels serpents ,
 » dans les déserts de l'Inde brûlés par le soleil , &

(a) Pestem à milio atque panico , sturnorum passerumve agmina , scio abigi herbâ cujus nomen ignotum est , in quatuor angulis segetis defossâ : mirum dictu ! ut omninò nulla avis intraret. (L. 18 , c. 17.)

» où il ne pleut jamais ; il s'accoutume à vivre en
 » brûlant ; on en trouve rarement ; il est difficile à
 » tisser , parceque ses fibres sont fort courtes » (a).

Pline ignoroit que l'asbeste ou l'amiante est une sorte de minéral ; il le met , comme plante , dans la classe du lin , dont il indique différentes especes. Il semble que ce ne soit pas une ignorance du temps , puisque l'amiante ou asbeste se filoit , qu'on en faisoit de la toile , & que les cadavres des rois en étoient enveloppés , afin que leurs cendres ne fussent pas confondues avec celles du bûcher. Pline fait & dit tout cela ; & son erreur paroît d'autant moins excusable , qu'on peut présumer que la nature de ce minéral étoit connue des Romains.

Au livre 36 , chapitre 19 , il dit que l'amiante est semblable à l'alun , & ne se consume pas au feu : *Amiantus alumini similis nihil igni perdit*. Est-ce une explication ou un changement d'avis ? Non ; Pline multiplioit les êtres sans s'en douter , trompé par deux dénominations différentes de la même substance , que les anciens appelloient tantôt *amiante* , l'incorruptible , & tantôt *asbeste* , l'inextinguible. Il trouvoit chez Dioscoride , livre 5 , ch. 158 , l'*amiante* ,

(a) Nascitur (linum asbestinum) in desertis adustisque sole Indiæ , ubi non cadunt imbres , inter diras serpentes : adfuescitque vivere ardendo , rarum inventu , difficile textu propter brevitate. (L. 19 , c. 1.)

ἀμιαντος, est une pierre semblable à l'alun, & qui résiste au feu, &c. : & il copioit son auteur sans le moindre scrupule. Il a même ajouté que l'amiante résiste spécialement à tous les sortilèges des magiciens : *Hic veneficiis resistit omnibus, privatim magorum*. Mais ce qui appartient bien à Pline, c'est que l'asbeste, cette prétendue plante incombustible, croisse tout exprès dans les ~~climat brûlant de l'Inde~~, pour ^{déserts de l'Inde brûlés par le soleil, pour s'accoutumer} s'accoutumer à vivre en brûlant. L'amiante du nord, & même celui de Sibérie, également incombustibles, font à la vérité quelque tort à la perspicacité de Pline. Je crois qu'en traduisant ce passage, M. Poinfinet n'auroit pas dû ajouter un *pour ainsi dire*, qui n'est pas dans Pline, car cet auteur parle affirmativement : *Adfuescit vivere ardendo*.

» CETTE partie de la nature (les poissons) fournit
 » aussi des présages : ils ont une prescience de l'ave-
 » nir. Pendant la guerre de Sicile, Auguste se pro-
 » menant au bord de la mer, un poisson en sortit &
 » vint tomber à ses pieds. Les devins, consultés sur
 » cet événement, répondirent que ceux qui tenoient
 » actuellement les mers, feroient sous les pieds de
 » César. Sextus Pompée se vantoit alors d'être fils
 » de Neptune, tant il se glorifioit de ses victoires
 » navales » (a).

(a) Sunt & in hac parte naturæ auguria, sunt & piscibus

Ce poisson n'annonçoit vraisemblablement qu'un autre poisson qui le poursuivoit. Sextus n'avoit que des forces inférieures , & perdit courage la veille du combat , en voyant le bon état de la flotte ennemie ; la valeur des généraux d'Octave étoit connue ; lui-même avoit tant de confiance , qu'il dormit profondément , dit Suétone , toute la nuit qui précéda le combat , & qu'il fallut le réveiller : on pouvoit donc prédire la victoire ; & peut-être aussi la prédiction n'a-t-elle été faite , comme tant d'autres , qu'après l'événement.

» QUE les poissons comprennent ces raisons ;
 » qu'ils observent la règle des temps , cela doit en-
 » core plus étonner , si l'on remarque à combien peu
 » de gens il est connu que la pêche la plus abon-
 » dante se fait quand le soleil entre au signe des
 » poissons » (a).

Je fais que M. Poinfinet traduit ce passage bien

præscita. Siculo bello , ambulante in littore Augusto , piscis è mari ad pedes ejus exsiliit ; quo argumento vates respondere , Neptunum patrem adoptante tum sibi Sex. Pompeio (tanta erat navalis rei gloria) , sub pedibus Cæsaris futuros qui maria tempore illo tenerent. (L. 9 , c. 16.)

(a) Has intelligi ab iis causas , servarique temporum vices , magis miretur , si quis reputet quocumque hominum nosci uberissimam esse capturam , sole transeunte piscium signum. (L. 9 , c. 19.)

autrement que moi. Pour abrégé , je ne déduirai pas les raisons qui m'empêchent d'être de son avis ; j'ai d'autres observations à faire.

En voici une. Il est aujourd'hui bien connu que le temps de la pêche ne se règle pas sur la figure imaginaire que présente l'assemblage de quelques étoiles : mais ne plaisantons pas trop ici sur la crédulité de Pline ; il n'y a pas deux siècles que , chez nous , Louis XIII fut surnommé *le Juste* , parcequ'il naquit sous le signe de la balance.

Voici mon autre observation. M. Poinfinet fait , sur sa traduction du passage que nous venons de citer , la note suivante : » Il est bien inconcevable que » tous les critiques & les interpretes de Pline se » soient généralement abusés au sens si évident de » ce passage. Le P. Hardouin , entre autres , s'est figuré que le surcroît de merveilles dont parle Pline , » tomboit sur le rapport onomatique du signe céleste des poissons avec la pêche des poissons : méprisable jeu de mots , auquel on se convaincra que Pline n'a pas même pensé , si l'on daigne faire la moindre attention à l'interprétation claire & palpable que je donne à ce passage ».

Pourquoi interpréter ? Ne vaut-il pas mieux traduire tout simplement , & rejeter l'interprétation en note ? Mais chaque traducteur a ses principes dont je ne veux pas disputer. Ce que j'ai à dire , c'est qu'après avoir donné bien de l'attention aux paroles de

M. Poinfinet, celles de Pline ne m'en paroissent pas moins contenir une erreur fondée sur une sorte de jeu de mots.

Quoi ! M. Poinfinet prétend que son auteur auroit méprisé le jeu de mots que lui prête ici le P. Hardouin ! Mais quand on fait que Pline a dit, *Il est nécessaire de sacrifier une chienne à la canicule*, on devient P. Hardouin. Quand on fait qu'il a dit que *la voie lactée allaite comme de ses mamelles toutes les graines semées (a)*, on devient P. Hardouin. Quand on lit dans M. Poinfinet, tome 6, page 512 : » C'est » une rêverie des anciens... un des préjugés onomatiques fondés sur le rapport illusoire du nom. . . » Pline, dans la suite de ce chapitre, insistera encore sur cette assertion ridicule » : on devient encore P. Hardouin. Quand on se souvient d'avoir lu, liv. 30, ch. 15, que la maladie nommée *siriasis* se guérit avec des os trouvés dans la fiente d'un chien, par la vertu sans doute de l'étoile *sirius*, placée à la langue de la constellation appelée *canicule* (petite chienne), comment peut-on n'être pas de l'avis du P. Hardouin ? Enfin, quand on reporte le coup-d'œil sur la première note de M. Poinfinet, on admire son oscillation, & l'on devient plus que jamais P. Hardouin.

(a) Est præterea in cælo, qui vocatur *lacteus circulus*, etiam visu facilis. Hujus defluvio, velut ex ubere aliquo, fata cuncta lactescunt. (L. 18, c. 29.)

» Si on enduit de sang de renard une étoile de
 » mer , & qu'on la cloue au linteau supérieur d'une
 » porte , ou avec un clou d'airain à la porte même ,
 » on croit qu'il n'entrera aucun poison dans le logis ,
 » ou que certainement il ne pourra nuire » (*a*).

Voyez , cherchez , consultez les idées que vous avez de la science & du devoir d'un vrai naturaliste , & dites si Pline est ici sans reproche à ces deux égards. Voulez-vous qu'il ne prenne pas cette absurdité pitoyable sur son compte , je le veux bien aussi ; mais écrivez-en autant , & vous verrez comme on vous jugera.

» P o u r guérir les fièvres froides , il faut faire
 » mourir des chevaux marins dans de l'huile rosat ,
 » & en frotter le malade. On attache même sur lui
 » des chevaux marins ; ou bien on lui attache dans
 » un linge les petites pierres qu'on trouve en pleine
 » lune dans la tête de la merlue » (*b*).

Si vous êtes curieux de pareilles fornettes , lisez tout le chapitre , il vous en offrira plusieurs à choisir.

(*a*) Mala medicamenta inferri negant posse , aut certè nocere , stellâ marinâ vulpino sanguine illitâ , & affixâ limini superiori , aut clavò æreo januæ. (L. 32 , c. 5.)

(*b*) Hippocampi necantur in roseo , ut perungantur ægris in frigidis febribus. Et ipsis alligantur ægris. Item ex asello pisce lapilli , qui plenâ lunâ inveniuntur in capite , alligantur in linteo. (L. 32 , c. 10.)

Vous y trouverez que des grenouilles , cuites dans un carrefour , guérissent la fièvre quarte , si on les attache au malade à son infu , mais après lui avoir taillé les ongles ; qu'il faut porter les grenouilles dans un morceau de drap moitié blanc & moitié noir ; qu'une femme qui marche sur un caillou fait une fausse couche ; & quantité d'autres beaux remèdes pareils : j'en rapporte ailleurs quelques uns , si je ne me trompe.

» Les marchandises médicinales apportées de
 » l'Inde , de l'Arabie , ou des autres climats étran-
 » gers , ne sont pas de mon objet. Je n'approuve
 » point les remèdes qui viennent de si loin ; ils ne
 » valent rien pour nous , ni même pour les gens du
 » pays qui les produisent , sans quoi ils ne les ven-
 » droient pas » (a).

Cette assertion paroît loin d'être juste , & nous éprouvons tous les jours le contraire. L'Amérique n'étant pas découverte , Pline ne pouvoit prévoir que le quinquina seroit un bon spécifique pour d'autres encore que pour les Péruviens de qui nous l'avons eu ; que l'ipécacuanha , qui nous vient du Brésil &

(a) Nos nec indicarum arabicarumque mercium , aut externi orbis attigimus medicinas. Non placent remedia tam longè nascentia : non nobis gignuntur ; immò ne illis quidem , alioqui non venderent. (L. 22 , c. 24.)

du Pérou , seroit le plus puissant remede contre la dyssenterie. Mais, de son temps , quantité de remedes venus de loin opéroient des guérisons ; pourquoi les désapprouve-t-il ? C'est qu'il improuve quelquefois dans une page ce qu'il conseille & approuve dans une autre.

Nous allons en voir un exemple , & je me servirai de la traduction de M. Poinfinet. Après avoir exalté la possession de plusieurs plantes qui venoient à Rome de fort loin, telles que la *scythique*, l'*euphorbe*, la *britannique*, l'*éthiopis*, Pline ajoute : » Enfin que » d'autres plantes de différens climats viennent de » toutes parts au secours des hommes , ce sont là les » fruits de la paix dont jouit la terre sous l'immense » & majestueux empire romain, qui nous fait voir » & des hommes de contrées & de nations si diverses, & des montagnes qui portent leurs cimes jus- » que dans les nues , & leurs productions respecti- » ves , & les plantes dont elles sont couvertes. Puisse » être durable ce présent des dieux , qui semblent » avoir donné les Romains au monde comme une » seconde lumiere pour les éclairer » ! (L. 27, c. 1.) Qu'il y ait dans cette dernière phrase une négligence grammaticale, cela est indifférent à mon objet : il suffit que le lecteur puisse voir que Pline chante ici, avec l'emphase d'un poëte ampoulé, ce dont il parle ailleurs avec mépris.

» LES pommes & les poires , en si petite quantité
 » qu'elles soient , font un très pesant fardeau pour
 » les bêtes de somme. Si on leur en fait manger au-
 » paravant , ou qu'on leur en montre , le fardeau
 » leur sera , dit-on , plus léger » (a).

Le foible *dit-on* , *aiunt* , qu'on voit dans ce pas-
 sage , prouve si peu que notre auteur regardât le fait
 comme une fable , qu'ailleurs il le répète aussi sérieu-
 sement , & sans *aiunt*. Quoi qu'il en soit , je demande
 si c'est sur un oui-dire qu'un naturaliste doit produire
 une chose dont la fausseté est aussi facile à vérifier.
Il est humiliant pour la raison humaine, dit M. Poin-
 finet , *qu'un homme tel que Pline ait recueilli un pa-*
reil conte. Il en a recueilli bien d'autres.

» LE poids des fruits dont on charge les bêtes de
 » somme les fait suer aussitôt , quelque léger que
 » soit le fardeau , à moins qu'on ne les leur montre
 » auparavant » (b).

Il faut bien le rapporter , puisqu'il est annoncé.
 Cela est précédé d'un exorde imposant , & fait du
 ton d'un homme qui va dire de grandes choses ; & ,

(a) Mala piraque portatu jumentis mirè gravia sunt vel
 pauca. Remedio aiunt esse , si prius edenda dentur aliqua , aut
 utique ostendantur. (L. 23 , c. 7.)

(b) Pomorum onera à jumentis statim sentire ; ac nisi prius
 ostendantur his , quamvis pauca portent , sudare illico. (L. 24 ,
 c. 1.)

comme on peut le voir dans l'auteur même , ce n'est que le *fumum ex fulgore* du poëte.

Il semble que Pline avoit des préambules tout préparés pour chacun de ses livres , comme Démofthene & Cicéron en avoient pour leurs plaidoyers. Notre naturaliste , dans la plupart des siens , est monté sur le style pompeux & séduisant de l'éloquence. Mais quand nous attendons les vérités de la nature , & qu'on nous donne des contes à dormir debout , tels que ces poires , ces pommes , & tant d'autres semblables , comment l'exorde & le discours figurent-ils ensemble ?

» On est moins surpris (d'un fait précédemment
 » rapporté), quand on fait que le vêtement qui aura
 » servi aux funérailles ne sera point mangé des vers ,
 » & qu'il est difficile de tirer des serpents autre-
 » ment qu'avec la main gauche » (a).

Ce chapitre est un composé de remèdes pris du corps humain contre les magiciens , ou , si vous voulez , de contes de bonnes vieilles , & tout aussi ridicules que ceux que j'ai extraits. Vingt fois je fus tenté de ne voir dans tout cela qu'une ironie contre les charlatans : mais je cherchois en vain des raisons

(a) Minus miretur hoc qui sciat vestem à tineis non attingi, quæ fuerit in funere: serpentes ægrè præterquam levâ manu extrahi. (L. 28 , c. 3.)

pour appuyer cette idée , qui me réconcilioit avec le bon sens de Pline ; tous mes efforts ne servirent qu'à me persuader que l'auteur avoit exposé ses rêves de bonne foi , & qu'il y croyoit : d'ailleurs il réfute plusieurs fois ces charlatans directement & sans ironie.

» LA plante nommée *felago* est semblable à la fa-
 » bine. On la cueille sans l'entremise du fer , avec
 » la main droite passée par l'ouverture gauche de la
 » tunique , comme si on faisoit un larcin. Il faut être
 » vêtu de blanc , avoir les pieds nus , bien lavés , &
 » avoir fait , avant de la cueillir , des libations de
 » pain & de vin. On l'emporte dans une serviette
 » neuve » (a).

Pline auroit beau dire cent & cent fois qu'il ne garantit pas tout ce qu'il rapporte ; il n'en est pas moins vrai qu'une absurdité pareille , confondue avec d'autres remèdes qui ne sont point absurdes , & que , selon sa déclaration , il ne garantit pas davantage , le laissera toujours atteint & convaincu d'être un compilateur léger , & trop enclin à la superstition pour un naturaliste.

(a) Similis herbæ huic fabinæ est *felago* appellata. Legitur sine ferro dextrâ manu per tunicam quâ sinistrâ exiit , velut à furante , candidâ veste vestito , purèque lotis nudis pedibus , sacro facto , priusquàm legatur , pane vinoque. Fertur in mappa nova. (L. 14 , c. 11.)

» LA figure que l'on donne aux néréides n'est pas
 » imaginaire. Elles ont seulement le corps hérissé d'é-
 » cailles aux parties qui ont la forme humaine » (a).

Vous voyez clairement que Pline croit aux néréides : la phrase n'est pas susceptible d'une interprétation contraire. Cependant lisez ce qui suit.

» Pline n'a pas craint de donner aux néréides
 » une existence physique dans son histoire naturelle :
 » mais les savants naturalistes modernes ont vu dans
 » cette assertion d'un écrivain d'un tel poids , non la
 » crédulité d'un esprit ordinaire , mais la fidélité
 » d'un historien rapportant les fables de ses contem-
 » porains sans y croire , & pensant qu'il suffisoit de
 » les citer pour les réfuter ; & voilà le sens qu'il faut
 » donner à quantité d'autres passages de ce grand
 » peintre de la nature ». (Antiquités d'Herculanum,
 traduites en françois par P. Sylvain Marechal , t. 3 ,
 p. 55 , Paris , 1780.)

Quoi ! Pline a donné une existence physique aux néréides , & c'est aux savants naturalistes à décider s'il leur a donné cette existence ! Sa phrase est claire , & c'est aux naturalistes à décider si elle dit ce qu'elle dit en effet ! ce sont les naturalistes qu'il faudra prendre pour juges d'une question grammaticale ! Cette

(a) Nereidum falsa non est (forma) , squamis modò hispido corpore , etiam quâ humanam effigiem habent. (L. 9 , c. 5.)

faute n'est pas de l'auteur ou des auteurs de l'original italien, elle leur a été prêtée par le traducteur françois. Ils ont dit seulement : *In fatti Plinio, 9, 5, le d'scrive come mostri del mare, e colla pelle, anche nella parte umana, squamosa; ed attesta con publici documenti esserne vedute a tempi di Augusto & di Tiberio in Lisbona e nella Gallia.* Rien de plus conforme au texte de Pline.

Le savant Maillet croyoit aussi à l'existence des tritons & des néréides. Cela n'est pas étonnant : leur existence serroit d'appui à son système.

» L'ARBRE nommé *aquifolia*, planté dans une
» maison à la ville ou à la campagne, la préserve
» des sortilèges » (a).

Que certains défenseurs de Pline osent ici nous dire qu'il ne croyoit pas aux sortilèges, & qu'il n'avoit pas d'excellents antidotes tout prêts au besoin ! Les écrits de plus d'un ancien, dira-t-on, sont remplis de pareilles sottises. Mettons donc Pline au rang des anciens qui ont dit beaucoup de sottises.

» LES chiens ont trouvé l'herbe *canaria* (le chien-
» dent), qui les purge quand ils sont dégoutés : ils la
» mangent en notre présence, mais de maniere

(a) *Aquifolia arbor in domo aut villâ sata, veneficia ar-
cet.* (L. 24, c. 13.)

» qu'on ne distingue jamais ce que c'est ; on ne la
 » voit qu'après qu'ils l'ont mâchée. Cette malignité
 » du chien a été remarquée dans l'usage d'une au-
 » tre plante plus efficace encore : car lorsqu'il est
 » mordu par un serpent , il se guérit , dit-on , avec
 » une certaine plante , mais qu'il ne cueille point
 » tant qu'il est regardé par l'homme » (*a*).

On voit pourtant tous les jours , & à côté de foi ,
 le chien manger l'herbe du chiendent. Mais quand
 il se cacheroit pour se purger , il faut être un subtil
 observateur pour trouver en cela de la malignité.
 L'autre certaine plante pourroit bien aussi ne pas
 prouver davantage la malignité d'un animal si bien
 reconnu , & par Pline lui-même , pour ami de l'hom-
 me : car un ami voudroit plutôt enseigner un re-
 mede à son ami que de le lui cacher. Pourquoi donc
 Pline dir-il cela ? c'est qu'il le copie.

» On guérit les charbons ou anthrax par le moyen
 » d'un charbon ardent qu'on laisse éteindre en sa
 » présence , & en frottant le mal avec la cendre

(*a*) *Invenerunt & canes canariam , quâ fastidium dedu-
 cunt , eamque in nostro conspectu mandunt , sed ita ut nun-
 quam intelligatur quæ sit : etenim depasta cernitur. Notata est
 hæc animalis hujus malignitas in alia herba major : percussus
 enim à serpente mederi quâdam sibi dicitur ; sed illam , homine
 inspectante , non decerpit. (L. 25 , c. 8.)*

» de ce charbon , enlevée avec le doigt » (a).

C'est au milieu de quatre autres remèdes qui peuvent être bons , que Pline intercale celui que vous lisez : le tout est rapporté du même ton , c'est-à-dire sérieusement. Sa science en médecine n'alloit donc pas jusqu'à discerner les remèdes au moins vraisemblables d'avec les rêveries superstitieuses & populaires.

Vous lirez au livre 22 , ch. 25 , que pour guérir promptement les fronces ou clous il faut prendre neuf grains d'orge , tourner chaque grain avec la main gauche trois fois autour du mal , & jeter tous les grains au feu ; que pour faire tomber les verrues , il faut les toucher avec des pois qu'on enveloppe ensuite d'un linge , & qu'on jette derrière soi.

» Lucius Pison rapporte , au commencement de
 » ses annales, que le roi Tullus Hostilius, s'efforçant
 » d'évoquer Jupiter du ciel par un sacrifice sembla-
 » ble à celui que lui avoit fait Numa , & dont le rit
 » étoit tiré de ses livres, fut frappé de la foudre
 » pour avoir manqué à quelques circonstances de
 » ce rit. Combien d'autres auteurs nous font voir
 » qu'avec des paroles on change de grandes desti-
 » nées , de bons ou de mauvais présages » ! (b).

(a) Carbunculos . . . è carbone in conspectu extincto, favillâ digito sublatâ & illitâ. (L. 26, c. 11.)

(b) L. Piso primo annalium auctor est Tullum Hostilium

M. Poinfinet pense que ce sacrifice évocatoire n'étoit autre chose qu'une expérience d'électricité ; cela pouvoit bien être. Mais l'idée en fut donc entièrement perdue & presque aussitôt ; car aucun des anciens qui nous restent n'en a parlé, que je sache. Cette perte est facile à concevoir , puisqu'on suppose que ceux qui connoissoient l'expérience gardoient le secret pour la faire servir à des prestiges. Il dut en être de même d'un grand nombre de découvertes chez les anciens : leurs inventeurs les renoient secrètes par intérêt , & elles tomboient dans l'oubli. C'est une des causes des foibles progrès de la physique dans l'antiquité. Quant à Pline , & c'est mon objet , il prétend qu'avec des paroles on peut attirer la foudre du ciel , & changer de grandes destinées. Voyez , je vous prie , si cette prétention est bien celle d'un naturaliste.

» JE vais dire une chose étonnante , mais dont
 » l'expérience est facile. Si on se repent d'avoir frappé
 » quelqu'un de près ou de loin , & qu'aussitôt on se
 » crache dans la paume de la main , celui qui a re-
 » çu le coup ne sent plus d'abord aucun mal : c'est ce

regem ex Numæ libris eodem , quo illum , sacrificio Jovem cælo
 devocare conatum , quoniam parùm ritè quædam fecisset , ful-
 mine ictum : multi verò magnarum rerum fata & ostenta ver-
 bis permutari. (L. 28 , c. 2.)

» qu'on éprouve souvent lorsqu'on a éreinté un qua-
 » drupede en le frappant ; avec ce remede , il re-
 » prend aussitôt son allure » (a).

Ainsi un mari pourra bâtonner sa femme , elle
 de son côté pourra lui jeter un chandelier à la tête ;
 ils n'en iront que mieux , pourvu qu'aussitôt après la
 correction ils se repentent , & qu'ils n'oublient pas
 de se cracher dans la paume de la main ; *l'expérience*
est facile.

» SA propre urine , qu'il me soit permis de le
 » dire , appliquée récente avec une éponge ou un
 » linge , est d'une grande efficacité pour la morsure
 » des chiens , & même des chiens enragés , en y mê-
 » lant de la cendre ; pour les piqures des hérif-
 » sons de mer dont les piquants sont entrés dans la
 » peau , & pour la morsure des serpents » (b).

Tout ce que dit ici notre auteur est chimérique ;

(a) Mirum dicemus , sed experimento facile : si quem pœ-
 niteat ictûs eminus cominusve illati , & statim exspuat mediam
 in manum quâ percussit , levatur illicò percussus à pœna. Hoc
 sæpè delumbatâ quadrupede approbatur , statim à tali remedio
 correcto animalis ingressu. (L. 28 , c. 4.)

(b) Sua cuique autem (urina) , quod fas sit dixisse , maxi-
 mè prodest , confestim per se , canis morsui , echinorumque
 spinis inhærentibus , & in spongia lanisve imposita : aut ad-
 versus canis rabidi morsus , cinere ex ea subactò : contraque
 serpentium ictus. (L. 28 , c. 6.)

l'expérience

l'expérience & la raison n'ont confirmé aucune de ces propriétés, dit M. Guettard dans le Pline de M. Poinfinet. Disons-nous qu'on a fourré ces sortes de chimères dans l'ouvrage de Pline? nous en ferions réduits à ne croire de lui que la moitié de son livre.

» UNE dent de loup attachée au cou des enfants
 » les empêche d'avoir peur, & les préserve des maladies de la dentition; une peau de loup produit
 » le même effet » (a).

Mais c'est là, direz-vous, une puérile superstition dont Pline se moque assurément. Lisez-le donc dans son propre ouvrage, & vous verrez s'il a le ton plaisant. Vous verrez aussi que, pour guérir de la colique, il faut prendre un os qu'on trouve dans les excréments d'un loup, & se l'attacher au bras, pourvu que cet os n'ait pas touché la terre.

Pline est inépuisable sur ces sortes de contes : mais encore ne faut-il pas lui en prêter qu'il n'ait pas faits. Le Journal encyclopédique du 15 août 1782, p. 94, fait l'éloge d'un recueil tiré d'une grande bibliothèque. L'auteur, dit le journaliste, ne manque jamais de mettre au rang des fables les erreurs qui nous sont parvenues sous le nom de vérités. *Il s'est sur-tout*

(a) Dens lupi adalligatus infantium pavores prohibet dentientique morbos : quod & pellis lupina præstat. (L. 28, c. 19.)

attaché dans ce volume à relever celles qui déparent les ouvrages de Pline le naturaliste.

Voilà une partie de l'éloge, & voici une citation.

» Le goût que Pline paroît avoir pour les fables
 » ne se trouve pas en défaut quand il parle des
 » loups. Il prétend qu'il y a des pays où les
 » hommes deviennent loups ».

Est-ce l'auteur ou le journaliste qui se trompe ?
 je l'ignore, n'ayant vu que le journal ; mais je fais
 que Pline combat l'erreur qu'on lui prête ici. Voici
 ce qu'il dit : *Homines in lupos verti, rursumque resti-*
tui sibi, falsum esse confidenter existimare debemus,
aut credere omnia quæ fabulosa tot sæculis comperimus.
 (L. 8, c. 22.) » Que des hommes deviennent loups
 » & soient ensuite rendus à leur première forme,
 » nous devons hardiment assurer que cela est faux,
 » ou croire toutes les fables dont tant de siècles nous
 » ont appris la fausseté ».

Suivant le même auteur, Pline prétend aussi que
 le poil de la queue ^{du loup} ~~est un philtre~~ est un philtre merveilleux
 pour se faire aimer de toutes les femmes, pourvu que
 ce poil soit arraché de son vivant. Ce n'est pas Pline
 qui prétend cela : il le rapporte au contraire comme
 un conte qu'il ne croit pas.

Je souhaite de n'avoir pas fait moi-même beau-
 coup de semblables méprises.

» L E S serpents fuient aussi ceux qui portent sur

» eux une dent de cerf, & ceux qui sont oints de
 » moëlle ou de graisse de cerf, où de veau » (a).

Vous noterez que le chapitre d'où j'extrais ce passage commence par disposer le lecteur à la plus entière confiance ; Pline dit qu'il contient des remèdes excellents, & pourtant communs, tirés des animaux : *Communia animalium remedia atque eximia dicemus.* Du reste, on n'y voit aucun reproche aux magiciens & aux charlatans, & c'est bien Pline qui dit ce qu'il croit raisonnable dans tout le chapitre.

» IL est certain aussi qu'il se trouve ordinaire-
 » ment des os dans les excréments des loups, &
 » qu'en les portant attachés sur soi ils operent le
 » même effet, la guérison du mal de dents » (b).

Pline quelquefois se moque des faiseurs d'amulettes, & le voilà qui en recommande une des plus absurdes que l'on connoisse. Ne vous en étonnez pas : la seule médecine qu'il estimoit & la seule dont il traite, est l'empirique.

» QUAND les aines sont écorchées & enflées, on

(a) Fugiant (serpentes) & omnino dentem cervi habentes, aut medullâ perunctos, sevove cervi aut vituli. (L. 28, c. 9.)

(b) Certumque est in excrementis eorum (luporum) plerumque inveniri ossa. Hæc adalligata eundem effectum habent. (L. 28, c. 11.)

» les guérit en mettant dans la plaie trois crins de
» cheval, noués chacun de trois nœuds » (a).

Vous pourriez croire que c'est ici une de ces recettes de charlatans que Pline ne rapporte que pour s'en moquer; vous vous tromperiez assurément : c'est un remède qu'il conseille à ceux qui se sont écorchés en allant à cheval.

» IL paroît aussi que le chien a enseigné à l'homme à vomir » (b).

Non vraiment cela ne paroît pas. Mais il paroît qu'un écrivain à qui il ne vient point à l'esprit qu'une convulsion très involontaire ne peut pas être le fruit d'une leçon, n'est pas naturaliste.

» IL y a une troisième espèce de phalange, nommée *araignée lanugineuse*, dont la tête est fort grosse. En la fendant on trouve, dit-on, dans son corps deux petits vers, lesquels enveloppés dans de la peau de cerf, & attachés sur les femmes avant le lever du soleil, les empêchent de concevoir, ainsi que Cécilius l'a écrit dans ses commen-

(a) Inguina & ex ulcerum causâ intumescunt. Remedio sunt equi setæ tres totidem nodis alligatæ intra ulcus. (L. 28, c. 15.)

(b) Vomitiones quoque hoc animal (canis) monstrasse homini videtur. (L. 29, c. 4.)

» taires. La vertu de ces vers ne dure qu'un an :
 » c'est de tous les abortifs le seul qu'il soit permis
 » de prescrire, parceque la fécondité de quelques
 » femmes trop chargées d'enfants mérite cette in-
 » dulgence » (a).

A-t-on jamais vu plus folle & plus dangereuse
 inconséquence? Si votre préservatif, mon cher Pline,
 ou celui de Cécilius, étoit aussi bien une vérité com-
 me il n'est qu'une sottise, que cependant vous ne
 regardez pas comme telle, ne voyez-vous pas que les
 filles en useroient plus souvent que les femmes, les-
 quelles ont au moins quelques raisons d'avoir des
 enfants? C'est donc ainsi, prédicateur austère, ci-
 toyen bienfaisant, que vous prêchez les mœurs!

Le voilà ce Pline si honnête, & si extravagant,
 tour à tour impie, crédule, philosophe, corrupteur
 & superstitieux : il vous échappe à l'instant où vous
 croyez le tenir. Quelle lumière jette ce passage sur
 ceux de son espèce où notre naturaliste enseigne l'a-
 vortement, & dont les recettes ne sont pas d'un

(a) Tertium genus est eodem phalangii nomine araneus la-
 nuginosus, grandissimo capite. Quo dissecto inveniri dicuntur
 intus vermiculi duo, adalligatique mulieribus cervinâ pelle ante
 solis ortum, præstare ne concipiant, ut Cœcilius in commen-
 tariis reliquit. Vis ea annua est : quam solam ex omni atrocio
 dixisse fas sit, quoniam aliquarum fecunditas plena liberis tali
 veniâ indiget. (L. 29, c. 4.)

effet bien incertain , ni les ingrédients fort difficiles à trouver !

Comme au fond il n'y a pas de différence entre s'empêcher de concevoir & se faire avorter , puisque tout fruit est dans la semence , Pline ne peut être excusé. Cependant il nous dit au chapitre 13 du livre 25 : » Je n'enseignerai pas ce qu'il faut boire » de ciguë pour avorter ». *Remedia liberationi quibus bibenda censetur (cicuta) non equidem preceperimus.* C'est comme s'il disoit : » Je ne montrerai pas à tuer un homme avec de la ciguë , mais seulement avec les petits vers de la phalange ».

La doctrine des anciens philosophes sur les avortements fait frémir. Aristote avoit dit , dans ses Politiques , que si une femme avoit plus d'enfants qu'elle n'en pouvoit nourrir , & qu'il lui arrivât de concevoir encore , elle devoit se faire avorter. Aristote pensoit en cela comme son maître Platon , qui lui-même , s'il n'est pas un calomniateur , pensoit comme son maître Socrate. C'est , en effet , dans la bouche de ce sage qu'il met que des femmes qui concevoient de leur mariage , devoient se faire avorter ou exposer leurs enfants. Un interlocuteur , qui , à la honte du philosophe , doit être regardé comme l'interprete de ses sentimens , ne manque pas de répondre à Socrate : *Rien de plus raisonnable.* Républ. de Platon , l. 5.

Hippocrate , loin d'enseigner une telle atrocité ,

exigeoit que les médecins s'engageassent par serment à ne donner aucun remède propre à faire avorter. L'avortement, chez les Romains, étoit puni de mort ou pour le moins de bannissement. Comment Pline oseroit-il donc le conseiller & dédier son livre à Titus ?

C'est peut-être par une sorte d'expiation, qu'il donne ailleurs une recette pour forcer les femmes à concevoir. » Si, dit-il, des crins attachés à la queue » d'une mule quand l'étalon la couvre, sont noués » ensemble à l'instant de l'œuvre de la génération, » ils forceront les femmes à concevoir ». *Cogunt concipere invitas setæ ex cauda mule, si junctis evelluntur, inter se colligatz in coitu.* (L. 30, c. 15.) Et qui doit se charger de faire le nœud ? est-ce l'homme ? est-ce la femme ? est-ce un étranger ? L'opération doit-elle se faire en présence des parties intéressées ? Au moins ne ressemble-t-elle pas à celle de nouer l'aiguillette.

» Les chiens fuient un homme qui porte sur soi » le cœur d'un chien. Pour les empêcher d'aboyer, » il faut avoir une langue de chien dans sa chaussure » sous le gros orteil ; ou bien la queue d'une belette » qu'on aura lâchée après l'amputation » (a).

(a) Cor canicum habentem fugiunt canes. Non latrant verò, linguâ caninâ in calceamento subditâ pollici : aut caudam mustelæ, quæ abscissa dimissa sit, habentes. (L. 29, c. 5.)

Ce passage est un de ceux dont l'auteur ne rejette pas le contenu. Croyez-vous donc que , muni de ces ingrédients , Pline se fût exposé à quelque gros chien de ferme qui ne l'eût pas connu ?

» LA sidérite à larges feuilles qu'on aura déracinée de la main gauche avec un clou , & liée sur le mal , guérit les écrouelles , si après la guérison on garde la plante , de crainte qu'un scélérat d'herboriste l'ayant replantée , le mal ne revienne , comme il arrive quelquefois » (a).

M. Poinfinet dit que *Pline n'est guere excusable d'avoir cru à ces prétendues propriétés malfaisantes du plantain , de la renoncule & de l'iris , replantes après le traitement du malade. Ne l'excusons donc pas , & convenons que certains de ses défenseurs ne sont guere excusables non plus.*

» ON dit que les cerfs ont vingt petits vers dans la tête , tant sous la langue , qu'autour de la vertebre qui joint la tête au cou » (b).

(a) Sideritis latifolia , clavo sinistrâ manu circumfossa adalligatur , custodienda sanatis , ne rursus sara diro herbariorum scelere (ut in quibusdam) rebellet. (L. 26 , c. 5.)

(b) Cervis in capite inesse vermiculi sub linguæ inanitate , & circa articulum , quâ caput jungitur , numero viginti produntur. (L. 11 , c. 37.)

M. de Réaumur, qui ne copioit pas Aristoté, mais qui disséqua toute chaude encore une tête de cerf que le prince de Conti venoit de lui envoyer, trouva sous le palais deux poches naturelles, chacune avec leur ouverture. Ces poches ou bourses étoient remplies de vers gros & petits; & M. de Réaumur croit qu'il y en avoit plus de cent; car, en ne comptant que les plus gros, il en tira, dit-il, 64 à 65. Selon d'autres observations, les cerfs ont aussi quelques vers dans le suc mucilagineux de la vertebre qui joint la tête au cou. Mais le nombre de vingt petits vers, ni plus ni moins, qui doit se trouver dans la tête des cerfs, ne prouveroit-il pas deux choses contre Pline? que n'ayant jamais disséqué de cerf, il s'expose légèrement à produire un dicton absurde; & qu'il ne soupçonne pas même que ces vers déposés successivement par des mouches doivent être en nombre indéterminé, selon le temps de leur naissance & celui de leur transformation en mouches, qui sortent alors par les narines du cerf. Il peut arriver qu'un de ces animaux, lorsqu'on le prend, n'ait que vingt vers dans la tête, qu'Aristote n'en trouva que ce nombre dans le sujet qu'il examinait actuellement, & qu'il fit sa note. Mais ce n'est pas une raison à Pline pour en faire une regle générale: il a donné plus d'un exemple de cette mauvaise façon de raisonner. Voyez le cinquieme tome des Mémoires pour servir à l'histoire des insectes, page 69 & suivantes.

» EN Cantabrie les sources du Tamaris font d'un
 » mauvais augure quand elles ne coulent pas au mo-
 » ment qu'on vient les voir , ainsi qu'il est arrivé
 » depuis peu à Lartius Licinius envoyé commandant
 » après sa préture ; il mourut sept jours après » (a).

Voilà encore un fait sérieusement rapporté pour appuyer un préjugé populaire. Licinius est mort quelques jours après avoir visité la fontaine sans la voir couler ; donc ceux qui arriveront trop tôt ou trop tard pour la voir couler , sont menacés de mort. Pline croit prouver par un seul fait ce qu'on refuseroit encore de croire après un grand nombre d'observations.

» LA fontaine d'Aréthuse , dont Syracuse est arro-
 » sée , est toute merveilleuse ; elle sent le fumier
 » pendant les jeux olympiques : cela est vraisemblable ,
 » puisque l'Alphée , qui passe à Olympie , se
 » rend en cette isle par le fond de la mer » (b).

Ce n'est pas moi qui donne atteinte ici à l'érudition grecque de Pline , & à sa géographie raisonnée :

(a) Et in Cantabria fontes Tamarici in auguriis habentur... Dirum est non profluere eos aspicere volentibus , sicut proxime Lartio Licinio legato post præturam ; post septem enim dies occidit. (L. 31 , c. 2.)

(b) Et illa miraculi plena , Arethusam Syracusis fimum redolere per olympia : verique simile , quoniam Alpheus in eam insulam sub ima maria permeet. (L. 31 , c. 5.)

mais voyez l'article *Alphée* & l'article *Aréthuse* dans le Dictionnaire encyclopédique ; ils sont de M. Diderot. Ils vous diront ce que c'est qu'*Alphée* & *Alphaga*. Ils vous diront aussi comment Pline, qui aimoit ces sortes de contes, n'a débité là qu'une petite fable ; & que cette odeur de fumier, provenant des victimes immolées à Olympie, n'est qu'un mensonge. Strabon l'avoit dit, & s'en étoit aussi moqué.

Pline, livre 2, chapitre 103, dit que le Rhône & d'autres fleuves traversent le Léman (le lac de Geneve) sans confondre leurs eaux avec celles du lac : *Nec largiores quàm intulere aquas evehentes*. On voit répéter tous les jours cette erreur dans les traités & les dictionnaires de géographie.

J'ai vécu près d'une année sur les bords du lac de Geneve ; j'ai vu le Rhône lorsque, sortant du mont Saint-Gothard, il entre fort trouble dans le Léman, & qu'il y dépose son limon, comme le font tant d'autres rivières qui s'y jettent aussi : j'ai reconnu sa route limonneuse peut-être dans l'espace de deux lieues ; mais plus loin, ni la couleur des eaux, ni aucun courant, n'ont pu m'en faire reconnoître la trace. J'ai vu l'eau du lac, toujours claire, se décharger à Geneve où elle est de la plus grande limpidité, & former un fleuve : enfin j'ai reconnu que ce fleuve qu'on nomme *le Rhône*, n'est plus le même Rhône qui sort du mont Saint-Gothard.

» CORÆBUS d'Athenes inventa l'art des potiers
 » de terre. Anacharsis de Scythie inventa la roue des
 » potiers : selon d'autres , ce fut Hyperbius , Co-
 » rinthien » (a).

Pour Hyperbius , il étoit , dit-on , fils de Mars , & Coræbus étoit au siege de Troie ; mais ne parlons que d'Anacharsis. Le besoin que Pline avoit de copier pour former sa compilation , étoit quelquefois si fort , qu'il en oublioit même ce qu'il savoit. Ce chapitre en fourniroit plusieurs exemples , mais un seul peut suffire. Comment oser dire qu'Anacharsis , qui vivoit trois siecles environ après Homere , inventa la roue du potier , tandis qu'on lisoit dans l'Iliade la comparaïson que fait le poëte d'une danse en rond avec *le mouvement d'une roue tournée par la main du potier* ? Pline copioit , & quelquefois aux dépens de sa mémoire & de son jugement. Vous voyez qu'il nomme Anacharsis le premier , comme plus vraisemblablement l'inventeur , quoique la roue eût été inventée plusieurs siecles avant lui.

» Si une femme enceinte apperçoit un lievre ma-
 » rin femelle , il lui prend aussitôt un vomissement
 » & une convulsion d'estomac si étrange , qu'enfin
 » elle avorte » (b).

(a) Figlinas Coræbus Atheniensis. In iis orbem Anacharsis Scythes : ut alii , Hyperbius Corinthius. (L. 7 , c. 56.)

(b) Siquidem gravidæ si omninò aspexerint feminam ex

Cela n'est pas incroyable, si on lui dit : Voilà un lievre marin femelle dont la vue fait avorter les femmes enceintes. L'imagination s'ébranle, elle trouble, elle effraie, les nerfs s'agitent, se roidissent, le sang s'arrête ou se précipite, & l'avortement pourra bien s'ensuivre. Autant en feroit de tout autre animal qui auroit l'aspect déplaisant, & duquel on feroit la même peur à une femme enceinte. Ces vieux contes qui ne sont plus de mode, y reviendront aussitôt que la charlatanerie d'un côté, & l'ignorance de l'autre, voudront les rétablir. Mais ce ne fera pas du moins en Angleterre ni dans les marchés de Londres : on y vend des lievres marins aux femmes enceintes comme aux autres, sans qu'elles éprouvent de vomissement, de convulsions d'estomac, d'avortement.

On donne aussi le nom de *lievre marin* à la limace de mer, & on la dit venimeuse au toucher : mais comme cet insecte ne se trouve que dans la mer de l'Inde, il y a peu d'apparence que ce soit le lievre marin de Pline. M. de Bomare (art. *Lievre marin*) montre beaucoup d'embarras, & en cause à ses lecteurs.

» L'ŒIL droit d'une grenouille enveloppé dans de

eo genere duntaxat (leporis marini), statim nausæa & redundatione stomachi vitium fatentur, ac deinde abortum faciunt. (L. 32, c. 1.)

» la laine de couleur native, & pendu au cou, gué-
 » rit la chassie de l'œil droit, comme l'œil gauche
 » guérit la chassie de l'œil gauche; & si l'on arrache
 » les yeux de la grenouille dans l'instant de l'ac-
 » couplement, & qu'on les porte également sus-
 » pendus au cou dans une coque d'œuf, ils gué-
 » riront aussi les taies des yeux » (*a*).

Très assurément Pline ici ne se moque de per-
 sonne; il enseigne un remède pour les yeux, avec
 toute la candeur & la bonne foi possibles.

» JE n'omettrai pas l'exemple d'un foyer célèbre
 » dans l'histoire romaine. Elle dit que, sous le regne
 » de Tarquin l'ancien, il parut soudain au foyer du
 » palais des parties naturelles masculines, formées
 » de cendre. Ocrisia, esclave de la reine Tanaquille,
 » y étant assise, en devint enceinte, & donna la vie
 » à Servius Tullus qui succéda à la couronne. C'est
 » pour cela qu'un jour l'enfant dormant dans la
 » chambre du roi, sa tête parut en feu, & qu'on
 » le crut fils du dieu Lare. En mémoire de cet évé-
 » nement, Tullus institua la fête des Compitales,
 » & celle des Dieux domestiques » (*b*).

(*a*) *Ranæ dexter oculus dextro, sinistro laevus suspensi è collo, nativi coloris panno, lipitudines sanat. Quòd si per coitum ranæ eruantur, albuginem quoque, alligati similiter in putamine ovi.* (L. 32, c. 7.)

(*b*) *Non præteribo & unum foci exemplum, romanis lit-*

Il y a deux questions à faire ici, qu'il n'est pas permis d'éluder. Pline croyoit ou ne croyoit pas cette ridicule opération attestée par l'histoire romaine. S'il ne la croyoit pas, pourquoi la rapporte-t-il sérieusement pour clôture d'un chapitre où il traite, on ne peut pas plus sérieusement aussi, des qualités du feu? S'il la croyoit, je vous laisse à juger de sa physique & de sa philosophie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au livre 2, chapitre 107, il dit que Servius Tullus étant encore enfant, il parut une flamme sur sa tête, lorsqu'il dormoit, & qu'il en arriva autant à L. Marcius. Il est certain aussi que Pline met ces effets naturels au nombre des merveilles; *Ignium per se miracula*, est le titre de la section. Vous voyez bien qu'il ne connoissoit pas *l'ignis lambens*; qu'il n'en avoit pas recherché la nature; qu'il ne se doutoit pas que c'est une espece de feu follet, un feu électrique qu'on voit quelquefois sur la tête des enfants, des hommes, & sur quelques animaux. Mais, dit-on, Pline étoit naturaliste pour son temps. Il l'étoit! Avoir-il observé, analysé, disséqué les objets de la

teris clarum. Tarquinio Prisco regnante, tradunt repentè in foco ejus comparuisse genitale è cinere masculini sexûs, eamque quæ infederat ibi, Tanaquillis reginæ ancillam Ocrisiam captivâ, consurrexisse gravidam: ita Servium Tullum natum, qui regno successit. Indè & in regia cubanti puero caput arsisse visum, creditumque Laris familiaris filium; ob id Compitalia & ludos Laribus primum instituisse. (L. 36, c. 27.)

nature ? Nous apprenons de son neveu que ses études consistoient en lectures & en extraits, faits avec précipitation, légèrement, en courant: *Liber legebatur, adnotabatur, & quidem cursim*. Ce n'est pas ainsi qu'on étudie la nature. D'ailleurs Pline, sans être naturaliste, auroit dû noter dans ses lectures la réfutation qu'avoit faite Denys d'Halicarnasse de la conception miraculeuse d'Ocrisia.

Plutarque étoit crédule, cependant il l'étoit bien moins que Pline. En rapportant des faits de cette espèce, souvent il fait entrevoir qu'il n'y croit point; en voici un exemple. *Il faut savoir*, dit-il vie de Lyfandre, *que, dans le royaume de Pont, une femme déclara qu'elle étoit grosse du fait d'Apollon. Les uns, comme on peut croire, rejetterent cette prétendue grossesse, qu'ils traitèrent de fable; & les autres la crurent & la reçurent comme un point de religion*. Plutarque montre que cette imposture & ses suites furent ourdies par Lyfandre.

» LA populace croit que les corbeaux pondent ou
 » s'accouplent par le bec, & que, pour cette raison,
 » si les femmes enceintes mangeoient un œuf de
 » corbeau, elles rendroient leurs enfants par la
 » bouche; & encore que s'il y avoit un œuf de cor-
 » beau dans la maison, elles accoucheroient diffici-
 » lement » (a).

(a) Ore eos (corvos) parere aut coïre vulgus arbitratur :

Là dessus Pline produit , avec un sérieux qui fait rire , l'autorité d'Aristote , pour avertir de l'endroit où les poules ont l'œuf. A quoi bon citer un auteur grave pour prouver une vérité triviale ? Quelques érudits ont conservé cet usage sans le rendre moins ridicule.

» Il est certain que les femmes enceintes doivent
 » se garder des œufs de corbeaux , parcequ' si elles
 » passioient par-dessus , ils les feroient avorter par la
 » bouche » (a).

Pline a-t-il écrit ici que si les femmes ne se gardoient pas des œufs de corbeaux , elles feroient de douloureux avortements , *abortus asperos* , comme on lit dans plusieurs manuscrits , entre autres dans celui de Pétersbourg , & dans les anciennes éditions ? ou bien a-t-il dit qu'elles avorteroient par la bouche , *per os* , comme le portent apparemment les nombreux manuscrits consultés par le P. Hardouin & par M. Brotier ? Si nous suivons la première leçon , Pline , qui dans le dixième livre a regardé comme une erreur populaire de croire que les œufs de cor-

ideòque gravidas , si ederint corvinum ovum , per os partum reddere : atque in totum , difficulter parere , si tectò inferantur. (L. 10 , c. 12.)

(a) Ovum corvi gravidis cavendum constat , quoniam transgressis abortum per os faciat. (L. 30 , c. 12.)

beaux fissent avorter les femmes par la bouche, nous apprend, au trentieme livre, que du moins ils leur causent de tristes avortements, & c'est conserver sans doute une assez forte portion de crédulité. Mais si nous voulons adopter la seconde leçon, qui semble appuyée sur la pluralité des manuscrits, Pline admet comme une vérité respectable, au trentieme livre, ce qu'il a rejeté comme une erreur de bonne femme au dixieme.

M. Brotier, sur l'autorité des mêmes manuscrits, a suivi la leçon du P. Hardouin: mais quand il dit en note sur le passage du livre 30: » On a déjà » parlé ci-dessus de cette fable populaire, livre 10, » sect. 15 »: *De hac vulgi fabula jam dictum supra, lib. 10, sect. 15*: il auroit pu ajouter ce que nous avons dit, que Pline avoit bien changé de façon de penser d'un livre à l'autre, & qu'il avoit fini par traiter de vérité constante (*constat*) ce qui n'étoit auparavant à ses yeux qu'un conte de bonne femme. M. Poinfinet s'est conformé au texte du P. Hardouin.

» On provoque les purgations des femmes avec
 » une araignée qui file de haut en bas; on doit la
 » prendre dans le creux de la main, & après l'avoir
 » écrasée, l'appliquer à la partie sexuelle: si on
 » prend l'araignée lorsqu'elle remonte, elle arrê-
 » tera les purgations » (a).

(a) Araneus, qui filum deducit ex alto, capi debet manu

Dans ce moyen de rendre la fanté aux femmes , on ne peut s'empêcher d'admirer l'exactitude des rapports entre la maladie & le remède : ce qui descend fait descendre , & ce qui remonte fait remonter.

» LE jour même de la victoire contre les Cimbres , & celui de la défaite de Persée , Castor & Pollux l'annoncerent à Rome ; ce furent des présages divins & qui se rapportent à la vue » (*a*).

Florus , qui écrit plus en poëte qu'en historien , a tout le sens qu'il faut pour dire , quand il rapporte le même trait , » s'il est permis de le croire ». (*Si credere fas est.*) La Mothe le Vayer ne l'en a pas moins tancé , pour avoir trop cruellement rapporté cette vision populaire. Que n'auroit-il pas dit si Florus eût été naturaliste ? Cicéron , livre 2 , de la nature des dieux , dit que ce n'étoit qu'un conte ridicule , & que pour l'homme crédule qui y ajoutoit foi , il n'y avoit pas de fables incroyables , attendu que les deux fils de Tyndare , dont les corps avoient été ré-

cavâ (ad adjuvandas purgationes) tritusque admoveri : quod si redeuntem prehenderit , inhibebit idem purgationes. (L. 30 , c. 14.)

(*a*) Cimbricæ victoriæ , Castoresque Romani , qui persicam victoriam ipso die quo contigit nunciavêre , visûs & nûminum fuêre præfagia. (L. 7 , c. 22.)

duits en cendres, ne pouvoient plus monter à cheval ; car c'est ainsi , disoit-on , qu'ils venoient annoncer des victoires. Pline avoit lu Cicéron ; & ni le bon sens de Cotta , ni le sien même , ne le prémunissoit pas contre les chimeres de Balbus & de la populace romaine. Lui-même dit plus loin dans ce septieme livre que par vanité on fait un dieu de celui qui en cessant de vivre n'est même plus un homme. *Vanitas . . . deumque faciendo , qui jam etiam homo esse desierit.* Le chapitre d'ailleurs est fort hétérodoxe.

Mais le sage Plutarque croyoit à cette apparition. Eh bien ! le sage Plutarque raisonnoit cette fois aussi peu juste que Pline.

» CHRÉSIPHON , architecte du temple de Diane
 » à Ephèse , désespérant de pouvoir placer le fron-
 » tispice au-dessus de la porte , car la pierre étoit
 » extrêmement pesante , fut si chagrin qu'il ne pre-
 » noit aucun repos , & qu'il voulut se donner la
 » mort. On rapporte qu'abattu de cette pensée , il
 » vit la nuit en dormant la déesse dont il bâtissoit le
 » temple , qui l'exhortoit à vivre , & l'assuroit qu'elle
 » avoit posé la pierre. En effet , le lendemain on
 » trouva cette pierre à sa place , de maniere qu'il
 » sembloit qu'elle s'étoit posée d'elle-même & par
 » son propre poids » (a).

(a) Operi præfuit Chresiphron architectus . . . Difficillimè

Il y a là , si je ne me trompe , trois personnages : celui de l'écrivain , qui pourroit bien voir la supercherie , mais qui aime les petits contes ; le personnage de l'architecte , qui pouvoit bien être un peu charlatan ; enfin les prêtres de Diane , dont l'adresse étoit soutenue de la crédulité populaire : ou bien le tout n'est qu'un de ces contes qui croissent avec le temps ; à moins que vous ne vouliez que Diane ait posé la pierre.

» D A N S la même ville (Cyziqne) il y a une
 » pierre appelée la *pierre fugitive*. Les Argonautes ,
 » qui s'en servirent pour ancre , l'y laisserent. Les
 » Cyzicéniens l'avoient mise dans leur Prytanée ,
 » d'où s'étant échappée souvent , ils l'arrêterent avec
 » du plomb » (a).

M. Guettard , dans sa note sur ce passage , après

hoc contingit in limine ipso quod foribus imponebat. Etenim ea maxima moles fuit : nec sedit in cubili , anxio artifice , mortis destinatione supremâ. Tradunt in ea cogitatione fessum nocturno tempore in quiete vidisse præsentem deam cui templum fiebat , horrantem ut viveret , se composuisse lapidem : atque ita postero die apparuit , & pondere ipso correctus videbatur. (L. 36 , c. 14.)

(a) Eodem in oppido est lapis , *fugitivus* appellatus : Argonautæ eo pro ancora usi , ibi reliquerant. Hunc è Prytaneo (ita vocatur locus) sæpè profugum vinxere plumbo. (L. 36 , c. 15.)

avoir nommé deux autres favants auffi crédules que Pline , dit : *Lorsqu'on lit de pareils faits dans des auteurs semblables à ceux-ci , & sur-tout à Pline , on ne fait ce qu'on doit admirer le plus , ou la bonté qu'ils ont de les rapporter , & encore plus celle qu'ils ont de les croire ; ou bien la finesse , pour ne pas dire la fourberie de ceux qui peuvent y avoir donné lieu.*

» Le veau marin vit également dans la mer & sur
 » la terre : il a le même instinct que le castor. Lors-
 » qu'on le poursuit , il vomit son fiel , utile à beau-
 » coup de remèdes , ainsi que sa pressure qui sert
 » contre l'épilepsie : cet animal fait qu'on l'attaque
 » pour cela » (a).

Voilà Pline qui prétend que les veaux marins vomissent leur fiel ; Elien , d'accord avec Théophraste , dit qu'ils l'avalent. M. de Buffon parle un peu différemment. Quand on poursuit les veaux marins , dit-il , ils lâchent souvent leurs excréments qui sont jaunes & d'une odeur abominable. Voilà ce que Pline , ou plutôt ceux qu'il copie , prenoient pour du fiel. Pour Aristote , il dit que le veau marin n'a point de fiel ; il se trompe. Les chasseurs & les pê-

(a) Similis & vitulo marino victus , in mari ac terra : simile fibro & ingenium. Evomit fel suum , ad multa medicamenta utile : item coagulum , ad comitiales morbos : ob ea sepeti prudens. (L. 8 , c. 31.)

cheurs de veaux marins en savent sur ce fiel plus qu'Aristote : mais ils ignorent que ces animaux nous envient les remèdes qu'ils portent.

» Les cerfs se cachent quand ils quittent leur
 » bois, parcequ'ils sont alors sans armes, & aussi
 » parcequ'ils nous envient son utilité. Ils ne nous
 » permettent pas de trouver leur corne droite, qui
 » apparemment est bonne à quelques remèdes » (a).

Aristote, qui s'en tenoit quelquefois à être un naturaliste de cabinet, dit que c'est la corne gauche qu'on ne trouve pas ; quand il s'agit d'un conte, le Grec vous le dira comme le Latin. Voici comme le cerf cache son bois. Pour s'en débarrasser, il est obligé de l'accrocher à quelque branche, afin d'avoir un appui qui résiste aux petits efforts qu'il fait, lorsqu'il le met bas ; & comme il ne quitte jamais les deux côtés le même jour, on n'en rencontre qu'un dans un même endroit, soit à terre, soit à des branches d'arbres. Voyez ce qu'en dit M. de Buffon, que je transcris, & qui n'enseigne pas que plusieurs animaux envient aux hommes certains médicaments.

» J'AI appris, & j'en fais mention comme d'un

(b) Latent (cervi) amissis (cornibus), velut inermes : sed & hi bono suo invident. Dextrum cornu negant inveniri, ceu medicamento aliquo præditum. (L. 8, c. 32.)

» prodige , qu'un chien parla , & qu'un serpent
 » aboya , lorsque Tarquin fut chassé du trône » (a).

Que penserions-nous de M. de Buffon, s'il eût écrit dans son immortel ouvrage , *Entre les prodiges que nos ancêtres ont recueillis , je dois faire mention du loup-garou & des revenants qui parurent lorsque Childéric III fut détrôné , & s'il s'en trouvoit presque autant à chaque page ?*

» Si le vent vient du nord , on dit que les bre-
 » bis font des mâles , & des femelles s'il vient du
 » midi » (b).

Il faut observer que cet *on dit , dicunt* , désigné Aristote & d'autres auteurs en qui Plin e a le plus de confiance , & qui lui fournissent , avec des vérités , des contes absurdes.

» LA nageoire droite du veau marin , à une vertu
 » soporifique ; elle fait dormir en se la mettant sous
 » la tête » (c).

Il est un genre de contes à dormir debout qui sont

(a) Canem locutum , in prodigiis (quod equidem adnotaverim) accepimus : & serpentem latrasse , cum pulsus est regno Tarquinius. (L. 8 , c. 41.)

(b) Aquilonis flatu (oves) mares concipi dicunt , austri feminas. (L. 8 , c. 47.)

(c) Præterea dextræ pinnæ (vituli marini) vim soporiferam inesse , somnosque allicere subditam capiti. (L. 9 , c. 13.)

bien familiers à Pline. Mais les bons endroits de cet auteur , & son style en général , réveillent à propos. On le lit avec fatisfaction lorsqu'il traite du soin des arbres , de l'agriculture , des grains , &c. ; s'il commet alors quelques fautes , elles sont plus rares , & , en général , ses guides l'ont moins trompé. Il est croyable aussi qu'il parloit de ce qu'il voyoit.

» Il y a encore aujourd'hui vis-à-vis d'Ilion , proche de l'Hellespont , au sépulcre de Protésilas , des
 » arbres qui , chaque siècle , deviennent assez hauts
 » pour regarder cette ville ; alors ils se sechent &
 » croissent ensuite de nouveau » (*a*).

On a déjà vu , on voit , & l'on verra , combien Pline aimoit les petits contes : sa profession d'écrivain naturaliste ne le garantissoit pas toujours de la superstitieuse ignorance populaire.

Lisez la fable suivante ; elle est de la première héroïde de Philostrate.

» Les ormes que vous voyez sur cette hauteur y
 » furent plantés par les nymphes , qui donnerent
 » à leurs branches tournées vers Ilion la faculté de
 » croître chaque matin , & de sécher bientôt après ;

(*a*) Sunt hodie ex adverso Iliensium urbis , juxta Hellespontum , in Proteasilai sepulcro arbores , quæ omnibus ævis cum in tantum accrevissent ut Ilium aspiciant , inarescunt , rursusque adolescunt. (*L. 16, c. 44.*)

» tandis que celles de l'autre côté restent en bon
 » état ». Ces ormes étoient les arbres dont parle
 Pline ; ils entouroient le tombeau de Protésilas , &
 leurs branches desséchées signifioient le regret de ce
 héros grec d'être mort si jeune.

Cette merveille avoit donc ses variantes : Pline
 la fait séculaire ; Philostrate , éphémère : ainsi vont
 les contes.

Si vous êtes curieux d'apprendre comment Pline
 enseigne à guérir le mal de tête , car il y a plusieurs
 remèdes , lisez ceci , que je copie dans la traduction
 de M. Poinfinet , l. 29 , ch. 6. » On emploie *en amu-*
 » *lette* des os tirés de la tête du vautour , ou la cer-
 » velle du même oiseau que l'on mêle avec de l'huile
 » & de la résine de cedre , pour s'en frotter la tête
 » & le dedans des narines. *On opere encore le même*
 » *effet* avec la cervelle d'une corneille ou d'une
 » chouette , cuite & mangée comme un aliment or-
 » dinaire ; avec la crête d'un coq qu'on a laissé pen-
 » dant vingt-quatre heures enfermé sans lui donner
 » à manger , ou avec des plumes arrachées de son
 » cou & attachées à celui du malade , à qui on fait
 » observer la même diète ; avec la cendre d'une be-
 » llette dont on se frotte la tête ; avec un brin d'herbe
 » ou de bois arraché du nid d'un milan , *que l'on*
 » *met sous son oreiller* ; avec la peau d'un rat que
 » l'on fait brûler , & dont on délaie la cendre dans

» du vinaigre pour s'en frotter la tête; avec le petit
 » os d'une limace trouvée entre deux ornières, os
 » que l'on passe à travers l'oreille avec une aiguille
 » d'ivoire, & que l'on pend à son cou dans un sac
 » fait de peau de chien, *ce remede réussit à beaucoup*
 » *de gens qui le font . . .* On prend encore, pour les
 » maux de tête, celle d'un limaçon que l'on coupe
 » avec un roseau tranchant, lorsqu'il est à pâître le
 » matin, ce qui se fait principalement *dans la pleine*
 » *lune*; on l'enveloppe dans un morceau d'étoffe, &
 » on l'attache avec un petit ruban *au cou du ma-*
 » *lade*, &c. ».

Il faut observer que Pline ne dit pas, comme on le lit dans la traduction que je viens de citer, *On emploie en amulette*; traduction qui feroit croire que l'auteur rend seulement compte d'une superstition populaire qu'il méprise: mais il dit bien nettement: » Les remedes pour les maux de tête sont, &c. ». *Capitis doloribus remedia sunt, &c.*

Lorsque Pline veut rendre raison de la grande fertilité de l'ancienne Italie, voici comment il s'y prend: » Quelle étoit donc la cause d'une si grande
 » abondance? C'est qu'alors les généraux d'armée
 » cultivoient leurs champs de leurs propres mains,
 » & que la terre, COMME IL Y A LIEU DE LE CROIRE,
 » se réjouissoit de se voir soignée par des hommes
 » couronnés de lauriers, & décorés de triomphes». (Traduction de M. Poinfinet.) *Quanam ergo tantæ*

ubertatis causa erat ? Ipsorum tunc manibus imperatorum colebantur agri , UT FAS EST CREDERE , gaudente terrâ vomere laureato & triumphali aratore. (Lib. 18 , cap. 3.)

Si on eût présenté à Pline ce qu'il dit lui-même (chap. 6) de ce bon laboureur traduit en justice par ses voisins comme forcier , qui fut absous quand il eut montré aux juges les outils dont il se servoit , & qu'il leur eut parlé de ses fatigues , de ses veilles , & de ses sueurs ; si on lui eût montré ses propres paroles , „ Aussi nos ancêtres disoient-ils que le meilleur engrais d'un champ , c'est l'œil du maître „ , *Et ided majores fertilissimum in agro oculum domini esse dixerun* ; & qu'on lui eût dit , Jugez-vous vous-même sur ce mot plein de sens : Pline auroit rougi d'avoir eu tant d'esprit , & si peu de sens & de goût dans le chapitre 3 , & , après s'être montré philosophe , il auroit effacé la phrase où il n'avoit été que rhéteur ampoulé.

Si on rassembloit toutes les fusées de cette espece que Pline a répandues dans son ouvrage , & qu'on y joignît ses autres erreurs , dont je ne donne qu'une légère notice , on surprendroit bien des lecteurs. Mais il faudroit , pour ce travail , la connoissance profonde de chacune des matieres que Pline a traitées ; il faudroit le discernement le plus exquis & la plus grande impartialité. Il faudroit aussi qu'on mît à côté les beaux endroits de cet écrivain , ceux qui

sont bien de lui , & qu'après on pût dire hardiment :
» Voilà Pline , voilà son goût , son jugement , sa cri-
» tique , ses lumieres ; & voilà comme tant de gens
» qui parlent de cet auteur , l'ont mal connu jusqu'à
» ce jour ».

Voici ce qu'on a fait. Hermolaüs Barbarus a corrigé 5000 fautes ; Dupinet a fait plus de 1200 corrections ; le P. Hardouin en compte environ 2000 de sa façon ; MM. Poinfinet & Brotier viennent d'en faire aussi plusieurs ; & je ne compte pas toutes celles que d'autres ont faites : mais sans se tromper de beaucoup , on peut évaluer à 10 ou 12000 , les corrections faites au texte de Pline depuis qu'on s'en est occupé.

S'il ne falloit pas retrancher de ce calcul les leçons tirées des manuscrits , qui peuvent bien être celles de Pline , & si les nouveaux éditeurs ne rejettoient pas successivement une partie des corrections de leurs prédécesseurs , Pline ressembleroit bientôt à ce vaisseau sur lequel Thésée alla délivrer les Athéniens du tribut que leur imposoit Minos : à mesure que le vaisseau pourrissoit , on remplaçoit le bois pourri par des pieces de bois neuf. Il dura plus de neuf cents ans , toujours rajeuni , & l'on disputoit pour savoir si c'étoit le même vaisseau , ou si c'en étoit un autre. On pourroit demander de même si ce seroit encore *Caii Plinii Secundi naturalis historia* que nous lisons.

» ON trouve dans les annales que , sous le con-
 » sulat de Marcus Lépide & de Quintus Catulus ,
 » au territoire de Rimini , un coq parla dans la mai-
 » son de campagne de Galérius ; seul exemple de
 » cette nature que je sache » (a).

Le temps & le lieu sont marqués , comment le fait seroit-il douteux ? Pline , dira-t-on , n'osoit pas le nier , & devoit paroître respecter les annales de l'empire. Eh bien , il pouvoit se taire. D'ailleurs , ne croyez pas qu'il acquiesçât à l'autorité de ces annales quand elles contredisoient son opinion , ou plutôt celle des originaux qu'il copioit. Si vous en voulez voir une preuve , vous la trouverez au liv. 8 , ch. 36. Il auroit seulement dû se ressouvenir ici du chien qui parla , & du serpent qui aboya ; ces exemples sont analogues à son coq : ainsi Pline *savoit* trois exemples de cette nature ; mais il oublioit les deux autres qu'il avoit mentionnés au livre 8.

» Les hirondelles refusent de faire leur nid dans
 » les maisons de Thebes , parceque cette ville a été
 » fort souvent prise. Elles ne les font plus à Bizya en
 » Thrace , à cause des crimes de Térée » (b).

(a) Invenitur in annalibus , in Ariminensi agro , M. Lepido , Q. Catulo , Coss. in villa Galerii locutum gallinaceum , semel , quod equidem sciam. (L. 10 , c. 21.)

(b) Thebarum tecta subire negantur (hirundines) , quo-

Cette cause de l'absence des hirondelles , attribuée aux crimes de Térée , avoit sans doute des charmes pour notre auteur ; car il l'avoit déjà rapportée dans un des livres précédents : *Intus Bizya , arx regum Thracia , à Terei nefasto crimine invisâ hirundinibus.* (L. 4 , c. 11.) C'est empiéter un peu trop sur les droits de Lucrece & de Virgile : un naturaliste en prose devoit savoir & dire qu'il fait un vent si froid dans cette région , que les hirondelles n'y peuvent pas habiter. Il pouvoit rapporter aussi que beaucoup d'oiseaux de proie s'en sont rendus maîtres. Quant à Thebes , ne diroit-on pas qu'elle étoit régulièrement détruite & rebâtie tous les ans , ou du moins qu'elle n'avoit jamais assez subsisté pour que les hirondelles pussent y faire des nids ? Pline savoit le contraire. Quel degré de confiance mérite un naturaliste , quand , au lieu de bonnes observations , il s'amuse à des contes que le charme des vers rend tolérables chez les poëtes ?

» JE trouve que le rhume de cerveau se dissipe en
 » baissant les narines d'un mulier (a).

Le remede est bien simple. Mais est-il d'un bon

niam urbs illa sæpius capta sit : nec Bizyæ in Thracia , propter scelera Terei. (L. 10 , c. 24.)

(a) Gravedinem invenio finiri , si quis nares mulinas osculetur. (L. 30 , c. 4.)

naturaliste ? Je ne fais ; mais je fais que Pline n'a pas dédaigné d'en parer son ouvrage.

» ON trouve de petits vers qui , liés au cou , retiennent l'enfant jusqu'au terme : il faut les ôter
 » quand la femme est en travail , autrement elle
 » n'accoucherait pas ; il faut même prendre garde
 » de ne les point poser à terre » (a).

Presque tout le chapitre est un faisceau de puérités semblables ; & Pline les débite avec la meilleure foi du monde. Il suffira d'en placer une ici ; j'en remarque ailleurs quelques autres. » Si , dit-il , dans
 » l'endroit où un homme entend le coucou pour la
 » première fois , on décrit l'espace qu'occupe le pied
 » droit de cet homme , & qu'on en enlève la terre ,
 » par-tout où cette terre sera répandue il ne viendra
 » pas de puces ». *Aliud est cuculo miraculum , quo quis loco primo audiat alitem illam , si dexter pes circumscribatur , ac vestigium id effodiatur , non gigni pulices ubicumque spargatur.* (L. 30 , c. 10.)

» LES oiseaux nommés *séleucides* viennent détruire les fauterelles qui dévastent les moissons du

(a) Inveniuntur & vermiculi , qui adalligati collo continent partum. Detrahuntur autem sub partu : aliàs eniti non patiuntur. Cavendum etiam ne in terra ponantur. (L. 30 , c. 12.)

» mont

» mont Casius : c'est Jupiter qui les accorde aux
» prieres des habitants » (*a*).

Voilà Pline qui ne connoît d'autre dieu que le Grand-Tout , & qui dit que Jupiter le dieu exauce des prieres. Pour les oiseaux séleucides , ils ne sont point fabuleux , ainsi que quelques écrivains l'ont dit. Ces oiseaux sont le merle , ou plutôt l'étourneau couleur de rose ; ils sont communs en Orient , dans les déserts de Crimée , d'Astracan & de Sibérie , où on les voit suivre les volées de fauterelles passageres : Jupiter les y envoie encore chaque année.

» LES Eléens , infestés de mouches qui leur cau-
» sent la peste , invoquent le dieu Myiagros ; & les
» sacrifices sont à peine terminés , qu'elles meurent
» toutes » (*b*).

Voilà à présent notre cosmothéiste qui parle d'apaiser le dieu aux mouches : mais voyons le passage suivant.

» AUCUN animal n'est réputé moins docile que

(*a*) *Seleucides* aves vocantur , quarum adventum ab Jovē precibus impetrant Casii montis incolæ , fruges eorum locustis vastantibus. (L. 10 , c. 27.)

(*b*) Elei (invocant) Myiagron deum , muscarum multitudine pestilentiam afferente : quæ protinùs intereunt , quàm litatum est illi deo. (L. 10 , c. 28.)

» la mouche, & ne passe pour avoir moins d'intelligence, d'où il est encore plus étonnant qu'à Olympie, lorsque dans les jeux sacrés on a immolé un taureau au dieu que les Grecs appellent *Myiოდès*, on voit les mouches sortir par nuées du territoire » (a).

Si notre naturaliste eût connu les bons ouvrages modernes sur les insectes, particulièrement celui de Réaumur, il les auroit aussi compilés, & je vous réponds qu'il n'eût pas dit que les mouches ont, de tous les animaux, le moins d'intelligence. Mais passons cela : remarquons seulement que cette immolation d'un taureau ne manquoit pas de se faire dans le temps que les mouches étoient près de partir du territoire, & que là, comme ailleurs, le peuple pour qui l'on immoloit avoit moins d'intelligence que les mouches.

Pline, qui a aussi peu de foi au dieu *Myiagros* & au dieu *Myiოდès*, chasseurs de mouches, qu'au dieu Jupiter, fait une forte invective, au commencement du 30^e livre, contre les diseurs de pareilles fornitures. Il en rapporte même plusieurs selon sa coutume, & les désapprouve, quoiqu'elles ne soient pas plus

(a) Nullum animal minus docile existimatur, minorisve intellectûs : eo mirabilius est, Olympiæ sacro certamine, nubes earum, immolato tauro deo quem *Myioden* vocant, extra territorium id abire. (L. 29, c. 6.)

absurdes que celles qu'il adopte , ni très assurément que ces trois dernieres.

Si vous voulez savoir ce qu'on a pu dire d'absurdités sur le poisson appelé *echeneïs* par les Grecs , *remora* par les Latins , & *sucet* ou *arrête-nesf* par les François , lisez le premier chapitre du 3^e livre de Pline : il en parle aussi dans le chap. 25 du livre 9 & ailleurs.

Selon lui , ce petit poisson arrête un vaisseau tout en se jouant , quelque vent qu'il fasse , quelque tempête qu'il y ait , quelque force de rames & de voiles qu'on emploie. Il est d'une si grande force , que , par sa seule adhérence au vaisseau , il donne un frein à l'impétuosité la plus fougueuse , aux efforts les plus puissants de la nature , qui renversent tous les ouvrages humains ; il fait enfin ce que les cables & les ancrs les plus pesantes ne pourroient jamais opérer. Hélas ! vanité humaine ! *Heu ! vanitas humana !* un chétif & tout petit poisson d'un demi-pied de longueur arrête la plus formidable armée navale. Il arrêta le vaisseau de Marc-Antoine à la bataille d'Actium ; il arrêta celui de Caligula , malgré les efforts de quatre cents rameurs ; il en arrêta beaucoup d'autres. Ceux qui le virent alors (car on plongea pour le trouver) & ceux qui l'ont vu depuis , disent qu'il est fait comme une grande limace. Comment oserions-nous douter du pouvoir de la nature à placer

des vertus surprenantes dans ses productions , après l'exemple de ce petit poisson qui arrête un puissant navire ? Pour Aristote , il croit que l'échéneïs a des pieds semblables à des nageoires , sur lesquels il se pose : *Pedes eum habere arbitratur Aristoteles, ita positâ pinnarum similitudine* , l. 9 , c. 25. Voilà en substance la vaine déclamation sur la remore , que Pline convient de n'avoir pas vue. Beaucoup moins verbeux que Pline , Elien croit aussi la fable de cette remore.

Voyons d'abord s'il est vrai qu'Aristote ait cru que ce poisson ait des pieds. » Il s'est trouvé , dit-il , » des gens qui lui ont faussement attribué des pieds , » trompés par les nageoires qui en ont l'apparence » (a).

L'échéneïs a deux nageoires à côté de la tête ; deux sous la gorge , & dont la naissance est entre les deux ouies , & un peu plus bas , un aileron dorsal , un ventral , & les deux qui forment la queue , le tout à-peu-près comme plusieurs poissons les plus communs. La maniere dont celui-ci est armé d'un rang de dents , soutenues de plus petites , & même

(a) *Non defuere qui falsò ei pedes adscripserint , decepti pinnis quæ pedum præ se ferunt speciem.* (Hist. anim. l. 2 , c. 17.) Je rapporte la traduction latine , parcequ'elle est exacte , & qu'elle sera entendue de plus de lecteurs , que le grec d'Aristote.

jusqu'aux imperceptibles , sur la hauteur de cinq ou six rangs , est fort curieuse. Le dessus de sa tête aplatie est aussi armé d'un organe dont la forme & l'arrangement transversal ressemble aux feuilles de la sensitive : on y remarque dix-sept sillons. Les éminences qui les séparent sont garnies dans toute leur longueur de petits crochets ferrés & recourbés vers la queue. Tel est cet organe mobile qui sert à l'animal pour s'attacher où bon lui semble , soit à des pièces de bois , soit à de gros poissons , qu'il ne quitte pas même lorsqu'en les pêchant on les tire de l'eau. Plusieurs remores sont ainsi venues avec des *goutus* qu'elles n'arrêteraient en aucune sorte.

M. Valmon de Bomare a bien décrit ce poisson dans son Dictionnaire d'histoire naturelle , édition de 1780 ; dans les précédentes , entre autres celle de 1769 , il est inexact , & singulièrement fautif : le dessus de la tête y est pris pour le dessous. Cette erreur peut d'autant plus étonner , que l'auteur y donne à la remore un à deux pieds & demi de longueur , & quatre doigts d'épaisseur. C'étoit donc la grande remore d'Amérique qu'il avoit sous les yeux , & il lui étoit bien plus facile d'observer exactement la figure de l'animal , que sur la petite remore de la Méditerranée , la seule que connussent les anciens. Dans l'édition de 1780 , M. de Bomare dit : *La configuration particuliere de la tête de ce poisson induit facilement en erreur sur la position des parties qu'il importe*

de connoître. Cependant il semble que les yeux placés au-dessus de la gueule, & l'anüs placé sous le ventre, devroient prévenir l'erreur. La mâchoire inférieure est plus longue que la supérieure. Il a deux très petits orifices nasals à chaque côté de la mâchoire supérieure, & plus proches du coin de la bouche que de l'œil, lequel est aussi tout près du dessus de la tête ; ce poisson n'a pas d'écaïlles ; sa couleur est brun cendré.

Pline auroit dû se procurer une remore. Ce que j'en dis est d'après l'objet naturel que les anciens connoissoient, c'est-à-dire la remore de la Méditerranée. J'en ai aussi une autre de deux pieds de long ; c'est la remore d'Amérique : sa forme est semblable à celle de la première ; sa couleur est blanchâtre, & le nombre des sillons transversaux de sa tête est de vingt-trois. Depuis plusieurs siècles, la remore n'a plus cette méchante fantaisie d'arrêter les vaisseaux, & ne s'adresse pas même à la moindre chaloupe.

» AVEC quel silence, quelle légèreté, les chats se
 » glissent pour attraper les oiseaux ! avec quelle fi-
 » nesse ils épient les souris ! avec quelle adresse ils
 » les prennent ! Comme ils savent que l'odeur de
 » leurs excréments les trahit, ils les couvrent de
 » terre » (a).

(a) Feles quidem quo silentio, quàm levibus vestigiis obre-

L'objet de Pline est d'enseigner que les chats couvrent leurs excréments, afin que les oiseaux & les fouris qu'ils guettent, ne les sentant point, se laissent plus facilement attraper. Je suis loin de nier l'intelligence & les ruses combinées de certains animaux; elles sont quelquefois surprenantes. Mais si on eût objecté à Pline : Vous dites ailleurs qu'il y a des animaux naturellement sales, & d'autres naturellement propres, ne se pourroit-il pas que les chats fussent du nombre de ces derniers ? qu'auroit-il répondu ? Si on lui eût représenté que beaucoup d'animaux très puants, & plus chasseurs que le chat, ne prennent pas la précaution du chat, & que si une cause est simple, si elle est connue, c'est battre la campagne que d'en chercher d'autres qui offrent des contradictions, ne l'auroit-on pas embarrassé ? Pline ne connoissoit pas assez bien les chats, il ne leur avoit pas vu couvrir aussi les excréments d'autres animaux, & même leurs propres aliments, quand ils leur déplaisent, ou qu'ils n'ont plus faim. On voit par cet article, & par quantité d'autres, que Pline étoit né avec trop peu d'aptitude à l'observation. Lisez ce qui suit.

» ON a remarqué que si l'on porte sur soi le cœur

punt avibus ! quàm occultè speculatæ in musculos exsiliunt !
Excrementa sua effosâ obruunt terrâ, intelligentes odorem
illum indicem suû esse. (L. 10, c. 73.)

» d'un vautour, on est non seulement garanti de
 » l'attaque des serpents, mais aussi des bêtes féro-
 » ces, des voleurs & de la colere des rois » (a).

Voilà qui est d'un genre si particulier, qu'on a de la peine à croire que Pline y ajoutât foi. Cependant ce qui précède & ce qui suit dans ce chapitre, ne laisse aucun doute sur ce qu'il en pensoit : ajoutez qu'ailleurs il affirme de semblables absurdités. Ce sont en partie toutes ces absurdités répandues çà & là, qui ajoutent à la difficulté de l'entendre. La prévention cherche à sauver des ridicules à cet auteur. Quoiqu'un livre soit fait depuis 1700 ans, les préjugés qu'il renferme en sont-ils plus respectables ? Sans doute on doit craindre d'ajouter aux erreurs dont il est rempli, & de l'entendre mal : mais ce respect religieux ne doit pas être pusillanime ; il ne faut pas justifier ce qui ne peut être défendu, acquiescer à ce que le bon sens rejette, adopter ce qui n'a en sa faveur que son ancienneté : la vérité, l'erreur, n'ont point d'âge qui ajoute au respect ou à la justice qu'on leur doit. L'éducation nous imprime une sorte de soumission religieuse pour les auteurs de l'antiquité : elle jette un voile sur leurs fautes, & c'est souvent aux dépens de notre raison & de nos connoissances.

(a) Adnotatum... cor ejus alitis (vulturis) habentes, tutos esse ab impetu non solum serpentium, sed etiam ferarum latronumque, & regum irâ. (L. 29, c. 4.)

Ils étoient avant nous , ils ont dû se tromper plus que nous ; il est juste de leur pardonner : mais il faut oser les juger , & permettre qu'on les juge. On ne s'égorge plus pour Aristote ; mais n'avons-nous pas jusqu'à ce jour des gens qui insultent ceux qui leur montrent Pline comme il est , & qui même pourroient bien chercher à leur rendre de mauvais offices ?

» *Le tarandus* des Scythes (le renne) change de
 » couleur ; ce qui n'arrive pas aux autres animaux
 » couverts de poils Il prend la couleur des ar-
 » bres , des arbrisseaux , des fleurs , & de tous les
 » endroits où il se cache , quand il a peur ; c'est
 » pourquoi on le prend rarement » (*a*).

Cette billevesée est complete. Pline écrit du renne & en juge comme d'une infinité d'autres choses au sujet desquelles il recueille des mensonges ou des vérités , sans distinction & sans critique. On fait que les rennes se prennent & s'apprivoisent aisément , qu'ils ne changent pas de couleur quand ils ont peur , & que seulement ils deviennent blancs l'hiver.

(*a*) Mutat colores & Scytharum tarandus , nec aliud ex iis quæ pilo vestiuntur.... Colorem omnium arborum , fruticum , florumque reddit , in quibus latet , metuens , ideò rarò capitur. (L. 8 , c. 34.)

Je parierois que ces arbres, ces arbrisseaux, ces fleurs, ne sont autre chose que de la neige. Les auteurs que Pline copioit, & qui peut-être n'avoient jamais vu de rennes chez les Scythes, se sont laissé tromper ou par leur imagination, ou par des mensonges qui masquoient la vérité, que je crois connoître & que je vais dire; car j'ai vu quelques rennes en Russie. Ces animaux, qui sont blancs en hiver, ne se distinguent pas facilement quand ils se tiennent au milieu des neiges. Leur bois, garni d'un duvet blanc, peut être pris pour des branches d'arbustes, quand ils se rassemblent en troupeaux. Le fait est naturel & certain. Mais Pline préféroit une idée merveilleuse à la vérité, que peut-être il auroit pu connoître en faisant plus d'informations. Il se trompe aussi quand il dit que le renne seul change de couleur. Il ne savoit pas qu'au nord les écureuils & les lievres changent aussi de couleur tous les hivers: le premier devient gris, l'autre blanc. Une ignorance de cette espèce n'est pas à beaucoup près aussi reprehensible que celle qui lui fait attribuer au renne la faculté de prendre telle ou telle couleur; car, en Italie, Pline ne voyoit pas blanchir les lievres & les écureuils grisonner; & l'on est bien plus excusable de ne pas deviner certains effets de la nature, que de lui supposer des effets qui choquent la vraisemblance. Pline dit aussi que le renne est gros comme un bœuf: *Tarando magnitudo quæ bovi*. Ces animaux sont, du

moins comme je les ai vus , de la grosseur d'un moyen cerf.

Ils ont les jointures des pieds construites de maniere que , quand ils courent , on entend à chaque pas qu'ils font un cliquetis semblable au bruit de deux cailloux tombant l'un sur l'autre. M. de Bomare rapporte cette singularité sur un simple oui-dire , & il ajoute : » Nous doutons de la réalité de ce fait , » car il seroit assez singulier pour que MM. de » Maupertuis & Linnæus en eussent fait mention ». Pour moi , je puis assurer qu'ayant vu marcher & courir des rennes , j'ai entendu ce bruit comme l'entendent tous ceux qui les voient.

» L'ŒIL droit d'un serpent , lié sur foi , guérit les » fluxions des yeux ; pourvu qu'on laisse aller le serpent vivant » (a).

S'il ne tenoit qu'à cela pour guérir certains yeux , il y a long-temps qu'ils auroient vu Pline comme il est.

» IL est inutile de décrire le *phyteuma* , puisque » son usage est seulement d'exciter à l'amour » (b).

(a) Serpentis oculum dextrum adalligatum contra epiphoras prodesse, si serpens viva dimittatur. (L. 29 , c. 6.)

(b) Phyteuma quale sit describere supervacuum habeo, cum sit usus ejus tantum ad amatoria. (L. 27 , c. 12.)

Plaissant scrupule, quand il nomme la plante qu'il ne décrit pas, quand il en décrit tant d'autres, & qu'il les indique avec la dose pour le même usage! Il n'auroit pas fallu nommer le *phyteuma*, parceque chacun peut savoir que c'est une espece de réséda, mais qui n'a pas plus de puissance en amour qu'une quantité d'autres moyens que Pline rapporte. Le réséda est en général adoucissant, &, comme Pline le dit ailleurs lui-même, il dissipe les inflammations. Celui que Dioscoride & son copiste Pline nomment *phyteuma*, est, selon Linnæus, la plus commune espece, le *reseda vulgaris* : mauvais spécifique pour exciter à l'amour.

» LE fils de Crésus parla dès le berceau, à six
» mois : ce fut un prodige qui annonçoit la ruine
» totale du royaume » (a).

Ne pourroit-on pas croire que les armes puissantes & victorieuses de Cyrus étoient une prophétie plus claire & plus certaine encore? Mais, dira-t-on, ces sortes de prodiges & de miracles, dont Pline est si peu économe, Tite-Live ne les rapporte-t-il pas aussi dans son histoire? *Julius Obsequens* n'en a-t-il pas composé un petit faisceau bien curieux, bien ridicule, sous le titre *De prodigiis*? Tite-Live, à qui

(a) Semestris locutus est Cræsi filius in crepundiis : quo prodigio totum id concidit regnum. (L. II, c. 51.)

on l'a reproché, n'étoit pas naturaliste. Pour *Obsequens*, que savons-nous si, vers la fin du quatrième siècle, il n'étoit pas, sous l'apparence de la superstition, un homme sensé qui rassembloit toutes ces puérilités, qui les dégageoit, les séparoit du corps séduisant de l'histoire, afin d'en faire mieux sentir l'absurdité? Il ne paroît aucun projet dans son faisceau : c'est un assemblage sec, nud, fait sans approuver ni rejeter quoi que ce soit de ce qui le compose; je ne connois rien de plus froid. Si pourtant on vouloit que ce *Julius* fût superstitieux, je n'aurois aucun droit de le nier; mais je lui verrois d'illustres associés.

» IL y eut, au sujet du laurier, des événements
» mémorables concernant l'empereur Auguste. Lors-
» que Livie Drusille, qui, après son mariage, eut
» le titre d'*Augusta*, étoit promise à César, il ar-
» riva qu'étant assise, un aigle laissa tomber d'en
» haut dans son giron une poule très blanche sans
» la blesser. Comme Livie considéroit cette poule
» avec assurance, elle vit par surcroît de merveille
» qu'elle tenoit dans son bec un rameau de laurier
» chargé de ses baies. Les aruspices ordonnerent
» de conserver religieusement l'oiseau & sa race,
» ainsi que le rameau & ses rejettons. Ce qui fut
» exécuté dans une maison de campagne des Césars,
» située près du Tibre à neuf milles environ de Rome

» par la voie Flaminia : cette maison en fut nommée
 » la *maison aux poules* ; & le rameau poussa des
 » branches touffues » (a).

Un philosophe qui nous rapporte une supercherie de Drusille, faite de concert avec son aruspice, ne feroit-il pas aussi bien un flatteur de cour, comme il est un agrégé au college des augures ? C'étoit une maîtresse femme que cette Livie Drusille, & qui avoit l'art de mener son mari. Pline, qui devoit le savoir beaucoup mieux que nous, s'abaisse à célébrer & à déguiser un tour de femme qui, seulement fiancée, prépare déjà les voies pour régner sur son futur autrement que par sa beauté. Peut-être aussi le tour fut-il concerté avec Auguste lui-même, qui vouloit étourdir le peuple sur ce qu'il y avoit de reprehensible dans son mariage. Dans un chapitre sérieux, où l'on traite en naturaliste de treize especes

(a) Sunt & circa divum Augustum eventa ejus (lauri) digna memoratu. Namque Livie Drusillæ, quæ postea *Augusta* matrimonii nomen accepit, cùm pacta esset illa Cæsari, gallinam conspicui candoris sedenti aquila ex alto abjecit in gremium illæsam : intrepidèque miranti accessit miraculum, quoniam teneret rostro laureum ramum onustum suis baccis. Conservari alitem & sobolem jussere aruspices, ramumque eum feri ac ritè custodiri. Quod factum est in villa Cæsarium, fluvio Tiberi imposta juxta nonum lapidem Flaminia viâ, quæ ob id vocatur *ad gallinas* : mirèque silva provenit. (L. 15, c. 30.)

de lauriers , doit-on gâter son fujet par un prétendu miracle de cour ?

Mais Suétone & Dion rapportent le même fait ? Sans doute : cependant vous n'en inférerez pas que les dieux aient envoyé l'aigle , la poule & le rameau de laurier , pour annoncer , plutôt à Livie qu'à Auguste , la gloire de l'empire & l'abondance qui devoit y régner ; car les dieux devoient se croire assez grands seigneurs pour adresser leur message à l'empereur lui-même. D'ailleurs , une poule qui se trouve tout à propos avec un rameau de laurier dans le bec , lorsqu'un aigle vient l'enlever , & qui le garde , est , comme dit Pline , un événement digne d'être rapporté. C'est pourtant dommage que l'ensemble de ce petit conte soit si clair , qu'un enfant comprendroit la supercherie.

» QUAND un âne en voit mourir un autre , il
» meurt aussi très promptement » (a).

Ici les manuscrits sont d'accord : un seul , qui n'est pas celui de Pétersbourg , dit *visu* pour *viso* ; de sorte que , selon lui , quand un âne en voit mourir un autre , il perd aussitôt la vue. Des commentateurs trouvant l'idée trop absurde, ont corrigé *afino meiente viso*. Ainsi , suivant eux , quand un âne en voit pisser un

(a) *Afino moriente viso, celerrimè id genus deficit.* (L. 8, c. 43.)

autre , il pisse aussi très promptement. Devinez , si vous pouvez , laquelle de ces trois bonnes choses Pline a écrite.

On lit dans les Questions sur l'Encyclopédie , article *Adultere* : » Pline le naturaliste dit : *Coccyx ova*
 » *subdit in nidis alienis ; ita plerique alienas uxores*
 » *faciunt matres*. Le coucou dépose ses œufs dans
 » le nid des autres oiseaux ; ainsi force Romains
 » rendent meres les femmes de leurs amis ». L'auteur célèbre de cette citation , après avoir indiqué le livre 10 , chapitre 9 , ajoute : » La comparaison
 » n'est pas trop juste le cocu , suivant la bonne
 » grammaire , devrait être le galant ; & c'est le
 » mari ».

Cela est vrai ; mais Pline n'y fauroit que faire , puisqu'il dit simplement , & sans aucune comparaison : *Semperque parit (coccyx) in alienis nidis*. (Lib. 10 , c. 9.) » Le coucou pond toujours dans le nid
 » des autres oiseaux ». Remarquons d'ailleurs qu'ici Pline ne pense pas , il ne fait que traduire Aristote ; c'est pourquoi il laisse dans son latin le mot grec *coccyx* : autrement il auroit dit *cuculus* , comme à trois ou quatre autres endroits , où il nomme cet oiseau sans traduire personne.

» Des auteurs célèbres rapportent que vingt-cinq
 » grains de trefle aquatique , que nous avons appelé
 » *minyanthes* , suffisent pour contre-poison universel ;
 » ils

» ils lui attribuent d'ailleurs beaucoup d'autres pro-
 » priétés : mais l'autorité d'un homme très grave
 » m'engage à n'être pas de leur sentiment. En effet ,
 » le poëte Sophocle assure que ce trefle est un poi-
 » son. Le médecin Simus dit aussi que ce trefle , en
 » décoction ou broyé , & appliqué sur le corps , cause
 » la même sensation de brûlure que si on l'appli-
 » quoit sur une morsure de serpent » (a).

Que diroit-on d'un naturaliste ou botaniste qui ,
 parmi nous , écriroit que , malgré l'autorité des au-
 teurs célèbres dans cette science , il s'en rapporte à
 celle de Racine ou de Corneille pour un médica-
 ment ? On diroit , si je ne me trompe , que ce bota-
 niste feroit là un raisonnement tout à contre-sens.
 On ajouteroit que , quand on s'engage à traiter sé-
 rieusement de l'histoire naturelle , & qu'on veut être
 plus qu'un foible & indécis compilateur , on prend
 du trefle aquatique , on fait les expériences convena-
 bles , & l'on trouve que loin d'être un poison brû-

(a) Præterea celebratis auctoribus , contra omnia venena
 pro antidoto sufficere xxv grana ejus (trifolii), quod *minyan-
 thes* ex eo appellavimus, tradi: multa alia præterea in remediis
 ejus adscribi. Sed me contra sententias eorum gravissimi viri
 auctoritas movet. Sophocles enim poëta venenatum id dicit.
 Simus quoque è medicis, decocti, aut contriti, succum infusum
 corpori, easdem uredines facere, quas si percussis à serpente
 imponatur. (L, 21, c. 21.)

lant, ce trefle est seulement un puissant amer & diurétique. Les filles russes, dit-on, font un fréquent usage de sa décoction. N'oublions pas que l'autorité de Sophocle figure d'ailleurs bien plaisamment dans un ouvrage où Sophocle est traité d'*impudent menteur*, l. 37, c. 2, parcequ'il rapporte un mensonge poétique. Pline étoit-il bien sûr que le poëte ne mentât pas encore ici ?

Le passage où Pline a si mal traité Sophocle, pour avoir donné une origine fabuleuse à l'ambre ou fuccin, mérite d'être rapporté. L'injuste dureté avec laquelle il parle de ce poëte, qui n'avoit fait qu'user des privileges de la poésie, est une autorité que peuvent citer en leur faveur les critiques qui, en relevant les fautes réelles & trop nombreuses que lui-même a commises, se sont écartés quelquefois du ton de respect & de vénération, dont quelques uns de ses partisans voudroient qu'on ne sortît jamais avec l'objet de leur culte.

» Ce qui m'étonne sur-tout, dit notre auteur,
» c'est que Sophocle le tragique, qui a porté si haut
» la majesté du cothurne, qui a laissé une si bonne
» réputation de ses mœurs, qui étoit d'une des
» meilleures familles d'Athenes, qui eut part aux
» affaires publiques, qui commanda une armée, ait
» écrit qu'au-delà de l'Inde l'ambre naît des larmes
» des oiseaux mélagrides (des pintades) qui pleu-
» rent Méléagre. Qui ne sera pas surpris qu'il ait

» cru cela , qu'il ait espéré de le pouvoir persuader
 » à d'autres ? Est-il possible de trouver un enfant
 » assez ignorant pour croire que des oiseaux pleu-
 » rent périodiquement tous les ans , qu'ils versent
 » de si grosses larmes , & que ces oiseaux soient
 » sortis de la Grece , où mourut Méléagre , pour
 » aller le pleurer dans l'Inde ? Eh quoi ! les autres
 » poètes ne produisent-ils pas bien d'autres choses
 » aussi fabuleuses ? Oui : mais avoir osé ainsi parler
 » sérieusement d'une substance qui se trouve tous
 » les jours en abondance , & qui suffit elle seule
 » pour confondre le mensonge , c'est montrer un
 » souverain mépris pour les hommes , c'est mentir
 » avec une impunité qui n'est pas tolérable » (*a*).

Quoi ! un poète montre un souverain mépris pour

(*a*) Super omnes est Sophocles , tragicus poëta , quod equi-
 dem miror tantâ gravitate cothurni , & præterea vitæ famâ ,
 aliàs principe loco genitus Athenis , rebus gestis , exercitu ducto .
 Hic ultra Indiam fieri (succinum) dixit è lacrymis meleagridum
 avium Meleagrum deflentium . Quod & credidisse eum , vel
 sperasse aliis persuaderi posse quis non miretur ? quamve pue-
 ritiam tam imperitam posse reperiri , quæ avium ploratus an-
 nuos credat , lacrymasve tam grandes , avesque à Græcia , ubi
 Meleager periit , ploratum isse in Indos ? Quid ergo ? non multa
 æquè fabulosa produnt poëtæ ? Sed hoc , eâ in re quæ quoti-
 die inveniatur atque abundet . & hoc mendacium coarguat ,
 seriò quemquam dixisse , summa hominum contemptio est &
 intoleranda mendaciorum impunitas . (L. 37 , c. 2 .)

les hommes, quand il leur présente, à l'exemple de ses confreres en Apollon, une fantaisie poétique! Quoi! Eschyle, Philoxene, Nicandre, Euripide, Satyrus, auront pu *dire les premiers que les sœurs de Phaéton, changées en peupliers, le pleurerent si amèrement sur les bords de l'Eridan ou du Pô, que leurs larmes produisirent l'ambre* (même chapitre); ils n'essuieront pour cette fiction poétique aucun reproche; & Sophocle, pour avoir bu comme eux des eaux du Pinde, pour s'être abandonné comme eux à l'ivresse du poëte, sera traité d'impudent menteur! *Est-il possible de trouver un enfant assez ignorant pour croire que Sophocle ait sérieusement débité cette fable, qu'il y ait cru, qu'il ait prétendu la faire croire à d'autres?* Qui ne voit que les vers qui ont inspiré à Pline tant d'humeur étoient sans doute dans un chœur, où les poëtes tragiques déployoient toutes les richesses de la mythologie, & y ajoutoient encore par leur imagination? S'il y a quelque chose de répréhensible ici, c'est assurément l'importance & le sérieux que Pline met à sa répréhension.

Quoi! Sophocle, parcequ'il a cru pouvoir employer ou inventer une fable poétique, lui qui étoit poëte, aura dégradé la majesté du cothurne, les distinctions qu'il obtint dans sa patrie, l'honneur qu'il eut de commander une armée; & Pline, malgré la gravité de son sujet, Pline élevé aux charges les plus importantes de l'empire, *maximis officiis*, aura pu

écrire sérieusement des fables aussi absurdes pour le moins , y croire , & vouloir les persuader à d'autres ! La cause n'est pas égale entre un naturaliste qui doit enseigner la vérité , & un poëte dont le talent est de trouver ou d'embellir des fictions , & qu'on ne va pas consulter sur la vérité d'un fait qui concerne l'histoire naturelle. Sophocle *ment avec une impunité qui n'est pas tolérable* , parcequ'il donne à l'ambre une fausse origine : c'est Pline qui lui fait ce reproche ; & lui-même rapporte que l'*helenium* est né des larmes d'Hélène : *Helenium è lacrymis Helena dicitur natum* ; & il ne fait aucun reproche à l'inventeur de cette fable , qui cependant ne paroît pas avoir été un poëte ! (L. 21, c. 10.)

La fable de Sophocle sur les oiseaux de Méléagre n'est pas plus absurde que celle qui est racontée par notre naturaliste sur les oiseaux de Diomede. » Ils » étourdissent , dit-il , les étrangers de leurs cris ; » & , par un discernement qui tient du prodige , ils » caressent les Grecs seuls , rendant cet honneur à » la nation dont étoit Diomede. Chaque jour ils » remplissent d'eau leur bec & leurs plumes , & vont » arroser & purifier le temple de ce héros. De là » vient la fable des compagnons de Diomede changés en oiseaux » (a).

(a) Advenas barbaros clangore infestant (aves diomedæ) ,
Gracis tantum adulantur , miro discrimine , velut generi Dio-

Les expressions de Pline sont remarquables. Il est bien vrai, selon lui, que les oiseaux de Diomede étourdissent les étrangers de leurs cris; qu'ils ne caressent que les Grecs; qu'ils vont chaque jour arroser & purifier le temple du héros. Tout ce qu'il y a de fabuleux, c'est que ses compagnons aient été changés en oiseaux.

Il faut croire qu'en écrivant le dixième livre, Pline avoit moins d'humeur contre les fables, que lorsqu'il fut parvenu au trente-septième, qui cependant n'en est pas dépourvu.

Eh quoi! naturaliste, vous nous contez *sérieusement* le mensonge puérile des oiseaux de Diomede, & vous ne voulez pas qu'un poëte use des privilèges de son art, & que la vapeur des eaux castaliennes lui monte quelquefois au cerveau! Soyez sévère, car vous avez besoin de sévérité; mais c'est contre vous-même.

Au reste, les héros étoient en possession d'avoir, après leur mort, des oiseaux pleureurs. Mémnon n'en avoit-il pas comme un autre, qui, à un jour fixé, venoient balayer & arroser fort proprement son tombeau? Voyez Pausanias, l. 10, c. 31. Elie, en différents endroits, vous contera aussi des choses

medis hoc tribuentes; ædemque eam quotidie pleno gutture madentibus pennis perluunt atque purificant: unde origo fabulæ Diomedis socios in earum effigies mutatos. (L. 10, c. 44.)

curieuses d'oiseaux & de chiens qui, dans les temples, favoient auffi distinguer les Grecs des Barbares.

Græcia mendax !

» QUAND les grenadiers commencent à fleurir ;
 » ce qui paroît d'abord est nommé par les Grecs *cy-*
 » *tinus* , & offre une observation admirable dont
 » plusieurs personnes ont fait l'expérience. Si quel-
 » qu'un , après avoir ôté fa ceinture , dénoué fes
 » fouliers , & tiré fon anneau , le cueille avec le
 » pouce & le quatrieme doigt de la main gauche ,
 » s'en frotte légèrement les yeux , & l'avale fans que
 » cette fleur naiffante touche fes dents , on assure
 » qu'il n'aura , pendant l'année , aucune foibleffe
 » d'yeux » (*a*).

Quand un écrivain produit un pareil conte ; qu'il le met au rang des expériences admirables , *Miræ observationis multorum experimento* ; qu'il l'annonce par un *affirmatur* ; qu'il le fait fuivre par d'autres recettes qui ne font pas extravagantes , ne donne-t-il

(*a*) Primus pomi hujus partus florere incipientis , *cytinus* vocatur Græcis , miræ observationis multorum experimento. Si quis unum ex his , solutus vinculo omni cinctûs & calceatûs , atque etiam annuli , decerpserit duobus digitis , pollice & quarto sinistræ manûs , atque ita lustratis levi tactu oculis , mox in os additum devoraverit , ne dente contingat , affirmatur nullam oculorum imbecillitatem passurus eo anno. (L. 23 , c. 6.)

Bb iv

pas lieu à quelques doutes sur la réalité de sa science en physique & en médecine ?

» QUOIQU'IL n'y ait que dix parties , ou un peu
 » plus, dans notre visage, entre tant de milliers d'hom-
 » mes il n'y a pas deux ressemblances parfaites , ce
 » qu'aucun art , même en cherchant à y parvenir ,
 » ne peut opérer dans un petit nombre » (a).

Si des artistes , soit peintres , soit statuaires , font les portraits ressemblants de mille hommes qui ne se ressemblent pas , il est certain que les mille portraits n'auront pas entre eux plus de ressemblance : nous supposons d'excellents artistes. Pline avoit donc mal vu la quantité de portraits peints & sculptés qui étoient de son temps à Rome. Auroit-il donc écrit de l'art sans presque y rien voir par ses yeux ?

Pline auroit-il fait une équivoque en fondant sa comparaison du naturel avec l'art sur les statues grecques , où en effet la variété des caractères de tête n'est pas considérable ? On fait que , pour la plupart , elles ont un air de famille , les femmes sur-tout. Il régnoit un beau style d'école , qui se transmettoit de statue en statue ; mais par les bustes , les médailles ,

(a) Jam in facie vultuque nostro cùm sint decem , aut paulo plura membra , nullas duas in tot millibus hominum indiscretas effigies existerè : quod ars nulla in paucis numero præstet affectando. (L. 7, c. 1.)

& les pierres gravées qui nous restent , nous voyons qu'il n'en est pas ainsi des portraits , puisqu'ils sont très variés.

J'accorde que certains artistes n'aient pas , autant que d'autres , le talent de varier leurs têtes ; ce n'est pas alors la faute de l'art , mais de ceux qui l'exercent. L'art peut imiter toutes les variétés de la nature ; & si nous pouvions rassembler l'immense quantité de têtes qu'il a produites , nous les verrions variées par le goût , le temps , l'âge , le pays , & d'autres circonstances dont les artistes dépendent. Ce sont aussi les circonstances qui contribuent à placer la variété ou la ressemblance sur nos physionomies. Chez une nation dans laquelle les races ne sont pas mélangées , on retrouve assez généralement la même conformation de tête & le même air de visage ; on la prendroit souvent pour une famille : mais où le sang est mêlé & les races croisées , les airs de têtes sont variés à l'infini. Les fréquents changements de la température de l'air concourent aussi au même effet , disent les physiciens.

Pour faire sa comparaison des variétés de la nature avec la prétendue stérilité de l'art , Pline auroit dû envisager les deux objets sous les points de vue que j'ai marqués : il auroit dû sur-tout ne pas confondre l'art avec l'insuffisance ou la pratique manérée de certains artistes à qui l'on reproche de donner

à toutes les têtes qu'ils produisent un air de famille. L'antiquité a eu, comme nous, de ces artistes dont la stérilité ne doit pas être rejetée sur l'art, mais sur leur paresse, qui les engageoit à suivre une routine facile au lieu de consulter la nature, ou sur le goût qu'ils avoient pris pour certains modes qu'ils copioient & recopioient toujours. Si les conseils que Socrate donnoit à Parrhasius étoient justes, & ils l'étoient sans doute (voyez tome 1, page 290), l'art peut varier à l'infini les portraits, les caractères, les expressions, les figures, les physionomies : si j'ai mal entendu le passage de Pline, mon observation doit rester nulle. Mais quelques lecteurs penseront plutôt avec moi que l'art ne lui étoit pas assez familier pour qu'on puisse exiger de lui le coup-d'œil de l'artiste, ni même celui d'un homme qui se seroit occupé des beaux arts avant que d'en écrire ; & ils concluront que Pline, dès le septième livre de son ouvrage, avoir prouvé que dans les derniers livres il n'écriroit pas de l'art en aussi grand connoisseur que certaines gens le prétendent.

» IL y a des auteurs qui nomment *xyris* le glayeul
» sauvage. Cette herbe guérit les ulcères de la tête,
» les écrouelles & les tumeurs des aînes. On en-
» feigne qu'il faut, pour ces usages, la tirer de la
» terre avec la main gauche, & que ceux qui la

» cueillent doivent dire pour quelle personne &
 » pour quelle maladie ils l'arrachent » (a).

Que croit ici notre philosophe? on n'en fait rien ; mais il parle sur cet article tout aussi dogmatiquement qu'il le fait dans le reste du chapitre , quelle que soit la bonté ou la nullité des remèdes qu'il y prescrit.

Le chapitre 6 du livre 22 finit par une observation risible. Selon Pline , la nature a environné d'épines les plantes les plus utiles à l'homme , celles qu'elle a spécialement destinées à son usage : elle n'a pas voulu que les quadrupèdes & les oiseaux y touchassent. Mais pourtant l'âne , malgré cette prohibition de la nature , mange fort naturellement le chardon , plante apéritive , & , à titre de médicament , utile à l'homme.

Les oiseaux & plusieurs quadrupèdes ne mangent-ils pas le plus souvent , & avant nous , les fruits & les grains que la nature environna de pointes & de dards? Le rhinocéros ne se repaît-il pas aussi de branches toutes hérissées d'épines? Et que dire de tant de fruits délicieux , de tant de plantes salutaires à qui la

(a) Sunt qui silvestrem (idem) , *xyrin* vocent. Strumas hæc , vel panos , vel inguina discutit. Præcipitur ut sinistra manu ad hos usus eruatur , colligentesque dicant cujus hominis utique causâ eximant. (L. 21 , c. 20.)

nature n'a pas donné de sentinelles ? Quels sont même les fruits qui ne nous obligent pas de lutter contre les ravages des insectes, des quadrupèdes & des oiseaux ? Pline moralise quelquefois supérieurement : mais la nature, plus savante, nous dit à tous, hommes & bêtes : Voilà votre nourriture & votre pharmacie éternelles, usez-en ; si vous en abusez , vous serez punis : la nature tient parole.

» ON dit même que si l'on tire à foi une branche
 » de cet arbre (le figuier), que , la tête renversée,
 » on en arrache un nœud avec les dents sans être
 » vu de personne , qu'on le lie avec un fil dans un
 » morceau de peau fine , & qu'on le suspende à son
 » cou , on guérira les écrouelles & les maux d'o-
 » reilles » (*a*).

J'imiterai M. Poinfinet , qui , dans sa note sur ce passage , dit : » Nous ne perdrons pas un temps précieux à combattre de telles superstitions ». J'ajouterai seulement que , suivant la traduction de M. Poinfinet , Pline paroît s'en moquer , ce que je ne vois pas dans le texte.

» SI un enfant , avant l'âge de puberté , enleve

(*a*) *Produnt etiam (ficus) , si quis inclinât arbore , supino ore , aliquem nodum ejus morsu abstulerit , nullo vidente , atque cum aluta illigatum licio è collo suspenderit , strumas & parotidas discuti. (L. 23 , c. 7.)*

» avec ses dents l'écorce encore tendre d'une bran-
 » che de figuier sauvage , la moëlle de cette branche
 » liée sur soi avant le lever du soleil , guérira des
 » écrouelles. Si on entoure du bois de cet arbre le
 » cou des taureaux , quelque féroces qu'ils soient , il
 » a la propriété admirable de les arrêter au point de
 » les rendre immobiles » (a).

Il y a encore dans ce chapitre quelques conseils du même genre , donnés avec autant de gravité. M. Poinfinet se contente de dire : *Quant à la superstition qui regne dans tout ce passage , on nous dispensera d'en démontrer l'absurdité.*

Le chapitre 10 du livre 26 , qui contient une recette fautive & puérile pour faire , à son choix , des garçons & des filles , est un répertoire scandaleux de plusieurs moyens d'exciter les deux sexes à la débauche la plus effrénée ; aussi n'en rapporterai-je rien en françois : mais voici du latin que le R. P. Hardouin a complaisamment commenté : *Prodigiosa sunt , quæ circa hoc tradit Theophrastus , auctor alioqui gravis , septuageno coïtu durasse libidinem contactu herbæ*

(a) Corticem ejus (caprifici) impubescentem puer impubis si , defracto ramo , detrahat dentibus , medullam ipsam adalligatam ante solis ortum , prohibere strumas. Caprificus tauros quamlibet feroces , collo eorum circumdata , in tantum mirabili naturâ compescit , ut immobiles præstet. (L. 23 , c. 7.)

cujusdam, cujus nomen genusque non posuit. C'est bien dommage, car vous l'eussiez aussi nommée comme vous avez fait du *phyteuma*. Mais l'officieux P. Hardouin y supplée dans sa note où les indications sont claires. Le païen Théophraste & le païen Athénée, qui nous ont laissé dans l'ignorance, n'ont pas cru que leur mission dût aller aussi loin que celle du chrétien & jésuite Hardouin.

» Coïtus stimulat fel aprugnum illitum : item
 » medullæ suum haustæ; sebum asininum, anseris
 » masculi adipe admixto illitum. Item à coïtu equi
 » Virgilio quoque descriptum virus, & testiculi
 » equini aridi, ut potioni interi possint; dexterve
 » asini testis in vino potus proportionè, vel adalliga-
 » tus brachiali. Ejusdem à coïtu spuma collecta ro-
 » seò panno, & inclusa argento, ut Osthane tradit.
 » Salpe genitale in oleum fervens mergi jubet sep-
 » ties, eoque perungi pertinentes partes. Bialcon ci-
 » nerem ex eodem bibi, vel tauri à coïtu urinam,
 » lutoque ipso illini pubem ». (L. 28, c. 19.)

Voilà les recettes fort sages, fort honnêtes, que Pline expose d'après un des deux magiciens nommés *Osthane*, & d'après qui vous voudrez : mais toujours est-il certain qu'il les expose ; & pour ne pas laisser les gens en peine, il a soin de marquer les préparations. *Les ouvriers & les gens de la campagne* avoient-ils donc besoin de toutes ces vilénies écrites

dans leur langue naturelle ? Accordons qu'un magicien pouvoit ne pas se tromper dans quelques expériences physiques, ou que Pline au moins le pensât ; mais ce n'étoit pas une raison pour publier froidement une recette aussi malhonnête qu'elle peut être nuisible. S'il ne le pensoit pas, sa faute est plus grande encore. Quoi qu'il en soit, il dit, en nommant je ne fais quelle drogue, dans le chapitre onzième : » Cela » est nuisible, c'est pourquoi je n'en parle point ». *Est autem hoc non hipromanes, quod alioqui noxium omitto.* Vous qui l'entendez, voyez comme il tient parole sur ce qu'il croit nuisible, & comment il n'en parle pas.

» PORTENTUM est, quod tradunt : abortivum fieri » in venere, antè perfusâ (cedri succo) virilitate ». (L. 24, c. 5.)

Un homme qui dit ailleurs que les femmes sont portées à se procurer l'avortement, qui savoit aussi que les loix romaines avoient prononcé contre ce délit, devoit-il mettre entre les mains des fous un moyen de le commettre ? Que le *portentum* signifie *surprenant*, *prodigieux*, *monstrueux*, ou ce qu'on voudra, il n'arrêtera pas des cerveaux effrénés, qui, avec la fureur de satisfaire leur passion, auront de fortes raisons d'en prévenir les suites. Ils passeront par-dessus quelques mots précédents, qui leur disent que *le cedria conserve les morts & fait mourir les*

vivants. Les femmes & quantité d'hommes qui n'entendoient pas le grec, pouvoient, avec le livre de Pline, se passer des auteurs qu'il traduit. Que Pline crût ou ne crût pas à l'efficacité de l'épreuve, il est également répréhensible, puisqu'il nomme le *cedria*. Ailleurs, il ose proposer aux hommes usés par l'âge ou par les débauches, une plante capable de ressusciter encore leur luxure, ou plutôt de les tuer promptement, si l'effet n'en étoit pas chimérique. *Peculiaris laus ejus, quod fatigato venere corpori succurrit marcentisque senio jam coïtus excitat.* (L. 22, c. 22.) Pline a des recettes pour tous les âges, même pour ceux que la nature a réduits au silence des passions. Il feroit horreur dans ces passages, si l'on supposoit qu'il eût pensé aux conséquences de ce qu'il osoit écrire.

C'EST au chapitre 3 du livre 25 que Pline déclare qu'il ne veut point enseigner les poisons, les abortifs, les aphrodisiaques, attendu que ces derniers firent mourir Lucullus. *Ego nec abortiva dico, ac ne amatoria quidem, memor Lucullum, imperatorem clarissimum, amatorio periisse.* Nous avons vu comme il tient parole, & nous leverrons encore.

PLINE, après avoir parlé de différentes fleurs, comme la violette, le narcisse, le lis, la rose, l'hyacinthe, le safran, &c. dit qu'en Egypte les fleurs, à l'exception

l'exception du myrte, sont sans odeur : *In Ægypto sine odore hac omnia: tantùmque myrtis odor præcipuus.* (L. 21, c. 11.) Que Pline ait fait ou non le voyage d'Égypte, cela est étranger à la question, puisqu'il lui étoit facile d'interroger des Egyptiens, ou des Grecs & des Romains qui avoient vu ce pays. Comment donc est-il possible qu'il n'ait pas su qu'en Égypte l'odeur de toutes les fleurs est délicieuse, qu'elle l'emporte sur celles de l'Italie & de la Grece, & que les essences & les parfums qu'on en extrait sont les plus odoriférants ? Théophraste a dit : *Toutes les plantes en Égypte sont inodores, à l'exception du myrte ; & Pline a écrit ce qu'il a trouvé dans son auteur, sans voir plus loin.* Le sens commun, la mémoire, des voyageurs en Égypte, M. de Mailler, &c. m'ont donné à ce sujet une bien médiocre idée du jugement de Pline. Lui-même ne se souvient pas ici qu'au livre 13, chap. 4, il dit : *Ceterò terrarum omnium Ægyptus accommodatissima unguentis : ab ea Campania est, co-ia rose.* » Au reste, il n'y a pas de » pays où les parfums égalent ceux d'Égypte. Après » elle, la Campanie se distingue par l'abondance de » ses roses ». Sans doute que là ce n'étoit pas Théophraste que Pline copioit.

Quoique Pline eût été en Afrique, il faut croire qu'il n'avoit pas vu l'Égypte, ou du moins qu'il n'y avoit pas vu d'hippopotame, puisque, entre autres faussetés qu'il en rapporte, il dit que cet animal a le

dos & la criniere du cheval, & deux ongles au pied comme le bœuf : *Ungulis binis, quales bubus, dorso equi & jubá.* (L. 8, c. 25.) J'ai vu un hippopotame à La Haie, dans le cabinet d'histoire naturelle. Il a quatre doigts à chaque pied; &, loin d'avoir la criniere d'un cheval, son cou, ainsi que tout son corps, est absolument sans poil. Ce que M. de Buffon rapporte de la figure de l'hippopotame est fort exact. Où Pline a-t-il donc pris ce qu'il dit là? dans Aristote.

» SALPÉ enseigne que, pour appaiser l'engour-
 » dissement de quelque membre que ce soit, il faut
 » se cracher dans le sein, ou se mettre de la salive
 » à la paupiere supérieure. Si nous croyons cela,
 » croyons donc aussi que c'est avec raison que, s'il
 » survient un étranger dans une maison, ou si l'on
 » regarde un enfant pendant qu'il dort, la nourrice
 » crache trois fois sur lui » (a).

Il faut savoir que Salpé étoit une sage-femme de Lesbos très renommée, & qu'elle écrivit de tout ce qui concerne les femmes, leurs maladies,

(a) Salpe, torporem sedari quocumque membro instupente, si quis in sinum exspuat, aut si superior palpebra salivâ tangatur. Nos si hæc, & illa credamus ritè fieri: extranei interventu, aut si dormiens spectetur infans, à nutrice terna adspui. (L. 28, c. 4.)

& les remèdes que la médecine peut indiquer pour elles. Pline cite & consulte quelquefois Salpé; ici il paroît se moquer de sa ridicule recette. Mais cette recette nous donne lieu à une observation, c'est qu'en Russie les femmes ont grand soin de cacher leurs petits enfants, sur-tout aux étrangers; mais s'il arrive qu'on les regarde, ou qu'on dise: Voilà un bel enfant, il se porte bien; tout est perdu, l'enfant mourra, ou du moins sera fort malade. Il est cependant un moyen de prévenir ce malheur: la nourrice crache aussitôt trois fois, leche l'enfant, marmotte quelques paroles, & le charme est enlevé. Ces femmes n'ont jamais lu Pline, n'ont jamais entendu parler de Salpé: mais les sottises font le tour du globe: la raison est bien plus sujette à rester aux barrières. Les Grecs superstitieux crachoient sur leur poitrine pour détourner les mauvais présages. *Voyez Théophraste, caractère 17; & Théocrite, idylle 21.*

» ANAXILAS dit que si une jeune vierge se frotte
 » les mamelles avec du suc de ciguë, elles ne croî-
 » tront point. Ce qui est certain, c'est qu'appliqué
 » sur les mamelles des nouvelles accouchées, il fait
 » tarir leur lait; & si l'on en frotte les parties se-
 » cretes d'un jeune homme vers l'âge de puberté, il
 » le rendra inhabile à l'acte vénérien » (a).

(a) Anaxilaus auctor est mammas à virginitate illitas (ci-

Ne peut-on pas demander quel est l'objet de Pline ; lorsqu'il enseigne aux filles à se faire pour toujours une jolie petite gorge , & à contracter le laboratoire du lait au risque de plusieurs maladies ? Si ce n'étoit pas de bonnes meres , de bonnes nourrices qu'on en vouloit faire , mais des coquettes ou des filles de joie , à la bonne heure ; mais je ne croirois pas que Pline dût s'en mêler. Au surplus , le métier de faire des eunuques ne convient pas davantage à un homme qui déclare ne vouloir rien écrire que d'honnête. Rendre , dans la même phrase , les femelles plus agaçantes & châtrer les mâles , est d'ailleurs une bizarrerie qu'on pourroit trouver extravagante. Ce n'étoit pas la peine de copier Anaxilas & Dioscoride pour enseigner d'aussi beaux secrets. Mais enfin , Pline aimoit les petites gorges ; car ailleurs il dit encore , d'après Dioscoride , que les feuilles d'*epimedium* pilées dans du vin empêchent de croître le sein des jeunes filles. *Epimedium . . . folia in vino trita virginum mammis cohibent.* (L. 27, c. 9.) Il le dit encore ailleurs.

» LE pas-d'âne n'a ni tige , ni fleur , ni graine » (a).

cutâ), semper staturas. Quod certum est, lac puerperarum mammis imposita extinguit, veneremque testibus circa pubertatem illira. (L. 25, c. 13.)

(a) Tussilago sine caule, sine flore, sine semine. (L. 26, c. 6.)

Celui-là est fort. La fleur de pas-d'âne à la vérité ne dure pas long-temps , & paroît avant la feuille ; c'est pourquoi on l'appelle *filius ante patrem*. Il ne paroît pas que Pline ait fort étudié cette plante : mais il y a beaucoup d'apparence qu'il a suivi l'aveugle opinion populaire. Dioscoride , l. 3 , c. 109 , dit que la fleur de pas-d'âne , qui paroît au premier printemps , avant les feuilles , passe si vite que bien des gens croient qu'elle n'existe pas. Pline est de ces gens-là. Si la plante étoit de celles qui ne croissent que dans des pays fort éloignés , on pourroit le pardonner ; mais une plante si commune en Italie !

Et n'enseigne-t-il pas aussi que la fougere n'a ni fleur ni graine ? *Filicis duo genera nec florem habent , nec semen*. Comment peut-on entrer dans quelques détails sur la nature de cette plante , & ignorer que le mâle a sa fleur , & ensuite sa graine , arrangées le long de chaque côté des feuilles , & qu'elles leur sont adhérentes par-dessous ? Pline n'avoit pas même étudié la fougere , ce qui n'empêche pas de l'appeler le *naturaliste*. Il dit encore ailleurs que les genévriers ne fleurissent pas : *Nec juniperi florent*. (L. 16 , c. 25.)

» LES pantheres & les lions n'attaquent pas ceux
 » qui sont frottés de bouillon de poule , & particu-
 » lièrement si on y a fait cuire de l'ail..... Je n'omet-
 » trai pas une chose surprenante , quoiqu'elle ne
 » concerne point la médecine : si on mêle de la chair

» de poule avec de l'or fondu, elle le consume; ainsi
 » cette chair est le poison de l'or. Mais les coqs
 » mêmes ne chantent pas, si on leur met un collier
 » de farment » (a).

Peut-on mieux voir la marque d'une compilation indigeste, que dans ce ridicule collier de farment amené à propos d'or fondu, empoisonné ou absorbé par de la chair de poule? Est-ce le ramassis de ces pitoyables fornnettes, qu'on appelle une histoire naturelle? Pline est, comme on fait, un très bon écrivain, mais trop souvent un très foible raisonneur. Transcrivons sur le bouillon de poule ou de coq une note de M. Guettard, placée dans le tome 10 de M. Poinfinet, page 102. » Un bouillon de coq ne paroît pas un remède bien efficace. Pline ramasse ici tout ce qu'il a ouï dire des vertus pour la plupart imaginaires des diverses substances dont il fait mention. Les auteurs anciens se copioient les uns les autres à cet égard; & il semble que le plus ancien n'avoit le plus souvent écrit que d'après l'opinion du vulgaire ».

(a) *Pantheræ leonæsq; non attingunt perunctos eo (jure gallinæ), præcipuè si & allium fuerit incoctum . . . Non præteribo miraculum, quanquam ad medicinam non pertinens: si auro liquefcenti gallinarum membra misceantur, consumunt id in se. Ita hoc venenum auri est. At gallinaceis ipsis circulo è farmentis addito in collum, non canunt. (L. 29, c. 4.)*

Les pantheres , dont parle ici notre auteur , me rappellent ce qu'il en dit au livre 8 , chap. 17. Il prétend que cet animal , qu'il sembleroit n'avoir pas vu , n'est distingué du léopard que par sa blancheur , & qu'il n'y a pas trouvé d'autre différence. M. de Buffon me paroît expliquer le passage avec une sagacité supérieure ; mais il ne peut disconvenir que les pantheres qu'il a vues ne se rapportent pas à ce que dit Pline. Voyez la dissertation du naturaliste françois , articles *Panthere , Once & Léopard*.

Le naturaliste latin a si peu raison , que plusieurs voyageurs , & Bosman entre autres , ont trouvé les observations de Pline sur les pantheres absolument fausses , d'après la comparaison qu'ils en ont faite avec le témoignage de leurs yeux. M. Poinfinet me surprend beaucoup , lorsqu'au lieu de faire parler M. de Buffon , il fait la note suivante sur les paroles de Pline : *Quidam ab iis pantheras candore solo discernunt ; nec adhuc aliam differentiam inveni.* » Le » fond de la couleur de la panthere femelle est en » effet plus blanc que chez le mâle. Consultez la » présentation gravée que donne de l'un & de l'autre M. de Buffon , volume 8 ». C'est le volume 9.

Je ne crois pas que ce fût d'après une épreuve usée , & blanche par conséquent , qu'il falloit juger cette question ; mais d'après ces paroles de M. de Buffon : » Pline , & plusieurs autres après lui , ont

» écrit que , dans les pantheres , la femelle avoit la
» robe plus blanche que le mâle . . . mais nous n'a-
» vons pas observé cette différence dans les pantheres
» de la ménagerie de Versailles qui ont été dessinées
» vivantes ». J'ai laissé le discours , & j'ai regardé les
gravures de mon exemplaire , où elles sont en effet
conformes à ce qu'en dit M. de Buffon ; la femelle est
du même fauve que le mâle. Il est vrai que , dans cet
exemplaire , les figures sont des premières épreuves ,
c'est-à-dire avant la lettre. Il faut connoître la diffé-
rence qu'il peut y avoir entre une bonne & une mau-
vaise épreuve , quand on veut juger des parties colo-
rées d'une estampe ; & quand on veut défendre Pline ,
il faut s'assurer des témoignages sur lesquels on s'ap-
puie. J'achetai mon exemplaire de l'histoire naturelle
de M. de Buffon en 1766 ; & les figures étoient déjà
si blanches , que je les jetai au feu. J'acquis des pre-
mières épreuves par les graveurs mêmes avant de
faire relier. M. Poinfinet ne fit son 3^e volume qu'en
1771 : les planches n'étoient pas devenues meilleures ;
& c'est , si je ne me trompe , la cause de sa méprise.

» Au commencement de l'été il croît , dit-on , à
» la cime de la gallidraga (espece de chardon) , de
» petits vers qui , enfermés dans une boîte avec du
» pain , & liés au bras du côté qu'on a mal aux dents ,
» enlèvent aussitôt & merveilleusement la douleur ,

» La vertu du remede ne dure qu'un an , & même
 » il ne faut pas que ces vers aient touché la terre » (a).

Pline dit *tradunt*. Hé bien , quand il le diroit ! n'eût-il pas aussi le même mot ou ses équivalents pour des choses très sensées ? Cette façon de parler signifie chez lui , je ne l'ai pas éprouvé , je ne l'ai pas étudié , je n'en répons pas , je n'en fais rien , cela pourroit être. Or je demande si ce langage trop souvent répété est celui d'un naturaliste , quand il n'y ajoute rien , quoiqu'il puisse faire une expérience.

M. Brotier dit que beaucoup d'expériences ont confirmé la vertu de ces vers contre le mal de dents ; mais il n'ajoute pas s'il faut les employer de la manière que Pline indique.

» UNE femme nue qui a ses regles , chasse les
 » vents , la grêle & la foudre. Sur mer elle détourne
 » les tempêtes , si elle est nue , même sans avoir ses
 » regles » (b).

(a) In hoc (summo capite gallidragæ) , crescente aestate , vermiculos nasci tradunt , quos pyxide conditos adalligari cum pane brachio ad eam partem quâ dens doleat , mirèque illico dolorem tolli. Valere non diutius anno , & ita si terram non attingerint. (L. 27 , c. 10.)

(b) Jam primum abigi grandines turbineque contra fulgura , ipsâ in mense connudatâ , sic averti violentiam cœli : in navigando quidem tempestates etiam sine mœnstruis. (L. 28 , c. 7.)

La discussion sérieuse & la plaisanterie sont également interdites , quand les absurdités vont jusqu'à ce point d'extravagance. Tout ce chapitre , ainsi que le quinzième du livre 7, n'est qu'un tissu d'inepties sur les règles des femmes. Notre philosophe, qui tantôt y croit , tantôt n'y croit pas , a la patience de les rapporter toutes fort en détail , & ce détail est long. C'est pour jeter du ridicule sur les charlatans , dira-t-on , qui enseignoient à ce sujet des recettes infâmes. Je veux le croire : mais je craindrois qu'une assez grande partie de ce ridicule ne retombât sur Pline même ; car il croit , ainsi que la plus simple femmelette , à trop de sottises concernant les purgations périodiques des femmes.

» LA chair de loup mangée par les femmes en
 » travail est efficace ; ou si , lorsque l'accouchement
 » commence , il se tient auprès d'elles quelqu'un
 » qui en ait mangé : c'est même un préservatif con-
 » tre les maléfices dont on les auroit chargées. Il se-
 » roit funeste que le loup lui-même arrivât à l'in-
 » proviste » (a).

Qu'une dame veuille se résoudre , pour accoucher

(a) Carnes lupi edisse parituris prodest ; aut si incipientibus parturire sit juxta qui ederit , adeo ut etiam contra illas noxias valeat. Eundem supervenire perniciosum est. (L. 28 , c. 19.)

plus promptement , à manger du loup , cela est possible à toute force. Qu'une autre personne , par amitié , veuille bien en faire autant à même fin , je le crois encore. Mais que cette chair ait la vertu d'enlever un fort jetté sur une femme en travail , je demanderai ce que c'est qu'un fort dans le sens de maléfice , & comment la chair de loup peut l'enlever. Pline , qui écrivoit pour la postérité , auroit dû mieux expliquer des effets aussi extraordinaires.

» THÉOPHRASTE écrit que les stellions (sorte de
 » léfards) déposent leur vieille peau , à la manière
 » des serpents ; qu'ils la dévorent à l'instant , en-
 » vian , par ce moyen , aux hommes un remède con-
 » tre le mal caduc ; & que leur morsure est mortelle
 » en Grece , mais sans danger en Sicile. Les cerfs ,
 » quoique les plus doux des animaux , ont aussi leur
 » malice » (a).

La note de M. Poinfinet sur ce passage est fort simple. » Théophraste ne dit point que le stellion dé-
 » vore sa vieille peau , parcequ'il nous en envie la
 » possession , mais par cet instinct aveugle & inexppli-

(a) Theophrastus auctor est anguis modo & stelliones se-
 nectutem exuere , eamque protinus devorare , præripientes co-
 mitiali morbo remedia. Eosdem mortiferi in Græcia morsûs ,
 innoxios esse in Sicilia. Cervis quoque est sua malignitas , quan-
 quam placidissimo animalium. (L. 8 , c. 31.)

» cable qui excite plusieurs femelles d'animaux à
 » manger leur arriere - faix , & quelquefois leurs
 » petits mêmes ».

Pline lisoit quelquefois ses auteurs les plus familiers avec tant de négligence, qu'il ignoroit ce qu'ils avoient dit à l'endroit même qu'il citoit. En voici un exemple. Il reproche à Trogus Pompeius (liv. 11, c. 52) une prétendue divination de la durée de notre vie par la conformation de nos membres; il ne voit pas que Trogus ne fait que copier Aristote, & cependant il venoit de toucher du doigt cet endroit d'Aristote, puisqu'il dit : *Je suis surpris qu'Aristote ait cru, & plus encore qu'il ait écrit, qu'il y a dans le corps humain des signes qui indiquent que la vie d'un individu sera plus ou moins longue.* L'infatigable P. Hardouin cite Aristote à mesure que Pline fait parler Trogus : M. Poinfinet a traduit presque toutes ces citations : ainsi chacun est en état de juger.

» Il faut, pour avoir l'haleine saine, se rincer la
 » bouche avec du vin pur, avant de se coucher. Il
 » faut prendre le matin quelques gorgées d'eau
 » froide en nombre impair, pour se garantir du
 » mal de dents . . . Ces remedes sont sûrs & bien
 » éprouvés » (a).

(a) Mero ante somnos colluere ora, propter halitus : frigidâ matutinis impari numero ad cavendos dentium dolores... certa experimenta sunt. (L. 28, c. 4, circa finem.)

Ce nombre impair n'est pas un précepte dangereux : seulement il peut jeter quelques doutes sur la situation actuelle de l'esprit du précepteur.

» L'AFRIQUE seule n'engendre point de cerfs » (a).

Les voyageurs & les relations les plus croyables assurent pourtant que les cerfs d'Afrique sont plus forts que ceux des autres contrées. Pline copie dans cet endroit Hérodote & Aristote, & même il dit quelque part qu'il a été en Afrique. Mais s'est-il avancé dans les forêts ? n'auroit-il pas resté sur les côtes ? Les Grecs & les Romains connoissoient-ils l'intérieur de l'Afrique ? L'*agmina cervi* de Virgile feroit croire cependant que les Romains n'ignoroient pas qu'il y eût des cerfs en Afrique. Oppien, dont l'érudition est reconnue, loue les cerfs de Libye. M. l'abbé de la Caille, plus certain de ce qu'il voyoit que de ce qu'il lisoit dans Pline, a vu des cerfs en Afrique. Voyez son journal.

» Il n'y a dans l'Afrique ni sangliers, ni cerfs, ni chevreuils, ni ours » (b).

Comment peut-on lire dans les annales que, le

(a) *Cervos Africa propemodum sola non gignit* (L. 8, c. 33.)

(b) *In Africa autem nec apros, nec cervos, nec capreas, nec urfos.* (L. 8, c. 58.)

quatorzieme jour des calendes d'octobre , Domitius Ahénobarbus fit venir cent ours de la petite Afrique pour combattre dans le cirque , & parler ainsi ? On croit s'être tiré d'affaire en disant ailleurs : » Je suis » étonné qu'on ajoute qu'ils étoient Numides , puis- » qu'il est constant que l'Afrique ne produit point » d'ours ». *Miror adjectum Numidicos fuisse, cum in Africa ursum non gigni constet.* (Cap. 36.) Mais ne prouve-t-on pas plutôt par cette assertion l'ignorance où l'on est du sujet qu'on traite ? Il est très anciennement *constant* que l'Afrique produit des ours ; Gesner , dans son histoire des animaux , dit qu'on trouve beaucoup d'ours en Ethiopie ; on en voit encore dans la Basse-Egypte , & vers le désert de Saint-Macaire , où l'on accordoit la sépulture à ceux qui étoient consacrés. Quant aux chevreuils , l'abbé de la Caille en a vu en Afrique de plusieurs especes. Une lettre de M. Gaudin à M. Dodart , intendant de Bourges , prouve aussi qu'il y a des sangliers & des cerfs en Afrique. Voyez cette lettre dans le Supplément à l'Encyclopédie , article *Isle de France* : elle forme le corps de l'article. Ce n'est pas non plus au hasard que M. de Buffon dit *qu'on trouve en Afrique des sangliers aussi abondamment qu'en Europe.*

» Nous apprenons que Zoroastre est le seul homme
 » qui ait ri le jour même de sa naissance ; son cer-
 » veau palpitoit avec tant de force , qu'il repoussoit

» la main qui en approchoit , présage de sa sagesse
 » future » (a).

Si Zoroastre eût été, par exemple, un cerveau exalté, un de ces hommes qui donnent leur délire pour des vérités sublimes, le présage eût été tout aussi positif. Remarquez qu'au commencement du même livre Pline dit que la palpitation du cerveau, dans un enfant, est un signe de foiblesse.

La note de M. Poinfinet sur ce passage est si judicieuse, que je dois la rapporter. » Ce que Pline donne
 » ici pour une marque du génie futur de Zoroastre,
 » il nous l'a donné, au commencement de ce livre,
 » pour la marque la plus évidente de l'état débile
 » des enfants ; en quoi il me paroît être en contra-
 » diction avec lui-même, & tomber dans la déclama-
 » tion, en recueillant au hasard des contes de
 » bonnes femmes. N'a-t-il pas dit plus haut : *Quam-*
 » *diù palpitans vertex, summæ inter cuncta anima-*
 » *lia imbecillitatis indicium* ».

Voilà donc M. Poinfinet détracteur de Pline. Point du tout : c'est la force de la vérité qui l'entraîne ; car il fait beaucoup de ces sortes de remarques ; ce qui n'empêche pas que dans sa préface,

(a) Rixisse eodem die quo genitus esset, unum hominem accepimus Zoroastrem. Eidem cerebrum ita palpitante, ut impositam repelleret manum, futuræ præfatio scientiæ. (L. 7, c. 16.)

dans quelques discours particuliers & dans plusieurs de ses notes, Pline ne soit incapable de pareilles contradictions, & de recueillir au hasard des contes de bonnes femmes:

» LA grande pivoine est un remede contre les
» songes que les Latins nommoient *faunorum ludi-*
» *bria* » (a).

M. de Pauw, dans un de ses ouvrages, loue Pline d'avoir sagement conseillé ce remede. Pline copie là Dioscoride & Théophraste; & si l'on veut lui attribuer ici la sagesse du remede qu'il copie, il faut donc lui attribuer aussi toutes les extravagances qu'il copie de même en mille endroits de son ouvrage.

Si M. de Pauw n'a pas fermé tout de suite le livre après avoir trouvé les paroles dont il fait l'éloge, il doit avoir lu: » On enseigne qu'il faut arracher la
» pivoine pendant la nuit, parceque si un pivert
» s'en appercevoit, il se jetteroit, pour la défendre,
» aux yeux de ceux qui l'arrachent ». *Præcipiunt*
cruere noctu, quoniam si picus martius videat, tuendo
in oculos impetum faciat. Il auroit pu voir aussi, livre
27, chap. 10, que Pline, en rapportant mot à mot
la même absurdité, s'avise enfin, mais un peu tard,
de dire: *Magnâ id vanitate ad ostentationem rei sic-*

(a) *Pæonia*, . . . *medetur & faunorum in quiete ludibriis.*
(L. 25, c. 4.).

rum arbitror. » Je crois que cela a été imaginé fort
 » légèrement, pour rendre la chose plus merveil-
 » leuse ». C'étoit au livre 25 qu'il falloit placer ce
je crois, tout foible qu'il est, & ne pas montrer tant
 de lenteur à rejeter une sottise qu'il faut proscrire
 aussitôt qu'on l'a sous la plume.

Supposez que M. de Buffon ait écrit : » On en-
 » feigne qu'il faut puiser de l'eau dans un étang
 » pendant la nuit, tandis que les brochets dorment,
 » parceque, s'ils s'en appercevoient, ils viendroient
 » happer la main de ceux qui puiseroient. Mais *je*
 » *crois* que ce n'est là qu'une imagination controu-
 » vée pour rendre les brochets redoutables ». Mal-
 gré la célébrité de l'illustre naturaliste, on ne pour-
 roit s'empêcher de dire : » Il est bien triste de voir
 » le génie tomber ainsi dans le délire ».

N'insultez donc plus M. de Buffon en l'appellant
le Pline françois, ou du moins expliquez-vous.

» ON trouve dans le cœur des chevaux un os tout-
 » à-fait semblable aux dents canines; on fait cesser
 » la douleur de ces dents en scarifiant la gencive avec
 » cet os. On prétend aussi qu'en ôtant une dent de
 » cheval mort, au même nombre que celle où est la
 » douleur, elle cessera. Anaxilas nous apprend que le
 » virus du coït des cavales, brûlé dans des lampes,
 » produit un spectacle monstrueux de têtes de che-

» vaux : il en est de même des ânesses » (a) :

Ce chapitre contient des recettes topiques bonnes ou mauvaises pour les maux de la tête , des yeux & des dents ; & la misérable parenthèse du virus des cavales s'y trouve intercalée sans à propos & sans jugement. Seroit-ce une ironie ? Pas plus que ce qui suit immédiatement , & qui est tout aussi faux , mais que Pline rapporte avec assurance , comme un fait historique. *Nam hippomanes tantas in veneficio vires habet, ut affusum æris mixturæ in effigiem equæ Olympiæ, admotos mares equos ad rabiem coëctus agat.* » Car » l'hippomane est un charme si puissant , qu'ayant » été mêlé avec la fonte d'une jument d'airain à » Olympie , cette figure excite les étalons au plus » furieux rut ».

Vous voyez que Pline tient de si bonne foi à cette erreur , qu'il cherche même à l'appuyer d'un fait historique. La méthode feroit bonne , si l'hippomane avoit en effet une vertu , & s'il pouvoit la conserver dans le bronze en fusion : mais on fait que sa vertu est purement imaginaire ; & pour peu que l'on con-

(a) In corde equorum invenitur os , dentibus caninis maximè simile : hoc scarificari dolorem , aut exempto dente emortui equi maxillis , ad numerum ejus qui doleat , demonstrant. Equarum virus à coëctu in lychnis accensum Anaxilaus prædidit equinorum capitum visus repræsentare monstrificè : similiter ex asinis. (L. 28 , c. 11.)

noisse le feu de nos fourneaux, on fait que s'il en avoit une, il faudroit bien qu'il la perdît en vapeurs.

M. Poinfinet, en se tenant scrupuleusement à la lettre du passage de Pline, paroît ne l'avoir pas entendu. Voici comment il le traduit : » L'hippomane » a pour les maléfices une telle force, qu'étant jetté » dans la fonte d'une figure d'airain qui doit repré- » senter une jument d'Olympie, les chevaux entiers » qui en approchent éprouvent à l'instant le plus fu- » rieux rut ». Le sens qu'offre cette version est bien singulier : on diroit que c'est une chose d'usage, ou du moins qui se répète souvent, de fondre une figure qui représente une jument d'Olympie, & de jeter de l'hippomane dans la fonte.

Il faut ici expliquer Pline par Pausanias & par Elien. Ces auteurs nous apprennent qu'il s'agit d'un fait passé. Cette figure de jument, dont ils parlent aussi bien que Pline, étoit à Olympie dans l'Altis. Il ne s'agit donc pas, dans le passage en question, d'un métal *qui doit représenter*, mais qui en effet représentoit depuis long-temps une jument. Pausanias dit que c'étoit un cheval, & que l'ouvrage étoit de Dionysius d'Argos. (L. 5.) Elien dit, comme Pline, que c'étoit une jument. *De nat. anim. l. 14, cap. 18.* Il ajoute en finissant le chapitre : *Que cela soit vrai ou faux, je le donne comme je l'ai reçu.* Il auroit pu répéter souvent cette formule ; car il rapporte bien des petits contes.

Enfin tout le chapitre de Pline est sérieux ; nulle part on n'y peut soupçonner le ton de l'ironie. Dans un seul endroit, où il dit que la verge du lievre guérit du mal de tête, il ajoute *si credimus* (si nous pouvons le croire). Ce foible doute n'est guere le langage d'un vrai naturaliste.

Venons à l'os du cœur des chevaux. Un naturaliste qui ne se contenteroit pas de copier Aristote ; & qui feroit des études anatomiques sur les chevaux, ne diroit pas *In corde equorum invenitur os* ; parcequ'il sembleroit que cet os est nécessairement dans le cœur des chevaux : supposant que, par une monstruosité de la nature, on l'y trouvât quelquefois, il y auroit de la folie à l'indiquer comme un remede commun, & dont chacun peut user pour le mal de dents.

Le P. Hardouin rapporte que Riolan trouva un os dans le cœur du président Nicolai & dans celui de Marie de Médicis, & que Trullus en vit un dans le cœur d'Urbain VIII. Il peut s'en trouver dans quelques autres encore ; mais s'ensuit-il qu'on puisse dire, *On trouve un os dans le cœur des hommes* ? Pour le remede, ainsi que celui de la dent de cheval mort, ce sont des contes à faire pitié : j'en ai tant rapporté de semblables, qu'il seroit honteux de m'arrêter à ceux-ci.

Je m'arrête encore pour dire que *Carlo Ruini*, M. Bourgelat, & d'autres anatomistes, qui ont dissé-

qué des chevaux, nient qu'ils leur aient jamais trouvé un os dans le cœur : il n'est que dans celui des animaux ruminants. Voici comme il est situé dans celui du bœuf , & comme je l'y ai vu. Il embrasse les côtés de la base de la grosse artère du cœur , l'aorte ; mais sans se réunir en anneau , il forme deux demi-cercles irréguliers. Quant à son existence dans le cœur des chevaux, le célèbre anatomiste & professeur M. Camper m'a permis de transcrire de ses manuscrits ce qu'il dit de cet os , & j'ai cru que ce peu de mots me suffisoit : *Certum est os non reperiri in corde elephanti , neque in corde equi.* » Il est certain qu'il ne » se trouve pas d'os dans le cœur de l'éléphant ni » dans le cœur du cheval ».

» L'USAGE de brûler les morts n'est pas ancien » chez les Romains : ils les enterroient. Mais quand » ils se furent apperçus que , dans les guerres lointaines , les corps étoient quelquefois exhumés , ils » prirent l'usage de les brûler. Cependant plusieurs » familles conserverent les anciennes coutumes : on » dit , par exemple , que , dans la maison Cornelia , » personne ne fut brûlé avant Sylla le dictateur. Il » voulut l'être dans la crainte du talion , parcequ'il » avoit exhumé le corps de Marius » (a).

(a) *Ipsum cremare apud Romanos non fuit veteris instituti : terrâ condebantur. At postquam longinquis bellis obrutos*

Mon objet n'étant pas d'entrer ici dans une longue discussion, voici seulement ce que j'ai à dire. Jean Kirchmann, savant Allemand, qui a écrit *de funeribus Romanorum*, a prouvé par diverses autorités, & par Pline lui-même, que l'usage de brûler les morts est fort ancien. M. Bruhier cependant, au lieu d'en convenir, dit : » Ce que je trouve de plaisant, c'est la sortie que fait Kirchmann sur Pline... » Prétend-il donc savoir mieux les usages des Romains qu'un auteur célèbre du pays, & qui vivoit quinze siècles avant lui » ? (De l'incert. des signes de la mort, tome 1, page 499, seconde édition.)

Il étoit peu embarrassant de répondre à M. Bruhier : il ne s'agissoit que de lui montrer ce passage de Pline, l. 14, c. 12 : *Numæ regis Postumia lex est : Vino rogum ne respergitò*. Ce qui signifie que, par la loi *Postumia*, le roi Numa abolit les effusions de vin sur les bûchers funéraires. Comme on n'abolit pas un usage qu'il ne soit établi, notre historien naturaliste s'est étrangement contredit; &, pour n'avoir pas assez lu Pline & Kirchmann, M. Bruhier fait un reproche à un savant qui ne le mérite pas.

La critique de M. Bruhier n'est pas seulement

erui cognovere, tunc institutum. Et tamen multæ familiæ priscos servavere ritus: sicut in Cornelia, nemo ante Syllam dictatorem traditur crematus; idque voluisse, veritum talionem, eruto C. Marii cadavere. (L. 7, c. 54.)

injuste ; elle est faite avec légèreté. S'il avoit lu le ch. 6 du 3^e livre de Kirchmann qu'il critiquoit , il y auroit trouvé le passage que nous venons de rapporter , & il auroit vu que son objection avoit été prévenue.

Le P. Hardouin , éditeur de Pline , avoit relevé cette faute de son auteur ; & M. Poinfinet , sans le citer , a traduit sa note. La loi de Numa y est rapportée , & il y joint encore d'autres preuves. » Numa ,
 » dit-il , comme nous l'apprend Plutarque , défendit qu'on brûlât son corps : on brûloit donc les
 » corps de son temps. Cicéron , *de Legibus* , lib. 2 ,
 » observe que , par la loi des douze Tables , il étoit
 » défendu d'enterrer & de brûler les corps dans
 » l'enceinte de la ville : l'usage étoit donc à Rome
 » de brûler les corps de temps immémorial. Macrobe , *Saturn.* l. 7, c. 7, atteste que , de son temps ,
 » l'usage de brûler les morts étoit totalement aboli ». Macrobe vivoit à la fin du quatrième siècle , sous l'empereur Théodose.

» On rapporte un fait qu'il est à propos de remarquer : les paons avalent leur fiente , parce-
 » qu'ils envient aux hommes l'utilité qu'ils en pour-
 » roient retirer » (a).

(a) Quâ in mentione significandum est pavones fimum suum resorbere tradi , invidentes hominum utilitatibus. (Lib. 29 , c. 6.)

C'est sur ce fondement, dit M. de Buffon, *qu'on impute au paon d'être envieux*. Le vrai naturaliste voit combien ce fondement est ridicule; mais l'écrivain sujet à intenter, sur de semblables griefs, de telles accusations contre d'autres animaux, n'est pas plus à cet égard, qu'à beaucoup d'autres, au-dessus du vulgaire.

» ARCHÉLAUS écrit que chaque lievre a la double
 » faculté des deux sexes, & peut également engen-
 » drer sans le secours du mâle. La nature, bienfai-
 » tante envers nous, a produit des animaux féconds,
 » doux, & propres à notre nourriture » (a).

Hérodote, livre 3, le dit; Aristote le nie: mais Pline, à qui l'idée plaît, l'adopte sans hésiter. Il avoit étudié les facultés génératrices des lievres dans les auteurs les plus suspects sur cette matière; il favoit complimenter éloquemment la nature sur la fécondité de ces animaux; mais il ne disséquoit pas un lievre avant d'écrire le compliment.

» LES taupes, ensevelies sous la terre, sous l'élé-
 » ment le plus dense, le plus fourd, entendent fort

(a) Archelaus auctor est... utramque (leporibus) vim singulis inesse, ac sine mare æquè gignere. Benigna circa hoc natura, innocua & esculenta animalia fecunda generavit. (L. 8, c. 55.)

» distinctement; quoique la voix s'élève, elles en-
 » tendent ce qu'on dit; & si on parle d'elles, on
 » prétend qu'elles le comprennent & fuient » (a).

Pline, quoiqu'instruit, croit les contes les plus
 absurdes des hommes les plus ignorants; c'est la
 nourrice qui endort l'enfant, ce n'est pas le précep-
 teur qui l'éclaire: jamais il ne se demande le *pour-*
quoi d'une chose; tout ce que nous venons de dire
 le prouve: un plus grand nombre d'exemples ne le
 démontreroit pas mieux; je ne puis cependant pas-
 ser sous silence celui-ci. » Il y a des forêts dans la
 » mer Rouge, où croissent particulièrement le lau-
 » rier & l'olivier portant leurs fruits; &, quand il
 » pleut, il s'y forme des champignons qui, frappés
 » des rayons du soleil, se changent en pierres-pon-
 » ces » (b). Il ne manquoit plus à Pline, après cette
 découverte, qu'à nous montrer des madrépores se
 former sur le sommet des montagnes; car, dans ce
 chapitre, il établit des forêts au fond de la Médi-
 terranée, de la mer Rouge & de l'Océan indien. Au

(a) Liquidius audiunt talpæ obrutæ terrâ, tam denso atque
 furdo naturæ elemento, Præterea, voce omnium in sublime ten-
 dente sermonem, exaudiunt; & si de iis loquare, intelligere
 etiam dicuntur & profugere. (L. 10, c. 69.)

(b) In mari verò Rubro silvas vivere, laurum maximè &
 olivam ferentem baccas, & cum pluat, fungos, qui sole tacti
 mutantur in pumicem. (L. 13, c. 25.)

surplus , les bons naturalistes ont oublié cette origine des pierres-ponces ; c'est dommage. On voit au moins qu'avec Théophraste & de la crédulité , on peut grossir un livre qui sera célébré , canonisé presque par des hommes qui n'ont aussi que de la crédulité.

C'EST un plaisir de voir comment Pliné établit la dureté du diamant , pour nous conter dans le chapitre 4 du livre 37 , que le sang du bouc rompt cette pierre indomtable qui résiste aux deux plus grandes forces de la nature , le fer & le feu. Il ne savoit pas que le feu solaire & celui de réverbère font entièrement disparaître le diamant , & qu'on peut le briser à coups de marteau ; ce que les diamantaires appellent *cliver* un diamant : ils se servent aussi de la scie pour le diviser. On le réduit en lames très minces avec un petit couteau très mince que l'on frappe avec un petit marteau ou maillet de bois. Si les anciens l'ignoroient , Pliné à cet égard n'est pas plus répréhensible que son siècle. Mais vous allez voir les belles choses que le sang de bouc lui fait dire.

» Cette force invincible (celle du diamant) qui
 » résiste aux deux plus fortes puissances de la nature ,
 » le fer & le feu , est brisée par le sang de bouc ,
 » pourvu qu'il soit récent & encore chaud , quand
 » on y met tremper le diamant , qu'il faut aussi frap-
 » per à plusieurs coups : si même alors les enclumes
 » & les marteaux ne sont pas excellents , ils se brisent.

» A quel génie doit-on cette invention? par quel
 » hafard a-t-elle été trouvée? ou quelle conjecture a
 » pu donner lieu de faire l'épreuve d'un fi grand fe-
 » cret, & par le moyen du plus puant des animaux?
 » Cette découverte eft certainement un bienfait des
 » dieux» (a).

Celui qui voit là un bienfait des dieux, eft pour-
 tant le même homme qui, pour commencer fon li-
 vre 36, dit que les hommes ont porté leur folie juf-
 qu'à tailler les montagnes, afin d'en tirer le marbre,
 fans parler des métaux & des pierres précieufes, *gem-
 mæ*. Mais ici les dieux, de moitié avec tous ces fous,
 leur donnent *certainement, profectò*, un moyen de
 porter leur délire à fa perfection; & voilà que ce
 moyen n'a ni fens ni raifon.

Le chapitre 4 du livre 37 finit par nous enseigner
 que le diamant rend les poisons inutiles, diffipe les
 vifions & chaffe les vaines craintes de l'esprit. *Ada-*

(a) Si quidem illa invicta vis (adamantis), duarum vio-
 lentiffimarum naturæ rerum, ferri ignisque contemprix, hir-
 cino rumpitur fanguine, neque aliter quàm recenti calidoque
 macerata, & sic quoque multis ictibus: tunc etiam, præter-
 quam eximias, incudes malleosque frangens. Cujus hoc inge-
 nio inventum? quove casu repertum? aut quæ fuit conjectura
 experiendi rem immenfi secreti, & in fœdissimo animalium?
 Numinum profectò muneris talis inventio omnis est. (L. 37,
 c. 4.)

mas & venena irrita facit, & lymphationes abigit, metusque vanos expellit à mente. Aussi voyons-nous que plus certaines têtes sont chargées de diamants, moins elles sont attaquées de ces maladies, & qu'on dissipe quelquefois les craintes des dames avec des diamants.

LA dracontite ou dracontia est aussi fort amusante. Pour posséder ce joyau il faut endormir les dragons qui les portent, & leur couper la tête; car si on les tuoit éveillés, dès qu'ils se sentiroient mourir, ils escamoteroient la matiere de la pierre précieuse, à cause de l'envie que chacun fait qu'ils portent aux hommes. *Dracontites, sive dracontia, è cerebro fit draconum: sed nisi viventibus absciso nunquam gemmescit, invidiâ animalis mori se sentientis.* (L. 37, c. 10.)

Si vous parcourez les deux ou trois derniers chapitres de ce livre 37, vous trouverez la pierre *eumeces*, qui, posée sous la tête pendant la nuit, fait avoir des songes à-peu-près comme des oracles; la *glossopetre*, qui pourroit bien tomber du ciel au décours de la lune; l'*ombria*, qui peut bien aussi tomber avec la foudre & les orages; la *paneros*, qui fit faire des enfants & composer des vers élégants à la reine Timaris; la *selénite*, qui contient la figure de la lune, & qui la représente chaque jour selon sa

croissance ou son déclin; la *fidérite*, qui excite la chicane; la *dendrite* blanche, qui, enterrée sous un arbre quand on le coupe, empêche que la hache ne s'émouffe. Quand vous aurez tout lu, vous exercerez votre critique pour démêler, dans un nombre infini de pierres arrangées par ordre alphabétique, ce que Pline vous donne pour vérité d'avec ce qu'il vous donne pour mensonge.

Pour moi, fatigué de tous ceux qui fourmillent dans cet auteur, je m'en tiens aux articles répréhensibles que j'ai transcrits. Il y en auroit bien d'autres sur mon papier, si je les avois rapportés tous; mais le lecteur à la fin obsédé me reprocheroit l'ennui que lui causeroient tant de sottises populaires accumulées, & mon ardeur persévérante à lui prouver ce qui n'a plus besoin de l'être, il ne me liroit pas; ce qu'il pourra bien faire encore en voyant la masse de ce que je lui donne ici. Mais je l'invite à consulter la traduction de M. Poinfinet de Sivry: quoiqu'en plusieurs endroits elle soit plus favorable à Pline que son texte, on y voit encore une foule d'erreurs de routes les especes. Je l'invite aussi à parcourir dans le neuvieme tome les 160 pages environ de notes alphabétiques sur le 27^e livre par M. Guettard; & s'il veut connoître la critique des erreurs de Pline en botanique par *Leoniceus Vicentinus*, il la trouvera dans le même volume.

Après quelques observations générales & une

conséquence nécessaire que j'ai à tirer, j'abandonnerai pour une bonne fois ce travail déplaisant, en supposant même qu'il fût de quelque utilité. Très assurément je ne l'ai pas entrepris pour le sot & vain plaisir de déprimer Pline; il est aisé de s'en appercevoir. Laissons faire à la sottise qui ne raisonne pas cette imputation odieuse. Laissons-la faire encore à ceux qui ne disent le mal que pour s'en donner la froide & cruelle satisfaction, & qui portent volontiers le même jugement des autres.

J'admire sincèrement Pline par ses beaux côtés. Je le vois comme je verrois une femme d'une grande réputation de beauté, mais qu'à son insu je surprendrois le matin: ce qu'elle auroit de charmes vrais ne m'empêcheroit pas d'appercevoir les défauts que sa couturiere, sa femme de chambre & son coëffeur masquent à d'autres yeux. Bien entendu que je ne serois pas son amant; car je la verrois alors plus belle que la Vénus de Médicis. En un mot, si j'ai peu loué Pline (car je l'ai loué), c'est que mon sujet ne m'y engageoit pas davantage; que je n'ai aucune raison pour être l'écho de ses amants & de ceux qui le fardent; & qu'enfin on a tant exagéré les éloges de cet auteur, qu'il est inutile de répéter encore les voix qui l'ont célébré. Mon motif une fois bien vu, paroîtra tout autrement honnête, puisqu'il tend à détruire le prestige qui nous égare, & à montrer la vérité toujours si utile aux sciences & aux arts.

Si l'on vouloit faire un ouvrage intitulé *Recueil de sottises populaires*, on devroit écrire comme une bonne partie du livre de Pline est écrite. Mais si l'on fait l'histoire du monde physique, savant & philosophique, on ne doit pas l'affubler de toutes les absurdités des rues, les donnât-on quelquefois pour telles. Que penseroient les lecteurs de l'Encyclopédie, si, dans l'article *Botanique*, on leur disoit : » Cette herbe est » bonne pour la fièvre ; mais on assure qu'il faut dire » trois fois, *Domine, salvum fac regem*, en se fourrant le petit doigt de la main gauche dans l'oreille » droite, sans être vu de personne ? Ou bien, On » dit que le cerfeuil est rafraîchissant, & qu'il purifie le sang ; mais plusieurs personnes qui l'ont » éprouvé assurent qu'il faut le cueillir la veille de » la saint Jean au clair de la lune, l'envelopper dans » du drap rouge, & le mettre dans la poche de sa » culotte, en se pinçant neuf fois le bout du nez ». N'est-il pas vrai que ces lecteurs fermenteroient le volume où l'on abuseroit ainsi de leur patience ?

Il y a des exemples. Nos annales rapportent. Quelques uns enseignent. On assure. On dit. On remarque. Plusieurs en ont fait l'expérience. Nous avons appris. On prouve, &c. ne tireroit jamais d'affaire un savant qui sans cesse & indistinctement emploieroit ces formules pour dire une vérité & une sottise ; on ne voudroit point du tout convenir que cette maniere d'instruire fût bonne : c'est pourtant celle de Pline.

Il déclare, à la fin du chap. 3, l. 25, qu'il ne veut parler, ni des moyens de troubler la raison, ni de ceux de faire avorter, ni de ceux qui provoquent à l'amour, à moins que ce ne soit pour enseigner à s'en garantir, & pour les censurer. On ne peut rien dire de plus raisonnable : le progrès des mœurs est le but du philosophe ; c'est l'intérêt universel. Otez les mœurs de la société, qu'y restera-t-il ? des dupes & des frippons, des scélérats hypocrites ou à visage découvert, & des victimes de leur scélératesse. L'homme célèbre par la sagesse réunie aux talents supérieurs, fait chérir la vertu & les talents ; la probité obscure n'a malheureusement pas cet avantage. Mais que des hommes sublimes par la science & le génie soient dépravés par les mœurs, éclairassent-ils l'univers, ils ne feront pas moins le scandale & le poison de leurs concitoyens. Aussi devons-nous garder nos hommages les plus complets pour celui qui joint la sagesse à la célébrité.

Comment donc ce Plin qui on vient de voir si honnête, n'a-t-il pas effacé le chapitre où les propriétés funestes de certaines plantes sont mises à la discrétion de la première *Locuste* qui en voudra faire usage ? Elle y trouvera ce qu'il faut pour faire devenir entièrement fou, & pour faire mourir plus promptement qu'avec l'opium. La loi *Cornelia de veneficiis* ne retenoit pas l'écrivain.

Cet homme si sage a oublié d'effacer aussi vingt
endroits

endroits où une fille peut s'instruire de la vertu de différentes herbes propres à l'avortement. Que dis-je ? Pline le permet, le conseille, on l'a lu. Deux ou trois chapitres, & environ cinquante autres traits répandus dans l'ouvrage, forment un catéchisme précieux pour les débauchés des deux sexes ; il leur offre à choix des moyens d'assouvir leur lubricité. Je fais que les recettès érotiques & aphrodisiaques sont enseignées dans plus d'un traité fait par les modernes ; & je demande pourquoi plusieurs de ces enseignements, même en admettant ce qu'ils ont d'utile, sont écrits en langue vulgaire.

Je ne veux rapporter qu'un exemple de chacun des principaux chefs d'accusation qu'on pourroit former contre Pline, & je supprimerai le nom des poisons...
*Cum constet omnium venenorum ocissimum esse * * *,
 & tactis quoque genitalibus feminini sexûs animalium,
 eodem die inferre mortem ? Hoc fuit venenum quo interemptas dormientes à Calpurnio Bestia uxores. M. Cacilius accusator objecit. Hinc illa atrox peroratio ejus in digitum.* Ceux qui entendent ce latin savent ce qu'il signifie. Je leur demande s'il ne contient pas une horreur d'autant plus dangereuse, qu'elle est appuyée d'expériences réitérées. On a dit que Ladislas, roi de Naples, & sa maîtresse, fille d'un médecin, moururent ainsi : la cause fut un mouchoir de propreté que lui avoit donné son pere pour s'en servir dans les premières approches. *Il étoit exquis en senteur*

& en ouvrage ; meubles qu'elles n'y oublient guere en ces quartiers-là, dit Montaigne. On connoît un pareil exemple arrivé chez nous ; Brantôme l'a rapporté deux fois : c'étoit de son temps.

*Tertiò folia sunt ****, minimè diligenter demonstrando, remedia non venena tractantibus : quippe insaniam facit, parvo quoque succo. Quanquam & græci auctores in jocum vertere. Drachmæ enim pondere lusum pudoris gigni dixerunt, species vanas imaginesque conspicuas obversari demonstrantes. Duplicatum hunc modum, legitimam insaniam facere. Quidquid verò adjiciatur ponderi, representari mortem..... Quin & alterum genus, quod **** vocant, soporiferum est, atque etiam opio velocius ad mortem, &c.*

Je suppose qu'un honnête homme parmi nous ait écrit de la médecine, & qu'il ait dit : » Cette » plante a des propriétés dangereuses ; mais je ne » les expliquerai pas, attendu que je me garde » bien d'enseigner les poisons, & qu'elle rend insensé, pour peu qu'on prenne de son suc. Le poids » d'une drachme produit des illusions libidineuses, » & d'autres visions dont on croit les objets réels & » sensibles. Si on double la dose, on devient entièrement fou ; & pour peu qu'on y ajoute encore, on avance bientôt sa mort. Une autre espèce de cette plante est somnifere : elle fait même » aussi mourir plus promptement que l'opium. C'est » du moins ce qu'en disent les auteurs qui, en

» indiquant ce poison , avoient les intentions les plus
» innocentes ».

Si cet honnête homme , qui auroit aussi les intentions les plus innocentes , vouloit faire imprimer son ouvrage , croyez-vous qu'il en obtînt le privilege ? Il seroit coupable sans doute ; mais Pline ne l'est-il pas davantage , puisqu'après avoir déclaré dans sa préface qu'il n'écrit que pour *le petit peuple , pour les gens de la campagne , pour la foule des ouvriers , en un mot pour les gens sans étude* , il a l'inconséquence de dire que son dessein n'est que d'instruire les médecins , & non ceux qui font un criminel usage des poisons ?

*Adedque eæ Veneri nascuntur , ut semen **** aspersum genitali , feminarum aviditates augere ad infinitum Xenocrates tradat : itemque tres radices juxta adalligatas.* Voyez si vous trouveriez convenable de publier en toutes lettres l'infamie contenue dans ce passage.

*Sic & *** seritur in Thaso , aut *** silvester , aut *** quod *** vocant , quoniam abortus facit.* Cela est simple & clair ; mais je ne crois pas qu'on doive le traduire de Dioscoride , & enseigner aux dames à faire du vin abortif , quand on dit qu'elles sont portées à se procurer l'avortement , qu'elles l'ont inventé : *Feminis verò abortus (excogitatus)*. (L. 10 , c. 63.) Et quand on fait un livre qui sera lu par les méchants , les fous , les libertins , est-il prudent de

leur donner de pareilles instructions? Mais quand on ajoute , *En demonſtranda remedia , quorum medicina majoris mali periculum afferat.* (L. 21 , c. 31.) » Doit-on enſeigner des remedes plus dangereux » que le mal contre lequel on les emploie » ? très affûrément alors on a perdu la tête.

Voyez comment ces fortes d'articles (j'en excepte un petit nombre qu'il n'eſt pas à propos d'indiquer ici) ſont traités dans l'Encyclopédie , dont pourtant les auteurs avoient le droit de ſ'expliquer ſur certaines matieres à proportion qu'elles intéreſſent la ſociété. Comparez leur conduite à celle de Pline , & jugez laquelle des deux vous voudriez ſuivre. N'en feroit-il pas de Pline comme de certains confeſſeurs de petites filles , qui , à force de leur détailler l'objet & les formes variées de la concupiſſcence , développent des idées qui abrègent le chemin? *Palàm-que eſt virum aliàs ſagacem & vitæ utiliſſimum , nimio juvandi mortales ſtudio prolapſum* , dit Pline de Démocrite ; on peut avec beaucoup de modération lui appliquer encore ici ſes propres paroles (a).

Il paroît que le célèbre Méad , médecin du feu roi d'Angleterre , étoit plus ſage que Pline. Après

(a) Voyez ce que dit M. de la Foſſe , dans l'Encyclopédie , du danger de ces tableaux , de la crédulité de quelques naturaliſtes , des préjugés qui en impoſent aux plus grands compilateurs , qui , ſur la foi d'autrui , en augmentent leurs recueils , On ne peut mieux déſigner Pline.

avoir décrit les effets terribles d'une eau qu'il appelle *infernale*, il dit dans son *traité sur les compositions chimiques* : » Je possède ce secret dangereux ; mais » je n'en donnerai pas la recette : n'apprenons pas » aux hommes un art destructeur ». Hélas ! il n'avoit plus qu'un pas à faire pour ressembler à Pline ; c'étoit de donner la recette , après avoir dit qu'il ne la donneroit pas.

Cependant on veut toujours se faire illusion, & certaines gens ont tout prêts des dictons triviaux pour masquer leurs préventions, leur paresse, leur inattention, & pourquoi ne dirois-je pas leur ignorance ? *Pline étoit homme ; Pline étoit sujet aux erreurs de l'esprit humain ; Pline a pu & a dû se tromper.* Voilà le jargon ; & l'on ne manque pas de mettre en jeu le mot d'Horace : *Verum opere in longo fas est obrepere somnum.* Mais j'oserois demander à ceux qui croient ainsi payer leur monde, s'ils pourroient mettre ces lieux communs à côté des passages que je viens de rapporter, & de quelques autres que je n'ai pas non plus voulu traduire, & si le sommeil de Pline ne passe pas un peu la permission de dormir.

Mais, dira-t-on, la plupart de ces recettes pourroient bien être fausses. Cela peut être ; cependant le méchant & le débauché n'en feront pas moins induits à chercher le crime. Qui vous assure que l'autorité de Pline, appuyée de celles de Xénocrate, de Dioscoride, & des autres qu'il copie, ne fera pas d'un

grand poids pour quelque mauvaise tête ? Si le traducteur qui donne Plin tout entier en françois n'en a pas soustrait ces passages dangereux , c'est apparemment qu'il a cru bien faire : je ne suis pas son juge , mais je n'aurois pas traduit ces lignes odieuses. Ce traducteur , qui certainement respecte la société , n'a pas voulu sans doute rappeler des crimes qui n'ont été que trop fréquents ; il n'a pensé qu'à bien faire connoître son auteur.

Je fais que , sinon des apologistes de ces horreurs , mais au moins des ames plus que tolérantes , disent que les débauchés ne s'avisent guere de consulter ces sortes de recueils pour exciter leur lasciveté & ses suites : mais attendez que chacun ait eu le temps de feuilleter une traduction complete de Plin : découvrez , si vous pouvez , les crinies ferecres qu'elle aura pu suggérer ; & n'oubliez pas que les Escobar , les Sanchez , & les autres écrivains de cette sorte , sont enfermés sous clef dans plusieurs bibliotheques publiques. Lorsqu'en 1611 on fit à Paris la condamnation du livre de Sanchez , *de Matrimonio* , la sentence prononçoit , *pour être le livre abominable , & la lecture d'icelui pernicieuse*.

Pascal , dans sa neuvieme Provinciale , respecte assez la pudeur , & prévoit assez le danger pour dire :
 » J'appris sur cela les questions les plus extraordinaires qu'on puisse s'imaginer. Il m'en donna de
 » quoi remplir plusieurs lettres : mais je ne veux

» pas seulement en marquer les citations , parceque
» vous faites voir mes lettres à toutes sortes de per-
» sonnes , & je ne voudrois pas donner l'occasion
» de cette lecture à ceux qui n'y cherchent que leur
» divertissement ». J'ai été plus hardi que Pascal ,
mais peut-être avec assez de précaution pour n'être
pas plus dangereux.

Gui Patin disoit que l'ouvrage de Pline étoit un
des plus beaux livres du monde & la bibliothèque
des pauvres. Il oublioit qu'avant de laisser entrer
les pauvres dans leur bibliothèque , il auroit fallu
en retrancher les nombreuses absurdités , & sur-tout
quelques horreurs qui s'y rencontrent. La mordante
causticité de Patin l'eût fait juger autrement , si Pline
eût été son contemporain , & sur-tout s'il eût con-
seillé l'antimoine ; car pour lui , docteur Patin , il
n'estimoit guere en médecine que la saignée & le
sirop de roses pâles.

Si je voulois examiner toutes les erreurs philoso-
phiques & physiques de Pline , je ne manquerois pas
de produire sur l'esprit des philosophes naturalistes
l'effet que quelques écrivains operent sur celui des
artistes & des connoisseurs , lorsque ces écrivains
veulent entrer dans trop de détails sur l'art ; je les
ferois rire. Mais en mettant sous les yeux du lec-
teur le jugement d'un savant naturaliste qui instruit
& ne fait pas rire , je serai à l'abri de toute raison-
nable censure. Ecoutons M. de Buffon.

» Pline, dit-il, dont le fond de l'ouvrage sur l'histoire naturelle est en entier tiré d'Aristote, n'a donné tant de faits équivoques ou faux, que parcequ'il les a indifféremment puisés dans les différents traités attribués à Aristote, & qu'il a réuni les opinions des auteurs subséquents, la plupart fondées sur des préjugés populaires ». M. de Buffon en donne un exemple curieux par son absurdité, & qu'il faut lire dans l'ouvrage même; après quoi il ajoute : » Que de faits incroyables sont compris dans ce passage ! Que de choses absurdes & contre toute analogie ! &c. ». Puis il conclut en disant : » C'est ajouter trois faits absolument incroyables à deux qui sont déjà difficiles à croire ; & quoiqu'il y ait dans Pline bien des choses écrites légèrement, je ne puis me persuader qu'il soit l'auteur de ces trois assertions ; & j'aime mieux croire que la fin de ce passage a été entièrement altérée ». (Voyez les pages 118 & 119 du 16^e tome de l'Histoire natur. in-4^o.)

Voyez-y aussi, page 450, un fait contradictoire avancé par Pline au sujet de l'autruche, & combattu par M. de Buffon ; & remarquez qu'il ajoute : » D'ailleurs ce fait avancé par Pline, & répété par beaucoup d'autres, ne me paroît pas avoir été confirmé par aucun moderne digne de foi ; & l'on fait que Pline avoit beaucoup plus de génie que de critique ». Il se pourroit donc, à toute rigueur, qu'il

fût l'auteur de ces trois assertions. Quoi qu'il en soit, M. de Buffon, dans son histoire de l'Hyene, après avoir rapporté quelques uns des contes que les anciens faisoient de cet animal, les termine ainsi : » Je » finis pour qu'on ne me fasse pas le reproche que » je vais faire à Pline, qui paroît avoir pris plaisir à » compiler & à raconter ces fables ». (Tome 9, in-4°, page 279.)

Si dans le premier volume de l'*Histoire naturelle* M. de Buffon a parlé de Pline bien différemment, c'est peut-être que son ouvrage étant à peine commencé, il suivoit encore le torrent, & que le voile n'étoit pas tombé. Mais comme il ne m'appartient pas de vouloir pénétrer les raisons de cet illustre savant, & que je n'ai pas fait route à côté de lui dans la carrière immense de la nature, je m'en tiens à dire qu'au seizieme volume il a jugé Pline bien autrement qu'il n'avoit fait au premier. Si ayant reconnu sa méprise, il avoit chanté la palinodie, je crois qu'il seroit d'autant plus estimable que les exemples en sont rares (a).

(a) J'admire que M. Brotier place au rang des témoignages favorables à Pline, celui du discours premier de M. de Buffon, & qu'il regarde apparemment comme non venu ce que je viens de rapporter du seizieme tome. Cela paroîtroit supposer qu'il n'a pas lu tous les volumes du naturaliste françois, si injurieusement appelé par de mal-adroits louangeurs *le Pline françois*.

Enfin , je le répète , Pline s'est emparé de presque toutes les absurdités qu'il trouvoit dans les livres qu'il copioit ; & comme il y avoit des choses excellentes , il les a aussi placées dans sa compilation. Si à cette marque on ne reconnoît ni un bon philosophe , ni un bon critique , ni un bon naturaliste , ce n'est pas ma faute. On pourroit cependant faire un gros volume pour prouver que Pline est un grand homme : on en pourroit également faire un aussi gros pour prouver le contraire. Mais si on démontreroit qu'il n'a presque rien dit de lui-même , je crois qu'on pourroit diminuer le premier volume.

Pline savoit beaucoup , dit-on ; mais qu'importe la quantité lorsqu'il s'agit de bien savoir ? Si vous n'avez ni le temps ni l'occasion d'étudier certains objets de la nature dont Pline a parlé , lisez au moins les ouvrages des savants naturalistes modernes ; comparez-les à celui de Pline , & vous verrez comment il étoit savant. Mais défiez-vous de ceux qui le fardent pour vous le faire trouver beau ; visitez-le chez lui-même sans apprêt. Voyez-le sur-tout dans l'édition du P. Hardouin , à cause des notes , où vous trouverez les sources connues dans lesquelles il a puisé : par elles vous comprendrez aisément l'usage qu'il a fait d'une foule d'autres écrits que nous n'avons plus , & dont il a employé les membres épars , pour former ce qu'on appelle *Caii Plinii Secundi historia naturalis*,

Ceux qui connoissent Pline , savent qu'il ne fait qu'effleurer les matières qu'il traite. Cette méthode, comparée à celle des vrais naturalistes , soit anciens , soit modernes , ne prouveroit-elle pas aussi contre lui ? Voici je crois comment. Le temps , les peines , les frais , l'étude profonde de la nature , conduisent à donner des instructions plus étendues sans comparaison que celles de Pline. Quand , par des recherches laborieuses , on a bien connu une plante , un animal , on ne s'en tient pas à en marquer succinctement , & souvent sans ordre , quelques propriétés vraies , fausses ou douteuses. On estime assez ses recherches & l'utilité dont elles peuvent être , pour n'en pas refuser le fruit au public ; & ne seroit-ce que pour sa propre gloire , on lui fait part de toutes ses connoissances : si Pline l'a fait , il est aisé de mesurer & de peser son savoir. Quelque art qu'il y ait dans son style , & , si l'on veut , dans la contexture de son ouvrage , cet art n'est au fond que celui d'un compilateur qui séduit , & d'un abrégiateur élégant , mais qui montre bien peu de critique. Se méprendre à chaque page , donner à tout instant l'ivraie mêlée avec le bon grain , n'est pas le caractère d'un naturaliste. Ceci est moins un jugement que les raisons , si je ne me trompe , de celui que j'ai rapporté de M. de Buffon.

Mais Pline mourut , dit-on , avant d'avoir pu donner la dernière main à son ouvrage. On en dit

autant d'Elie, qui, copiant divers auteurs, inféroit des contradictions dans ses écrits, parceque ces auteurs ne s'accordoient pas toujours entre eux, & qu'il n'y faisoit pas non plus assez d'attention. Tout écrivain dont on voudra couvrir les fautes, aura droit au même jugement, puisque le plus médiocre peut, comme le plus habile, corriger son ouvrage; & je veux croire que Pline auroit bien pu corriger le sien, sans pour cela qu'il lui eût fait changer de caractère. Mais la question n'est pas de savoir ce qu'il auroit fait; il s'agit seulement de voir si les fautes que j'ai observées sont bien ou mal observées, & si on doit juger un auteur sur ce qu'il a écrit, ou sur ce qu'un beau jour il auroit écrit s'il en avoit eu le temps. Si ce n'est autre chose que la vérité qui nous touche, nous dirons: *Amicus Plato, amicus Socrates, sed magis amica veritas.*

Voilà tout ce que je me suis proposé de dire sur l'histoire naturelle de Pline. Si ma hardiesse déplaisoit, si on croyoit que cette sorte de critique n'est pas de mon ressort, & que tout au plus je ne dois juger Pline que sur l'art, je prierois encore les censeurs d'écouter l'observation suivante.

On convient généralement que les meilleurs juges, dans quelque partie que ce soit de nos connoissances, sont ceux qui, par le suffrage universel, ont été reconnus pour s'y être le plus distingués. J'ai cité quelques jugements de cette espece; & si je n'ai fait

que m'y conformer , je n'aurai donc pas mal jugé non plus. Mais je vais en produire qui , pour le temps où ils ont été faits , & le grand homme qui va parler , font d'un poids auquel toute prévention doit céder. Si dans le seizieme siecle on pensoit ainsi ; pourquoi seroit-on moins éclairé , moins libre , en un mot pourquoi vers la fin du dix-huitieme voudroit-on moins passer pour des êtres penfants ? Ecoutons François Bacon.

» Nous voyons dans l'histoire naturelle beaucoup
 » d'erreurs témérairement admises , & décrites avec
 » peu de choix & de jugement ; comme on n'en
 » peut douter par les écrits de Pline , de Cardan ,
 » d'Albert , de plusieurs ouvrages des Arabes , qui
 » de tous côtés sont remplis de narrations fabuleu-
 » ses & faites à plaisir , non seulement incertaines
 » & dénuées de toutes preuves , mais clairement &
 » manifestement convaincues de fausseté » (a).

» Ces trois choses (le cours de la nature , son
 » étendue , & l'art) doivent être également com-

(a) In naturali historia videmus multa temerè ac parùm cum delectu aut judicio recepta & descripta ; ut liquet ex scriptis Plinii , Cardani , Alberti , & plurimorum ex Arabibus , quæ commentitiis & fabulosis narrationibus passim scatent , iisque non solum incertis & neutiquam probatis , sed perspicuè falsis , & manifesto convictis. (De dignitate & augmentis scientiarum , l. 1.)

» prises dans l'histoire naturelle. C'est ce que Pline
 » a fait en grande partie : il est le seul qui en ait
 » embrassé la dignité ; mais il ne l'a embrassée en
 » aucune sorte comme il convient , ou plutôt il l'a
 » traitée d'une manière indigne » (a).

Ainsi Pline a embrassé l'histoire naturelle avec dignité , parcequ'un bon écrivain en répand toujours sur ce qu'il écrit , parceque souvent le style de Pline a de la dignité , de la grandeur , de l'énergie ; mais il l'a traitée d'une manière indigne par les erreurs , les fables & les puérités dont il l'a remplie. Il seroit aisé de justifier par un grand nombre de phrases ce que Bacon appelle *dignitas* dans Pline , comme il l'a été de justifier la dernière partie de son jugement.

J'ai dit que je finirois par une conséquence nécessaire , il faut tenir parole. Si dans les parties essentielles de son livre , dans celles qui en sont l'objet , & qui le lui ont fait entreprendre , Pline manquoit souvent de connoissances , ne seroit-ce pas au moins un préjugé qu'il n'en avoit dans la peinture & la sculpture que de fort superficielles ? On fait qu'il n'a parlé

(a) In historia naturali tria illa comprehendi par est (cursus naturæ , exspatiatio naturæ , & ars .) Quod etiam C. Plinius magna ex parte fecit ; qui historiam naturalem solus pro dignitate complexus est ; sed complexum minimè ut decuit , imò potius indignis modis tractavit. (De augm. l. 2 , c. 2.)

de ces deux arts que par occasion. Mais, pourroit-on dire, en supposant à cet auteur quelques foiblesses dans la carrière immense qu'il a parcourue, ne pouvoit-il pas avoir de vraies connoissances en peinture? & ne voit-on pas tous les jours des écrivains, foibles dans un genre, s'élever dans un autre? Voici ma réponse. Tout écrivain connoît ou doit connoître la matière qu'il se propose de traiter *ex professo*. Il est à croire aussi que cette matière étant de son choix, les parties accidentelles où le conduit son sujet, ou qu'il croit devoir y faire entrer, pourroient lui être moins familières que le fond qui l'a déterminé. On s'engageoit alors comme aujourd'hui. L'occasion de parler des beaux arts se présentoit, on la faisoit, ou même on la faisoit naître. Les tableaux, les statues, & les écrits des artistes qui en traitoient, ne manquoient pas; c'en étoit assez pour en écrire. Nous avons parmi nous des preuves bien connues de ce desir de l'universalité, jointes à l'infortune de la mauvaise réussite: pourquoi les anciens n'en auroient-ils pas été pareillement atteints? & pourquoi aussi quelques uns d'eux n'y auroient-ils pas échoué? Si j'ai prouvé que, malgré son élégance, Plin étoit foible naturaliste, je crois pouvoir conclure qu'à plus forte raison il étoit foible connoisseur en peinture & en sculpture. Le premier point me paroît comme démontré dans cet écrit, le second l'est pour le moins autant dans les notes sur trois livres

de Pline. Voilà cette conséquence nécessaire dont j'avois besoin , & que je ne pouvois obtenir sans en avoir posé le principe. Est-il vrai ? la conséquence est-elle tirée *ex visceribus rei* ? Les hommes sensés , les hommes instruits , en jugeront. *Il faut citer les erreurs afin qu'elles se détruisent elles-mêmes* , dit M. de Buffon en finissant l'article *Caille* ; & moi , je ne puis citer M. de Buffon plus à propos.

P O S T - S C R I P T U M (a).

RAPPORTONS le fragment d'une fable ; elle est de la Motte : j'aimerois mieux qu'elle fût de la Fontaine ; mais elle est de la Motte. Ce n'est ni pour la naïveté ni pour l'élégance , mais c'est pour son grand sens que je la cite : c'est celle de l'écrevisse philosophe.

BON , dit une vieille obstinée ;
 Celle-ci veut savoir plus que nos anciens.
 Suivons la loi qu'ils ont donnée ;
 Marchons comme eux : quant à moi je m'y tiens.
 Pour nous régir se croit-elle donc née ?
 Petit esprit ! mettez ses raisons bout à bout ;
 Vous trouverez orgueil , rêverie , & c'est tout.

(a) C'est une parcelle d'un écrit que je n'ai pas fait , mais où j'avois fourni quelques pages. Qu'il me soit permis , pour le peu qu'elles valent , de les placer ici ; je ne les crois pas étrangères à mon sujet.

La vieille dit : & ses injures
 L'emportèrent sur la raison.
 La philosophe effuya les murmures
 Du sot peuple , & les têtes dures
 Firent gloire d'aller toujours à reculon.

Une partie de cette prodigieuse vénération qu'on a pour Pline , est due à l'aveugle admiration que nous avons en général pour ce qui est ancien , & à notre mépris pour ce qui est moderne. N'en soyons pas étonnés : l'antiquomanie est la maladie de tous les temps ; Horace, Pline le jeune , & d'autres , s'en sont plaints. Ces deux auteurs sur-tout ont été vraiment choqués de ce qui se passoit dans leur siècle , lorsqu'il s'agissoit de prononcer entre les anciens & les modernes , & il paroît que le premier ne croyoit guere à l'infailibilité du public. Il étoit même indigné de voir accorder une préférence aveugle , qui n'avoit d'autre fondement que le droit d'ancienneté.

» Pour moi , dit Horace , je vous avoue que je suis
 » indigné , quand je vois que l'on condamne un ouvrage , non pas parcequ'il est mal écrit , mais parcequ'il est nouveau , & que quand il est question
 » des anciens , on ne veut entendre parler ni d'indulgence ni de grace , mais seulement d'éloges
 » & de récompenses. Que je m'avise de douter si
 » les comédies d'Atta se soutiennent bien sur la
 » scène , tous nos vieux sénateurs s'écrieront aussitôt

„ qu'il faut être de la dernière impudence pour oser
 „ critiquer des pièces qui ont été jouées par le pa-
 „ thétique *Esopé* & le savant *Roscius*. D'où vient
 „ cela ? c'est que ce qui nous a plu autrefois , a com-
 „ me acquis le droit de nous plaire toujours ; c'est
 „ que l'on croiroit se dégrader , si l'on reformoit son
 „ jugement sur celui des jeunes gens ; c'est que l'on
 „ a honte de reconnoître , sur ses vieux jours , que
 „ ce qu'on a appris dans sa jeunesse ne mérite que
 „ d'être oublié. Qu'un homme loue aujourd'hui les
 „ hymnes que *Numa* fit pour être chantées par les
 „ Saliens , & qu'il entreprenne de nous faire ac-
 „ croire qu'il est le seul à les entendre , quoiqu'il
 „ n'y entende pas plus que moi ; est-ce par estime
 „ pour les anciens qu'il cherche à les faire valoir ?
 „ Point du tout : c'est qu'il veut déprimer les nou-
 „ veaux ; c'est qu'une jalousie aveugle le porte à mé-
 „ priser les auteurs de notre temps & tout ce qui sort
 „ de leur plume » (a).

(a) Indignor quidquam reprehendi , non quia crassè
 Compositum illepidève putetur , sed quia nuper :
 Nec veniam antiquis , sed honorem & præmia poscī.
 Rectè necne crocum floresque perambulet Attæ
 Fabula , si dubitem , clament periisse pudorem
 Cuncti penè patres ; ea cùm reprehendere coner
 Quæ gravis *Æsopus* , quæ doctus *Roscius* egit.
 Vel quia nil rectum , nisi quod placuit sibi , ducunt ;
 Vel quia turpe putant parere minoribus , & quæ

L'amî d'Auguste , de Mécene , du bon vin & des belles , aimoit aussi à philosopher gaiement. Ce que notre Pline avoit en morale assez triste , en pointes , & souvent en superficie , le voluptueux Horace l'avoit en finesse , en goût exquis & en gaieté. La même épître lui fournit souvent des occasions de s'égayer sur cette matiere , & il en fait des questions aussi judicieuses qu'elles sont amusantes. En voici qu'il avoit proposées plus haut.

» Un auteur mort il y a cent ans doit-il être mis
 » au rang des auteurs parfaits , c'est-à-dire anciens ?
 » ou n'est-il encore qu'un écrivain sans nom , c'est-
 » à-dire un moderne ? Etablissons un point fixe pour
 » bannir toute contestation.

» *Réponse.* Je conviens qu'un auteur peut être re-
 » gardé comme ancien & comme excellent , un sie-
 » cle après sa mort.

» *Horace.* Mais s'il ne lui manque qu'un mois ou
 » qu'une année pour fournir le siecle , dans quel rang
 » le faudra-t-il mettre ? Le placerons-nous avec les
 » anciens & les excellents auteurs , ou le laisserons-

Imberbes didicere , senes perdenda fateri.
 Jam saliare *Numæ* carmen qui laudat , & illud ,
 Quod mecum ignorat , solus vult scire videri ;
 Ingeniis non ille favet plauditque sepultis ,
 Nostra sed impugnat , nos nostraque lividus odit.

(L. 2 , ep. 1.)

F f ij

» nous avec ceux qui doivent effuyer le mépris de
 » notre âge & de l'âge suivant ?

» *R.* Un mois ou une année font peu de chose
 » sur un siècle entier : je veux bien avoir la complai-
 » sance de lui donner place parmi les anciens écri-
 » vains.

» *H.* J'ai accepté la grace que vous voulez bien m'ac-
 » corder , & je fais comme celui qui dépouilla
 » peu-à-peu la queue d'un cheval en arrachant les
 » crins l'un après l'autre : des cent années je com-
 » mence par en retrancher une , puis j'en ôte en-
 » core une seconde , & ainsi consécutivement , jus-
 » qu'à ce que celui qui mesure le mérite sur le ca-
 » lendrier , & qui ne donne son estime qu'à ce qui
 » a été comme consacré depuis long-temps par la
 » mort , trouve que son raisonnement lui échappe
 » partie par partie , & se réduit à rien » (a).

(a) Scriptor abhinc annos centum qui decidit, inter
 Perfectos veteresque referri debet, an inter
 Viles atque novos? Excludat jurgia finis.

Responsio. Est vetus atque probus, centum qui perficit annos.

Horatius. Quid? qui deperit minor uno mense, vel anno,
 Inter quos referendus erit? veteresne poetas,
 An quos & præsens & postera respuat ætas?

R. Iste quidem veteres inter ponetur honestè,
 Qui vel mense brevi vel toto est junior anno.

H. Utor permissio, caudæque pilos ut equinæ
 Paulatim vello, & demo unum, demo etiam unum;

Écoutons à présent ce que dit Pline le jeune à
 ce sujet, en parlant de Pompée Saturnin. » Quoi !
 » s'il avoit vécu parmi des gens que nous n'eussions
 » jamais vus, nous courrions après ses livres, nous
 » rechercherions jusqu'à ses portraits; & quand nous
 » l'avons au milieu de nous, n'aurons-nous que du
 » dégoût pour son mérite, à cause de la facilité que
 » nous avons d'en jouir? Les hommes, selon moi,
 » ne font rien de plus indigne, rien de plus injuste,
 » que de refuser leur admiration à un homme, par-
 » cequ'il n'est pas mort, parcequ'il leur est permis
 » non seulement de le louer, mais de le voir, de
 » l'entendre, de l'entretenir, de l'embrasser, de
 » l'aimer » (a).

Cette manie de trouver tout merveilleux chez
 les anciens, n'a pas peu choqué le P. Sanadon. Il
 s'en explique fort au long; & voici comment il ter-
 mine sa judicieuse plainte. » Dans les choses obscures

Dum cadat elusus ratione ruentis acervi,
 Qui redivit in fastos, & virtutem æstimat annis;
 Miraturque nihil, nisi quod Libitina sacravit.

(L. 2, ep. 1.)

(a) An si inter eos quos nunquam vidimus floruisse non
 solum libros ejus, verum etiam imagines conquireremus; ejus-
 dem nunc honor præsentis & gratia quasi satietate languescet?
 At hoc pravum malignumque est non admirari hominem admi-
 ratione dignissimum, quia videre, alloqui, audire, complecti,
 nec claudare tantum, verum etiam amare contingit. (L. 1, ep. 16.)

» & problématiques, une crédulité ancienne & uni-
 » verselle n'a aucun avantage sur une opinion nou-
 » velle & singulière. Quelque tard que l'on vienne ;
 » l'on est toujours à temps d'appercevoir la vérité.
 » La critique découvre tous les jours des choses qui
 » nous paroissent nouvelles & singulières, & dont
 » la connoissance feroit de tous les temps & de tous
 » les hommes, si notre esprit étoit moins borné. La
 » nouveauté & la singularité d'un sentiment ne sont
 » donc pas des raisons de le rejeter ».

Notre naturaliste n'étoit pas, à beaucoup près, aussi accommodant que le P. Sanadon : il faut voir comment il se prévaut d'un proverbe ; comment il craint qu'on n'écrive contre lui ; comment il sonne l'alarme contre les critiques, & sur-tout quand c'est une femme qui fait un livre contre Théophraste.
 » Alors, dit-il, on n'a plus qu'à choisir un arbre
 » pour s'aller pendre » : *Suspendio arborem eligendi* (a). Cela n'empêcha pas que lui Pline (mais il étoit homme) ne reprît Démocrite, & qu'il ne lui eût volontiers donné de bons coups de houffine, parcequ'il raisonnoit mal en physique : *Utinamque*, dit-il, *ex ramo contactus esset Democritus* (b) ! Il s'agit là d'une branche de palmier, qui, selon Démocrite, si on en touche l'eau, la rend si transpa-

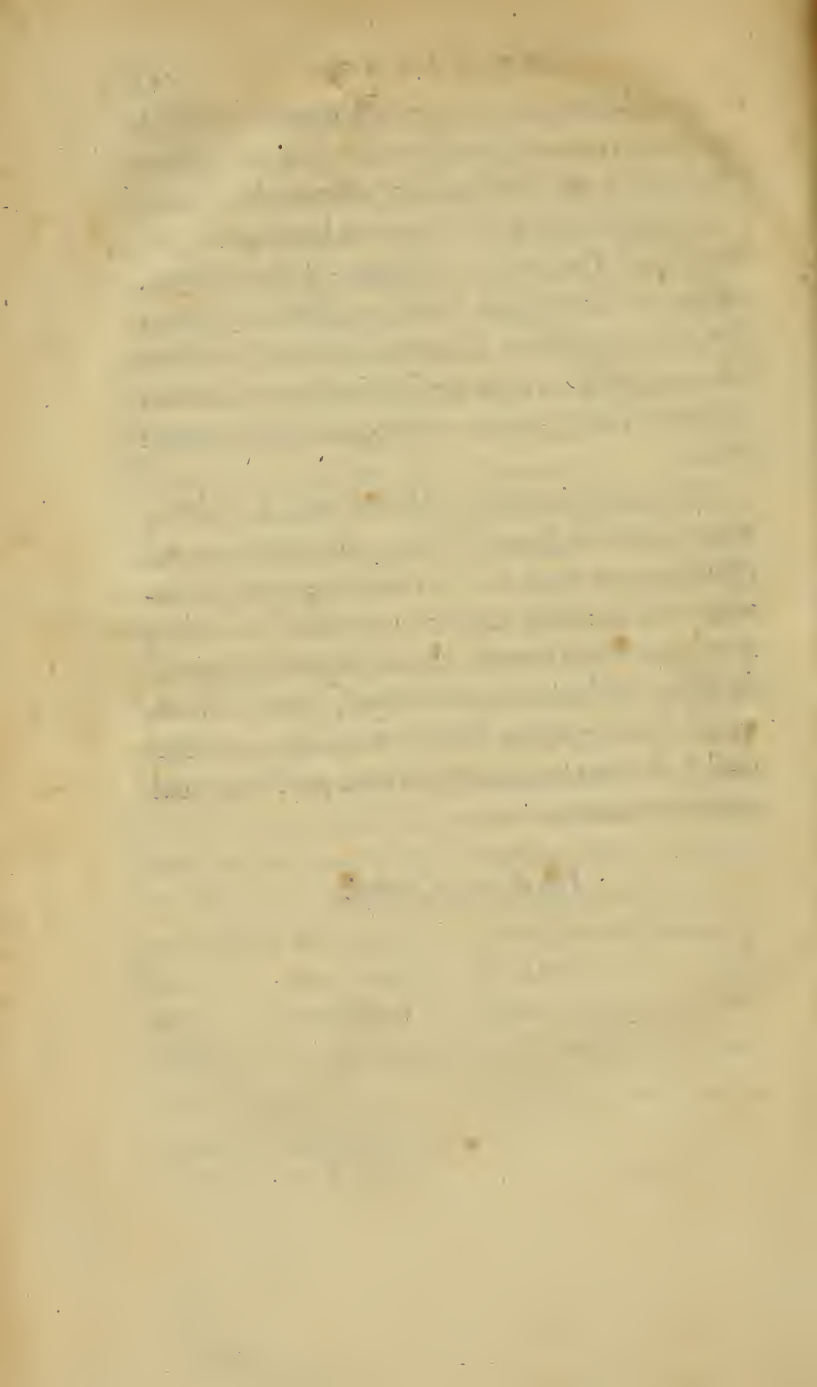
(a) *Præf. ad Vespasianum.*

(b) L. 28, c. 8.

rente, qu'on voit tout ce qu'elle contient; & Pline manquoit rarement l'occasion de faire une pointe. Démocrite, qui rioit tant du ridicule des autres, méritoit bien aussi qu'à son tour on le rançât un peu. Mais pour Théophraste, pouvoit-il se tromper, même en assurant que *toutes les fleurs en Egypte sont inodores, excepté le myrte*? D'ailleurs, Aristote lui avoit donné un nom qui signifie *éloquence divine*; & chacun fait qu'un homme éloquent ne se trompe jamais.

Cicéron réprimande aussi l'audacieuse Léontium; voyez le premier livre de la Nature des dieux, n°. 33. Mais jetez un coup-d'œil sur le n°. 13; vous y trouverez que le même Cicéron n'en traite pas moins d'insupportable l'inconstance des idées théologiques du divin Théophraste. Léontium; toute savante qu'elle étoit, quelque finesse & quelque atticisme qu'il y eût dans son écrit, n'en étoit pas moins aussi une impertinente.

Fin du tome second.



FAUTES A CORRIGER

DANS LE TOME II.

Pages

- 22, *ligne dernière*, communément, *lisez* & communément.
- 28, l. 2, mon article, *lisez* un article.
- 41, l. 29, pas dire autant, *ajoutez* : Mais il étoit plus à propos d'ajouter : l'aspect de cette Vénus nue, sans perdre aucune de ses graces, interdit au spectateur jusqu'à la moindre pensée libre.
- 66, l. 2, qu'il est, *lisez* qu'il est à.
- 70, l. 26 & 29, Timomaque, *lisez* Nicomaque;
- 118, l. 15, de sujet, *lisez* de ce sujet.
- 194, l. 11, la représente, *lisez* le représente.
- 263, l. 3, que sur-tout au mois de mai, *lisez* qu'en été.
- 269, l. 15, renversent, *lisez* traversent.
- 309, l. 8, le climat brûlant de l'Inde, *lisez* les déserts de l'Inde brûlés par le soleil.
- 325, l. 20, p. 94, *lisez* p. 96.
- 326, l. 20, de la queue d'un cheval, *lisez* de la queue du loup.
- 413, après la ligne 3, *ajoutez* : Notre auteur dit (lib. 11, cap. 37), *Talpis visus non est* ; il n'avoit donc pas vu leurs petits yeux noirs & brillants.
- 441, l. 5 de la note, *floruiſſet*, *ajoutez*, non.

THE LONDON

LIBRARY

OF THE

ROYAL SOCIETY

OF LONDON

AND

OF THE

ROYAL SOCIETY

OF LONDON

AND

OF THE

ROYAL SOCIETY

OF LONDON

AND

OF THE

ROYAL SOCIETY

OF LONDON

AND

OF THE

ROYAL SOCIETY

OF LONDON

AND

OF THE

ROYAL SOCIETY

OF LONDON

AND

OF THE

ROYAL SOCIETY

OF LONDON

AND

OF THE

ROYAL SOCIETY

OF LONDON

AND

OF THE

ROYAL SOCIETY

OF LONDON

